PQ
2386
.R8
M33
1840
SMRS

[4 romans en 1 vol.]

H. Arnaud [Mme Ch. Reybaud].

- Marie d'Enamare
- Madeline
- Léna

A. Arnould :

- La Roue de Fortune

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mariednambuc00reyb

MARIE D'ENAMBUC.

Imprimerie de Pelevingne et Callewaert.

MARIE

D'ÉNAMBUC,

PAR

H. Arnaud

MADAME CHARLES REYBAUD.

BRUXELLES.

A. JAMAR, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA RÉGENCE, 8.

1840

MARIE D'ENAMBUC.

I

Sur la côte occidentale de la Martinique, au delà de cette vaste plage sablonneuse qui s'étend entre l'anse Thomaso et la haute falaise appelée le Morne-aux-Bœufs, il y avait, vers le milieu du XVIIe siècle, une possession dont les limites touchaient d'un côté le rivage et s'avançaient de l'autre jusqu'au pied du Morne-Vert. Ce magnifique domaine appartenait à M. d'Enambuc du Parquet, lieutenant-général du roi de France aux Antilles. M. d'Enambuc était parvenu à une de ces hautes fortunes réservées aux hommes d'élite qui savent poursuivre leur voie à travers tous les obstacles et tous les périls. Cadet d'une noble fa-

mille de la Normandie et réduit à une très-mince légitime, il était passé aux îles avec le grade d'officier de marine, et, par son courage, son habileté, la fermeté prudente de son caractère, il y avait conquis une autorité indépendante et absolue. Sa puissance égalait celle des princes souverains; sujet du roi de France, il renouvelait en Amérique un de ces pactes féodaux dont aucun exemple n'existait plus dans la mère-patrie : il était seigneur propriétaire de la Martinique, de la Grenade et de Sainte-Lucie. Comme les anciens grands vassaux de la couronne, il avait droit de haute et basse justice dans toute l'étendue de ses domaines; les magistrats qu'il nommait ne relevaient d'aucun parlement; leurs jugements étaient sans appel, et dans tous les cas, même celui de la peine de mort, il avait le plus beau droit de la souveraine puissance, le droit de grâce. Sous le titre de lieutenant-général du roi de France, il levait des troupes, commandait les expéditions et pouvait faire la guerre à quiconque n'était ni sujet ni allié de son souverain. Il avait des gardes, des officiers, des gentilshommes, il régnait enfin.

Pendant son dernier voyage en France, lorsqu'il était allé recevoir l'investiture de cette grande autorité, M. d'Enambuc avait épousé à Paris une demoiselle pauvre, mais de haute noblesse, et qui tenait par alliance aux meilleures familles du royaume. Ce fut un étrange changement dans la destinée de cette jeune fille; elle quitta son obscure maison de la rue Culture-Sainte-Catherine pour aller à l'autre extrémité du monde chercher une fortune, des honneurs

qu'elle n'avait jamais ambitionnés. En arrivant à la Martinique, elle trouva sa maison formée; elle eut des demoiselles, des pages, des gentilshommes, toute une cour; sa suite était aussi nombreuse que celle d'une princesse du sang; il ne lui manquait que le titre. D'abord on l'appela madame la générale, puis tout simplement Madame, et c'était ainsi qu'on la désignait dans toute l'île, comme on s'était habitué à nommer le lieutenant-général, Monsieur. La jeune femme accepta avec un naïf orgueil tous ces honneurs. Elle avait quinze ans à peine quand elle arriva, et son jeune âge, sa beauté, ses qualités charmantes, lui gagnèrent l'affection de toute cette population turbulente et mêlée qui habitait la colonie. Les blancs, les riches créoles, lui témoignaient un grand respect; les noirs et tout le pauvre peuple l'appelaient *la petite reine*. Tandis que le général s'occupait de son gouvernement, elle donnait des fêtes au fort Saint-Pierre; ou bien, retirée à son habitation des Mornes, elle s'y reposait dans les molles et somptueuses habitudes de la vie créole.

C'était un délicieux séjour que celui des Mornes. La maison, bâtie en pierres et flanquée de quatre grands pavillons, s'élevait entre deux massifs de caféiciers dont les hautes cimes dépassaient son toit d'ardoises. Bien qu'il n'y eût sous ses murailles ni palissades, ni fossés, elle n'était pas cependant sans quelques moyens de défense; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies de solides contrevents, une espèce de herse pouvait au besoin s'abaisser derrière la grande porte, et le vestibule était précédé d'un

passage voûté où quelques hommes déterminés auraient suffi pour arrêter une armée. A l'entour de la maison, il y avait un jardin irrégulièrement planté, et clos de tous côtés par une haie de raquettes ou figuiers d'Inde. Cette plante, qui dans les régions tropicales atteint la hauteur d'un grand arbrisseau, formait un mur naturel plus inexpugnable que les meilleurs retranchements. Ses larges feuilles charnues et armées de longues épines opposaient une formidable barrière à quiconque eût osé tenter le passage, et son fruit même, tout hérissé de ces dards aigus dont la cruelle piqûre traverse les plus forts vêtements, semblait defier la main imprudente qui se fût avancée pour le cueillir. Cette redoutable muraille était coupée en un seul endroit par une grille qui faisait face à la porte principale et à travers laquelle on apercevait les allées sinueuses et ombragées du jardin.

Non loin de la maison et en descendant vers la plage, il y avait les cases à nègres, le moulin à sucre et toutes les dépendances d'une vaste exploitation. De magnifiques cultures s'étendaient aux environs et jetaient leurs teintes variées sur ce paysage. Dans les bas-fonds, les cacaoyers croissaient à l'abri du vent qui flétrit leur feuillage délicat ; les terrains secs étaient plantés de maïs dont les épis fuselés ont la couleur de l'or, et les champs de cannes à sucre formaient de longs sillons d'une verdure jeune et gaie entre lesquels se balançaient de sveltes bouquets de cocotiers. Mais au delà de ces riches cultures la terre avait encore tout le luxe sauvage de sa végétation primitive;

on ne découvrait aucune trace du travail de l'homme dans les profondes vallées qui séparent les Mornes; partout des bois inextricables coupés par des savannes solitaires et dominés par des montagnes chauves, partout une nature vigoureuse et sombre sur laquelle rayonnait le ciel ardent des Antilles. Quelquefois une fumée blanche s'élevait en longues colonnes du milieu de ces épaisses forêts, ou bien un incendie resplendissait tout à coup au loin et dévorait l'herbe desséchée des savannes : à ces signes, on reconnaissait la présence des sauvages qui vivaient dans l'intérieur de l'île. Ces peuplades étaient remontées vers le haut pays à mesure que les Européens avaient envahi les côtes, mais ce n'était pas sans avoir d'abord essayé de défendre leur territoire. Les premiers colons avaient soutenu contre elles plusieurs combats, les habitations écartées avaient été souvent ravagées et brûlées par ces hordes qu'animait un féroce instinct de vengeance; mais maintenant elles étaient affaiblies et peu redoutées. Quelques relations commerciales s'étaient même établies entre les Caraïbes et les habitants du fort Saint-Pierre. Plus d'une fois de légères pirogues avaient paru sur la rade, et les sauvages qui les montaient avaient salué avec des cris d'étonnement et d'admiration les vaisseaux de haut bord ancrés au mouillage, les édifices élevés sur la côte, et surtout cette habitation des Mornes, la plus belle et la plus considérable de toute l'île. Ils contemplaient avec une sorte de stupéfaction la maison à trois étages, le large perron à double escalier et le toit d'ardoises qui reluisait au soleil comme le dos écailleux

de quelque gigantesque poisson ; mais ils admiraient de loin toutes ces merveilles et ne se hasardaient pas à visiter ces parages, où ils avaient jadis un grand carbet ou village formé par l'agrégation de plusieurs familles. Ils abordaient pour faire leurs échanges et ne quittaient pas la plage. Vers la nuit ils regagnaient leurs pirogues et prenaient le large pour retourner à la côte orientale de l'île, dont ils occupaient encore quelques points.

Le jour de l'Assomption, en l'année 1637, un homme déjà sur le retour de l'âge et une jeune dame étaient assis devant la porte de l'habitation des Mornes, sous un léger tendelet de toile des Indes ; c'était le général d'Enambuc et sa femme. Un bel enfant de quatre à cinq ans jouait à leurs pieds avec un polichinelle aussi grand que lui, qu'il tâchait de faire tenir à cheval sur le dos d'un petit négrillon, et de temps en temps il laissait là ce rare joujou, récemment apporté de France, pour venir s'accouder sur les genoux de sa mère. Un peu plus loin, trois ou quatre negresses se tenaient debout et chuchotaient gaiement entre elles. Le soleil se couchait, et ses rayons, voilés d'une legère brume, jetaient sur la plage un doux crépuscule ; la mer, d'un bleu sombre, déferlait mollement sur le sable ; pas une voile ne se montrait dans cette immense étendue ; tout était solitaire et muet comme au jour où le navire de Christophe Colomb toucha pour la première fois ces bords inconnus. Apparemment il y avait dans la grandeur mélancolique de cette scène quelque chose qui émut douloureusement la jeune femme, car elle se ren-

fonça avec un geste mélancolique dans son fauteuil de bambou, et murmura en fermant les yeux pour retenir une larme qui tremblait sous ses longs cils : Mon Dieu ! je voudrais être à demain ! — Maman, dit tout à coup l'enfant, c'est votre fête aujourd'hui, pourquoi n'avez-vous point de bouquet? Moi, j'avais un beau bouquet au côté le jour de saint Henri.

Puis, allant vivement vers son père, il ajouta avec l'insistance mutine de son âge : Maman n'a point de bouquet, elle n'en veut pas; dites-lui donc d'en mettre un; je vais lui en chercher un au jardin.

A ces mots, il jeta là son polichinelle, descendit en sautant le perron, et échappa avec des cris joyeux aux mains des négresses qui accouraient pour veiller sur lui. Madame d'Enambuc se leva et suivit un moment l'enfant des yeux; puis elle revint s'asseoir près de son mari, et resta là, le coude appuyé au bras du fauteuil où il était à demi étendu. Ces deux visages ainsi rapprochés formaient un étrange et triste contraste. Le général avait alors environ quarante ans; une épaisse chevelure noire couvrait sa tête puissante; sa figure était noble et régulière; mais la maladie avait éteint le chaud coloris de sa peau bronzée par le soleil des tropiques; une pâleur livide commençait à s'étendre sur ses traits amaigris; ses yeux ternes étaient retirés au fond de leurs orbites, et sa haute taille, enveloppée d'une robe de chambre de satin des Indes, ressemblait déjà à un squelette sous son linceul. Sa jeune femme, au contraire, avait ces fraîches couleurs si rares sous le climat ardent des

Antilles, et le pur éclat de son teint illuminait sa beauté sereine et douce. Ses yeux d'un bleu mourant, ses cheveux d'un blond pâle retombant en boucles abondantes autour de son visage, donnaient à sa physionomie quelque chose de seraphique. Quand elle croisait les bras sur sa poitrine et s'enveloppait des plis flottants de sa longue robe de mousseline blanche, elle ressemblait à un ange qui vient de replier ses ailes.

— Hélas! dit-elle en se penchant affectueusement vers son mari, nous sommes tristes aujourd'hui; mais j'espère que l'année prochaine nous pourrons célébrer plus gaiement cet anniversaire.

Et comme il ne répondait pas, elle reprit d'un air caressant et presque enfantin : N'est-ce pas que l'an prochain nous aurons ici beaucoup de monde? Nous danserons, et je veux qu'on parle longtemps du bal que je donnerai aux Mornes. Certainement alors vous ne serez plus malade. Que je serai heureuse quand je vous verrai bien rétabli! Je ne sais plus à quel saint m'adresser quand je vous vois souffrir ainsi; mais vous guérirez, vous guérirez promptement, j'en suis sûre : j'ai tant prié Dieu pour vous! Il me semble que vous êtes mieux ce soir? — Oui, ma chère Marie, répondit-il d'une voix faible, je suis mieux en effet; le vent frais de la mer m'a fait du bien.

Elle se rapprocha encore, et lui prit la main en souriant d'un air rassuré. Il y eut un moment de silence pendant lequel ils furent préoccupés tous deux de pensées bien différentes : elle, ranimée par l'espoir, oubliait ses inquiétudes passées; lui, frappé

d'un pressentiment funeste, regardait l'avenir avec effroi, ou, pour mieux dire, il ne voyait plus d'avenir : il sentait que ses jours étaient comptés, et que leur terme était proche. Les fatigues, les soucis du pouvoir, l'influence d'un climat dévorant, avaient ruiné sa puissante organisation; la mort allait l'arrêter au milieu de sa carrière, et il se détachait avec un morne désespoir des biens dont il avait espéré jouir encore longtemps.

— Je voudrais voir revenir le docteur, dit madame d'Enambuc en tournant la tête vers le chemin de Saint-Pierre; il m'avait promis d'être de retour avant la nuit. — Je n'ai pas besoin de lui, je vous assure, mon enfant, dit le général avec un sourire triste; ne vous inquiétez pas de ce retard; allez, le remède le plus sûr à mon mal, c'est le repos absolu que nous avons ici, c'est la solitude où vous vous êtes enfermée avec moi. Là-bas, il y avait trop de monde autour de nous, trop de gens qui m'obsédaient de leurs soins intéressés. Quand on souffre, on n'est bien que seul avec ceux qu'on aime.

A ces mots, il tourna son visage vers la brise salée qui soufflait du large, et respirant profondément, il reprit avec une espèce de frisson : Mon Dieu, Marie, qu'il fait bon ici! c'est comme une soirée de printemps en France, j'ai presque froid.

— Le printemps de France! répéta la jeune femme avec un long soupir : voilà six ans passés que vous m'avez amenée ici, mais je ne l'ai pas oublié. N'est-ce pas qu'un jour, quand les affaires du pays seront tranquilles, nous ferons un voyage en France, et que

j'irai encore cueillir des violettes dans le bois de Vincennes? — Enfant! murmura le général en passant sa main pâle et amaigrie sur la belle tête blonde qui se penchait vers lui; oui, un jour vous retournerez en France, bientôt peut-être, hélas!... — Oh! mon ami, que dites-vous! s'écria-t-elle avec effroi; mon Dieu, quelles pensées vous viennent aujourd'hui! Vous êtes mieux, vous êtes bien, le docteur l'a dit.

Les larmes qu'elle retenait avec effort lui coupèrent la parole, elle s'appuya en sanglotant sur l'épaule du malade et murmura : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi parlez-vous ainsi? Vous êtes dans la force de l'âge, ce mal affreux passera; vous avez encore longtemps, bien longtemps à vivre avec votre Marie. — Oui, oui, mon enfant, dit le général d'une voix brisée, je le sais bien; mais que voulez-vous? Il y a six mois que ce mal dure, ces longues souffrances m'ont abattu; parfois je manque de patience et de courage, et puis les affaires du pays m'inquiètent; Dieu sait comment elles vont depuis que je ne m'en occupe plus! Qui sait comment Gorcelas gouverne à ma place! — C'est un homme de tête; vous l'avez choisi vous-même, et jusqu'ici il ne s'est élevé aucune plainte. — Qu'en savez-vous, Marie? qui me dira sans crainte, sans prévention, sans arrière-pensée ce qui se passe? Gorcelas n'a pas ma confiance : j'ai cédé, en le nommant mon lieutenant-général, à des considérations, à des influences; mais, si je venais à mourir, Marie, ce n'est pas lui que je chargerais de soutenir vos droits et ceux de mon fils, car ce n'est pas lui qui aurait assez d'habileté, de courage, de

désintéressement pour maintenir ici votre autorité et conserver à Henri tout mon héritage. Que deviendriez-vous, grand Dieu ! si je venais à vous manquer sans vous laisser un appui, un conseil, un protecteur? Allons, ne pleurez pas ainsi, Marie; tout ce que je dis là n'est qu'une prévision inutile peut-être; je suis mieux, je suis bien, vous le voyez. — Rentrons, dit-elle en s'efforçant de retenir ses larmes et de chasser les inquiétudes qui venaient de pénétrer pour la première fois jusqu'à son cœur; je crains pour vous la fraîcheur humide du soir. — Non, répondit-il, elle me ranime au contraire; il y a longtemps que je ne m'étais trouvé aussi bien qu'en ce moment. Je veux me mettre à table avec vous pour souper. — Décidément, nous faisons fête aujourd'hui, dit-elle avec joie; voici tantôt six mois, mon ami, que vous n'avez soupé, et nous allons célébrer ainsi le premier jour de votre convalescence.

Elle passa sur ses yeux son mouchoir de linon pour effacer toutes les traces de ses larmes, et se prit à sourire avec sa sérénité habituelle; mais malgré elle il lui restait au cœur un triste pressentiment, les paroles de son mari l'avaient frappée d'une douleur inattendue et terrible; car, pendant cette maladie lente qui le consumait sous ses yeux, jamais la pensée qu'il pourrait en mourir ne lui était venue. Elle n'avait jamais aimé M. d'Enambuc de passion, elle ne s'était même pas décidée à l'épouser et à le suivre si loin de sa famille et de son pays sans une secrète douleur et de profonds regrets; mais il l'avait tant aimée, il l'avait rendue si heureuse, qu'elle s'était

attachée à lui avec une affection profonde, pleine de reconnaissance, de soumission et de respect. En l'entendant pour la première fois manifester ses sinistres prévisions, elle s'était réveillée au milieu de sa sécurité, et une fatale lumière lui montrait tout à coup le danger.

— Eh bien ! à quoi songez-vous donc, mon amour? dit le général, inquiet à son tour de la voir pâle et consternée; vous voilà toute rêveuse. Je vous ai affligée avec ma maussade humeur de malade. Allons, ne songeons plus à tout cela. Parlons un peu, je vous prie, des réjouissances qui ont lieu aujourd'hui, et auxquelles nous seuls ne prenons point part. Les illuminations et les danses doivent commencer maintenant à Saint-Pierre. On a distribué double ration dans tous les ateliers, et annonce un pardon général pour les fautes passées. Aujourd'hui, aucun esclave n'a été mis aux quatre piquets, et tous ont eu du tafia pour boire à la santé de la petite reine. — Oui, dit-elle en effeuillant le bouquet de jasmin et de roses de Perse que son fils venait de mettre sur ses genoux, grâce au Ciel, tout le monde est content aujourd'hui dans l'île, tout le monde fait fête. — Excepté vous, ma pauvre Marie; point de bal, point de souper, point de musique, pas même une sérénade; vous auriez dû permettre au moins que les violons vinssent ici ce soir. — Je voulais vous en faire la surprise, répondit-elle en souriant, et ils doivent être dans la petite salle, attendant que la nuit soit close pour venir jouer sous les fenêtres. — Ah! c'est bien! dit le malade avec une toux sèche. je les entendrai avec plaisir.

En ce moment le trot de plusieurs chevaux retentit dans l'avenue qui séparait les cases à nègres de l'habitation, et la sentinelle qui montait la garde devant la grille du jardin cria : *Qui vive!* — C'est le docteur, enfin! dit madame d'Enambuc; il ne revient pas seul. — Sans doute Loinvilliers l'accompagne, répondit le général; voilà près de huit jours que nous ne l'avons vu. — Vous l'aimez fort, et je lui fais bon accueil par égard pour vous, dit doucement la jeune femme; mais, en vérité, je ne sais ce qui peut vous plaire en lui; c'est un homme froid, taciturne et ne sachant guère son monde. L'avez-vous remarqué l'autre jour, quand je l'ai prié à dîner? Il n'a eu garde de me donner la main pour passer dans la salle; sous prétexte de quitter son épée, il s'est arrêté à la porte de la galerie, et je suis allée me mettre à table toute seule. Une autre fois, vous l'avez engagé à m'accompagner pour faire un tour de jardin, et il n'a pu s'en dispenser; mais pensez-vous qu'il ait seulement avancé son bras pour me l'offrir? Point du tout; il a marché un peu en arrière, sans faire autre cérémonie que de me donner le pas, et sans me dire une parole. Je crois, Dieu me pardonne! que pendant cette silencieuse promenade il récitait tout bas son chapelet. — Voilà, certes, un jeune gentilhomme fort peu galant, répondit le général d'un air de douce ironie; mais, ma chère Marie, en le jugeant si sévèrement, vous n'avez pas assez considéré peut-être son origine et la vie qu'il a toujours menée. Ce n'est pas sa faute s'il n'a point la politesse et les belles manières françaises; car, en vérité, où les aurait-il

apprises? Il a perdu fort jeune encore son père, le comte Thomas de Loinvilliers, et il a été élevé par sa mère, une Espagnole de Spiritu-Santo, qui lui a donné les habitudes graves et austères de sa nation. Quand il a eu douze ans, elle l'a envoyé à son oncle le commandeur Loinvilliers de Poincy, qui en a fait un honnête homme, un brave soldat, un intrépide marin comme lui, rien de plus.

— Vous avez raison, dit madame d'Enambuc d'un air convaincu; un homme qui n'a jamais été en France ne peut pas être un bel esprit, un raffiné, ni savoir son monde comme un habitué de la Place-Royale. — Vous voilà donc revenue de vos préventions, ma chère Marie? — Vraiment oui, Monsieur, répondit-elle avec une charmante bonhomie; voici M. de Loinvilliers: pour réparer mon tort, vous allez voir quel bon accueil je vais lui faire.

La grille du jardin venait de s'ouvrir; deux cavaliers, après avoir mis pied à terre au bout de l'avenue, s'avancèrent suivis de quelques domestiques noirs. L'un était un petit homme grêle, assez laid de visage et déjà d'un âge mûr. Son pourpoint de ratine noire descendait jusqu'au genou sur une ample paire de chausses de la même etoffe et de la même couleur; un rabat de linon, passablement chiffonné, retombait sur sa poitrine, et il était coiffé d'une espèce de chapeau à trois cornes, semblable à celui des pères de la doctrine chrétienne. Il ne portait point de perruque, mais ses cheveux abondants et un peu longs simulaient assez bien cette partie essentielle du costume des membres de la faculté; c'était, avec

son rabat, comme un insigne de sa profession, et personne ne s'y trompait; on ne l'abordait jamais qu'en l'appelant monsieur le docteur. Il marchait appuyé sur une petite canne qui, dans sa course à cheval, lui avait servi de cravache, et dont il ne se séparait pas plus que de son tricorne. L'autre personnage était un homme d'environ trente ans, dont la peau avait un reflet si bronzé, qu'on aurait soupçonné en lui un mélange de sang africain, si ses cheveux, d'un noir brillant, son profil aquilin et ses lèvres finement découpées n'eussent clairement prouvé qu'il était de pure race européenne. Sa taille était peu élevée, mais sa démarche avait quelque chose de grave et de hardi tout à la fois. Sa physionomie était d'une sévérité calme, et l'on ne voyait guère sa bouche sourire sous ses moustaches retroussées.

— M. le comte, soyez le bienvenu, dit madame d'Enambuc en inclinant sa tête avec grâce, et vous aussi, mon cher docteur; nous vous attendions avec impatience, comme doivent vous attendre tous vos malades.—Mon cher Loinvilliers... dit le général en lui tendant la main avec effusion. Mais il ne put achever, une toux sèche et douloureuse lui coupa la parole.

— Voilà comme on suit mes ordonnances! s'écria brusquement le docteur; on se tient dehors après le coucher du soleil, et par une nuit fraîche comme celle-ci encore! Allons, général, il faut rentrer. — Tout de suite, docteur, répondit le malade d'un air résigné.—Loango! cria vivement madame d'Enambuc en se tournant vers la porte.

Un grand nègre parut aussitôt, suivi de trois ou quatre autres esclaves qui l'aidèrent à enlever le fauteuil du général; Marie suivit, appuyée au bras du docteur, et M. Loinvilliers resta un peu en arrière.

— Monsieur, dit madame d'Enambuc en s'arrêtant pour l'attendre, j'espère que vous êtes venu pour souper avec nous? — J'aurai cet honneur, Madame, répondit-il en s'inclinant d'un air grave et timide.

Un moment après, le maître d'hôtel vint annoncer que le souper était servi. Madame d'Enambuc se leva avec un demi-sourire et avança la main vers Loinvilliers en lui disant d'un air d'autorité toute pleine de grâce : Allons, Monsieur !

A ce geste, le comte resta un moment comme indécis; puis il avança aussi la main, et les doigts roses et effilés de Marie touchèrent ses gants de buffle; ce contact le fit frissonner, une légère pâleur couvrit son visage, et il devint tout tremblant. La jeune femme, le voyant ainsi interdit, se prit derechef à sourire et l'encouragea d'un regard bienveillant.

— Monsieur, dit-elle, c'est une bonne œuvre de visiter ainsi les malades; je vous sais un gré infini d'être venu ce soir au lieu de rester à Saint-Pierre, où, sans doute, vous vous seriez mieux diverti qu'ici.

Ces paroles retentirent jusqu'à l'âme de Loinvilliers et la troublèrent encore plus profondément; pourtant, il n'y répondit que par quelques paroles froides et contraintes. Le docteur s'écria : Oui certainement, on s'amuse aujourd'hui à Saint-Pierre. Quand nous sommes partis, les danses commençaient sur la place du mouillage, où l'on a fait un arc de

triomphe surmonté d'un transparent au milieu duquel est écrit le beau nom de Marie. Toutes les cases sont illuminées et pavoisées, c'est un fort beau coup d'œil; aujourd'hui, les milices ont manœuvre devant le fort, tambour battant, enseignes déployées. Les compagnies étaient au complet, et tous ces braves gens ont crié, en ôtant leurs chapeaux devant l'arc de triomphe : Vive Madame!

Ces derniers mots parurent causer une émotion de joie au général, et il dit en regardant sa femme avec attendrissement : Les habitants vous aiment, Marie; je crois que vous pourrez compter sur leur dévouement et leur fidélité. D'ici à quelque temps il faudra faire une tournée dans tous les quartiers de l'île.—Oui, Monsieur; dès que vous serez un peu rétabli, nous la ferons ensemble, répondit-elle d'une voix altérée.

Un triste silence suivit ces paroles, chacun avait compris la pensée du général et ses prévisions. Marie baissait les yeux pour cacher les larmes qui roulaient sous ses paupières; M. de Loinvilliers était absorbé dans quelque pensée intérieure, et le docteur observait avec une attention inquiète la physionomie du malade, qui, la tête appuyée au dossier de son fauteuil et les yeux à demi fermés, semblait près de s'endormir. Toutes les fenêtres de la galerie qui servait de salle à manger étaient ouvertes; vingt bougies éclairaient cette vaste pièce meublée, comme toutes celles de l'habitation, avec un mélange singulier de luxe et de simplicité. Les murs et le plafond étaient blanchis à la chaux, sans aucune espèce de tenture

ni d'ornement ; le parquet, carrelé en pierres de plusieurs couleurs, avait l'apparence d'une grossière mosaïque, et les gros meubles fabriqués dans le pays n'étaient pas d'une forme élégante ; mais une magnifique argenterie reluisait sur le buffet d'acajou massif, et un grand lustre de cristal était suspendu aux solives. La table, autour de laquelle venaient de s'asseoir madame d'Enambuc et ses convives, était couverte du plus beau linge de Flandre et d'une profusion d'admirables porcelaines chinoises. Une douzaine d'esclaves servaient, attentifs au moindre signe; leur livrée était un haut-de-chausse rayé et une veste sans manches qui laissait voir une chemise de nankin dont la couleur jaune pâle faisait ressortir le noir mat de leur peau. Ils portaient au cou un carcan d'argent massif large de deux doigts, sur lequel étaient gravées les armes de M. d'Enambuc; des aiguillettes bleues, dont les ferrets étaient aussi d'argent, flottaient sur leurs épaules ; mais ils n'avaient point de chaussure, les pieds nuds étant la marque essentielle et obligée de leur servitude.

Le souper s'achevait tristement et en silence, lorsque le qui-vive de la sentinelle annonça une nouvelle visite.

— Qui donc peut nous arriver si tard? dit madame d'Enambuc, étonnée et presque inquiète.

Quelques instants après, un esclave vint annoncer que quelqu'un qui arrivait de France, le marquis Henri de Maubray, demandait à être introduit. A ce nom, les joues de Marie devinrent blanches comme le mouchoir qu'elle tenait à la main, et elle dit d'une

voix distincte, mais dont l'accent avait quelque chose de sourd et de voilé : M. de Maubray ! qu'il entre !... Puis, contenant son émotion, elle s'approcha du général et lui dit doucement : Vous avez entendu, Monsieur? On nous annonce quelqu'un qui vient de France, M. Henri de Maubray, un gentilhomme breton dont la famille était attachée à la cour du feu roi d'Angleterre... — Elle le connaissait déjà ! pensa Loinvilliers, qui avait observé avec une sourde inquiétude l'agitation de Marie et les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler.

Le général releva la tête, et dit en regardant autour de lui comme un homme qui cherche à ressaisir ses souvenirs et ses idées après un pénible sommeil : M. de Maubray ? Je ne me rappelle pas ce nom-là, ma mémoire s'affaiblit. Vous lui parlerez, Marie ; moi, je vais me retirer, je souffre... — Monsieur, répondit-elle vivement, permettez-moi de vous suivre : puisque vous souffrez, je ne vous quitte pas...

Au moment où elle achevait ces mots, M. de Maubray entra. Son regard parcourut rapidement la salle, et, après avoir salué Marie, il s'arrêta comme s'il eût hésité à reconnaître le général.

— C'est moi, c'est bien moi, Monsieur, lui dit le malade avec une espèce de sourire ; approchez, je vous prie, car je ne puis pas me lever pour avoir l'honneur de vous recevoir.

M. de Maubray avait changé de visage à l'aspect de cet homme faible et moribond ; il tressaillit intérieurement en entendant cette voix lente, qui semblait près de s'éteindre avec le dernier souffle de vie

qui animait ce corps débile; mais, surmontant aussitôt son étonnement et son trouble, il s'avança et salua le général avec cette bonne grâce un peu fière et cette politesse aisée qui révélait tout d'abord les gens du beau monde et de la cour : Monsieur, dit-il, j'arrive de France sur *le Saint-Malo*, qui a mouillé hier au Fort-Royal; nous allons sous peu remettre à la voile pour Saint-Domingue, et, avant de repartir, j'ai voulu apporter moi-même à madame d'Enambuc des nouvelles de sa famille.

En achevant ces mots, il présenta à Marie un paquet de lettres qu'elle reçut de ses mains sans lever les yeux sur lui, et sans le remercier autrement qu'en inclinant la tête.

— J'espère, Monsieur, que *le Saint-Malo* tardera quelques jours à reprendre la mer, dit le général en faisant un effort pour se tourner vers le marquis; jusque-là, je vous prie de me faire l'honneur d'accepter chez moi l'hospitalité, la bonne hospitalité créole...

A cette proposition qu'elle aurait dû pourtant prévoir, Marie regarda le marquis avec une sorte de frayeur, d'anxiété profonde. Il sourit faiblement comme pour la rassurer, et répondit en s'inclinant : Je vous remercie, général; demain matin je dois être de retour au Fort-Royal, et à mon grand regret il me faut repartir dans une heure... — Je n'insiste pas alors. Mais vous devez avoir un appétit de voyageur; au moins vous vous mettrez à table, et vous souperez tout en nous donnant des nouvelles de France.

Le marquis s'inclina de nouveau avec un geste de remerciment et de refus. Bien que ses paroles et sa contenance ne manifestassent aucun trouble, la pâleur de son visage et le son de sa voix décelaient une certaine agitation intérieure qui n'échappa ni à madame d'Enambuc ni à M. de Loinvilliers. Marie aussi était troublée au fond de l'âme; mais sa propre émotion la rendit maîtresse d'elle-même et lui donna la force de dissimuler tout ce que la présence du marquis avait réveillé en elle de saisissement, de souvenirs, de regrets, d'amère joie. Loinvilliers, morne et attentif, s'était retiré avec le docteur Janson dans l'embrasure d'une fenêtre. Madame d'Enambuc resta assise en face du marquis de Maubray, à quelques pas du général, qui était retombé dans son immobilité et sa somnolence. Marie osa lever alors les yeux sur M. de Maubray : six années d'absence l'avaient bien changé; mais il lui sembla que ce visage bruni par le soleil, amaigri par de longues fatigues, était encore plus fier, plus noble et plus beau. Henri de Maubray avait alors environ trente ans; il appartenait à une famille dont le nom se rattachait aux plus anciennes époques de l'histoire de Bretagne, et tout en lui annonçait cette belle et forte race du Nord, dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui des populations méridionales. Ses cheveux, d'un blond vif, retombaient autour de son large front en boucles légèrement frisées. Sa bouche étroite et vermeille avait une expression de froideur hautaine que modifiait singulièrement la douceur presque féminine de son regard. La blancheur animée de son teint s'était

à peine altérée sous le climat brûlant de la zone torride, ses yeux étaient d'un bleu sombre comme ceux de ses aïeux, dont il avait aussi la stature élevée et les formes sveltes. Il y avait dans sa physionomie calme et fière, dans tous les traits de sa puissante organisation, quelque chose qui rappelait les hommes d'un autre âge; on eût dit un de ces rois barbares dont les armées vainquirent les légions romaines, ou bien un de ces bardes que les peuples de l'Armorique vénéraient comme les dieux du savoir et de la poésie. Mais le pauvre gentilhomme n'avait pas retiré d'autre avantage de son illustre origine; l'héritage de ses aïeux était perdu pour lui, et sa tenue annonçait une très-modeste fortune. Bien que son ton et ses manières rappelassent qu'il appartenait à la haute société de son temps, son costume n'était pas celui d'un raffiné de la cour d'Anne d'Autriche, et il avait plutôt l'air d'un reitre que d'un grand seigneur, avec son pourpoint de rasette grise et son chapeau de feutre, dont le bord relevé portait, au lieu de plume, une cocarde noire.

Marie avait baissé les yeux devant le regard mélancolique et fixe que M. de Maubray arrêtait sur elle, et comme il ne lui parlait pas, elle essaya de rompre la première ce silence embarrassant pour tous deux.

— Monsieur, dit-elle d'une voix dont le léger tremblement démentait le calme qu'elle essayait de montrer, vous passez sans doute la mer pour la première fois? — Oui, Madame, répondit-il, je viens aux îles dans le dessein de m'y établir; c'est la res-

source ordinaire des gens qui, comme moi, n'en ont plus d'autre.

Et comme elle le regardait avec une surprise pleine de tristesse, il ajouta simplement : J'ai perdu les débris de ma fortune au service du roi mon maître, et je suis condamné à mort en Angleterre. — Vous y étiez retourné? s'écria Marie. — J'y ai passé ces six dernières années, les armes à la main contre le tyran régicide Olivier Cromwell. J'ai été blessé et pris dans une rencontre; mais on ne m'a pas traité en prisonnier de guerre. Condamné comme rebelle à mourir de la main du bourreau, j'allais être pendu lorsque j'ai trouvé moyen de m'échapper des prisons de Leith. Alors je suis revenu en France. — Oh! mon Dieu! murmura Marie en joignant les mains. — Je suis retourné à Paris après plus de six ans d'absence, reprit Maubray d'une voix triste, et je suis allé revoir des gens dont je m'étais séparé avec douleur dans le plus cruel moment de ma vie. — Vous avez vu ma sœur, ma chère Louise! s'écria Marie; c'est elle-même qui vous a remis ces lettres!

A ces mots, sa voix s'altéra; le souvenir de son pays, de sa famille, se mêla dans son âme à tout ce qu'elle avait déjà de trouble et d'attendrissement; elle ne put retenir ses pleurs.

Maubray la regardait avec une sombre joie; il semblait recueillir dans son cœur ces larmes silencieuses.

— Marie! murmura-t-il, si bas qu'elle devina ce nom sur ses lèvres plutôt qu'elle ne l'entendit. Alors, saisie d'un secret remords, elle recula son siége de

manière à toucher le fauteuil du général, et appuya sa main froide et tremblante sur celle du malade. — Madame, reprit Maubray, dans quelques moments je vais partir, et bientôt je serai à Saint-Domingue, d'où probablement je ne reviendrai plus, car vous savez la guerre que nous font là-bas les Espagnols.

En ce moment le général se réveilla comme en sursaut et dit en regardant autour de lui : Eh bien! Marie, ne devions-nous pas avoir des violons ce soir? Il me semble que vous m'aviez promis une sérénade. Cette musique pourra divertir un moment M. de Maubray, auquel je demande bien pardon d'être de si maussade compagnie.

Madame d'Enambuc fit signe à un esclave qui se tenait à la porte de la salle; un moment après, les violons commencèrent à jouer sous les fenêtres. Alors le docteur et Loinvilliers se rapprochèrent; la musique servit de prétexte pour se dispenser de la conversation que personne, excepté le docteur, n'aurait soutenue sans efforts. Marie, immobile et debout à côté du général, écoutait sans entendre; il lui semblait que le temps passait avec une effroyable rapidité, et pourtant chaque minute lui pesait pendant cette visite qu'elle désirait et tremblait de voir finir. A chaque mouvement de Maubray, elle tressaillait intérieurement, car elle sentait que l'heure s'écoulait et qu'il allait partir.

La musique continuait toujours; après avoir exécuté plusieurs morceaux, les violons jouèrent un air de danse fort à la mode du temps où les frondeurs avaient chassé de Paris le cardinal Mazarin. Marie

frissonna en entendant la première mesure de cette joyeuse sarabande; elle lui rappelait une époque unique dans sa vie, son premier pas dans le monde, une fête où elle parut quelque temps avant son mariage. Sans doute ce souvenir frappa aussi M. de Maubray, car il mit une main sur sa poitrine comme un homme qui souffre de quelque emotion penible et violente. Un moment après, il se leva pour prendre congé du général; puis, s'inclinant devant Marie, il lui fit ses adieux et sortit sans l'avoir regardee une dernière fois.

II

Deux heures plus tard, un silence profond régnait dans l'habitation, les lumières s'etaient éteintes une à une derrière les jalousies de bambou, et, selon l'usage, l'esclave chargé de fermer la porte principale en avait mis les clefs au chevet du général. Il etait près de minuit; tout dormait; pourtant une faible clarté se montrait encore à la fenêtre de l'un des pavillons, et le rideau de gaze etendu devant le châssis se gonflait mollement au souffle de la brise : c'etait la lampe de nuit allumée dans la chambre de madame d'Énambuc qui répandait ces douteuses lueurs au milieu des plus profondes ténèbres qui eussent depuis longtemps voilé le ciel. La jeune femme venait de se faire déshabiller; un ample peignoir flot-

tait autour de sa taille déliée, et retombait sur ses petits pieds nus posés sur une natte de pite. Pensive et le front baissé, elle roulait machinalement les longues boucles de sa chevelure, et les emprisonnait sous le madras noué autour de sa tête comme un léger turban. Une esclave agenouillée devant elle tenait deux pantoufles de maroquin brodé, si étroites, si fines, qu'elles semblaient ne pouvoir chausser qu'un enfant. Ses autres femmes préparaient tout pour la coucher : l'une déployait le vaste pavillon de gaze qui environnait le lit, l'autre cachait sous un globe de porcelaine la lampe qui devait veiller toute la nuit; une troisième rafraîchissait l'air en agitant un large éventail de feuilles de latanier emmanché d'un bambou. Un moment après, elles se retirèrent; il ne resta près de Marie que l'esclave qui passait la nuit près d'elle, et dormait au pied de son lit. C'était une jeune fille qui ne ressemblait point aux autres femmes esclaves de l'habitation. Ses cheveux d'un noir brillant, ses traits délicats et sa peau d'un bistre clair décelaient une autre origine; elle appartenait à ces tribus sauvages que les Européens avaient chassées, et dont les débris étaient dispersés dans les bois et le long des grèves de la côte orientale de l'île. L'Indienne avait la physionomie triste et le regard inquiet et vague particulier aux races sauvages; mais son sourire était plus doux, plus intelligent, et il y avait dans toute sa personne une certaine grâce nonchalante qui n'appartient qu'aux femmes dont la vie s'écoule dans des occupations faciles et un certain bien-être matériel. — Palida, dit madame

d'Enambuc avec un long soupir, relève ce rideau, Jésus! ou j'étouffe ici.

L'esclave tira la double gaze qui s'abaissait devant la fenêtre, et revint s'agenouiller aux pieds de madame d'Enambuc.

— Maîtresse, dit-elle, le ciel est noir du côté de la mer; il y aura peut-être un orage cette nuit. — Que Dieu garde du mauvais temps les pauvres voyageurs! murmura madame d'Enambuc en se penchant à la fenêtre.

Le ciel sans étoiles se confondait à l'horizon avec la mer noire et immobile; une sorte de doux bruissement s'élevait du fond des bois et se mêlait au murmure lointain de quelque torrent caché sous des berceaux de lianes. De rapides lueurs traversaient incessamment les ténèbres de cette sombre nuit; c'étaient les fulgores ou mouches luisantes, qui se croisaient dans l'air comme de petits météores et s'allaient perdre à travers le feuillage touffu des caneficiers. Les ananas, les frangipaniers, les jasmins, toute cette moisson de fleurs qui s'épanouissait dans le jardin, exhalait une senteur ambrée à laquelle se mêlait l'humide haleine des bois. Il y avait, dans cette atmosphère tiède et pleine de parfums, quelque chose qui alanguissait l'âme et calmait ses agitations; Marie l'éprouva. Les souvenirs réveillés dans son cœur s'apaisèrent; elle éleva vers le ciel un regard plus calme, et murmura avec une religieuse confiance : Mon Dieu! rendez heureux celui que je ne dois plus revoir, et faites que j'oublie le temps où il nous fut permis de nous aimer!

Mais cette prière même raviva le souvenir qu'elle voulait étouffer; sa pensée retourna malgré elle au jour où son père lui annonça qu'il avait promis sa main au marquis de Maubray, à cette fête où elle avait paru comme sa fiancée, à leurs amours si promptement traversées par l'inexorable ambition de sa famille, à ce lien brisé avec de si cruels regrets. Ces six années, pendant lesquelles elle avait pourtant vécu consolée, calme et heureuse, s'effacèrent devant ce souvenir, qui revenait tout-puissant après avoir été si longtemps refoulé dans les plus secrets replis de son cœur.

— Oh! mon Dieu! répéta-t-elle épouvantée de sa douleur, éloignez de moi cette pensée! Ayez pitié, pitié de ma folie, mon Dieu!

En ce moment, l'esclave penchée à la fenêtre se redressa brusquement et demeura immobile, le visage tourné vers le jardin.

— Qu'est-ce donc, Palida? demanda madame d'Énambuc, tout à coup réveillée de sa rêverie. — Maîtresse, répondit-elle, c'est étrange! On dirait qu'il y a par ici des peaux rouges... — Des peaux rouges! s'écria la jeune femme en se levant avec un geste de frayeur; alors les chemins ne sont pas sûrs d'ici au Fort-Royal. Seigneur, mon Dieu!... Mais je suis folle!..... Maubray doit être retourné par mer.

Puis, se remettant un peu, elle ajouta : Tu te trompes, Palida; il n'y a personne là-bas. Pourquoi ces sauvages auraient-ils quitté leurs carbets? Que viendraient-ils faire ici? Et d'ailleurs, comment peux-tu reconnaître leur présence par une nuit si

sombre? — Je ne les vois certainement pas, maîtresse, répondit Palida; mais ne savez-vous pas qu'on sent une peau rouge plutôt encore qu'on ne l'aperçoit?

En achevant ces mots, elle tourna son visage vers la brise et respira lentement comme pour chercher à reconnaître les émanations qui l'avaient frappée. Ainsi que tous les individus de race sauvage, elle avait des sens doués d'une grande finesse et une sagacité remarquable. Au bout d'un moment, elle dit en quittant la fenêtre : La brise est tombée; je ne sens plus rien que l'odeur des ananas et des fleurs de frangipaniers. Si les peaux rouges rôdent par ici, on retrouvera demain la plante de leurs pieds marquée sur le sable le long de la plage, à moins qu'ils ne fassent comme la tortue quand elle retourne à la mer, et qu'ils n'effacent leurs traces en se retirant. — Mais ces pauvres idolâtres n'ont pas naturellement la peau plus rouge que toi, Palida, et on ne les reconnaîtrait pas à l'odeur comme les nègres d'Angola, s'ils allaient tout nus, tels que Dieu les a mis au monde. — Non sans doute, maîtresse; c'est le vêtement qu'ils se font chaque jour qui leur donne cette couleur et cette odeur étrange. Figurez-vous que chaque matin, après s'être baigné à la mer ou dans quelque ruisseau, un Caraïbe ne passe pas moins d'une grande heure à sa toilette. D'abord sa femme lui tresse proprement les cheveux et lui orne la tête de plumes, de verroteries et d'autres brimborions; puis elle lui barbouille tout le corps d'un mélange de roucou et d'huile de palmiste; les plus

glorieux se font faire sur cet habit une façon de broderie noire avec le jus de certaines lianes, et, après s'être ainsi accommodés, ils s'imaginent avoir aussi bon air que vous quand vous avez votre robe de satin garnie de dentelles d'argent et votre collier d'émeraudes. — Et tous les jours ils recommencent cette belle toilette? — Tous les jours, maîtresse; à la vérité, le jus de liane laisse une couleur solide, mais elle disparaît sous les couches du roucou, et au bout de quelques jours il faut recommencer à broder le justaucorps. — Et les femmes aussi portent cet étrange vêtement? — Elles n'en ont point d'autre. — Dis-moi, Palida, est-ce que tu ne préfères pas ta jupe rayée, ton madras des Indes et tes anneaux d'argent à cette abominable parure? — Oh! oui, maîtresse. — Et si je te disais de t'en aller, retournerais-tu parmi les peaux rouges? — Jamais, jamais! On ne peut plus demeurer dans leurs carbets quand on a appris à bien vivre et à prier Dieu. — Mais tu serais libre. — Libre, oh! non, non, maîtresse! chez les peaux rouges, toutes les femmes sont esclaves et elles ont de mauvais maîtres.

A ces mots, prononcés avec une sombre énergie, madame d'Enambuc, étonnée, regarda Palida et lui dit : Tu n'as donc plus de mère? — Ma mère! répondit-elle d'une voix sourde, elle est morte, et c'est mon père qui l'a tuée! — Jésus, mon Dieu! — Oui, maîtresse, et le lendemain une autre prit sa place. C'est que, parmi les peaux rouges, la vie d'une femme ne compte pas plus que celle d'un chien : elles ne naissent que pour travailler et mourir. —

Pauvres créatures! elles seront plus heureuses quand les missionnaires auront converti ces hommes idolâtres.

En ce moment des aboiements furieux se firent entendre au loin, dans la direction des cases.

— C'est Nankin qui jappe ainsi, dit Palida en retournant à la fenêtre. Jésus! on dirait qu'il flaire des peaux rouges! — Il les connaît donc? — Le pauvre animal appartenait à un colon qui demeurait là-bas sous le Morne-à-l'Islet et qui fut tué par les sauvages.

Il y eut un silence, puis madame d'Enambuc reprit d'un air rassuré : La grille est fermée, il y a une douzaine d'hommes au corps-de-garde, et la sentinelle est à son poste, prête à lacher son coup de mousqueton sur quiconque se présentera d'une façon suspecte. Nous pouvons dormir tranquilles... — Maitresse, il y a du monde dans le jardin, interrompit Palida; entendez-vous, là-bas, vers le pavillon?

Une idée subite, folle, se présenta à l'esprit de madame d'Enambuc; elle crut un moment que Maubray n'était point parti, qu'il avait voulu attendre le jour, caché près d'elle, et qu'avant de s'éloigner il espérait peut-être lui dire un dernier adieu.

— Baisse la jalousie, Palida, dit-elle brusquement; la nuit avance, tâchons de dormir.

L'esclave se pencha pour saisir les cordons qui pendaient en dehors de la fenêtre; au même instant une légère raffale souffla du large et secoua les branches des caneficiers, dont les longues siliques s'en-

tre-choquèrent avec un bruit sec. Palida tourna de nouveau son visage au vent; une lente aspiration souleva sa poitrine; la bouche entr'ouverte, les narines dilatées, elle essaya de reconnaître les subtiles émanations que l'air emportait mêlées à l'arome des fruits et des fleurs. Au bout d'une minute, elle abaissa la jalousie par un brusque mouvement, et dit d'une voix altérée: Sur mon salut, je ne m'etais pas trompée! Maîtresse, il y a des peaux rouges là-bas! — Jésus, mon Dieu! il faut donner l'alarme, répondit madame d'Enambuc en allant vers la fenêtre.

Palida se jeta devant elle.

— N'approchez pas de là, maîtresse! n'aprochez pas, s'écria-t-elle; vous serviriez de but à quelque flèche! Soyez sûre que les peaux rouges ont les yeux tournés de ce côté, où l'on doit apercevoir une clarté du dehors. — Ces gens sont entrés ici par trahison, par surprise. Ils vont nous attaquer, dit madame d'Enambuc avec terreur. Mon Dieu, ayez pitié de nous!

Elle se précipita hors de sa chambre et traversa en courant la longue galerie qui séparait son appartement de celui du général; mais, avant d'entrer chez son mari, elle s'arrêta.

— Et mon fils! Palida, dit-elle en se retournant, va chercher mon fils, amène-le près de moi!

Le général avait renvoyé les deux esclaves qui veillaient ordinairement près de lui; mais il n'était pas seul. Loinvilliers, assis près de son lit, achevait de lire des papiers qu'il avait apportés de Saint-Pierre. Une seule bougie éclairait ce groupe immo-

bile et projetait dans la chambre une faible lueur.

— Marie! s'écria le général en la voyant entrer pâle et haletante; c'est vous, Marie! encore levée à cette heure? Eh! que se passe-t-il donc? — Nous sommes en danger, répondit-elle d'une voix à peine articulée; une troupe de Caraïbes entoure l'habitation... Palida les a reconnus... ils sont là... sous ces fenêtres... — Que dites-vous? interrompit le général en se relevant, voici les clefs de la grille, et il est aussi impossible de franchir la haie que d'escalader le fort Saint-Pierre.

En ce moment Palida entra suivie d'une négresse qui portait l'enfant endormi dans ses bras.

— Tu crois que les peaux rouges rôdent par ici? lui dit le général; parle, qu'as-tu vu?

Elle répéta ce qu'elle venait de dire à sa maîtresse. Tout le monde dort dans l'habitation, ajouta-t-elle; il n'y a personne ni dans la galerie, ni dans les salles d'en bas; les fenêtres sont bien fermées et barricadées en dedans, ainsi que la grande porte.

— C'est bien, dit le général en laissant retomber sa tête pâle et fatiguée sur l'oreiller. Personne n'est sorti, et il n'y a pas à craindre qu'une trahison ait livré l'entrée du jardin aux peaux rouges... Tu as eu une vision, Palida. — Plût à Dieu! maître, s'écria-t-elle; mais ne vous rendormez pas! Elle s'interrompit subitement: une lueur blafarde venait d'apparaître entre les lames des jalousies.

— Maître, reprit-elle, il y a un orage du côté de la mer; à la lueur des éclairs vous allez voir ce qui se passe là dehors, et si je me suis trompée.

Loinvilliers était déjà à la fenêtre. Un éclair plus resplendissant illumina les airs, et la foudre gronda dans l'éloignement. Au même instant le comte laissa retomber la jalousie qu'il avait relevée d'une main, et dit en montrant une flèche plantée dans la manche de son justaucorps : C'est vrai ! en voici la preuve; ils sont une centaine sous ces fenêtres.

En achevant ces mots, il arracha la flèche qui avait traversé son justaucorps au-dessus du poignet, et ajouta froidement, après en avoir examiné la pointe: Elle est empoisonnée; la blessure aurait été mortelle.

Palida se rapprocha de la fenêtre. Cachée derrière la jalousie, elle regarda encore dehors à la lueur incessante des éclairs. Ils ont passé par-dessus la haie, dit-elle avec stupéfaction, voyez !...

En effet, les sauvages avaient franchi ce rempart redoutable par un singulier artifice. Il y avait en dehors du jardin un grand tamarinier dont les branches s'étendaient par-dessus la haie, et se joignaient à celles d'un caneficier qui déployait au fond de l'allée son feuillage d'un vert foncé. Les Caraïbes avaient passé un à un sur cette espèce de pont aérien, et pénétré sans bruit dans le jardin. Il n'y avait plus à délibérer, il fallait se défendre. Ce n'était pas la première fois que les sauvages attaquaient ainsi par surprise les habitations isolées, et l'on savait de quelle vengeance ils étaient capables.

Le général s'était levé; il vint vers sa femme, qui, assise à l'écart, tenait son fils dans ses bras, et semblait plongée dans une morne stupeur.

Marie, lui dit-il, vous allez vous retirer dans la

galerie avec votre fils... N'approchez pas des fenêtres... Gardez-vous d'essayer de voir ce qui se passera dehors... Marie, promettez-moi de rester là, d'attendre avec courage et résignation que le danger soit passé.— Ah! Monsieur, s'écria-t-elle, et vous?... Vous allez exposer votre vie! — C'est mon devoir et mon métier. — Mais mon devoir à moi est d'être près de vous, de ne pas vous quitter... — Allez, Marie, interrompit le général avec une sorte d'autorité et en lui montrant la porte de la galerie; allez m'attendre, et priez Dieu...

Elle prit la main qu'il lui tendait, la serra contre ses lèvres; puis, relevant la tête, elle lui dit avec un accent plein de soumission, de courage et de fierté : Oui, Monsieur, je vais vous obéir, et soyez assuré que je n'aurai point peur. Je sais que vous sauverez votre femme et votre enfant... Si vous succombiez en nous défendant, soyez tranquille... je ne tomberais pas vivante aux mains de ces misérables.

Comme elle achevait ces mots, un horrible hourra retentit au dehors, et un choc violent ébranla la grande porte.

— Au guichet! Loinvilliers, au guichet! cria le général.

En un moment tout le monde fut sur pied dans l'habitation. Le général envoya les femmes près de madame d'Enambuc, et fit ses dispositions pour le combat. Il arma ses nègres et les rangea dans des espèces de casemates d'où l'on pouvait défendre à couvert le passage qui précédait le vestibule; puis il vint au guichet avec Loinvilliers.

C'était comme un miracle de voir cet homme miné par la fièvre, affaibli par de si longues souffrances, recouvrer tout à coup ses forces et son énergie en face du danger. En donnant ses ordres, en se préparant à ce terrible combat où il avait pour lui l'avantage de la position, celui des armes, mais où le nombre pouvait l'emporter sur la discipline, l'expérience du chef et la supériorité des moyens de défense, il avait l'accent aussi ferme, la voix aussi haute que jadis, quand il passait en revue ses milices sur la plage de Saint-Pierre.

La galerie où venaient de se réfugier madame d'Enambuc et ses femmes était au premier étage, et les fenêtres, qui s'ouvraient sur une partie du jardin appelée le labyrinthe, étaient à trente pieds du sol. Leur élévation semblait rendre inutiles les énormes contrevents qui défendaient celles du rez-de-chaussée; elles n'étaient fermées que par de légères jalousies et par des rideaux de gaze dont le tissu transparent ondulait au souffle de la brise devant leurs immenses châssis. Un silence absolu régnait dans cette vaste pièce, à peine éclairée par le reflet de la lampe suspendue dans l'escalier, et où vingt femmes agenouillées priaient dans les angoisses du désespoir et de la terreur. Une clameur effroyable et incessante résonnait au dehors; c'était le cri de guerre des sauvages. Leurs massues frappaient comme en mesure la lourde porte, et ces coups retentissants avaient des échos dans toutes les parties de l'habitation; c'était un bruit plus menaçant, plus terrible que celui de l'artillerie.

Madame d'Enambuc tenait son fils dans ses bras et priait à voix basse; quiconque l'eût vue si faible et si tremblante un moment auparavant, aurait été frappé de ce qu'elle montrait tout à coup de courage et de sang-froid. Cette jeune femme, qu'aucun danger n'avait jamais éprouvée, dont la douceur et la timidité allaient jusqu'à la faiblesse, étaient maintenant une femme forte; le péril de cette situation venait de révéler tout ce qu'il y avait dans son âme d'énergie et de tranquille courage.

— Ma fille, dit-elle en se tournant vers Palida, qui, pâle, immobile, et les genoux en terre, disait ses prières d'une voix précipitée; ma fille, notre vie est entre les mains de Dieu... Ayons bon courage... La porte peut tenir encore longtemps. Jésus, mon Dieu! quels cris effroyables!... Ne dirait-on pas une légion de démons autour de nous!... Mais il ne faut pas avoir peur de ces hurlements; tout ce bruit ne renversera pas les murailles.

En ce moment le docteur Janson entra tout blême et tout effaré. Eh bien! eh bien! s'écria-t-il, je viens d'être éveillé par une belle musique, et nous allons avoir une belle nuit, à ce qu'il me paraît!... — Docteur, s'écria madame d'Enambuc en se levant, nous allons avoir des blessés! Vous êtes ici heureusement!... — Heureusement! grommela le docteur en levant les yeux et les mains au ciel d'un air consterné. Enfin, ce ne sera pas la première fois que j'aurai fait mon métier sur le champ de bataille... A la vérité, c'était chrétien contre chrétien, et je ne m'étais jamais trouvé en face de ces damnées peaux ouges!...

Une décharge de mousqueterie coupa la parole au docteur Janson ; il courut à l'escalier et tâcha de voir ce qui se passait en bas.

— Bon! s'écria-t-il après avoir pris position au fond du vestibule, derrière une porte dont le large panneau lui servait de bouclier ; bon! nous avons tiré à bout portant... La moitié de ceux qui ont été touchés ne se relèveront pas. — Voyez-vous mon mari, docteur? s'écria madame d'Enambuc penchée sur la rampe; dites-moi si vous le voyez!... — Il est à couvert ainsi que tous nos gens derrière la porte; ils ont tiré par le vasistas et les meurtrières...

Une nouvelle décharge retentit comme un coup de tonnerre et fit trembler la maison jusque dans ses fondements; des cris plus épouvantables s'élevèrent au dehors, puis il se fit tout à coup un grand silence.

— Cette fois nous avons balayé la place! s'écria le docteur en avançant la tête hors de sa cachette; loué soit Dieu! l'alarme est donnée au corps-de-garde... Nous devrions entendre des coups de mousquet en dehors de la grille, à moins cependant que le poste n'ait été surpris et égorgé, ce qui est bien possible... — Et les nègres, Monsieur! les nègres! interrompit madame d'Enambuc frappée d'une soudaine espérance; ils vont venir à notre secours!... — Mais ils n'ont point d'armes; on n'oserait pas armer les nègres d'atelier, répondit le docteur. Sainte mère de Dieu! pourvu qu'il ne vienne pas à l'esprit des cinq cents esclaves qui sont là-bas de tuer leurs commandeurs et de venir se joindre à ces misérables!...

Une nouvelle clameur plus épouvantable couvrit la voix du docteur, et en même temps la porte fut attaquée avec des coups furieux et précipités, semblables à ceux ds ces machines de guerre qui, aussi bien que le canon, faisaient brèche aux murailles. Les ais doublés de fer craquèrent et se fendirent; les panneaux disjoints résistèrent encore un moment, puis la porte tomba sous l'effort puissant qui la brisait. Un cri de victoire retentit jusqu'au ciel, et, presque au même instant, un second cri de surprise et de rage : la herse venait de tomber derrière la porte et opposait aux assaillants ses larges barreaux de fer. Les sauvages attaquèrent ce nouvel obstacle avec furie; ils lancèrent dans le vestibule une grêle de flèches qui n'atteignit personne.

Le docteur avait promptement regagné le premier étage, et, arrêté sur le plus haut palier, il regardait en bas avec une anxieté pleine d'épouvante : La herse tiendra plus longtemps que la porte!... s'écria-t-il; béni soit celui qui la fit si forte et si solide!... Voyez la bonne grille! elle ne bouge pas plus qu'un roc sous la main d'un de ces misérables! L'alarme est donnée; on aura entendu le bruit de notre mousqueterie : le tambour bat maintenant du côté de la grande anse et jusqu'au fort Saint-Pierre; il va nous arriver du secours! les milices vont mettre en pièces ces païens, ces cannibales!... nous serons sauvés!... — Que Dieu et sa sainte mère vous entendent! dit madame d'Enambuc, debout à la porte de la galerie et tenant toujours son fils dans ses bras.

Il y eut dix minutes d'attente et d'angoisses

inexprimables. Le bruit lointain de la foudre se mêlait aux cris sauvages des peaux rouges, qui attaquaient la herse avec des efforts désespérés; de pâles éclairs illuminaient soudainement le ciel et faisaient apparaître au milieu des ténèbres cette multitude d'hommes nus, hurlant, et hideux comme des damnés. Le feu des assiégés ne se ralentissait pas; mais il faisait moins de mal aux assaillants, parce que les coups portaient dans une direction oblique. Deux fois pourtant M. de Loinvilliers s'avança et tira ses pistolets à bout portant sur ceux qui battaient la herse de leurs lourdes massues. La lampe suspendue dans le vestibule ne projetait qu'une demi-clarté dans le passage voûté qui allait devenir un champ de bataille, et à travers les barreaux de la herse on distinguait à peine une masse confuse et mouvante qui se heurtait contre cet obstacle avec une horrible furie. Une foule de morts et de blessés gisaient au bas du perron, et des plaintes lamentables se mêlaient au cri de guerre des sauvages.

— Nous leur avons tué beaucoup de monde, dit le général à M. de Loinvilliers, qui, debout à l'entrée du passage, rechargeait ses armes; n'importe, il faut nous recommander à Dieu; car, s'il ne nous vient point de secours, c'en est fait de nous: la herse ne tiendra pas un quart d'heure de plus. — Nous défendrons le passage, répondit froidement Loinvilliers.

Comme il disait ces mots, des cris perçants retentirent dans la galerie, le docteur parut sur l'escalier les mains levées au ciel.

— Les peaux rouges, voilà les peaux rouges à l'escalade! cria-t-il; secours, miséricorde!

Le tumulte était si grand au dehors, qu'on s'entendait à peine; pourtant le général comprit ce geste et cet accent de terreur : Loinvilliers! s'écria-t-il, entendez-vous là-haut?

Le comte s'élança et franchit l'escalier, ses pistolets à la main. Un silence effrayant avait succédé à ces cris de détresse; le docteur Janson, adossé contre la rampe, montrait silencieusement de la main l'entrée de la galerie. Loinvilliers regarda autour de lui avec une sorte de frisson, et d'abord il devina plutôt qu'il ne vit ce qui se passait dans cette demi-obscurité, où tout était immobile et muet. C'était une étrange et horrible scène : les esclaves avaient fui à l'autre extrémité de la galerie et se pressaient dans l'angle le plus sombre comme un troupeau surpris par quelque bête fauve; madame d'Enambuc, seule et debout contre la muraille, couvrait son fils de tout son corps et murmurait des prières inarticulées. A deux pas d'elle, devant une fenêtre dont la jalousie vacillait encore, un Caraïbe brandissait son redoutable couteau de guerre et jetait autour de lui un regard inquiet et farouche; aucun vêtement ne couvrait sa peau rougeâtre, ses cheveux étaient longs et mêlés comme une crinière; un ornement en forme de croissant reluisait sur sa large poitrine, et annonçait sa dignité de chef. Presque au même instant, un autre sauvage parut à la fenêtre et sauta dans la galerie; tous deux aperçurent alors madame d'Enambuc, et s'élançant vers elle, ils la saisirent par sa longue chevelure; mais Loinvilliers était là.

— Marie! cria-t-il en parant le coup qui allait la frapper et qu'il reçut dans le bras, Marie, me voici!... Le pistolet qu'il tenait de la main droite lui échappa; mais il fit feu de l'autre à bout portant, et l'un des sauvages tomba. Alors commença un combat corps à corps où chaque coup portait, et qui ne dura pas deux minutes. Loinvilliers n'avait plus que son poignard, et tout son sang s'écoulait par une horrible blessure; mais il voyait madame d'Enambuc étendue devant lui comme privée de vie, et il combattait avec le courage aveugle d'un homme au désespoir. Il atteignit son ennemi et le renversa blessé à mort; puis, faisant un dernier effort, il releva les deux cadavres et les jeta par la fenêtre, sur la tête des sauvages qui escaladaient la muraille.

Cependant le docteur était accouru près de madame d'Enambuc, et il retrouvait, pour la secourir, la présence d'esprit, le sang-froid admirable de sa profession. Vingt sauvages auraient maintenant envahi la galerie, il aurait vu leurs redoutables massues levées sur lui, leurs flèches empoisonnées voler autour de sa tête, qu'il n'aurait pas changé de place. Penché sur Marie, l'œil fixe et attentif, le visage immobile, il écoutait le souffle irrégulier qui soulevait la poitrine découverte et ensanglantée de la jeune femme.

— Elle est morte! s'écria le comte en se jetant à genoux près de Marie, elle est morte! — Non, grâce au Ciel! dit le docteur, je ne lui trouve d'autre blessure qu'une égratignure à l'épaule : c'est le saisissement qui lui a fait perdre connaissance; mais la voilà

qui soupire et revient... — Jésus, mon Dieu ! soyez béni ! j'ai donc paré le coup ! murmura Loinvilliers d'une voix affaiblie ; c'est moi qui vais mourir... Une belle fin... j'ai donné ma vie pour elle... Dites-le-lui quelque jour, Monsieur...

En achevant ces mots, il tomba sur le parquet, roide et comme mort.

Tandis que ceci se passait dans la galerie, la herse avait été brisée, et les peaux rouges tentaient de franchir le passage ; mais on tirait sur eux par les meurtrières. Ils tombaient dès qu'ils étaient entrés, et pas un ne se relevait. On les aurait tous tués ainsi jusqu'au dernier, si l'on avait pu continuer le feu ; mais les munitions allaient manquer, il n'y avait plus ni poudre ni balles.

Cependant le tambour battait dans les mornes, et une troupe d'habitants venait du côté de Saint-Pierre. Quand ils furent sur la hauteur qui domine la plage, ils firent une décharge dont le bruit, répété par les échos des mornes, fut entendu même de ceux qui étaient dans les casemates. Les Caraïbes, épouvantés, cherchèrent alors à s'enfuir, mais la haie et les énormes barreaux de la grille leur opposaient de tous côtés d'insurmontables obstacles. Ils essayèrent de regagner la rase campagne en passant par l'espèce de pont aérien sur lequel ils avaient passé pour descendre dans le jardin : quelques-uns à peine parvinrent à s'échapper ainsi. Quand les milices arrivèrent, elles massacrèrent le reste de ces malheureux sous les murs de l'habitation.

Une heure plus tard le jour se levait enfin, et l'on

commençait à se reconnaître au milieu de ces horribles débris. Les miliciens bivouaquaient dans le jardin, et les esclaves du grand atelier, leurs commandeurs en tête, creusaient des fossés le long de la plage et enterraient les morts. Une scène encore plus lugubre se passait dans l'intérieur de l'habitation : le général était étendu sur son lit; les forces et l'animation qu'il avait retrouvées au moment du danger s'éteignaient rapidement en lui; il avait consumé dans cette nuit d'angoisses les restes de sa vie; pâle, immobile, affaissé sur lui-même, il dormait d'un sommeil qui ressemblait à la mort. Marie était assise près de lui, et de temps en temps elle portait machinalement la main à sa poitrine légèrement blessée. Son regard fixe, sans larmes, presque sans expression, décelait cette morne fatigue qui succède aux émotions violentes et douloureuses. Le docteur Janson, debout au chevet du malade, observait d'un regard sombre et attentif les progrès de cette agonie que son art ne pouvait même prolonger. Les gens de la maison se tenaient à distance, silencieux et consternés.

Tout à coup le général se souleva par un brusque mouvement.

— Marie! cria-t-il d'une voix brève et haletante.

— Me voici! répondit la jeune femme en se dressant épouvantée; me voici!

Le général tourna vers elle son regard terne et vitreux en répétant : Marie! ma chère Marie, venez là, que je vous voie! et mon fils?

Palida lui présenta l'enfant dont il toucha la tête

blonde comme pour le bénir, puis il reprit : Où est Loinvilliers?

— Il est là, dans la galerie, répondit le docteur. —Vous répondez de sa vie? dit le malade avec effort. — J'en réponds sur la mienne. — Qu'il vienne alors, qu'il vienne sur-le-champ, murmura le général en retombant affaissé.

Un moment après Loinvilliers s'avança soutenu par deux esclaves; il était d'une pâleur livide, mais son regard animé, vivant, annonçait que la mort s'était déjà retirée de lui. Le général lui fit signe d'avancer sa main, et la serrant dans la sienne, il dit d'une voix entrecoupée, mais distincte : Je n'ai plus le temps de vous parler, Loinvilliers..... Le père du Tertre va venir : il faut donner à Dieu seul ces derniers moments...

Marie cacha son visage sur l'oreiller avec un cri sourd; puis, se tournant vers le médecin, elle lui dit : Cela n'est pas possible! on ne meurt pas ainsi! Il a encore plusieurs jours de vie! vous m'en avez répondu hier, docteur!

Le médecin se retira un peu en arrière du malade et baissa tristement la tête. Madame d'Enambuc se rassit; elle ne croyait pas que son mari fût près de mourir, et elle se mit à prier Dieu pour lui.

— Loinvilliers, reprit le général d'une voix haletante et si basse, que le comte, penché sur lui, put à peine l'entendre; Loinvilliers, vous savez ce que je vous ai dit hier soir..... Je me fie à votre loyauté, à votre courage..... Je vous laisse à ma place..... Vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils, con-

jointement avec sa mère... Vous lui conserverez mon héritage...

Il se tut, et faisant un dernier effort, il tourna les yeux vers Marie en ajoutant : Et quelque jour, Loinvilliers, vous épouserez ma veuve....

Le visage du comte devint encore plus pâle; il se pencha sur le lit avec une faible exclamation. Le général était retombé la tête renversée en arrière; sa main n'avait pas laissé aller celle du comte; ses souffrances semblaient s'apaiser : un souffle plus lent soulevait sa poitrine; ses traits avaient repris leur sérénité; on eût dit qu'il dormait.

Marie n'avait rien entendu; la fatigue émoussait toutes ses facultés; elle ne voyait plus que confusément ce qui se passait autour d'elle; ses inquiétudes affreuses, sa douleur même, s'éteignaient dans cet anéantissement complet du corps et de l'âme. Loinvilliers, debout en face d'elle, de l'autre côté du lit, la regardait d'un œil fixe, éperdu, et serrait dans ses deux mains la main du mourant avec une effroyable expression de joie.

Au bout de quelques minutes, le docteur, qui s'était retiré un peu à l'écart pour laisser toute liberté à ce dernier entretien, se rapprocha d'un air inquiet et écarta le rideau; dès qu'il eut jeté les yeux sur le général, il s'écria en prenant vivement le bras de Loinvilliers : Monsieur, il faut emmener madame d'Enambuc! Relevez-vous! retirez-vous! ne voyez-vous pas que tout est fini?

III

Le soleil venait de disparaître derrière une barre de nuages noirs et déchirés, dont les fantastiques découpures s'allongeaient comme des ombres de géants dans l'azur assombri du ciel. La limite extrême de l'horizon était marquée par une ligne d'un rouge enflammé, présage certain d'un ouragan. Bien que l'air fût très-calme, la mer se brisait avec violence contre les murailles du fort Saint-Pierre; on eût dit que quelque tempête sous-marine grondait dans les abîmes et soulevait les flots. La plage était déserte, on n'entendait plus le chant monotone des esclaves employés aux travaux de la rade, ni la voix rauque des matelots, ni les cris joyeux des enfants qui, lorsque le temps était beau, venaient nager le soir dans les eaux tièdes et profondes, sans souci des requins dont les bandes voraces s'approchent parfois de ces parages. Quelques lumières brillaient au loin le long de la côte, semblables à des étoiles rouges au-dessus desquelles se levaient les étoiles plus pâles du ciel; tout était calme et muet, hors la mer, dont les vagues irritées battaient le rivage avec un bruit sinistre.

Madame d'Enambuc était accoudée à l'une des fenêtres du fort, et son regard errait avec une morne distraction sur l'horizon immense, éclairé par les

mourantes lueurs du jour. Le docteur Janson, debout derrière elle, avait l'air absorbé d'un homme qui songe à la solution de quelque problème.

Les appartements du fort Saint-Pierre étaient meublés, comme l'habitation des Mornes, avec un luxe splendide et plein de contrastes. La salle d'audience, où était en ce moment madame d'Enambuc, n'offrait nulle recherche élégante dans sa décoration: tout y était d'un style simple, riche et sévère; aucune tenture ne cachait les murs, et il n'y avait point de vitres aux fenêtres devant lesquelles s'abaissaient des stores en satin blanc barioles de peintures chinoises; un tapis des Indes couvrait la table surchargée de lettres et de papiers comme celle d'un secrétaire-d'État. Le portrait en pied du général, suspendu en face de la porte, était surmonté d'une espèce de dais; il avait pour pendant un trophée d'armes formé avec le casque, les gantelets et l'épée du défunt, et au-dessus duquel était déployé le drapeau fleurdelisé que son guidon portait devant lui les jours de combat. Les fenêtres de cette vaste salle s'ouvraient sur des fortifications dont la mer baignait le pied; même par un temps calme, on y entendait le bruit sourd et incessant des vagues, et la vue attristée ne rencontrait d'autre horizon que l'espace infini où se confondaient le ciel et les flots.

Madame d'Enambuc quitta lentement la fenêtre, et s'assit devant le portrait du général. Le docteur vint près d'elle, et lui prenant le bras, il appuya ses deux doigts sur le pouls, qui vibrait avec une violence inégale. Au bout d'un moment, Marie retira sa

main en secouant faiblement la tête; le docteur réfléchit un peu, puis il dit tout à coup : Vous êtes malade, je le vois bien, Madame; mais qu'avez-vous? je n'en sais rien. — Ce que j'ai, docteur? répondit-elle d'une voix brève; je souffre, je me consume, je me meurs! — Je le vois bien, répéta le médecin en la regardant en face; mais pourquoi? — Parce que j'ai subi des épreuves au-dessus des forces humaines, parce que j'ai tout perdu, parce que je suis ici loin de tous les miens, sans conseils, sans appui, et qu'une responsabilité terrible pèse sur moi.

Le docteur hocha la tête, et, après un moment de silence, il dit avec une sorte d'hésitation : Le comte de Loinvilliers a votre confiance. — Non, docteur, non, répondit froidement madame d'Enambuc; et sans le souvenir du général, sans ses dernières volontés, que je respecte comme celles de Dieu même, le comte n'aurait jamais pris ici tant d'autorité : c'est un homme hautain, vindicatif, plein de sourdes passions; je me méfie de lui.— Il vous est dévoué pourtant, dit le docteur en regardant fixement madame d'Enambuc; il vous est dévoué à la vie et à la mort : n'en avez-vous pas eu la preuve?—Il m'a sauvé la vie au péril de la sienne, répondit-elle sourdement; je m'en souviens.— Il y a eu hier un an que le général a passé de ce monde à une meilleure vie, reprit le docteur, et, depuis ce jour, le comte de Loinvilliers vous sert avec beaucoup de zèle et de dévouement; je ne puis comprendre, Madame, ce qui vous porte à douter de sa loyauté. Que craignez-vous donc de lui? — Son amour, répondit madame d'Enambuc. — Ah!

murmura le docteur étonné, il vous en a parlé déjà! — Non, répondit Marie en passant la main sur sa robe de taffetas noir, il n'a pas encore osé. — Mais votre deuil finit aujourd'hui, Madame, et, selon l'usage, toute votre maison l'a déjà quitté. — Je le porterai là encore longtemps, murmura madame d'Enambuc en serrant ses mains jointes contre son cœur, et en jetant un mélancolique regard sur le portrait du général. Hélas! si celui que nous avons perdu existait encore, je n'éprouverais pas tant de troubles et de tourments! Je vivais calme et heureuse près de lui; l'affection sainte et dévouée que je lui portais avait éloigné de moi toute peine; et maintenant, mon Dieu, que je souffre!

Le docteur ne comprit rien à cette espèce de confidence qui s'échappait d'une âme dévorée par ses souvenirs et ses regrets; il pensa tout simplement que madame d'Enambuc était épouvantée de l'influence que le comte avait su prendre dans les affaires, et des prétentions qu'il concevait peut-être. La position ne lui semblait pourtant ni fort embarrassante, ni fort périlleuse.

—Eh bien! Madame, dit-il après réflexion, quand même le comte aurait conçu des espérances, quand même il oserait les manifester, pourquoi cette déclaration vous mettrait-elle dans un si grand souci? — Parce qu'alors il faudra lutter contre cet homme et choisir entre son amour ou sa haine. Allez, docteur, je le connais bien, il ne pardonnera pas un refus. — Vous êtes donc décidée à refuser? interrompit le médecin avec inquiétude. Ah! Madame, comprenez-

vous bien toutes les conséquences?... — Oui, car je sais tout ce qui se passe, répondit froidement madame d'Enambuc; je sais que mon autorité a des ennemis qui l'attaquent sourdement et qui tâchent d'amener une révolte; je sais que M. de Loinvilliers se croit nécessaire pour contenir ces turbulences. C'est par ce motif qu'il s'est peu à peu entouré d'une milice à lui, de ce qu'on appelle sa garde espagnole : une poignée d'aventuriers! Il y a longtemps que je vois toutes ces menées. — Et pourtant vous n'avez pas pu les empêcher. A qui vous fier pour combattre l'influence du comte? — Quelqu'un viendra peut-être! dit madame d'Enambuc en jetant un long regard du côté de la mer. — Ah! quelqu'un que vous attendez? dit le docteur étonné. — Quelqu'un que j'attends depuis longtemps, répondit Marie. Oui, docteur, il y a au monde un homme dont la loyauté, le dévouement, me sont bien connus, un homme dont toute la vie a été le plus noble exemple de courage et de fidélité. Je lui ai fait connaître ma position; et, s'il n'est pas mort, il viendra. — Dieu veuille que ce soit bientôt! s'écria le docteur de plus en plus étonné.—Oui, il viendra, dit Marie avec confiance. Puis, retombant tout à coup dans les craintes, les affreuses perplexités de cette longue attente, elle murmura avec un sombre abattement : Mais s'il était mort?

Il y eut un silence; puis le docteur reprit : Depuis longtemps j'avais deviné les sentiments de M. de Loinvilliers; il vous aime, Madame, il vous aime d'un amour emporté, jaloux. — Je l'ai compris à

l'espèce de haine qu'il a pour mon fils, dit amèrement madame d'Enambuc; pauvre enfant! ma tendresse pour lui irrite M. de Loinvilliers. Cet amour de mère, pur et saint comme celui que nous portons à Dieu, inspire à cet homme une sourde jalousie. Il se réjouit quand il songe à la douleur qui va me frapper. Hélas! le jour approche où il faudra me séparer de mon fils et l'envoyer en France. — L'expresse volonté du général fut qu'il serait élevé par les révérends pères oratoriens de Paris.— Cette volonté sera accomplie, docteur, dit madame d'Enambuc avec une douloureuse résignation. C'est la plus grande preuve que je puisse donner de ma soumission à celui à qui, durant sa vie, je n'ai jamais désobéi. Cher enfant! bientôt il traversera cette mer immense, je verrai d'ici disparaître la voile du vaisseau qui l'emmènera!

A ces mots, sa voix se brisa, et elle tourna son visage couvert de larmes vers la fenêtre au-dessous de laquelle on entendait battre les vagues.

— Ma science ne peut rien contre un mal causé par de telles peines, murmura le docteur découragé. Madame, tant que vous serez sous l'influence de toutes ces pensées, la fièvre ne vous quittera pas. Il faudrait pourtant tâcher de guérir. Je suis convaincu que le mouvement d'un voyage, l'air frais des montagnes, vous seraient salutaires. Vous seriez distraite d'ailleurs par l'aspect d'objets nouveaux, et vous laisseriez ici une partie de vos soucis. Il serait vraiment temps d'entreprendre la tournée que vous aviez projetée dans les différents quartiers de l'île.—J'y songe,

répondit Marie; vous m'accompagnerez, docteur. Je veux aller visiter nos nouvelles possessions à la pointe de Vauclain. — Ce voyage ne présente plus maintenant aucun danger, reprit le docteur après un moment de silence; pas un seul Caraïbe ne se montrera sur votre chemin; M. de Loinvilliers vous a délivrée à tout jamais de ces terribles ennemis. — Il est vrai, dit madame d'Enambuc d'une voix altérée, le comte a exercé contre ces malheureux de terribles représailles, il les a exterminés! Que de sang répandu, mon Dieu! Tous les jours, dans mes prières, je me souviens de ces pauvres idolâtres que j'avais espéré voir un jour convertis à notre foi.— Ainsi vous partirez pour le Vauclain; vous partirez bientôt, Madame?

—Oui, bientôt, docteur, répondit-elle pensive, en retournant s'accouder à la fenêtre.

La nuit était venue, et le ciel, sombre comme la mer, se couvrait de nuages qui laissaient à peine entrevoir quelques étoiles. Les candélabres allumés dans les appartements du fort répandaient de vives clartés au milieu des ténèbres de cette nuit orageuse, et chaque fenêtre formait comme un grand cadre lumineux dont les reflets étincelaient dans l'écume blanche des vagues. Il n'y avait dans la vaste pièce qui précédait la salle d'audience qu'un esclave faisant fonction d'huissier; mais quelques dames et les officiers de la maison de madame d'Enambuc jouaient aux cartes dans le premier salon en attendant le souper.

—Madame, dit respectueusement le médecin en

se rapprochant de Marie, sans doute on vous attend... — Encore un moment de solitude et de liberté, interrompit-elle d'une voix plaintive; depuis mon lever je suis entourée, obsédée... Hélas! on a raison de m'appeler la petite reine; je subis l'esclavage du trône.—Votre santé, Madame, peut servir quelquefois d'excuse pour vous dispenser de ces devoirs fatigants. — Oui, c'est vrai, docteur; je suis fatiguée; je souffre : d'ici à l'heure du souper je ne verrai personne et ne m'occuperai d'aucune affaire, c'est votre ordonnance, n'est-ce pas?—M. le comte de Loinvilliers! cria l'esclave en poussant les deux battants de la porte. — Il est mon lieutenant-général, et il a le droit d'entrer ici à toute heure, dit amèrement madame d'Enambuc; il faut le recevoir et l'écouter. Allez, docteur; dans un quart d'heure, je serai au salon.

Le bougeoir couvert d'un abat-jour que Palida venait de poser sur la table ne répandait qu'une faible clarté qui se projetait tout entière sur les brillantes rosaces du tapis, et laissait dans une demi-obscurité le reste de la salle. Madame d'Enambuc s'était rassise; d'une main, elle fouillait avec distraction les papiers amoncelés sur la table; son autre main, serrée contre la poitrine, semblait chercher à étouffer quelque pénible émotion. Son visage était calme pourtant, et elle répondit au salut de M. de Loinvilliers avec un sang-froid qui ne laissait deviner ni mécontentement, ni crainte, ni embarras. Le comte s'approcha avec cet air grave et impassible que l'habitude de contenir toutes ses impressions avait donné

à sa physionomie. Au premier abord, madame d'Enambuc put croire que cette fois encore elle éviterait l'explication qu'elle avait prévue, et que son lieutenant-général n'avait à lui parler que des affaires de son gouvernement. Alors elle osa lever les yeux sur cet homme dont elle redoutait également l'amour et la haine, et elle lui dit d'une voix faible :

— Eh bien ! Monsieur, que se passe-t-il aujourd'hui? Avez-vous des nouvelles de France? Signale-t-on quelque navire?—Rien, Madame, répondit M. de Loinvilliers; la mer est fort grosse, tout annonce un mauvais temps, et aucun vaisseau n'oserait s'approcher de la côte. Ceux qui étaient au mouillage sont allés se mettre à l'abri dans la baie du Fort-Royal. — C'est bien, Monsieur. J'espère que nous n'aurons cette nuit aucun sinistre ni sur mer, ni sur terre. Les habitants doivent avoir, comme les marins, pris leurs précautions contre l'ouragan. — Les colons sont en général d'une si grande insouciance, qu'il faut prendre pour eux les mesures de sûreté. Il y a le long de la côte quelques maisons exposées à la violence des eaux, où je pense qu'il ne serait pas prudent de dormir cette nuit; j'ai envoyé l'ordre d'en faire sortir tous les habitants et de leur annoncer qu'ils trouveraient ici un asile jusqu'à demain. — Et les nègres, Monsieur? — Les nègres? Je ne me suis pas occupé d'eux; leurs maitres en feront ce qu'ils voudront. J'ai dû songer à la sûreté des habitants, et non à la conservation de leurs propriétés. Votre sollicitude, Madame, ne doit pas s'étendre jusque-là; c'est à eux de mettre à couvert leurs marchandises et leurs escla-

ves, et de faire en sorte que la mer ne les balaye pas cette nuit dans les magasins. — Mais, Monsieur, où voulez-vous qu'ils envoient leurs nègres? interrompit madame d'Enambuc; en rase campagne sans doute? C'est la dernière marchandise qu'on songera à mettre à couvert, parce qu'elle n'a pas à redouter les mêmes avaries qu'une couffe de sucre ou une caisse d'indigo. Après avoir travaillé par le mauvais temps, les nègres iront dormir sous les murailles du fort, sans abri contre le vent et la pluie? Je ne le veux pas. Le sort de ces malheureux devient plus rude de jour en jour. Je regarde comme un des devoirs de ma position de les protéger, de les secourir. Cette nuit, Monsieur, eux aussi trouveront ici un asile.

Cette commisération et cette humanité envers la race noire n'étaient point du tout dans les idées de M. de Loinvilliers. Né et élevé en Amérique, il avait les inflexibles préjugés des créoles, et un nègre était pour lui un animal domestique; il le voyait du même œil que son chien ou son cheval. Cette fois pourtant il n'essaya pas de combattre les généreuses dispositions de madame d'Enambuc; et, prenant la plume pour écrire l'ordre qu'elle venait de donner, il lui dit seulement avec un sang-froid où perçait quelque ironie : Votre charité, Madame, s'étendra-t-elle jusqu'aux engagés? — Sans doute, répondit-elle vivement; les malheureux! ils sont encore plus à plaindre que les esclaves, bien qu'ils soient de race blanche comme nous!

Ceci était littéralement vrai. Ceux qu'aux Antilles on appelait *engagés* étaient de pauvres aventuriers

qui, n'ayant aucune ressource, payaient leur passage aux îles en aliénant trois années de leur liberté. La compagnie des Indes occidentales faisait activement ce monstrueux trafic, et les vaisseaux transportaient incessamment aux colonies des centaines de malheureux, attirés dans l'espoir de faire fortune après qu'ils seraient sortis de cet esclavage temporaire. Tant que durait leur engagement, ils étaient plus à plaindre que les noirs; le maître qui avait acheté trois années de leur vie les ménageait moins que ses esclaves; car il lui importait peu qu'au jour de leur émancipation leur santé fût entièrement ruinée, et qu'ils mourussent des suites de leurs souffrances. Le colon propriétaire n'avait nul compte à rendre des moyens qu'il employait pour contraindre ses engagés au travail et à l'obéissance; il leur infligeait les mêmes châtiments qu'à ses nègres; les paresseux et les rebelles passaient aux quatre piquets, et on ne leur épargnait pas le cachot; aussi la mortalité était-elle effrayante sur les habitations cultivées par les individus placés dans cette condition mixte, plus dure et plus misérable que la servitude absolue. Cependant le préjugé mettait l'engagé bien au-dessus de l'esclave. Celui qui survivait aux effroyables épreuves de ces premières années faisait souvent une fortune rapide et parvenait à une bonne position sociale, tandis que le nègre affranchi ne pouvait jamais effacer son origine ni racheter la bassesse de sa première condition. Du reste, le sort des gens qui passaient aux îles était généralement à la merci du pouvoir le plus arbitraire. Tout homme qui, en débarquant, ne

pouvait justifier de certains moyens d'existence était considéré comme engagé de droit et livré immédiatement à un maître. Cet état de choses enfantait une foule d'iniquités épouvantables, auxquelles une législation spéciale ne porta remède qu'environ cinquante ans après l'établissement des premiers colons aux Antilles françaises.

Le comte de Loinvilliers écrivit deux lignes, et agita d'une main impatiente la sonnette posée sur la table. Aussitôt la figure noire et muette d'un esclave parut à la porte. Le comte lui remit la lettre; puis, revenant vers Marie, il lui dit avec une espèce de sourire : Maintenant, Madame, vous voilà tranquille sur le sort de ceux que votre bonté protége; le sort de ces misérables vous a un moment inquietée; c'est, en vérité, plus d'honneur et de bonheur qu'ils ne méritent. Les engagés sont en général des gens de sac et de corde, des bandits chargés de méfaits, qui, ne pouvant plus vivre en France sous peine de la hart, viennent s'abattre sur nos colonies. La plupart du temps on ne sait ce qu'ils sont ni d'où ils viennent; ils ont toujours mille contes à débiter sur leur origine, et pas un bon papier pour prouver ce qu'ils avancent. Heureusement on fait ici justice de ces vagabonds, et le fouet d'un commandeur les range mieux à l'ordre que le bâton d'un garde-chiourme. —Oui, Monsieur, répondit madame d'Enambuc avec une gravité triste, il faut que justice se fasse, mais justice pour tous. Dans certains cas, les engagés et même les esclaves peuvent recourir à mon autorité: je dois les défendre s'ils sont trop durement opprimes

par leurs maîtres, et je ne dénierai à aucun d'entre eux ma protection. — Jusqu'ici, Madame, pas un n'y a eu recours, dit froidement le comte.

Madame d'Enambuc le regarda en face et répondit : Qui sait? je suis certaine que tous ceux qui ont recours à ma justice n'arrivent pas jusqu'à moi.

Le sourire qui errait sur les lèvres du comte s'effaça; d'un coup d'œil inquiet et rapide, il observa Marie : elle était sérieuse et triste; mais rien dans sa physionomie ne décelait une arrière-pensée, ni un ressentiment caché. L'espèce de crainte qui avait frappé Loinvilliers s'évanouit, et il répondit avec tranquillité : Toutes les demandes et réclamations écrites vous sont remises, Madame; vous dictez les réponses et les signez de votre main : en vérité, vous ne pouvez faire davantage, à moins toutefois d'aller comme le roi saint Louis, vous asseoir en plein champ sous un arbre pour écouter les plaintes de vos sujets, et rendre la justice. — Je le devrais peut-être, pour empêcher les iniquités qui se commettent en mon nom, répliqua-t-elle d'un ton bref et en se levant

Loinvilliers tressaillit intérieurement, et, pour la seconde fois, il interrogea la physionomie de madame d'Enambuc avec une sorte d'anxiété.

— M. le comte, reprit-elle avec l'air de calme tristesse qui lui était habituel, les affaires sont finies pour aujourd'hui, je vais passer au salon. — Un moment encore, je vous en supplie, Madame, répondit Loinvilliers d'une voix grave et avec une émotion qu'il ne put entièrement contenir; c'est pour moi personnellement que je réclame cette audience.

Madame d'Enambuc avait pâli légèrement en entendant ces paroles, mais le courage lui revint promptement, et elle attendit de sang-froid cette explication qu'elle prévoyait et qu'elle redoutait depuis si longtemps.

— Achevez, Monsieur, répondit-elle d'une voix assurée et en se rasseyant en face du comte; je suis prête à vous entendre.

M. de Loinvilliers ne se faisait pas illusion sur les sentiments de Marie à son égard : il savait que cette femme pour laquelle il avait un amour violent, capable de tout, le voyait avec une sourde aversion; il savait qu'elle le redoutait, et que, pour se soustraire à son influence, elle avait appelé à son secours un autre homme qu'elle aimait peut-être; mais il savait aussi comment il s'était délivré de ce rival, et il comptait sur l'ascendant de sa position pour vaincre la résistance inexorable qu'il prévoyait.

— Madame, reprit-il en s'asseyant à côté de Marie, qui, froide, immobile et le regard baissé, semblait recueillie dans une morne attention, je suis venu ici ce soir pour vous déclarer des choses que de rigoureuses convenances me défendaient de vous dire un jour plus tôt. Dans la situation où se trouve mon âme, Dieu sait ce que m'a coûté cette année de silence! mais le moment est enfin venu où je puis réclamer les droits que m'a légués celui dont toutes les volontés ont été sacrées pour vous. — Quels droits, Monsieur, et que voulez-vous dire? interrompit Marie avec un étonnement plein d'effroi et un geste de doute; Dieu m'est témoin que je n'ai fait aucune pro-

messe. — Je le sais, Madame; aussi n'est-ce pas une parole donnée par vous que je viens réclamer : je viens vous dire ce qui s'est passé il y a un an, lorsque le général me fit venir près de son lit de mort. Vous rappelez-vous, Madame, cette chambre où l'on n'entendait que des pleurs et des sanglots, cette place où vous étiez assise, et où il me semble vous voir encore, pâle, défaillante, les yeux fermés, immobile comme une morte?... Moi aussi, j'étais là, le général touchait à son dernier moment; il me tendit la main, et il me dit : Loinvilliers, vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils, vous lui conserverez son héritage, et quelque jour vous épouserez ma veuve. — M. le comte! s'écria madame d'Enambuc en se dressant et en se tournant avec véhémence vers le portrait du général; M. le comte, Dieu vous entend! — Dieu et celui dont voici l'image vénérée, répondit Loinvilliers en se tournant aussi vers le portrait, qui semblait abaisser sur eux son regard immobile. Aucun témoin n'a entendu ce que je viens de vous dire; mais, sur ma foi de chrétien, sur mon honneur de gentilhomme, je jure que c'est la vérité : n'est-ce point assez pour que vous n'en doutiez plus, Madame? — Je vous crois, Monsieur, murmura-t-elle d'une voix éteinte et sans détourner du portrait de M. d'Enambuc son regard fixe et sans larmes; je vous crois. Seigneur mon Dieu, celui qui fut juste et sage entre tous s'est donc une fois trompé!

Loinvilliers devina ces derniers mots plutôt qu'il ne les entendit; un sourire amer plissa ses lèvres, et son œil étincela sous ses larges sourcils; pourtant il

sut se contenir encore, et il dit avec calme : Tant que votre deuil a duré, Madame, j'ai dû me taire et ne vous faire connaître mes sentiments et mes espérances que par mes actions. Vous avez pu cependant me comprendre, et voir le but auquel j'aspirais. — Oui, Monsieur, interrompit-elle sourdement; j'avais prévu que bientôt il faudrait choisir et voir en vous mon second mari ou mon ennemi mortel.

Loinvilliers fit un mouvement, puis il reprit avec le même sang-froid : Vous savez ma naissance et ma fortune, Madame; ni l'une ni l'autre ne sont au-dessous de l'honneur que j'ambitionne, et dont celui qui fut votre époux m'a jugé digne; vous savez maintenant sa dernière volonté, et les droits qu'il m'a légués : j'attends votre réponse.—Avant de vous la faire connaître, j'ai besoin de me recueillir et de prier Dieu, dit Marie en se levant; demain, Monsieur, oui, demain, vous saurez ma résolution.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent qui devait laisser peu d'espoir à Loinvilliers; pourtant il ne témoigna ni dépit ni découragement, et ce fut d'un air de tranquille satisfaction qu'il offrit la main à madame d'Enambuc pour passer au salon où l'attendait sa petite cour.

IV

Deux heures plus tard, Marie rentrait dans sa chambre à coucher, appuyée au bras du docteur Jan-

son, et suivie d'une douzaine d'esclaves qu'elle congédia aussitôt. Palida seule resta assise sur le seuil de la porte.

— Mon Dieu, que je souffre! dit madame d'Enambuc en se laissant aller sur le vaste fauteuil de bambou placé au pied de son lit; il y a dans l'air comme une humidité brûlante qui me pénètre et me donne la fièvre. — Une fièvre d'inquiétude et de chagrin, murmura le docteur en posant ses longs doigts osseux sur le bras de la jeune femme, qui renversa sa tête pâle sur le dossier du fauteuil.

Tout était silencieux dans les vastes appartements du fort; mais, au dehors, l'orage grondait avec une horrible furie, la mer se brisait avec un bruit rauque et profond contre les murailles, et ses vagues écumeuses formaient comme une nappe immense qui déroulait incessamment ses plis d'un blanc argenté au milieu des ténèbres de cette lugubre nuit.

Madame d'Enambuc prêta un moment l'oreille à ce tumulte des éléments, et dit avec un long soupir : Heureusement, aucune créature humaine n'est en péril sur cette mer terrible; les pauvres gens qui ont leurs habitations sur la côte sont en sûreté ici. Quand le beau temps reviendra, nous n'aurons aucun malheur irréparable à déplorer; mais que cette nuit va me paraître longue, Jésus mon Dieu! je ne dormirai pas. — Essayez quelques gouttes de ceci, dit le bon docteur en offrant à madame d'Enambuc une tasse posée près d'elle sur un plateau d'argent; vous savez que cette potion calmante vous a procuré parfois un peu de sommeil.

Elle but quelques gorgées avec docilité; puis, repoussant la tasse, elle murmura : Je ne sais ce qui se passe en moi; j'ai comme le pressentiment de quelque malheur, mon esprit est troublé de mille chimères, le cœur me bat comme si j'étais près d'un grand danger... J'ai peur, docteur; je vous en supplie, restez près de moi. — Je ne vous quitte pas, répondit-il avec une affectueuse sollicitude; allons, Madame, reprenez courage, rappelez la fermeté de votre âme, vous en aurez besoin dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez; c'est aux dangers réels et présents qui vous menacent, qu'il faut songer. J'ai pris sur moi de faire avertir le père du Tertre; il va venir; vous avez toute confiance en lui. — Oui, c'est un homme pieux et plein de lumières; ses exhortations m'ont souvent consolée; il connaît les peines secrètes et profondes de mon âme; il m'aidera à sortir de ces perplexités, de ces anxiétés cruelles. Ses paroles rassureront ma conscience et me donneront la force et l'espoir en Dieu qui sont près de me manquer; soyez tous deux mes conseillers. Montrez-moi la justice, la vérité, mon devoir, car ma tête se perd, et je doute de moi-même.

Le docteur serra silencieusement la main que lui tendait madame d'Enambuc. La jeune femme se souleva lentement, et fit le tour de la chambre d'un pas faible et inégal. L'agitation de son esprit lui donnait ce besoin de mouvement auquel ses forces suffisaient à peine. En passant devant un miroir, elle s'arrêta et dit avec un faible sourire : Jésus! j'ai l'air d'une morte.

En effet, elle n'était plus cette belle Marie si brillante naguère de vie et de fraîcheur. L'expression radieuse et sereine de sa physionomie était effacée par une sombre langueur; une blancheur uniforme avait éteint ses joues où remontait par moment un fugitif incarnat; son regard seul avait encore toute sa puissance, il éclatait encore plus doux, plus fier, plus pénétrant sous ses longues paupières brunes. Tout à coup Marie tourna la tête vers la fenêtre avec une sorte de tressaillement.

— Docteur, avez-vous entendu? dit-elle, la sentinelle a crié qui vive dans la grande cour. — C'est sans doute en voyant venir le père du Tertre qui se rend ici, répondit le médecin. — Comment le père du Tertre n'a-t-il pas préféré passer par les salles basses? objecta madame d'Enambuc; il fait mauvais traverser la cour avec un temps pareil.

A ces mots, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. La pluie tombait à torrents d'un ciel sombre et déchiré par de rares éclairs; une lanterne accrochée devant la porte projetait sa lueur sur la sentinelle qui parcourait d'un pas égal l'espace assigné à sa faction. Une obscurité complète régnait dans la vaste cour qui séparait la chapelle des appartements du fort; mais, au fond de ces ténèbres, brillait une lueur rougeâtre dont le reflet éclairait en plein une porte cintrée.

— Il y a du monde dans la chapelle, dit madame d'Enambuc avec étonnement; on vient d'en ouvrir la porte, et j'y vois de la lumière.

Elle regarda encore, le front appuyé à la fenêtre

dont le châssis était garni de larges plaques d'écaille transparente.

— Il est minuit, dit le médecin; c'est l'heure à laquelle le père du Tertre se lève pour dire les matines; peut-être a-t-il voulu cette nuit faire ses dévotions dans la chapelle.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit tout-à-fait, et un homme s'arrêta sur le seuil; sa haute taille se découpa comme une noire silhouette sur un fond lumineux, et il resta là une minute, le bras appuyé contre le chambranle de pierre, dans l'attitude d'une pénible fatigue.

—Oh! mon Dieu, murmura Marie en frissonnant, cette ombre ressemble à quelqu'un! je reconnais sa taille, sa chevelure... Est-ce Maubray, mon Dieu?

En ce moment, la porte de la chapelle se referma, tout disparut, et le regard éperdu de Marie resta plongé dans les ténèbres.

— Voici Sa Révérence, dit le médecin en prenant doucement le bras de madame d'Enambuc pour la ramener à sa place.

Le père du Tertre entra. C'était un vieux moine jacobin d'un esprit droit, ferme et plein d'expérience. Depuis dix ans, il était missionnaire dans les colonies, et il avait acquis, dans ces difficiles fonctions, une haute réputation et beaucoup d'influence.

— Mon père, dit madame d'Enambuc d'une voix fort émue et en allant au-devant de lui, savez-vous qu'il y a du monde dans la chapelle? — Je le sais, Madame, répondit-il en souriant; vous avez donné, pour cette nuit, l'hospitalité à tant de gens, qu'on ne

savait plus où les loger. Les magasins, les salles basses, étaient encombrés, car on a apporté ici beaucoup de marchandises. Quand les colons et leurs denrées ont été à l'abri, il ne s'est plus trouvé de place pour les esclaves ni pour les engagés. Alors j'ai pris sur moi de conseiller à votre capitaine des gardes d'envoyer les noirs coucher à l'écurie avec les chevaux, et j'ai emmené les blancs dans la chapelle, d'où j'ai retiré le très-saint sacrement; elle sera leur dortoir pour cette nuit : n'est-il pas juste que ceux qui sont sans abri aillent dormir dans la maison de Dieu? — Ce sont les engagés qui passent la nuit là-bas? murmura madame d'Enambuc, dont le visage redevint calme et qui sentit subitement s'apaiser les battements de son cœur; c'était une vision. Hélas! cette image est sans cesse devant mes yeux!

Il y eut un moment de silence; puis madame d'Enambuc reprit : Mon père, j'ai besoin de vos conseils; vous m'avez soutenue et guidée dans les moments les plus pénibles de ma vie; aidez-moi dans cette nouvelle épreuve. Mon père, ce que j'avais craint est arrivé.

Alors elle raconta son entrevue avec le comte de Loinvilliers, et les propositions de mariage auxquelles, le lendemain, elle était déterminée à répondre par un refus.

— Mon père, dit-elle en finissant, je suis convaincue que M. de Loinvilliers a dit la vérité; mais ma conscience ne me fait pas un devoir d'obéir à cette dernière et terrible volonté... Celui qui est au ciel et qui voit le fond de mon âme ne me condam-

nera pas.—Ma fille, répondit le père du Tertre d'une voix grave et triste, ceci n'est point un cas de conscience; devant Dieu, vous êtes libre; mais le comte de Loinvilliers soumettra votre volonté par la loi du plus fort. Il sait bien comment vous contraindre à ce mariage. Vous ne connaissez pas entièrement ce qui se passe ici et le péril où vous êtes. Il y a un parti contre vous dans la colonie, un parti redoutable, composé des petites gens, qui partout sont les plus nombreux et les plus remuants. Qu'importe que les capitaines de paroisse vous soient dévoués, si leurs milices sont prêtes à se révolter contre votre autorité? Tous ces mutins redoutent le comte de Loinvilliers et ceux qu'ils appellent sa garde espagnole. Ils redoutent aussi beaucoup le baron de Loinvilliers de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe, qui pourrait, au besoin, envoyer à son neveu une ou deux barques armées en guerre pour les réduire. C'est ce qui a arrêté jusqu'ici toute tentative de sédition; on se souvient de la manière dont le comte vous a vengée des peaux rouges, et l'on est convaincu qu'il ne pardonnerait pas plus à des chrétiens qu'à des idolâtres. Mais le jour où il cesserait d'être votre lieutenant général, le jour où il se retirerait de votre service, ce jour-là, Madame, vous verriez votre autorité méconnue, attaquée ouvertement, et peut-être seriez-vous forcée de résigner vos pouvoirs...

— Jamais, mon père, jamais, interrompit-elle avec véhémence, nulle force humaine ne saurait me contraindre à abandonner les droits de mon fils. Je ne

quitterai pas ma place, tant que le roi laissera entre mes mains ce pouvoir dont les soucis me tuent. — Madame, dit le médecin, vous m'avez manifesté tantôt un espoir : si vous pouviez opposer quelqu'un à M. de Loinvilliers, si vous vous aidiez d'un homme ferme, courageux, habile comme lui, il y aurait moyen de le réduire. — Oui, si Maubray venait ! murmura madame d'Enambuc avec un accent indicible de découragement, de douleur, d'ardente impatience ; mais il n'arrive pas.

Apparemment le père du Tertre savait tout ce que l'âme de Marie renfermait d'incertitudes, de frayeurs, d'inutiles espérances, car il lui répondit en secouant tristement la tête : Il n'y a plus d'espoir maintenant. Depuis six mois, parti de Saint-Domingue pour venir ici sur un bâtiment dont on n'a plus eu de nouvelles, il faut prier Dieu pour le repos de son âme.

Madame d'Enambuc frissonna; ce mot la frappait subitement d'une affreuse certitude.

— Oui, dit-elle en baissant la tête comme pour se soumettre à la volonté de Dieu, tout est fini.

Le moine recommença alors à lui représenter le péril de sa situation et les avantages immenses de son mariage avec le comte de Loinvilliers. Le médecin se joignit au confesseur, et tous deux, pénétrés des mêmes craintes, donnèrent les mêmes conseils. La malheureuse femme résista longtemps ; enfin, épouvantée, vaincue, elle promit de ne pas éloigner le comte par un refus définitif, et même de lui laisser des espérances. Ses conseillers ne la quittèrent que bien avant dans la nuit. En sortant, le moine dit au

docteur Janson : Béni soit Dieu, qui nous a inspiré les paroles qui pouvaient convaincre Madame! La détermination qu'elle vient de prendre sauve l'héritage de son fils et assure la tranquillité de la colonie. — Oui, mon père; mais peut-être lui coûtera-t-elle la vie, répondit le médecin.

Vers le matin, le vent tomba subitement, les nuages amoncelés se déchirèrent et laissèrent voir la face radieuse du soleil levant. Bientôt le ciel montra son azur limpide, nul souffle ne troubla les airs; mais la mer sombre et irritée brisait encore ses montagnes d'eau contre la grève. Les habitations avaient peu souffert dans l'intérieur des terres : les champs de cannes verdoyaient encore, les bouquets de bananiers dressaient toujours leurs longues feuilles d'un vert glauque sur le toit de paille des cases à nègres; mais la violence des eaux avait couvert la côte de débris.

Dès que le jour parut, un certain tumulte annonça le départ de ceux qui avaient trouvé un abri dans le fort. Madame d'Enambuc sommeillait accablée, pourtant elle entendit ce bruit confus de pas et de voix.

— Palida, dit-elle en se soulevant; Palida!

L'esclave se dressa au pied du lit.

— Ecoute, reprit madame d'Enambuc, voilà les nègres et les engagés qui s'en vont; je veux faire une aumône à ces pauvres gens; donne-moi ma bourse.

Palida apporta un petit sac en velours noir dans lequel il y avait une poignée d'écus.

— Donne-leur tout, dit madame d'Enambuc; ils se le partageront; je ne veux pas compter l'argent des pauvres.

Palida entr'ouvrit la fenêtre, et, avançant sa tête brune, elle cria en jetant la bourse dans la cour : Voici de la part de Madame pour les esclaves et les engagés; partage égal. Et se retirant aussitôt, elle referma la fenêtre sans prendre garde à ceux qui ramassaient cette grosse aumône.

— Vive la petite reine! crièrent plusieurs voix dans la cour. Puis quelques coups de fouet claquèrent en l'air, et tout rentra dans l'ordre et le silence.

A l'heure de la messe, madame d'Enambuc se leva pour se rendre à la chapelle. Selon l'usage, elle était accompagnée de la plupart des gens de sa maison. En entrant, elle trouva près de la porte M. de Loinvilliers, qui la salua silencieusement, lui présenta l'eau bénite, et la conduisit à sa place. La chapelle du fort Saint-Pierre était décorée avec une simplicité digne des premiers temps du christianisme. On n'y voyait ni tableaux, ni dorures, ni sculptures précieuses, mais on y mettait chaque jour en profusion des fleurs et du feuillage, les plus beaux dons de la terre. Des branches d'oranger, de vertes palmes, ornaient l'autel à la droite duquel était le prie-Dieu de madame d'Enambuc. La fenêtre, étroite et recouverte d'un ample rideau de mousseline, ne laissait pénétrer qu'un rayon de soleil dont le reflet, en tombant sur les murs d'une blancheur vive, répandait une douce et tranquille lumière. Cette humble église était merveilleusement disposée pour la prière et la médita-

tion. Séparée des autres constructions par une vaste cour, elle s'élevait isolée sur le rempart et dominait la mer, dont le murmure éternel retentissait sous sa voûte.

Madame d'Enambuc s'agenouilla, le front baissé, sur l'appui du prie-Dieu. Le comte de Loinvilliers, debout derrière elle, la contemplait avec un avide bonheur. Elle cachait son visage sur son livre d'heures; il ne voyait que son cou frêle et blanc, et sa longue chevelure, dont les boucles dorées s'échappaient d'un réseau de soie noire. Mais il devinait les larmes qu'elle répandait, et son cœur tressaillait d'une cruelle joie, car il comprenait qu'elle s'était soumise et qu'elle pleurait sur elle-même. Son inflexible amour, son implacable jalousie, triomphaient et il songeait sans remords à l'espèce de violence qui allait lui livrer cette femme dont le cœur fermé pour lui appartenait peut-être à un autre.

Madame d'Enambuc s'était soumise en effet, car le secret et dernier espoir qui l'avait jusque-là soutenue s'était évanoui. La veille encore elle attendait, il y avait dans son âme une lueur de confiance et de courage; mais tout à coup cette lueur s'était éteinte. Maintenant tout était fini; elle pleurait la mort de Maubray, et elle écoutait en frissonnant le bruit rauque de la mer, dont les profonds abîmes l'avaient sans doute englouti. Le père du Tertre était à l'autel; les assistants suivaient la messe avec un silencieux recueillement; le docteur Janson lui-même, les deux genoux en terre, priait sans distraction. Marie resta prosternée pendant toute la messe; au dernier évan-

gile, elle se releva, et, dans ce mouvement, son regard se tourna machinalement vers la muraille blanche sur laquelle ressortaient de grandes lettres récemment tracées avec un charbon. Ces lettres formaient un mot presque illisible, mais que Marie devina; car son livre d'heures s'échappa de ses mains, et elle retomba à genoux, tremblante, éperdue, le cœur saisi d'étonnement, de doute et presque d'effroi : c'était le nom de Maubray qu'elle venait de lire sur la muraille. Ses regards demeurèrent fixés sur ces lettres inégales et qu'une main mal assurée semblait avoir écrites dans l'obscurité. Comment ce nom, ignoré de tous ceux qui vivaient autour d'elle, se trouvait-il écrit là? Pourquoi l'avait-on mis sous ses yeux en un pareil moment? Etait-ce un avertissement, un reproche? Son esprit se perdait en conjectures. Elle eut sur-le-champ la pensée qu'un des engagés pouvait seul avoir écrit ce mot dont la vue remplissait son âme de perplexité, de soudaines espérances et de mortelles craintes. Mais pourquoi ce mystère? Pourquoi, si le sort de Maubray était connu de l'un de ces malheureux, n'en avait-elle pas été instruite? Comment n'avait-on pas essayé de pénétrer jusqu'à elle pour le lui apprendre?

Tandis que Marie, immobile et perdue dans ses émotions et ses pensées, demeurait à genoux, le visage tourné vers la muraille, M. de Loinvilliers, pâle et agité, regardait du même côté avec une singulière expression d'étonnement et de rage. Lui aussi avait lu ce nom. Un moment après, il sortit; la messe était finie. Madame d'Enambuc resta encore un quart

d'heure dans la chapelle pour se recueillir et songer aux moyens d'apprendre la vérité, de savoir par quel inconcevable hasard ce nom, toujours présent à sa pensée, s'était tout à coup trouvé sous ses yeux. Quand elle se retira avec sa suite, elle trouva dehors M. de Loinvilliers; il était entouré d'une partie de ses gens et leur parlait de ce ton bref et impérieux qui faisait trembler tout le monde.

— Ricio, dit-il en s'adressant à une espèce de géant asturien que ses camarades avaient surnommé *saint Christophe*, va-t'en sur-le-champ chez tous les habitants dont les engagés ont passé la nuit dans la chapelle, et commande-leur de ma part d'envoyer ici tous ces drôles. Il faut que je sache quel est celui qui a osé charbonner son nom de païen sur le mur d'un lieu consacré. Par mon baptême! je promets de lui faire faire amende honorable. — Monsieur, dit madame d'Enambuc en s'avançant, je veux interroger moi-même ces malheureux. — On va les amener en votre présence, répondit tranquillement le comte; n'avez-vous point, Madame, d'autres ordres à me donner? — Dans un moment, Monsieur; suivez-moi, dit-elle préoccupée d'une vague défiance, et craignant que Loinvilliers ne pût interroger avant elle les engagés.

Il lui offrit la main et la reconduisit dans ses appartements sans témoigner le moindre embarras, ni la moindre inquiétude; pourtant ses yeux se tournaient souvent vers la porte, et deux ou trois fois il alla se mettre à la fenêtre qui donnait sur la grande cour. Madame d'Enambuc, faible, oppressée, le front

appuyé sur sa main, était assise dans la salle d'audience; elle attendit, dans une cruelle anxiété, l'espèce de révélation qui allait sans doute l'éclairer sur le sort de Maubray. Sa préoccupation était si profonde, qu'elle oubliait jusqu'à la présence du comte, qui, sombre et agité, se promenait lentement dans la salle sans dire une parole.

Au bout d'une heure environ, les engagés arrivèrent conduits par Ricio. En entrant, l'Asturien échangea un rapide regard avec son maître et hocha la tête d'un air significatif. A ce signe, le comte sourit légèrement, le sang reflua vers ses joues, il sembla respirer plus librement, et son regard fauve tomba sur madame d'Enambuc avec l'expression d'une sourde joie. Les engagés étaient restés interdits et tremblants près de la porte. Ces pauvres gens étaient hâves, brûlés par le soleil, à peine vêtus. Leur aspect avait quelque chose de plus triste et de plus misérable que celui des nègres; on lisait sur leur physionomie des souffrances morales plus profondes que celles des esclaves. Madame d'Enambuc jeta sur eux un coup d'œil prompt et trouble; tous ces visages lui étaient inconnus. Alors elle revint subitement de l'espèce de doute et d'espérance qui faisait battre son cœur avec violence, et elle murmura : Quelle folle pensée!... c'était impossible!... — Approchez tous, dit rudement le comte.

Les engagés s'avancèrent intimidés et tremblants. Leurs regards se tournaient vers madame d'Enambuc avec une expression craintive et suppliante. Ils avaient peur, car ils ignoraient de quoi on les accu-

sait, et ils savaient de quels châtiments on punissait les plus légères fautes. La première parole de la petite reine les rassura.

— Mes amis, dit-elle d'une voix douce, l'un d'entre vous a péché contre Dieu en écrivant un nom profane dans un endroit consacré. Je vous ai fait venir pour que vous me déclariez quel est le coupable. Je promets d'avance de lui pardonner : il ne subira d'autre châtiment que la pénitence imposée par Sa Révérence le père du Tertre. Voyons, que celui qui est en faute se dénonce lui-même pour me donner une preuve de son repentir.

Les engagés se regardèrent entre eux d'un air surpris; personne ne répondit.

— Eh bien ! reprit madame d'Enambuc avec la même douceur, vous vous taisez? J'ai pourtant promis un entier pardon. Allons, que le coupable se déclare !

Tous gardaient le silence et s'excusaient par des gestes négatifs. Enfin l'un d'eux s'avança, et se jetant aux genoux de madame d'Enambuc, il lui dit d'un accent humble et contrit : Pardonnez-nous, Madame, pardonnez-nous; mais, en vérité, il est impossible que nous soyons en faute cette fois : pas un d'entre nous ne sait lire son nom, et encore moins l'écrire...

— Personne d'entre vous n'a donc écrit le nom de Maubray sur le mur de la chapelle? interrompit madame d'Enambuc d'une voix altérée. — Personne, sur mon baptême et sur mon salut !

A cette déclaration, simple et précise, Marie baissa la tête d'un air découragé et fit signe aux engagés de

se retirer. Au moment où ils sortaient, celui qui avait pris la parole se ravisa et dit à l'un de ses compagnons : Dieu me pardonne ! j'ai peut-être trompé sans le vouloir la petite reine. Il y avait cette nuit avec nous un compagnon dont nous ne pouvons pas répondre : c'est ce grand matelot que le capitaine Baillardet a amené de Saint-Christophe, un sournois qui n'a pas ouvert la bouche. Avant l'aube, il était à se promener dans la grande cour, comme s'il avait fait le plus beau temps du monde... — Marche ! cria Ricio en poussant l'engagé avec le bois de sa pique ; marche ! ou, par le sang de Dieu ! je te laisse en chemin avec un pouce de lame sous la peau.

Loinvilliers était resté près de madame d'Enambuc ; elle réfléchit un moment, puis elle dit avec la tenace obstination d'une espérance déçue et d'une ardente perplexité : La chapelle est ouverte dès le matin ; sans doute quelque étranger y sera entré et aura écrit ce nom ; nous le découvrirons ; je saurai enfin la vérité. — Il y a des hasards inexplicables, répliqua froidement le comte.

Marie secoua la tête et ne répondit pas.

— En vérité, Madame, reprit Loinvilliers, un fait aussi insignifiant ne devrait pas vous préoccuper ainsi. Que vous importe ce nom ? C'est sans doute celui de quelque pauvre diable qui l'aura mis sur le mur de la chapelle en manière d'*ex-voto*. Puisque vous ne voulez pas le faire châtier, il est inutile, ce me semble, de chercher à le découvrir.

Marie regarda le comte avec inquiétude ; il lui semblait qu'une cruelle ironie perçait dans ses paroles,

dans sa physionomie surtout; mais il ajouta aussitôt d'un ton calme et dégagé qui la rassura : En ceci pourtant, comme en toutes choses, vous serez obéie, Madame; si vous le voulez, nous ferons comparaître ici tous les gens capables de signer leur nom. Le nombre n'en sera pas bien considérable, vos sujets étant en général fort peu lettrés. — Vous raillez, Monsieur, interrompit-elle avec une fierté pleine d'amertume. — A Dieu ne plaise, Madame! répondit-il d'un ton plus grave; au fond de l'âme, je suis préoccupé comme vous, mais c'est pour de plus grands intérêts : après notre entretien d'hier soir, il vous reste quelque chose à me dire. — M. le comte, dit Marie en mettant la main à son front pâle et brûlant, j'y ai songé toute la nuit, j'ai prié Dieu, et pourtant... Non, je ne puis rien vous dire. Il me faut encore un peu de temps... — J'attendrai, Madame, dit Loinvilliers d'un air plein de confiance et de tranquillité.

A ces mots, il la salua et sortit. Madame d'Enambuc passa le reste du jour dans de cruelles alternatives; toutes les investigations qu'elle ordonna n'aboutirent à rien, et elle finit par dire comme M. de Loinvilliers qu'il y a des hasards inexplicables. Le même soir, la nouvelle se répandit qu'un engagé avait donné deux coups de couteau à son maître; l'événement était arrivé au quartier du Prêcheur. Ce fut le comte qui l'annonça à madame d'Enambuc.

— Ce matin, dit-il, un brave marin, appelé Baillardet, a été blessé par un de ses hommes, un engagé qu'il avait amené de Saint-Christophe. Ce crime ne

peut pas rester impuni, il faudra faire un exemple. — Une condamnation à mort! interrompit Marie consternée; ce sera la première fois depuis que je commande ici... — Il faut que justice se fasse : celui qui tue doit être tué..... — Ce malheureux n'a pas accompli le crime; vous parlez de blessures...—Oui; mais il s'agit d'un engagé qui a levé la main contre son maître. N'eût-il fait que le toucher, c'est assez pour qu'il soit pendu. Cet exemple est nécessaire au maintien de l'ordre sur les habitations, à la tranquillité de la colonie, à notre propre sûreté. Les esclaves et les engagés tremblent devant les blancs libres auxquels ils appartiennent; mais ils sont cinquante contre un. Que deviendrions-nous, Madame, si quelque jour ils n'étaient plus retenus par la terreur des châtiments? — Oui, je sais qu'il ne doit y avoir ni miséricorde ni pardon pour le coupable, répondit madame d'Enambuc avec une triste conviction; mais je ne mettrai pas mon nom au bas de sa sentence de mort : c'est vous, Monsieur, qui la signerez comme mon lieutenant-général. Dès demain, je pars pour le Vauclain. Que justice se fasse! je reviendrai quand tout sera fini.

V

A cette époque, l'intérieur de l'île n'était peuplé que de quelques colons dont les habitations, sépa-

rées les unes des autres par des bois inextricables, par de profondes vallées, formaient de rares stations à travers ce pays perdu. A mesure qu'on s'éloignait de la côte occidentale, ces solitudes prenaient un aspect plus âpre: on n'y retrouvait aucune trace du passage des hommes, aucun vestige de travail humain; c'était la pompe stérile et magnifique des déserts dans toute sa sauvage beauté.

Madame d'Enambuc partit avec une suite nombreuse pour la pointe du Vauclain. Elle allait en litière, portée par douze vigoureux nègres qui se relayaient d'heure en heure. Le docteur Janson et Sa Révérence le père du Tertre chevauchaient à ses côtés sur de pacifiques mules; ses femmes suivaient à cheval, et après ces noires amazones, venaient à pied une trentaine d'esclaves chargés de bagage. Une compagnie des gardes escortait la caravane le mousquet au bras, et deux guides couraient en avant. Marie, à demi couchée sous les rideaux de sa litière avec son bel enfant sur ses genoux, ressemblait véritablement à une de ces indolentes souveraines que les peuples de l'Inde voient passer de loin prosternés dans la poussière; elle était triste, languissante et belle comme les esclaves couronnées des sultans. Les noirs, accourus sur son passage, criaient: Vive la petite reine! Partout les milices des paroisses étaient sous les armes. Les colons dont elle traversait les possessions venaient lui offrir des présents et la complimenter. Mais, le second jour de son voyage, elle se trouva dans les solitudes jadis habitées par les peaux rouges et que nul visage blanc n'avait jamais

traversées. La caravane défila lentement au milieu de ces vastes savannes, de ces bois où il n'y avait d'autre chemin que le lit desséché des torrents. La nuit, il fallut dresser un ajoupa, et madame d'Enambuc dormit avec son fils sous un toit de feuilles de balisier, planté sur quatre piquets. Ainsi que l'avait prévu le docteur, le mouvement du voyage la ranima, et l'aspect de cette nature calme et riante reposa son âme. La morne douleur, l'abattement profond où elle était tombée, se changèrent en une tranquille mélancolie. Elle oublia les soucis du présent, les inquiétudes mortelles de l'avenir; un vague espoir la releva, elle se sentit un moment revivre.

Le soleil couchant ne jetait plus que d'incertaines lueurs derrière les mornes, lorsque la caravane arriva sur les éminences qui dominent la pointe du Vauclain. Nulle parole ne peut décrire les admirables beautés du paysage qui s'offrit alors aux regards de madame d'Enambuc. A travers le doux crepuscule qui voilait la terre et le ciel, elle vit à ses pieds des savannes dont la fraîche verdure lui rappela les prairies de notre France, de grands arcs de feuillage formés par une forêt de palmiers ; puis, au delà, l'Océan, l'Océan immense, qui brisait sur les récifs ses vagues sombres et frangées d'écume. Des parfums ravissants s'exhalaient de cette terre féconde; un air plus frais et plus vif agitait les profondes ramées où gazouillaient encore les oiseaux.

—Nous voici dans la terre promise, s'écria le père du Tertre saisi d'une réminiscence biblique; nous voici dans la vallée d'Ebron! — Il n'y manque rien

que les troupeaux et les patriarches, murmura le médecin, et les nègres qui travaillent là-bas ne ressemblent guère à un peuple pasteur.

En effet, une cinquantaine d'esclaves courbés au milieu d'un champ de cannes et frappant la terre en mesure, sous les ordres de leur commandeur, ne rappelaient nullement les paisibles bergers de Jacob. Sur la lisière du terrain qu'ils exploitaient, s'elevait une grande case couverte de feuilles de latanier et ombragée par un bouquet d'orangers. C'était la nouvelle habitation élevée sur l'emplacement où se trouvait naguère le carbet des peaux rouges.

Une espèce de village commençait à se former à l'entour, et l'on allait y bâtir une petite église. Madame d'Enambuc fut reçue par le géreur, qui ne put lui présenter les clefs de son habitation, attendu qu'il n'y avait pas même de serrures. Il y eut un moment de tumulte et de confusion; les travaux cessèrent; tout le monde accourut pour voir la petite reine. Les misérables noirs se pressaient à la porte d'un air timide et curieux, en frappant des mains avec des acclamations de joie. Ces témoignages touchèrent Marie jusqu'au fond de l'âme; pour la première fois depuis longtemps, elle ressentit un mouvement de douce satisfaction : le sort de ces malheureux dépendait d'elle seule, elle pouvait les soulager. Sur-le-champ elle donna des ordres qui furent proclamés par le géreur et qui jetèrent les esclaves dans des transports de joie. Deux heures plus tard, Marie était dans la galerie qui devait lui servir de chambre à coucher. Ses femmes venaient de se reti-

rer; Palida seule veillait debout près d'une fenêtre. La lune se levait brillante et sereine sur les savannes; la brise frémissait dans le feuillage sonore des palmiers, et par moments, on entendait au loin un bruit sourd et cadencé; c'était celui du *tam-tam :* les esclaves dansaient sur le sable du rivage, aux paisibles clartés de la lune.

— Palida, dit madame d'Enambuc en se soulevant sur son hamac, que regardes-tu? — L'arbre sous lequel était l'ajoupa de ma mère, répondit l'esclave; nous sommes à l'endroit même où les peaux rouges avaient leur grand carbet. — Tu t'en souviens? Tu reconnais ces lieux? — J'y suis née et j'y ai vu mourir ma mère, répondit Palida d'une voix altérée. — Pauvre fille! murmura madame d'Enambuc.

L'esclave revint se coucher sur la natte devant le hamac.

— Tu pleures, Palida, reprit doucement madame d'Enambuc; tu m'as dit pourtant que les femmes étaient esclaves chez les peaux rouges, et que, si tu étais libre, tu ne voudrais pas retourner parmi les tiens. — Jamais, jamais je n'aurais pu vivre comme eux, dit-elle vivement; mais je les plains..... Quand je songe à cet horrible massacre..... c'est ici..... les femmes, les enfants, les vieillards, on a tout tué... Il ne reste plus trace du grand carbet; le feu a passé partout... Maîtresse, il y a des hommes impitoyables parmi les blancs comme parmi les peaux rouges, parmi les chrétiens comme parmi les idolâtres.— Le comte de Loinvilliers! murmura madame d'Enambuc; oh! Palida, que je crains cet homme!

Elle se mit à faire sa prière; puis elle dit avec un élan de confiance et de courage : J'ai le cœur plus tranquille; je me sens bien ici. Palida, pour la première fois depuis longtemps, il me semble que je vais avoir un sommeil calme, et que Dieu me garde pour demain quelque bonheur.

A ces mots, elle passa un de ses bras sous sa tête fatiguée, et ferma les yeux. Palida imprima un léger mouvement d'oscillation au hamac et berça doucement sa maîtresse, qui bientôt s'endormit d'un tranquille sommeil. Vers le matin, madame d'Enambuc fut éveillée par les aboiements furieux des chiens de garde.

— Qu'est-ce donc, Palida? qu'arrive-t-il? dit-elle en se réveillant presque effrayée.

L'esclave alla regarder au dehors.

— Je ne vois rien, maîtresse, répondit-elle, rien qu'un pauvre noir arrêté là-bas; sainte mère de Dieu! on dirait que les chiens veulent le dévorer; sans doute il n'est pas de l'habitation. — Quelque esclave marron qui vient demander sa grâce; il l'aura, dit madame d'Enambuc en refermant les yeux.

Le même jour, après déjeuner, Marie sortit pour faire une promenade en litière. Le docteur et le père du Tertre l'accompagnaient, et elle était environnée d'une partie de ses gardes. A moment où elle traversait l'allée de l'habitation, un nègre sortit tout à coup d'un massif d'arbres sous lequel il s'était blotti, et se jeta au-devant de la litière. Les gardes essayèrent de le repousser; mais il s'avança résolûment jusqu'à la petite reine, et il dit en jetant à ses pieds une

bourse de velours noir : Maîtresse, un pauvre blanc vous envoie ceci.

Palida releva la bourse et la remit à madame d'Enambuc, qui la reçut avec un geste de surprise.

— Que signifie ce présent? dit-elle. C'est la bourse qui a été donnée l'autre jour aux engagés avec une aumône.

A ces mots, elle l'ouvrit. Il y avait dedans un écu dont l'empreinte était effacée et sur lequel on avait écrit avec une pointe très-affilée des caractères bien visibles. Marie les eut à peine regardés, qu'elle se dressa avec un cri sourd : elle venait de lire pour la seconde fois le nom de Maubray.

— Qui t'a remis ceci? dit-elle au nègre prosterné devant elle. — Un pauvre blanc engagé qui doit être pendu pour avoir levé la main contre son maître. — Un engagé! l'engagé du capitaine Baillardet? s'écria-t-elle. — Lui-même; il a été pris au quartier du Prêcheur après avoir fait ce mauvais coup, le bon garçon! — Tu étais là? tu as tout vu? tu connais Maubray? interrompit-elle d'une voix à peine articulée. — Je le connais, c'est un bon petit blanc. Nous avons ramé ensemble. Quand il a été pris, je l'ai suivi. En arrivant à Saint-Pierre, il a demandé à parler à la petite reine, et quand on lui a dit qu'elle était partie, il m'a remis ceci, et j'ai promis de l'apporter. — Et il y a deux jours, déjà deux jours! s'écria madame d'Enambuc avec un profond gémissement; puis, se tournant vers sa suite stupéfaite, elle ajouta d'un ton bref : A cheval, à cheval sur-le-champ! Nous serons ce soir au Fort-Royal. Là, je

m'embarquerai, et, si le vent est favorable, je puis être cette nuit à Saint-Pierre. J'arriverai, mon Dieu, j'arriverai à temps. — Madame, dit le docteur épouvanté, pouvez-vous voyager ainsi, faible et malade comme vous l'êtes; vous voulez donc vous tuer?... — C'est lui qui va mourir, c'est lui qui est mort peut-être! répondit-elle en pleurant: pourvu que j'arrive à temps... A cheval! Faites venir les guides... qu'ils me mènent par le chemin le plus court; peu importent la fatigue, le danger... je passerai partout... mais il faut que j'arrive; il le faut, entendez-vous? sinon, Maubray est perdu! — Nous ne vous quitterons pas, Madame, dit le moine; sur l'heure, nous partons avec vous.

Elle était déjà descendue de sa litière, et elle hâtait avec une morne impatience les apprêts du départ. Le docteur se rapprocha du père du Tertre, et lui dit consterné : Dans l'état où est madame, elle ne peut voyager ainsi qu'entre son médecin et son confesseur; elle pourrait mourir en chemin, mon père. — Ce ne sont pas les fatigues ou les souffrances du corps qui la tueront, répondit le moine en secouant la tête.

Quelques moments après, madame d'Enambuc était à cheval; cette violente secousse avait relevé ses forces. Une animation fiévreuse ramenait un léger incarnat sur ses joues, et donnait à son regard plus d'éclat et de vie.

—Allons! dit-elle, redevenue tout à coup forte et courageuse ; allons! il faut, Dieu aidant, que j'arrive cette nuit même à Saint-Pierre. Au galop, et toujours par le plus court chemin!

Elle partit suivie seulement du médecin, du père du Tertre, de Palida et de deux de ses guides. Les guides couraient en avant. La troupe passa à travers les bois et les précipices, sans s'écarter de la ligne droite qui du pied de la montagne de Vauclain conduit au fond de la baie de Fort-Royal. Madame d'Enambuc leva les mains au ciel en apercevant la mer : le vent était favorable, et dans trois heures on pouvait arriver à Saint-Pierre.

Il était environ six heures du soir, le soleil se couchait, et une forte brise soufflait du sud-est. Madame d'Enambuc, assise au fond de la barque et le front dans ses mains, calculait avec d'horribles angoisses le temps qu'il avait fallu pour condamner Maubray. Les formes judiciaires étaient expeditives, un procès criminel pouvait être terminé en vingt-quatre heures; mais, quand l'arrêt était prononcé, il était d'usage de laisser au condamné une dernière nuit pour songer au salut de son âme : madame d'Enambuc pouvait arriver à temps. La barque voguait vent arrière et laissait un long sillage. Bientôt la lune se leva et inonda le ciel de sa blanche lumière; un jour transparent remplaça le sombre crépuscule où la nature avait un moment disparu. Les sinuosités du rivage se découpèrent en vives arêtes sur le bleu foncé de la mer; tous les détails du paysage devinrent visibles, mais avec des teintes affaiblies, semblables à celles des peintures en grisaille. On n'entendait que le bruit du vent dans la voile, et parfois le grincement de la barre du gouvernail. Le docteur Janson et le père du Tertre s'entretenaient à voix basse. Ma-

dame d'Enambuc, les bras croisés, la tête baissée, se tenait immobile à l'arrière de la barque. Au bout de trois heures environ, quelques lumières apparurent dans l'éloignement; on arrivait sur la rade de Saint-Pierre.

La lune répandait une lumière si vive, qu'il était aisé de distinguer les objets le long de la côte. Bientôt madame d'Enambuc reconnut à l'entrée du mouillage l'endroit qu'on appelait la Grosse-Roche. Alors elle se détourna defaillante, et dit d'une voix éteinte en serrant les bras de l'esclave assise à ses genoux : Palida, regarde; que vois-tu sur la plage, au-dessous de la Grosse-Roche? — Jésus! s'écria la jeune fille, je vois la potence.

Madame d'Enambuc fit un mouvement violent et essaya de regarder; mais sa vue troublée ne distingua rien; alors elle tomba à genoux et dit d'un air égaré : Regarde encore... Que vois-tu là-bas?... un homme?... — Rien, rien que le bras de la potence, répondit Palida. — Ah! il est vivant! il est vivant, mon Dieu! s'écria madame d'Enambuc. Puis s'appuyant sur l'épaule de Palida, elle poussa un long soupir et perdit connaissance.

Quelques moments après, la barque mouilla devant le fort Saint-Pierre. Il était alors environ dix heures du soir. Madame d'Enambuc, à peine revenue de son évanouissement, descendit à terre, et prenant le bras de son esclave, elle dit avec résolution, les yeux levés vers les fenêtres du fort : On ne m'attend pas là-haut; mais me voici.

Le médecin et le moine, inquiets de ce qui

allait arriver, essayèrent de la retenir et de lui persuader que l'un d'eux devait d'abord annoncer son retour.

— Non, mon père, répondit-elle au moine, il faut que je me présente devant M. de Loinvilliers sans qu'il ait un seul moment pour se reconnaître. Vous ne savez pas tout... non, vous ne savez rien... et moi-même j'ignore le secret de cette effroyable iniquité... mais je le soupçonne à présent, et bientôt je vais tout apprendre... Venez, venez... justice sera faite... je le jure par le salut de mon âme!

A ces mots, elle marcha seule et la première vers le fort. Tout dormait déjà; un silence profond régnait le long de la plage où ne se montrait personne. La sentinelle en faction à l'entrée de la grande cour cria : Qui vive! — Madame et sa suite, répondit le moine, qui marchait le premier. Tous entrèrent dans la cour; en la traversant, madame d'Enambuc aperçut une clarté dans la chapelle, au seuil de laquelle étaient arrêtés quelques hommes. — Mon Dieu! s'écria-t-elle, il est là! Et tremblante, éperdue, les mains levées au ciel, elle alla vers la chapelle; mais les hommes qui étaient sur le seuil lui barrèrent le passage : aucun ne l'avait reconnue, car son visage était caché sous le capuchon de sa mante. — Holà! ma mie, que venez-vous faire ici? dit l'Asturien Ricio; ne savez-vous pas qu'il y a là-dedans un homme qui ne peut plus avoir affaire qu'au prêtre et au bourreau? Nul autre ne le verra cette nuit, la dernière de sa vie; retirez-vous.

Madame d'Enambuc rejeta en arrière son capu-

chon, regarda l'Espagnol, qui demeura comme pétrifié, et passa outre. Le condamné était seul dans la chapelle, et agenouillé à côté du prie-Dieu de Marie; ses poignets étaient serrés dans des menottes, et ses pieds étroitement enchaînés, de manière qu'il ne pouvait faire un pas ni seulement joindre les mains. Une casaque d'esclave lui couvrait les épaules, et ses longs cheveux d'un bond vif retombaient par derrière sur ce grossier vêtement; la lampe allumée devant l'autel éclairait en plein son visage, il avait l'air calme et recueilli. Au bruit que fit Marie en entrant, il ne tourna pas la tête, et elle put s'avancer sans qu'il la vit. Quand elle se trouva près de lui, elle le considéra un moment avec une ardente émotion; elle reconnut lentement, et le cœur plein d'une compassion profonde, d'une immense joie, ces traits amaigris, cette belle chevelure, ce noble port de tête que tant de misères, de souffrances et d'ignominies n'avaient point changé; puis elle vint s'agenouiller à son prie-Dieu.

— Maubray! dit-elle doucement et en se tournant vers lui.

A cette voix, il tressaillit, ses lèvres devinrent pâles, et il s'écria en essayant de joindre les mains : Marie, chère Marie! Dieu du ciel, est-ce une vision? — C'est moi, dit-elle d'une voix brisée par l'excès de son émotion, c'est moi, Henri, je viens vous sauver. Oh! béni soit Dieu, qui permet que j'arrive à temps! rendons-lui grâce, Henri.

Elle se recueillit et pria un moment les yeux levés au ciel; puis elle reprit en tendant la main au prison-

nier : Levez-vous, Maubray, levez-vous et venez avec moi. Il se souleva avec effort, et elle s'aperçut qu'il pouvait à peine marcher, tant il était affaibli et étroitement lié; alors elle le soutint, et, le regardant avec des yeux pleins de larmes, elle ajouta : Appuyez-vous sur moi, Henri... Oh! comme vous avez souffert, hélas! et moi aussi! — Oh! Marie, Marie! c'est vous, dit-il en serrant contre sa poitrine la main qui le soutenait; puis, succombant à cette violente émotion de joie, il s'arrêta et fixa sur Marie un regard éteint. — Henri! s'écria-t-elle, Henri, vous pâlissez! — Un moment de faiblesse, répondit-il; pourtant, j'étais calme tout à l'heure en face de la mort; mon cœur ne battait pas plus vite... je ne tremblais pas... mais à présent je me sens défaillir... Oh! Marie, ce bonheur si inespéré, si grand, est au-dessus de mes forces, j'y succombe... Marie, je suis faible... j'aurais peur de mourir à présent, je veux vivre... Mais savez-vous que je suis condamné, condamné à un supplice infâme, que la potence est dressée, que je n'ai plus que cette nuit? — Oui! s'écria-t-elle, mais je suis ici.

La suite de madame d'Enambuc s'était arrêtée au seuil de la chapelle; chacun attendait dans une sorte de stupéfaction ce qui allait se passer; les hommes qui veillaient sur le condamné et qui tous appartenaient à la garde espagnole du comte, s'étaient rangés des deux côtés de la porte. Madame d'Enambuc s'avança vers eux le regard fier, irrité, la tête haute, car peut-être prévoyait-elle déjà quelque résistance à ses ordres; d'une main, elle soutenait la chaîne pas-

sée dans le carcan qui serrait le cou de Maubray.

— Retirez-vous, dit-elle aux Espagnols, il n'y a plus personne à garder ici. — Madame, répondit l'un de ces hommes avec quelque hésitation, nous répondons à M. le comte du prisonnier. — Je prends tout sur moi, interrompit-elle, et vous n'aurez pas à en rendre compte à mon lieutenant-général ; allez.

Ils obéirent. Madame d'Enambuc ordonna à ses gens de détacher les fers du prisonnier ; puis elle lui dit : Votre main, Monsieur, et venez avec moi.

Il avança son bras meurtri, et elle y appuya légèrement sa main recouverte d'un gant de soie; quiconque ne l'eût pas vu de ses yeux n'aurait pu croire que la petite reine marchait conduite par ce pauvre engagé à peine vêtu d'une grosse toile de Guinée, et dont les pieds nus portaient encore la marque d'un anneau de fer longtemps rivé à la cheville. Ils traversèrent ainsi la grande cour; au moment où ils entraient, M. de Loinvilliers parut en haut de l'escalier. Ricio venait de lui apprendre ce qui se passait : Jésus mon Sauveur! murmura le père du Tertre à l'oreille du médecin, que va-t-il arriver? On monta silencieusement à la salle d'audience. Madame d'Enambuc avait une contenance calme, mais une énergie concentrée animait son regard, et le comte se fut à peine trouvé en face d'elle, qu'il comprit que non-seulement elle sauverait Maubray, mais encore qu'elle essayerait de le venger. Elle s'assit en entrant, et montra de sa main les siéges rangés autour de la table, comme pour inviter ceux qui la suivaient à prendre place; mais tout le monde resta debout.

M. de Loinvilliers se rapprocha ; sa physionomie, un moment troublée, était redevenue froide et audacieuse. Il regarda un moment le prisonnier, puis il détourna la tête, et eut l'air d'attendre l'explication de ce qui se passait. Le père du Tertre et le médecin s'étaient mis à côté de madame d'Enambuc; Maubray resta devant elle, immobile, dans l'attitude d'un homme à peine revenu d'une de ces violentes émotions qui paralysent toutes les forces physiques.

— M. le marquis, dit lentement Marie en se tournant vers lui, il s'est passé des choses que j'ai ignorées et dont vous seul pouvez me rendre compte. Parlez; comment se fait-il que je retrouve dans une si épouvantable situation un bon gentilhomme, un des plus braves et des plus fidèles serviteurs du feu roi d'Angleterre? Comment se fait-il que dans son malheur il ne se soit point adressé à moi qui commande ici? — Parce qu'il n'a pu vous approcher, Madame, répondit Maubray, parce qu'il a été victime de la plus affreuse iniquité. — Achevez, dit madame d'Enambuc en regardant le comte. — Le récit de tant de misères et de souffrances vous paraîtra, Madame, à peine croyable, reprit Maubray avec une sombre amertume. Il y a six mois environ, je partis de Saint-Domingue sur une caravelle qui portait le pavillon espagnol. Des motifs puissants, l'impatience où j'étais d'arriver ici, ne me permettaient pas de choisir une autre embarcation. Au bout de huit jours de navigation, le mauvais temps nous jeta sur la côte de Saint-Christophe. L'équipage put gagner la terre; mais la caravelle périt à une encablure du rivage, et

nous ne sauvâmes que notre vie. De pauvres colons qui habitent les bords de la rivière de Pentecôte, nous secoururent, nous donnèrent des vivres et leurs propres vêtements, car nous manquions de tout. Dans cette cruelle situation, je crus devoir m'adresser d'abord au gouverneur de Saint-Christophe, au baron Loinvilliers de Poincy... — A votre oncle, M. le comte? dit Marie en regardant Loinvilliers, qui ne répondit à cette espèce d'interpellation que par un mouvement de tête. — Je déclarai mon nom au gouverneur, reprit Maubray, et j'osai, Madame, me mettre sous votre protection. Je joignis une lettre à celle que vous écrivit le baron de Loinvilliers... — Cette lettre, je ne l'ai pas reçue, interrompit Marie; mais achevez, Monsieur, achevez. — J'espérais une réponse, continua Maubray; j'attendais dans une mortelle impatience les moyens de passer à la Martinique; mais pas un navire, pas une barque... Tout à coup je reçus un ordre du gouverneur. Il me faisait sommer, par un de ses agents, de fournir les preuves de ce que j'avais avancé et de déclarer mes ressources pour vivre libre sur la colonie. Mes effets, mes papiers, tout était perdu; je ne pouvais donner les preuves qu'on me demandait, mais j'affirmai, sur ma foi de chrétien et sur ma parole d'honnête homme, que j'avais dit la vérité. On ne me crut pas, Madame... je fus arrêté, condamné sans appel... comme les malfaiteurs, les vagabonds qui abordent aux îles... et l'on m'acheta... oui, Madame, j'ai été vendu... mon maître m'emmena sur son habitation, à la pointe des Palmistes..... — Et vous n'avez pas protesté contre

cette horrible violence? interrompit encore Marie, et vous ne vous êtes pas adressé à moi!..... Pas une lettre! pas un seul mot!... — Pouvais-je écrire? répondit douloureusement Maubray; une lettre! comment l'aurais-je tracée? avec mon sang, sur une feuille, sur une écorce d'arbre? mais elle ne vous serait pas parvenue. Non, non, je voulais, j'espérais plutôt m'évader et aborder à la nage quelque barque qui m'eût jeté ici... Mais j'étais attentivement surveillé..... Deux fois je fus pris au bord de la mer et ramené à l'habitation. Voyez ces marques, ce sont celles des fers, des coups de fouet d'un commandeur.

A ces mots, il montra ses bras nus que sillonnaient de pâles cicatrices. Madame d'Enambuc frissonna et regarda encore Loinvilliers, dont la bouche dédaigneuse sembla un moment s'animer d'un léger sourire.

— Je n'espérais plus ma délivrance, continua Maubray; j'étais résigné à mourir bientôt dans ces tortures; mais mon maître me revendit au patron Baillardet. Alors je repris un peu d'espoir et de courage : les esclaves de maître Baillardet étaient parfois employés comme matelots sur une grosse barque avec laquelle il faisait le cabotage d'une île à l'autre. Mon tour arriva enfin; la barque toucha d'abord à la Guadeloupe, puis elle fit voile pour la Martinique, et, il y a huit jours, nous mouillâmes dans la rade de Saint-Pierre. Je vins à terre avec le patron; j'étais plein de joie et d'espoir : tandis qu'on débarquait les marchandises, je m'échappai, je vins sous les murailles du fort, je voulus essayer de pénétrer jusqu'à

vous; mais vous étiez enfermée dans les appartements intérieurs, dont je ne pus approcher. Cependant le temps devint mauvais, tout présageait un ouragan terrible, et les habitants, dont les magasins sont sur la côte, reçurent l'ordre de venir se mettre à l'abri dans le fort. Le patron Baillardet y apporta ses marchandises, et, comme la place manquait, on nous mit la nuit dans la chapelle. Dès le matin, j'avais quitte le fort. Au moment où, obligé de suivre les autres engagés, je passais sous vos fenêtres, votre bonté, Madame, voulut venir à notre secours et soulager notre misère : vous nous fîtes l'aumône... j'en eus ma part, deux écus; avec l'un je rachetai votre bourse.

— La voici, dit Marie en la tirant de sa poche; ah! le doigt de la Providence est visible en tout ceci!... — Le même jour, dans la matinée, je fus envoyé par le patron Baillardet à la pointe du Prêcheur. Cet ordre ressemblait à un caprice brutal; je m'y soumis pourtant, car j'espérais revenir bientôt, et je croyais être au moment de ma délivrance. J'avais touché la terre où vous commandez, il me semblait que tous mes malheurs étaient finis : j'avais de l'espoir, du courage, de la patience. Baillardet arriva une heure après moi au Prêcheur. Il était à cheval et suivi de quelques noirs. La marée montante commençait à remettre à flot quelques canots échoués sur le sable, le long de la plage. Le patron sauta dans celui qui lui appartenait, et me dit de le suivre. Les noirs se regardaient avec épouvante et hésitaient à s'embarquer; alors Baillardet leur commanda de prendre les

rames. Il voulait, malgré la grosse mer, aller au Fort-Royal; car, s'écria-t-il avec une effroyable malédiction, il faut gagner le large avec la barque, sinon ce qui reste de marchandises à bord sera saisi et confisqué!... Je compris alors que les chances de salut sur lesquelles je comptais m'échappaient. Tout était fini, si je quittais la Martinique; je résolus de mourir plutôt que de me rembarquer.—Allons! me cria Baillardet, à la rame! Au lieu d'obéir, je me jetai à l'eau et gagnai la plage. Le patron furieux fit feu sur moi de ses deux pistolets, puis il s'élança à ma poursuite. J'avais peu d'avance sur lui, il m'atteignit: alors commença une lutte corps à corps. Baillardet voulait me tuer, j'en suis convaincu; je défendais ma vie, plus que ma vie, ma liberté : c'est ainsi que je l'ai blessé. Les coups de pistolet avaient donné l'alarme; on accourut d'une habitation voisine; tout l'atelier se mit à ma poursuite. Peu m'importait d'être pris; je venais ici moi-même me constituer prisonnier. Mais l'espérance que j'avais de paraître enfin devant vous, Madame, s'évanouit bientôt : en entrant dans la prison du fort, j'appris que vous étiez partie le matin même. Je demandai à comparaître devant votre lieutenant-général, pour expliquer ma position, pour me défendre; j'espérais en cette dernière chance de salut; je l'attendis sans pouvoir compter les jours ni les nuits dans l'horrible fosse où l'on m'avait jeté, car il n'y pénétrait aucune clarté. La porte de ce cachot se rouvrit enfin; le greffier se présenta, assisté de deux soldats; il venait me lire ma sentence : j'étais condamné à mort... Depuis il ne s'est passé que

quelques heures; c'est aujourd'hui même que j'ai entendu mon arrêt, et il ne me restait plus que cette nuit... c'étaient les prières des agonisants que je disais dans la chapelle... voilà la vérité. Au mépris de tout droit et de toute justice, on m'a ôté ma liberté, on m'a couvert d'ignominie, on m'a traîné en face du gibet, et si la Providence ne vous eût ramence ici, Madame, demain je serais mort de la main du bourreau!

Un moment de silence suivit ces paroles véhémentes; puis madame d'Enambuc se tourna vers le comte et lui dit avec une expression profonde : Eh bien! Monsieur? Loinvilliers redressa la tête, il était d'une extrême pâleur; mais nul autre signe ne trahissait la sombre rage qui l'animait. Il fit un pas en avant comme pour répondre en face à cette interpellation, et, sans nulle violence dans le geste, sans aucune émotion dans la voix, il dit lentement : Le patron Baillardet est mort aujourd'hui de ses blessures. — Que Dieu sauve son âme! s'écria madame d'Enambuc avec un geste de surprise et de consternation. Le prisonnier leva les mains au ciel avec un mouvement d'horreur. Sans doute il avait plus d'une fois frappé un ennemi à mort sur le champ de bataille; mais il ne lui était jamais arrivé de tuer un homme en luttant ainsi avec lui corps à corps.

— Oui, le patron Baillardet est mort, reprit Loinvilliers en se tournant vers Maubray; il est mort frappé par un de ses engagés, et c'est vous qui êtes son meurtrier. Peu importent vos antécédents et votre titre; le juge n'a dû voir que votre crime et la

condition où vous étiez quand vous l'avez commis : l'arrêt qui vous condamne est juste. A qui en appellerez-vous d'ailleurs? Quel tribunal a le droit de casser la sentence qui vous condamne? La juridiction des magistrats de cette colonie est indépendante et souveraine. C'est un de nos plus beaux priviléges; tous les habitants se lèveront, s'il le faut, pour le défendre et faire exécuter la loi. — Mais vous oubliez mon droit, interrompit madame d'Enambuc en se levant avec fierté et en étendant la main vers le prisonnier, comme pour le protéger et le défendre; vous oubliez mon plus beau droit, celui de faire grâce quand la justice humaine a condamné. — En effet, Madame, vous pouvez sauver cet homme du gibet, répondit le comte.—M. le marquis, reprit-elle en se tournant vers Maubray, demain vous aurez vos lettres de grâce.

Maubray fléchit les genoux et baisa la main qu'elle lui tendait; mais l'émotion l'empêchait de parler. Il avait vu la mort d'un œil calme, et son bonheur l'accablait. Son âme, ordinairement si ferme, était comme abattue par l'excès de sa joie. Il tressaillait, et des larmes troublaient son regard, car c'était plus que la vie qu'il venait de ressaisir; c'était l'espoir, la certitude d'être aimé de Marie. Loinvilliers subit d'un air impassible son humiliation et le triomphe de son rival; mais personne ne fut trompé par cette apparente tranquillité. Le père du Tertre et le médecin échangèrent des regards inquiets quand le comte sortit après avoir salué madame d'Enambuc sans dire une parole. Un moment plus tard, Maubray

se retira, accompagné du docteur; comme ils descendaient l'escalier, ils se trouvèrent en face de Loinvilliers, qui s'arrêta sur la dernière marche pour leur barrer le passage. Son chapeau enfoncé sur ses yeux ne laissait voir que le bas de son visage: mais l'expression de sa bouche blême et serrée, et de son attitude, annonçaient une provocation. Maubray le regarda avec étonnement: il ignorait les motifs du deni de justice dont il avait été victime, et il voyait dans le comte un juge inique et non un ennemi personnel.

— Monsieur, lui dit Loinvilliers d'une voix brève et haute, l'autorité souveraine de madame d'Enambuc a cassé la sentence qui vous condamne, elle vous a sauvé de la potence; mais son pouvoir ne va pas jusqu'à vous réhabiliter dans l'opinion, et aux yeux de tous vous êtes un assassin.

A cette insulte, Maubray recula d'un pas et fit un mouvement comme pour saisir une épée. — Vous n'avez point d'armes, reprit Loinvilliers avec un dédain ironique; je n'y avais pas songé en vous provoquant. Vous êtes gentilhomme, Monsieur, je puis me battre contre vous, et je ne vous refuse pas satisfaction. Maubray le regarda avec plus d'étonnement que de colère, et lui répondit avec une fierté calme qui, malgré sa casaque d'esclave et les traces que tant de misères avaient laissées sur sa personne, montrait bien de quel sang il était: Demain, au point du jour, sous les murailles du fort. — A l'épée? — A l'épée, Monsieur. — Un duel! s'écria le médecin effrayé; vous n'y pensez pas, Messieurs! Madame ne souffrira

pas que deux bons gentilshommes s'égorgent ainsi. — Oui, docteur, vous avez raison; je n'y songeais pas, répliqua Loinvilliers. Madame pourrait être avertie et nous mettre aux arrêts pour empêcher ce combat; mais il y a un moyen. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Maubray, voulez-vous à l'heure même vous battre avec moi? — Je suis à vos ordres, Monsieur, répondit-il froidement. — Arrêtez, Messieurs! s'écria le médecin en se jetant entre eux; vous ne pouvez pas vous battre sans témoins; si l'un de vous était tué, l'autre serait considéré comme un meurtrier. — Nous trouverons des témoins, interrompit Loinvilliers : vous, d'abord, docteur. Ne songez pas à retourner là-haut pour donner l'alarme: vous allez venir avec nous, sinon je vous fais arrêter par les hommes de ma garde.

Le docteur suivit tout éperdu les deux adversaires. Ils trouvèrent dans la cour Ricio et quelques hommes de la garde espagnole qui semblaient les attendre. En sortant du fort, Maubray dit à demi voix au docteur : Je ne comprends rien à ce qui se passe; une telle insulte... un duel, où peut-être l'un de nous deux succombera!... Cet homme est en démence. — Non, non, répondit le médecin, mais il est votre ennemi mortel, car il aime madame — Ah! je comprends tout à présent, s'écria Maubray, et, se tournant vers Loinvilliers, il ajouta violemment : Hâtons-nous, Monsieur; on pourrait venir. Il faut que nous ayons le temps de nous battre... — Mais, Monsieur, les chances sont contre vous, dit le docteur en saisissant le bras de Maubray; vous pouvez à peine vous sou-

tenir. Si ce diable d'homme me laissait au moins le temps de vous donner quelque bon cordial! Mais, dans l'état où vous êtes, vous n'aurez pas seulement la force de manier une épée. — Soyez tranquille, Monsieur, répondit Maubray en serrant la main du docteur; il y a maintenant en moi quelque chose qui me rend fort.

Ils firent encore quelques pas pour se mettre à couvert sous le rempart. Ricio tenait deux épées qu'il présenta à Maubray.

— Vous avez le choix, Monsieur, dit Loinvilliers en ôtant son pourpoint et en détachant sa cravate de dentelle. Maubray leva les yeux vers le fort et regarda un moment les fenêtres de la salle où il avait laissé Marie; puis, avant de se mettre en garde, il se rapprocha du médecin, et lui dit d'une voix triste : Monsieur, si je succombe, dites à madame d'Enambuc que ma dernière pensée a été pour elle.

Un quart d'heure plus tard, madame d'Enambuc entendit un tumulte sourd et des pas précipités sous ses fenêtres. — Quelque malheur encore! murmura-t-elle frappée d'un vague pressentiment.

— Que font tous ces gens-là dehors? dit le père du Tertre en regardant par la fenêtre. — Ah! ne le voyez vous pas, mon père? s'écria madame d'Enambuc en se rejetant en arrière et en se couvrant le visage de ses mains... un homme blessé... mort peut-être... On l'apporte ici...

En ce moment Ricio entra tout en désordre.

— Mon père, dit-il, hâtez-vous de venir, M. le comte est blessé... D'un moment à l'autre, il peut rendre

son âme à Dieu... Venez le confesser.—Il va mourir, s'écria madame d'Enambuc saisie d'horreur, il va mourir? Qui donc l'a tué?—C'est l'engagé, le prisonnier, celui qui devait être pendu demain, répondit Ricio.

Un peu après, le docteur arriva; il trouva madame d'Enambuc agenouillée et priant Dieu.

— Loinvilliers est mort? s'écria-t-elle. — Pas encore, Madame, répondit le médecin; il a un coup d'épée dans la poitrine, mais on revient parfois de ces blessures-là.

VI

En effet, le docteur ne s'était point trompé dans ses prévisions; le comte guérit de cette blessure qui, au premier aspect, avait semblé mortelle. Aussitôt après son duel avec Maubray, on l'avait, selon son expresse volonté et au risque de le voir expirer pendant le trajet, transporté dans son habitation. Le lendemain même de l'événement, il envoya sa démission à madame d'Enambuc, qui l'accepta. Ceci eut un grand retentissement dans la colonie. Des gens qui étaient hostiles à Loinvilliers, qui le haïssaient même pour la hauteur inflexible de son caractère, se rapprochèrent de lui; les colons lui savaient gre d'avoir défendu leurs droits, et, sans examiner le fond de la question, ils blâmaient hautement madame d'Enambuc d'avoir sauvé du dernier supplice

un engagé qui avait tué son maître en défendant sa propre vie. Une sourde fermentation régnait dans l'île; tout était à craindre. Pourtant Marie était tranquille. Que lui importaient maintenant la vengeance du comte de Loinvilliers, les complots qui se tramaient peut-être, et les dangers imminents dont elle était environnée? Maubray était là, elle ne craignait plus rien. Quand elle le voyait si fier, si courageux, si calme, si dévoué, elle retrouvait la sécurité qu'elle avait eue autrefois, lorsqu'elle vivait puissante et respectée à l'abri de la souveraine autorité du général.

Il était écrit que la destinée de Marie ressemblerait en tout à celle d'une souveraine : libre et maîtresse de sa main, elle ne put s'unir publiquement à l'homme de son choix. Une nuit, le marquis de Maubray la conduisit à la chapelle, où le père du Tertre les attendait. Leur mariage n'eut pas d'autres témoins que le docteur Janson et un gentilhomme de la maison de madame d'Enambuc. Les mesures étaient si bien prises, que personne n'eut le moindre soupçon, pas même les esclaves qui servaient la petite reine; Palida seule veillait et attendait dans la chambre à coucher de sa maîtresse. La même nuit, d'autres faits s'accomplissaient non moins mystérieusement, et, tandis que le père du Tertre disait la messe de mariage, il y avait une assemblée secrète chez le comte de Loinvilliers, qui, toujours souffrant de sa blessure, n'avait pas reparu au fort Saint-Pierre.

Il y avait sous les remparts une petite terrasse qui communiquait avec les appartements intérieurs;

Marie s'y arrêta un moment en sortant de la chapelle. D'une main, elle s'appuyait au bras de Maubray, de l'autre elle retenait le voile de dentelle dont les plis flottaient autour de sa taille. Jamais, même dans la fraîcheur éclatante de sa première beauté, elle n'avait été si ravissante. Sa langueur lui donnait un nouveau charme, et la douce pâleur répandue sur ses traits semblait éclairer leur pureté divine. Elle leva vers Maubray ses yeux pleins de joie et de mélancolie; une même pensée les occupait; ils songeaient à un autre temps, déjà bien éloigné, au temps de leurs premières amours.

— Henri, dit-elle, ne vous semble-t-il pas que le passé n'a point existé, que je suis sortie hier du couvent de l'Annonciation, et que nous venons de nous marier à l'église de Saint-Louis? — Oh! ma chère âme, répondit-il avec une tendre émotion, il est vrai... J'ai tout oublié... je suis heureux! — Heureux!... ensemble pour toujours!... murmura-t-elle en appuyant son front à l'épaule de Maubray.

La nuit était sombre, et la brise qui soufflait de l'est apportait de l'intérieur des terres les chauds parfums des girofliers en fleur. Tout à coup un canéficier, le seul arbre dont la verdure tapissât les murailles du fort, frémit, agité par une légère rafale, et ses longues siliques s'entre-choquèrent avec un bruit sec. Marie frémit.

— Comme le ciel est noir là-bas! comme l'air est lourd! murmura-t-elle; cette nuit ressemble à une autre nuit bien fatale et qui eut un affreux lendemain!...

— Cette nuit est belle, la plus belle de ma vie! répondit Maubray en serrant contre sa poitrine les mains jointes de Marie; éloigne ces terreurs, ces funestes souvenirs... Soyons heureux enfin...

Le lendemain était un dimanche, et dès le point du jour le père du Tertre s'était rendu à l'église paroissiale du Mouillage, pour confesser les gens qui devaient faire leurs dévotions. Mais, contre son habitude, il retourna au fort avant de dire la grand'-messe. Marie venait de passer dans la salle, où elle avait trouvé le docteur Janson.

— Mon père, est-ce qu'il y a quelque mauvaise nouvelle? s'écria-t-elle en voyant entrer le moine, dont le visage annonçait une certaine agitation.

Il s'arrêta au seuil de la porte, pour s'assurer que personne ne pouvait écouter; puis il fit signe à Palida de se mettre là en sentinelle.

— Madame, dit-il en se rapprochant de Marie, un complot va éclater aujourd'hui même, dans deux heures, à l'issue de la messe... La Providence a permis que je fusse averti. On veut se défaire du marquis, on veut le tuer... — Et qui s'est chargé de cet assassinat? interrompit Marie en pâlissant. — Un parent de Baillardet l'insultera au sortir de l'église, où l'on s'attend à le voir paraître à votre suite. On ne lui laissera pas le temps de mettre l'epée à la main, on se jettera sur lui, et vingt bras le frapperont à la fois. — C'est le comte qui a préparé ce guet-apens, s'écria Marie, c'est lui! n'est-ce pas, mon père? Oh! je le croyais incapable d'une telle lâcheté!... — Oui, c'est lui, mais il n'est pas seul... Les colons

croyent se faire ainsi justice de leurs propres mains. Ils ont vu avec une indignation furieuse ce qui s'est passé... Vous êtes sur un abîme, Madame! tout ce que je prévoyais est près d'arriver. — Mais Maubray est un homme de tête, un homme de cœur... Il nous défendra, il nous sauvera. — C'est pour cela qu'on veut d'abord se défaire de lui. D'ailleurs, Madame, il ne faut pas vous le dissimuler, le marquis ne peut rien que par son courage personnel, son dévouement. Les circonstances qui ont entouré son arrivée ici empêcheront toujours qu'il ait une influence puissante..... Le comte de Loinvilliers le sait bien..... il triomphe... — Mais que faire alors, que faire? s'écria Marie avec épouvante. Mon père, je ne puis même dire à Maubray le péril où nous sommes; il le braverait. — Nous l'empêcherons aisément d'aller ce matin à l'église du Mouillage, dit le docteur, mais on attendra une autre occasion. — J'entourerai Maubray de ma garde, et d'ailleurs il y a une justice ici, je puis encore faire arrêter et punir ceux qui trament la rébellion et l'assassinat. — Non, vous ne le pourrez pas, Madame! s'écria le moine; il ne faut plus songer à un coup d'autorité; vous perdriez tout peut-être, et même la vie, sans sauver M. de Maubray. On m'a révélé tout le complot..... Des gens de votre propre maison y ont trempé... Vous ne pouvez plus vous fier aux capitaines de paroisse; ceux du Prêcheur, du Carbet et du Lamantin étaient cette nuit chez M. de Loinvilliers, et ils ont répondu des autres. Toute cette trame a été conduite avec tant de prudence et de secret, qu'il a fallu une faveur de la Pro-

vidence pour la decouvrir... C'est un des Espagnols qui m'a tout révélé en confession. Pour vous convaincre de l'imminence et de la grandeur du péril, je n'ai qu'un mot à ajouter : c'est le comte qui est l'âme du complot, il dirige tout; vous le connaissez, et vous savez s'il est homme à différer longtemps et à manquer sa vengeance.

Tandis que le moine parlait, Marie marchait avec agitation, le regard fixe, les mains croisées; de temps en temps elle s'arrêtait devant la fenêtre et regardait la mer.

— Il faut sauver Maubray, dit-elle, et pour le sauver il n'y a qu'un moyen... *le Saint-Malo* met à la voile demain au point du jour.—Vous voulez partir, Madame? vous voulez retourner en France? interrompit le moine. — Non, non, pas moi, mon père, répondit-elle, mais Maubray... Je lui confierai mon fils; et vous-même, vous l'accompagnerez, chargé d'une mission près du roi. Je resterai ici, j'y resterai seule, sans craindre le comte ni aucun de mes ennemis : mon espoir est que la bonté du roi abrégera cette situation. — Je ne vous comprends pas, Madame, dit le moine avec un profond étonnement. — Les dépêches que je vous remettrai vous expliqueront tout, répondit-elle avec calme. Maintenant, mon père, retournez à l'église du Mouillage : j'y serai dans une heure.

Quand le père du Tertre fut sorti, Marie se rapprocha du médecin.

— Docteur, dit-elle, je ne veux pas faire mes adieux à Maubray.

En prononçant ces mots, sa fermeté l'abandonna tout à coup, et elle fondit en larmes.

— Non, reprit-elle, non, je ne le reverrai pas, je ne le pourrais sans mourir. D'ailleurs, je ne saurais le tromper; il devinerait la vérité, il voudrait rester... Non, non, qu'il parte, qu'il parte! il y va de sa vie!... Aveugle que j'étais! j'avais pu croire que Loinvilliers ne se vengerait pas... Oh! certainement il tuerait Henri... Seule ici, je ne le craindrai plus. N'ai-je pas déjà lutté contre son influence, contre son ambition, contre son amour?.... Puis viendra enfin le jour de ma délivrance... Mais à présent, c'est à Maubray qu'il faut songer... Allez le trouver, docteur; dites-lui de se rendre sans délai à bord du *Saint-Malo*, et d'y attendre une lettre de moi. Dites-lui que je lui ai fait mystère d'un dessein qui m'occupait depuis son arrivée ici, et que je vais le lui faire connaître. Dites-lui que je vais exiger de son amour le plus grand sacrifice; dites-lui qu'il y va de ma vie, de notre bonheur. Oh! il me croira, il partira..... Je vais envoyer mes ordres au capitaine..... Docteur, vous ne quitterez pas Maubray, vous l'empêcherez de revenir à terre. Allez, mon vieil ami, je me fie à vous.

En ce moment une voix se fit entendre dans le premier salon; la maison de madame d'Enambuc se réunissait pour la suivre à l'église.

— C'est lui! murmura Marie en fuyant dans sa chambre. O mon Dieu! donnez-moi la force et le courage! — Je vais vous obéir, Madame, dit vivement le docteur; soyez tranquille : j'ai tout compris.

Un peu après, madame d'Enambuc monta en litière pour se rendre à l'église du Mouillage. Elle tenait son fils sur ses genoux. Toute sa maison la suivait, et la compagnie des gardes précédait sa litière. Cet apparat n'était d'usage qu'aux jours de grande fête, et l'on remarqua, avec un certain étonnement, l'espèce de solennité dont s'était entourée la petite reine. L'église était déjà pleine de monde, son étroite enceinte contenait à peine les privilégiés, les gens de pure race blanche; les peaux noires, les esclaves, se tenaient dehors, et assistaient de loin aux offices, comme autrefois en Europe les excommuniés. Marie aperçut, en entrant, le comte de Loinvilliers au milieu d'un groupe nombreux. Il était encore tout malade et affaibli; mais son regard noir et brillant avait toujours la même expression de vivante énergie. Au moment où Marie parut, tous les regards se tournèrent vers elle, et le plus profond silence régna dans la nef. Loinvilliers avait cherché Maubray d'un rapide coup d'œil.

— Par le corps du Christ! murmura-t-il en serrant le bras de Ricio, je ne le vois pas! il n'est pas venu!

Marie traversa la nef d'un pas lent, et vint s'agenouiller avec son fils au prie-Dieu préparé pour elle devant la sainte table. Déjà le père du Tertre avait reçu ses instructions; avant de commencer la messe, il s'arrêta au pied de l'autel, et se retournant vers l'assemblée, il dit à haute voix : Mes frères, joignez-vous d'intention au saint sacrifice que je vais offrir, et demandez à Dieu de répandre ses bénédictions sur

ce jeune enfant et sur sa mère. C'est aujourd'hui que madame se sépare de son fils pour l'envoyer en France, où il doit être élevé selon l'expresse volonté de son défunt père, autrefois seigneur de cette île. Prions, mes frères, pour que Dieu garde et protége la veuve et l'héritier du général d'Enambuc.

A ces mots, l'assemblée entière s'émut, et tous les yeux se tournèrent vers Marie avec étonnement : elle s'était levée.

—Oui, dit-elle, mon fils vient vous faire ses adieux, il ne reviendra ici que dans bien des années, quand il sera un homme. Alors, il ne démentira pas le sang dont il sort, il se souviendra des exemples que lui a légués son père; maintenant je le confie à des mains sûres : c'est Sa Révérence le père du Tertre et M. le marquis de Maubray qui l'emmènent en France.

A cette déclaration si inattendue, il y eut un mouvement dans le groupe qui environnait Loinvilliers; tous ces visages sombres et attentifs se tournèrent vers le comte. Il sourit d'un air calme et se mit tranquillement à genoux pour entendre la messe qui commençait. La triste Marie priait et pleurait prosternée devant l'autel; ses mains froides et tremblantes serraient les mains de son fils, elle lui parlait tout bas comme pour soulager son cœur.

— Ah! mon cher enfant, disait-elle, je reste seule ici, seule et désolée! Tu me chercheras demain, tu m'appelleras..., mais celui auquel je te confie t'aimera aussi... Si quelque danger te menace, il te défendra, il te sauvera; bientôt tu seras avec lui dans ce beau pays que j'ai tant aimé et regretté; prie

Dieu alors, pauvre enfant innocent! prie-le pour que ta mère puisse aller te rejoindre!

Quand la messe fut finie, et que Marie sortit tenant son fils par la main, on se pressa autour d'elle, les femmes pleuraient en regardant ce bel enfant qui les saluait en souriant d'un air de petit prince. La nouvelle du départ de Maubray avait tout à coup calmé les esprits, et la petite reine recueillit sur son passage des marques de sympathie qu'on ne lui eût pas accordées quelques heures auparavant.

La malheureuse femme accomplit courageusement son sacrifice; en rentrant au fort, elle écrivit à Maubray; sa lettre ne contenait que ces mots : Il faut nous quitter, Henri! vous vous résignerez à cet affreux malheur, car il y va de ma sûreté, de ma vie peut-être; le père du Tertre vous expliquera tout..... Au nom du Ciel, au nom de notre amour, partez! c'est votre femme qui vous en prie à genoux. Je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils... Un devoir sacré me retient, je ne puis abandonner pour vous suivre les grands intérêts remis à ma garde. Je dois compte au roi et à l'héritier du général d'Enambuc de ma conduite ici; mais j'espère, j'attends le moment qui me délivrera de cette responsabilité terrible. Le père du Tertre va porter mes supplications au roi. Henri, j'irai te retrouver; j'en fais la promesse devant Dieu, je te serai rendue!

Le Saint-Malo était mouillé à quelques encablures du rivages, sous les fenêtres du fort; des embarcations allaient et venaient incessamment pour les préparatifs de ce départ précipité. Maubray était à

bord depuis deux heures quand il reçut la lettre de sa femme; déjà le docteur Janson lui avait fait pressentir son malheur, il était comme un homme hors de sens quand le père du Tertre arriva. Le moine avait une longue expérience des souffrances humaines, il connaissait l'art de les calmer, et il sut inspirer à Maubray le courage de se soumettre à cette séparation. Marie passa le reste de la journée et toute la nuit assise près de la fenêtre, les yeux tournés vers le navire qui allait emporter tout ce qui lui était cher au monde. Un peu avant l'aube, le père du Tertre vint avec une suite nombreuse chercher le jeune d'Enambuc. La malheureuse mère tenait son enfant endormi sur ses genoux; elle l'embrassa silencieusement et le remit au moine en disant avec cette sombre tranquillité qui est la plus haute expression des douleurs violentes : Priez Dieu pour moi, mon père, et dites à Maubray que nous nous reverrons.

Plusieurs heures après, Marie était encore devant la fenêtre, agenouillée, immobile et les yeux fixés sur la mer. Son regard suivait une voile qui s'effaçait de moment en moment et qui disparut enfin dans la ligne indécise où les eaux bleues se confondaient avec le tranquille azur des cieux. Lorsqu'elle n'aperçut plus rien que l'espace immense et vide, elle étendit les bras en s'écriant, l'âme saisie d'un pressentiment funeste : Les reverrai-je, mon Dieu? Puis elle se releva brusquement et murmura, en regardant autour d'elle avec une sorte de terreur : A présent, je suis seule!

Le docteur et Palida étaient près d'elle, ils l'em-

menèrent; comme elle traversait la salle d'audience. Loinvilliers entra. En revoyant dans un pareil moment celui dont la fatale influence avait rempli sa vie de trouble et de douleur, Marie ne put réprimer un mouvement d'effroi, ses genoux fléchirent; elle dit d'une voix à peine articulée et avec une morne froideur : Excusez-moi, Monsieur, je ne puis avoir l'honneur de vous recevoir aujourd'hui. — Je venais seulement, Madame, pour vous assurer de mon dévouement, répondit-il d'un air grave; en toute circonstance, je serai prêt à vous en donner des preuves.

Elle ne répondit à ces protestations qu'en inclinant la tête, et sortit lentement. Le comte la suivit du regard.

— Ah! murmura-t-il avec une profonde expression de joie, elle ne l'aimait donc pas, puisqu'il est parti? C'est son fils qu'elle pleure... Oh! Marie, Marie! cet homme serait mort s'il fût resté. Mais non, tu ne l'aimais pas... j'étais fou de le croire.

A dater de ce jour, le comte revint souvent au fort Saint-Pierre; il n'avait pas cependant repris l'autorité qu'il avait longtemps exercée, et la petite reine ne lui rendit pas sa charge de lieutenant-général, qui demeura vacante. Le départ de Maubray avait produit une certaine sensation dans la colonie, et apaisé les ressentiments furieux dont il avait failli être la victime; mais tout n'était pas fini pourtant, et le comte de Loinvilliers, qui, pour perdre Maubray, avait fomenté tous ces complots, était allé plus loin à son insu. Maubray n'était qu'un prétexte

pour les gens, depuis longtemps hostiles à la petite reine, qui avaient en vue autre chose que de venger la mort du patron Baillardet. Tous ces mécontents voulaient se soustraire à l'autorité seigneuriale, dont ils dépendaient immédiatement, et faire de la colonie un petit État gouverné par des magistrats élus entre les notables habitants, comme les capitaines de paroisse. Toutes ces menées restèrent longtemps secrètes : le comte de Loinvilliers n'y était point mêle; on avait cessé de le craindre, pourtant on se méfiait de lui. Marie n'ignorait pas entièrement ce qui se passait; mais elle était dans cette espèce de securite que donne l'habitude d'une position difficile. Elle se soutenait avec une admirable grandeur d'âme au milieu des peines amères qui la rongeaient. Tous lui obeissaient encore, nul n'avait manqué au serment de fidelité qu'il avait prêté entre ses mains; toutefois les mêmes acclamations n'accueillaient plus sa présence, et les pauvres noirs criaient seuls encore sur son passage : Vive la petite reine!

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Le comte de Loinvilliers voyait avec une sombre inquiétude, une sourde impatience, l'espèce de défense que Marie lui opposait. Il y avait dans ses refus une sorte d'inertie contre laquelle les violences du comte se brisaient. Il était loin cependant de perdre toute espérance; il comptait sur le temps, sur la persévérance de ses soins, et surtout sur l'isolement où était Marie : il ne savait pas quel espoir la faisait vivre. Un matin, c'était au commencement de l'hivernage, dix mois en-

viron après le départ de Maubray, la petite reine se promenait sur la plage, appuyée au bras du docteur Janson; Palida portait le vaste parasol bariolé de peintures chinoises et l'éventail de sa maîtresse; quelques négresses suivaient à distance; le vieux médecin avait l'air soucieux.

— Pourvu que toute cette canaille paye les rôles sans tuer les collecteurs! murmura-t-il. Cinquante livres par tête de cette plante nauséabonde qu'on appelle ici *pétun*, et tabac à Paris : il n'y a pas de pays au monde où la taille soit moins lourde. — Je ne suis pas tranquille, dit Marie; depuis ce matin on entend dans les mornes le son des buccins; ce sont des gens qui s'avertissent d'une habitation à l'autre, comme quand on voyait venir les peaux rouges. — Ne serait-il pas à propos que le capitaine de la paroisse fût mandé?... En cas d'émotion populaire, je crois qu'on peut compter sur lui et sur ses gens. — Qui sait? dit Marie en secouant la tête; dans un moment d'effervescence, les rebelles entraîneront les gens paisibles. Dieu me garde d'ailleurs de voir les habitants armés les uns contre les autres.

En ce moment, le bruit éloigné des tambours se fit entendre, et bientôt on aperçut le long de la plage, du côté du Carbet, une foule d'hommes qui s'avançaient ; la plupart avaient des fusils et des piques dont le fer aigu reluisait au soleil.

— Ils ont fourbi leurs armes! s'écria le docteur. Toutes ces piques étaient rouillées et attachées au râtelier depuis la guerre des peaux rouges... Madame, ils en veulent peut-être à votre personne; venez, ren-

trez dans le fort, faites fermer les portes. — Pourquoi? répondit Marie avec calme. S'ils viennent nous attaquer, qui pourra nous défendre? La compagnie des gardes, soixante hommes contre cette multitude prête à nous assiéger?... Rentrons au fort; mais la porte restera ouverte, et c'est dans la grande cour que j'attendrai.

Cependant la troupe arrivait au pas de charge; elle fit halte devant le fort. On put reconnaître alors qu'elle était composée d'une foule de colons des quartiers du Prêcheur et du Carbet; la plupart avaient aussi armé leurs engagés. L'exact et véridique auteur de l'*Histoire des Antilles* nous a conservé les noms des meneurs de cette rébellion : c'étaient un neveu du patron Baillardet et deux riches colons, Vigeon et Sigaliz. Ils amenaient chacun environ deux cents hommes bien armés et fort résolus. A l'approche de cette troupe, M. de la Fontaine-Héron, commandant de la place de Saint-Pierre, avait promptement réuni tout son monde, et la garde de la petite reine était rangée au fond de la cour. Marie ordonna à M. de La Fontaine-Héron de faire mettre bas les armes à ses gens, puis elle s'avança seule au-devant des révoltés jusque sur la porte de la grande cour; là, elle s'arrêta et dit avec calme : Que voulez-vous, Messieurs, et par quel motif vous présentez-vous ainsi devant moi?

Une clameur inintelligible s'éleva, il y eut un moment de confusion et de désordre; tous répondaient à la fois; puis Sigaliz s'avança et porta la parole : Madame, dit-il, les notables habitants sont réunis

en ce moment dans les magasins du Mouillage pour aviser aux intérêts de la colonie; nous venons en leur nom vous sommer de vous rendre à cette assemblée. — Nulle assemblée ne peut se former si elle n'a été convoquée par moi, répondit Marie avec fermeté; je ne reconnais aucun des actes émanés de ce nouveau pouvoir. Retirez-vous, et dites à ceux qui vous envoient que je suis prête à les entendre, s'ils veulent venir ici me soumettre leurs réclamations. — Ce n'est pas entre les murailles du fort, sous les mousquets de la garnison qu'ils pourraient parler librement, s'écria Sigaliz; il faut nous suivre, Madame!

A ces mots, il fit un mouvement comme pour mettre la main sur la petite reine. Ce geste fut le signal de l'attaque. Les révoltés tentèrent d'envahir la cour, tandis que les gardes, serrés autour de Marie et la pique en avant, tâchaient de protéger sa rentrée dans les appartements du fort; mais Vigeon et ses hommes s'emparèrent bientôt de la porte. Au milieu de ce tumulte, on entendait une voix qui criait : Sauvez, sauvez madame! C'était celle de Palida; l'esclave s'était jetée devant sa maîtresse et la couvrait de son corps. Au bout de quelques minutes, Sigaliz se fit jour jusqu'à la petite reine, et, la saisissant d'un bras vigoureux, il l'emporta tout échevelée et couverte de sang.

— Elle est prisonnière! elle est prisonnière! cria-t-on de tous côtés, et la troupe entière abandonna la place pour suivre Sigaliz, qui emmenait la petite reine aux magasins du Mouillage.

VII

Deux jours plus tard, vers minuit, Marie veillait encore dans la chambre qui lui servait de prison. Elle était assise devant une petite table sur laquelle était ouvert son livre d'heures ; en face d'elle, Palida, debout et le dos appuyé à la muraille, semblait écouter si quelque bruit ne se faisait pas entendre au dehors; mais tout se taisait, hors le vent qui murmurait au châssis grillé de la fenêtre. Une lampe de terre éclairait à peine cette triste cellule, située sous le toit d'un des magasins du Mouillage, et qu'on avait arrangée à la hâte pour servir de prison à Marie; au milieu de ces vagues ténèbres, ressortait comme une lumineuse apparition la figure blanche et immobile de la petite reine : elle lisait le front baissé, les mains jointes, et par moments elle jetait les yeux sur un papier placé devant elle, à côté d'une écritoire en fer-blanc, semblable à celle que les scribes de profession portaient alors suspendue à la ceinture.

— Maîtresse, dit Palida en relevant la tête, il me semble que j'entends quelque chose en bas, comme des gens qui viennent. — C'est la sentinelle qui marche devant la porte; va, tout le monde dort ici, répondit Marie. — Non, non, on a parlé, dit l'esclave en montant sur le banc de bois placé devant la fenêtre et en essayant de voir ce qui se passait dehors ;

mais elle n'aperçut qu'une lumière qui brillait non loin de là, au couvent des pères jacobins. Tout était muet et désert aux environs, car alors le quartier du Mouillage n'existait pas encore, et la ville de Saint-Pierre n'était qu'une grosse bourgade bâtie sous le fort. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière la porte même de la prison, et la clef tourna doucement dans la serrure.

— Maîtresse! s'écria Palida, on ouvre!

Le cœur de Marie battit violemment.

— A cette heure! murmura-t-elle; que Dieu ait pitié de nous!... Qui donc vient ici?

La porte s'entr'ouvrit et se referma doucement, le porte-clefs resta dehors, et Loinvilliers entra. Marie s'était levée; en reconnaissant le comte, elle recula jusqu'au fond de la chambre et resta là, tremblante et appuyée des deux mains à l'épaule de Palida. Loinvilliers parcourut la prison du regard; puis ses yeux s'arrêtèrent sur Marie avec une amère joie. Combien de fois, dans l'égoïsme cruel de son amour, il avait souhaité la voir ainsi seule, abaissée, abandonnée de tout secours humain! Il crut réduire enfin, sinon le cœur, du moins la fierté de cette femme, dont le salut dépendait en ce moment de lui, et dit en se rapprochant de Marie : Je viens à votre secours, Madame... — Vous! interrompit-elle avec un geste de doute et presque d'effroi. — Savez-vous ce qui se passe? reprit-il; les rebelles sont maîtres du fort et de la ville; ils ont nommé des magistrats, des officiers nouveaux... ils ont rédigé un acte par lequel vous renoncez à vos droits et à ceux de votre fils... — Cet

acte, le voilà, répondit-elle en montrant le papier placé sur la table. — Ils l'ont apporté pour vous le faire signer, ils l'ont laissé... eh bien ! — Eh bien ! dussé-je mourir ici, je ne rachèterai pas ainsi ma liberté, ma vie. — Mais vous pouvez échapper autrement à ces misérables, s'écria Loinvilliers ; j'ai gagné vos gardes, mes Espagnols nous attendent au bord de la rivière des Pères. Au point du jour, nous serons en sûreté dans les Mornes, et alors, savez-vous ce que je ferai, Marie? J'enrôlerai tous les flibustiers de ces îles; mon oncle le baron de Poincy m'enverra des troupes de Saint-Christophe. Avec toutes ces forces réunies, j'attaquerai les rebelles, je les traiterai comme j'ai traité les peaux rouges. Vous serez vengée, Marie! le voulez-vous? Alors il faut vous fier à moi, il faut me suivre. — Non, répondit-elle, non ; car qui sait quel prix vous mettriez à votre dévouement? — Le plus haut prix, je l'avoue, s'écria Loinvilliers ; j'exigerais une promesse, un serment que vous accompliriez quand vous seriez revenue ici victorieuse et vengée. — Je n'ai donc plus d'espoir qu'en Dieu, dit-elle en baissant la tête; je ne vous suivrai pas, Monsieur. — Marie, au nom du Ciel, par pitié pour vous-même, s'écria Loinvilliers, venez, le temps presse; mais vous me haïssez donc plus que la mort? Ces misérables vous tueront; qui peut vous sauver si ce n'est moi? Quel secours pouvez-vous attendre dans cette île séparée du reste du monde par les abîmes immenses de la mer?

Marie s'était assise; elle détourna la tête et fit signe à Loinvilliers de sortir. Alors il se mit à ses genoux,

il lui parla encore longtemps avec des transports d'amour, de fureur, avec menace, avec prière; mais elle fut inébranlable. Le comte la quitta enfin, irrité, désespéré de ses refus, et résolu pourtant à la sauver.

La situation de la petite reine était affreuse; les auteurs de cette rébellion s'étaient trop compromis pour ne pas aller jusqu'aux dernières extrémités, si Marie ne signait l'acte qui les investissait légalement du pouvoir. Mais Loinvilliers les surveillait, et il leur suscita des embarras qui ne leur laissèrent pas le temps d'arriver à leurs fins; il agit sourdement auprès des capitaines de paroisse qui déjà voyaient avec inquiétude les embarras du nouveau gouvernement; il se servit de l'influence toute-puissante du clergé pour ramener les petites gens; il réclama enfin hautement la liberté de Marie. Cependant la petite reine était toujours étroitement gardée. Aucune nouvelle de ce qui se passait au dehors ne lui était transmise, et Loinvilliers lui-même ne put parvenir une seconde fois jusqu'à elle. Un jour enfin la porte s'ouvrit, et elle vit entrer le docteur Janson; le pauvre homme était blême et défait.

— Oh! mon vieil ami, s'écria-t-elle tout en larmes, c'est vous! que vous ont-ils donc fait, grand Dieu! — Ils m'ont enfermé là-bas dans une chambre noire, répondit-il piteusement, depuis un mois; et vous, Madame? Oh! les infâmes, vous traiter ainsi! mais ils ont peur à présent. Sigaliz et les autres se sont enfermés dans le fort, il y a une assemblée au quartier du Prêcheur, le comte de Loinvilliers s'y est rendu; d'un moment à l'autre, les choses peuvent changer de face.

— D'un moment à l'autre il peut arriver un navire de France! s'écria Marie avec un accent indicible de confiance et d'espoir. Docteur, il y a aujourd'hui onze mois que Maubray est parti.

En parlant ainsi, elle était pâle, animée, et ses prunelles brillantes semblaient se dilater. Le médecin lui prit le bras et se mit à compter les pulsations de l'artère avec une attention inquiète. Elle sourit et dit en étendant la main du côté de la mer : Maubray m'attend là-bas, j'irai. Vous m'y conduirez, docteur. En ce moment, un grand tumulte s'eleva du côté du fort; on entendait le roulement des tambours et un bruit confus. — Sainte mère de Dieu! on va se battre! s'écria Marie. Il y eut un moment d'angoisse et de cruelle attente : le bruit approchait.

— On vient vous délivrer, Madame! s'écria le docteur.

Au même instant les portes s'ouvrirent, et Loinvilliers parut à la tête d'une vingtaine d'hommes.

— Vous êtes libre, Madame, dit-il; Baillardet, Vigeon et Sigaliz viennent d'être arrêtés, les habitants se recommandent à votre miséricorde. La vigie a signalé un navire, un navire de l'Etat, et les rebelles sont effrayés. — Un navire qui vient de France! s'écria Marie en levant les mains au ciel; mon Dieu, soyez béni!

La petite reine fut ramenée au fort Saint-Pierre comme en triomphe; ceux qui un mois auparavant la poursuivaient de clameurs furieuses s'attendrissaient maintenant en la voyant s'avancer si pâle, si faible, si souffrante, mais le front éclatant de joie. Le

docteur et Palida la soutenaient, car elle n'avait pas voulu monter dans sa litière. Quand elle fut sur la plage, elle s'arrêta les yeux fixés sur le navire dont on distinguait en pleine mer la haute voilure. Oh! murmura-t-elle avec un élan de confiance et d'espoir, voici ma délivrance!

Loinvilliers marchait, plein d'orgueil et d'espoir, à côté de la petite reine; dans l'effusion de sa joie, elle lui avait adressé quelques paroles bienveillantes. Il rentra avec elle au fort, et chacun, en le voyant si radieux, pensa que sa charge de lieutenant-général lui était déjà rendue. Avant de suivre Marie dans les appartements, il appela Ricio et lui dit à voix basse : Que mon canot soit prêt sur l'heure. Dès que le navire qu'on signale aura mouillé, j'irai à bord. Il faut que je sois maître ici : elle est à moi maintenant!

Le soir même, le vaisseau de guerre *l'Amphitrite* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Pierre. Le père du Tertre et M. de Vauderoque d'Enambuc, frère du défunt général, étaient à bord.

Le lendemain, vers midi, une assemblée solennelle, convoquée par la petite reine, se réunit au fort. Les principaux habitants, le clergé, tous les officiers, tous les employés du gouverneur, remplissaient la salle d'audience. Le comte de Loinvilliers avait repris sa place près du fauteuil où allait venir s'asseoir la petite reine. Pour la première fois de sa vie peut-être, il ne pouvait dissimuler entièrement ce qui se passait au fond de son âme; un sourire involontaire faisait frémir ses lèvres pâles, une secrète joie éclatait sur son front de marbre et dilatait ses sombres pru-

nelles. On ignorait quelle communication la petite reine voulait faire à l'assemblée. Loinvilliers lui-même ne se douta pas un instant de ce qui allait se passer. A midi précis, Marie parut, conduite par son beau-frère, M. de Vauderoque d'Enambuc; le père du Tertre marchait à côté d'elle, tenant dans ses mains un pli auquel pendait le sceau royal. Une acclamation s'éleva de tous côtés; on cria : Vive la petite reine! vive Madame! Marie s'inclina, visiblement émue; son beau visage si pâle, si languissant, s'anima d'une légère rougeur, et elle leva la main vers le portrait du général comme pour lui reporter tous ces hommages. Quand les acclamations eurent cessé, Marie prit des mains du père du Tertre le parchemin scellé, et d'une voix très-émue, mais haute et distincte : Messieurs, je suis touchée jusqu'au fond de l'âme des sentiments que vous me témoignez, et j'en garderai toujours un vif souvenir. Je vous ai réunis pour vous faire mes adieux. Sa Majesté, cédant à mes supplications, a remis en d'autres mains le gouvernement de la colonie. C'est le frère de celui que vous avez tous pleuré et dont la mémoire est restée ici en vénération; c'est M. de Vauderoque d'Enambuc qui représentera mon fils et commandera au nom du roi de France; voici les lettres patentes. Messieurs, je vous présente votre nouveau gouverneur. En achevant ces mots, elle se tourna vers M. de Vauderoque, qui se leva et salua l'assemblée. Il y eut un moment d'étonnement et de silence. Personne ne s'attendait à une telle déclaration; tous les regards se tournèrent vers Loinvilliers, qu'un

moment auparavant chacun désignait comme le futur époux de la petite reine. Il était debout, immobile et calme en apparence; mais il avait la main sur son poignard, car sa première pensée fut de tuer Marie sur l'heure; puis il calcula rapidement qu'il avait quelques jours devant lui et qu'il pouvait encore devenir le maître de cette femme, dont la possession était depuis si longtemps l'unique but de sa vie. Il dissimula sa rage, sa fureur, toutes les passions qui bouleversaient son âme, et il entendit d'un visage tranquille la longue harangue que M. de Vauderoque fit à l'assemblée. Quand tout le monde se fut retiré, il se rapprocha de la petite reine, et lui dit, le regard ardent, les lèvres pâles et serrées : Vous partez! vous voulez aller retrouver cet homme! mais, sur mon âme, sur mon salut, il ne vous reverra jamais!

L'Amphitrite devait faire voile pour Saint-Domingue après quelques jours de relâche à la Martinique, et l'époque de son retour en France était encore éloignée. Marie ne voulut point l'attendre; elle se décida à partir sur un navire de Bordeaux qui venait de compléter sa cargaison à la Basse-Terre de la Guadeloupe. On essaya vainement de la dissuader d'entreprendre une si pénible et si longue traversée sur un vaisseau marchand mal construit et mauvais voilier; elle n'écouta que l'ardente impatience qui depuis si longtemps la consumait.

Quelques jours plus tard, une foule d'habitants se pressaient le long de la plage. Ils étaient venus de tous les quartiers de l'île en apprenant l'arrivée du

nouveau gouverneur et le départ de la petite reine. Les regrets et l'attendrissement étaient universels; en ce moment on ne se souvenait que de la bonté, de la justice, des nobles qualités de Marie; ceux-là même que l'idée d'être gouvernés par une femme avait le plus révoltés, la pleuraient maintenant. Tous les canots de la rade étaient en mouvement autour de *l'Amphitrite,* qui allait transporter la petite reine et sa suite à la Guadeloupe, où elle devait s'embarquer sur *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Les noirs chantaient sur un air monotone et plaintif des paroles improvisées; tous aimaient cette jeune femme, dont ils n'avaient jamais aperçu que de loin le doux visage; ils la pleuraient, car ils savaient qu'elle avait souvent jeté sur leurs misères un regard de compassion, et qu'elle les protégeait contre l'oppression des blancs. La petite reine entendit la messe dans la chapelle où une année auparavant elle avait à pareil jour épousé secrètement le marquis de Maubray; son âme était pleine de joie et d'espoir; il lui semblait que cet anniversaire devait lui porter bonheur. Après avoir fait ses dévotions, elle descendit vers la plage, accompagnée de tous les gens de sa maison qui la suivaient en France. Une longue acclamation s'éleva à son aspect; la foule éplorée se pressa sur son passage avec mille bénédictions et mille vœux. Marie, tout à la fois triste et radieuse, mit une main sur son cœur et salua cette multitude inconstante, qui, un mois auparavant, l'avait vue traînée en prison, et ne s'était point levée pour la délivrer. Elle était d'une extrême pâleur, et elle se soutenait à peine. Le gou-

verneur lui donnait la main; mais elle était si faible, qu'il lui fallait aussi s'appuyer au bras du docteur Janson. Lorsqu'elle fut entrée dans le canot qui devait la transporter à bord, elle se retourna et fit encore un signe de la main. Alors les sanglots éclatèrent; la foule tendit les bras vers elle en criant : Vive! vive la petite reine! — Adieu, adieu, dit-elle en jetant un long regard sur cette terre où elle avait régné, où elle avait tant souffert; adieu! la France ne me fera jamais oublier cet autre côté du monde.

Le comte de Loinvilliers n'était pas venu faire ses adieux à la petite reine; seul et caché derrière les remparts, il la vit s'embarquer et quitter pour toujours la Martinique. Quand le canot eut abordé *l'Amphitrite,* quand Marie eut quitté le pont, après avoir une dernière fois salué la foule immobile sur le rivage, Loinvilliers appela Ricio.

— Allons! tout est-il prêt? s'écria-t-il. Moi aussi, je pars! Oh! Juan de Mata, terrible écumeur de mer, quelle proie! Allons! allons retrouver aux Saintes mes amis les forbans! Ce sont eux qui me rendront la petite reine!

Il y a dans l'Océan qui sépare les deux mondes des chemins invisibles que le navigateur sait reconnaître et suivre; il y a comme des jalons jetés au milieu des eaux, devant lesquels passent les navires qui sillonnent la vaste mer. Juan de Mata, capitaine du *San-Jago,* savait bien dans quelles latitudes il fallait attendre *le Saint-Nicolas* de Bordeaux, et un mois environ après le départ de Marie, le forban croisait par le travers des Bermudes. *Le San-Jago* était une

légère goëlette armée de canons, et montée par un équipage recruté dans les quatre parties du monde, mais dans lequel les Espagnols étaient en majorité. Pendant quinze jours de croisière, il avait reconnu deux ou trois navires que le capitaine Juan de Mata eût volontiers abordés; mais Loinvilliers le força d'attendre.

Le temps était calme, des brises molles et changeantes ridaient à peine l'immense étendue au milieu de laquelle la goëlette ressemblait à un point blanc sur un velours bleuâtre. Loinvilliers ne quittait guère le pont; adossé aux bastingages, promenant ses yeux sur l'horizon, il regardait si aucune voile n'apparaissait sur l'azur indécis du ciel; il attendait avec une sombre et cruelle impatience qu'un vent favorable lui amenât sa proie. Enfin la vigie cria : Navire! et l'on aperçut bientôt distinctement un vaisseau, qu'à sa lourde voilure, à sa marche, on reconnut pour *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Alors la joie de l'équipage se manifesta par des cris et d'effroyables malédictions; on se prépara au combat comme à une fête car on ne prévoyait nulle résistance. Le comte de Loinvilliers prit Juan de Mata à part.

— Nos conventions tiennent, lui dit-il; à vous et à vos hommes la cargaison tout entière, à moi madame d'Enambuc. Vous me transporterez avec elle dans quelque port de l'Amérique du Sud. Ce sont bien nos conventions, Juan de Mata? — Ce sont nos conventions, et sur mon salut, je les accomplirai, répondit le forban, la main sur la poitrine.—Oh! maintenant elle est à moi! s'écria Loinvilliers; ni le ciel ni l'enfer ne sauraient me l'arracher!

Cependant *le Saint-Nicolas* avait reconnu de son côté ce navire, qui commençait à lui donner la chasse, et il essaya de fuir; mais la goëlette, d'une marche infiniment supérieure, lui eut bientôt fait connaître l'inutilité de sa manœuvre. La faible brise qui soufflait de l'est était tombée; le lourd navire marchand resta immobile et comme enchaîné par une puissance invisible sur cette mer endormie, tandis que la goëlette avançait sur lui, grâce à sa voilure, qui lui permettait de profiter du moindre souffle de vent. Quand elle fut à une portée de pistolet du *Saint-Nicolas*, les forbans se dressèrent sur les lisses avec des cris sauvages, et se préparèrent à jeter les grapins dans les haubans.

— A l'abordage! à l'abordage! cria Juan de Mata.

La goëlette accosta *le Saint-Nicolas*, et les forbans envahirent le pont, le poignard aux dents, la hache dans une main et le pistolet dans l'autre. Il y eut un moment de confusion, mais on ne se battit point, le vaisseau marchand étant entièrement désarmé. Tandis que les forbans se rendaient maîtres du capitaine et de l'équipage, Loinvilliers descendit dans l'entre-pont. En entrant dans la chambre, la première personne qu'il trouva devant lui fut le docteur Janson.

— Monsieur, lui cria-t-il, toute résistance serait inutile; nous sommes maîtres du navire. Où est madame d'Enambuc?

Le médecin ouvrit la porte d'une des cabines, et répondit simplement : La voilà!

Les sabords ouverts éclairaient en plein cet étroit

espace; Palida était assise par terre dans un coin, la tête dans ses mains. Au milieu de la cabine, il y avait une caisse étroite et recouverte d'un drap noir.

— Morte!..... s'écria Loinvilliers en s'arrêtant comme foudroyé. Elle est morte!... — Je n'ai pu la sauver; elle avait trop souffert! répondit le médecin. — Monsieur, interrompit Loinvilliers avec égarement, ôtez ce drap! découvrez ce cercueil! je veux la voir. — C'est une profanation, s'écria le médecin en reculant avec épouvante; Monsieur, au nom du Ciel, laissez en paix ces restes sacrés!

— Je veux la voir! répéta Loinvilliers avec un geste de menace.

Le médecin releva le drap d'une main mal assurée et découvrit le cercueil. Son art avait conservé ces tristes dépouilles; elle était là comme endormie, la tête ensevelie dans ses longs cheveux, les mains jointes sur le crucifix. Le comte de Loinvilliers s'agenouilla; deux larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie, roulèrent le long de ses joues, et il s'écria dans un affreux désespoir : Marie! Marie! morte pour l'éternité! — Elle vous a pardonné à ses derniers moments, dit le médecin; elle a prié pour vous, pour vous dont le funeste amour a rempli sa vie d'amertume et de malheur. Maintenant, du moins, laissez-moi accomplir ses dernières volontés; souffrez que je ramène en France ses tristes restes pour les rendre à son mari, le marquis de Maubray. — Son mari! s'écria le comte en se dressant avec une sombre fureur; elle était sa femme! — Elle l'avait épousé secrètement à la Martinique.

Loinvilliers l'interrompit et lui imposa silence d'un geste violent; puis, redevenant calme en apparence et maître de lui-même, il appela Juan de Mata. Le forban pâlit et s'arrêta épouvanté en apercevant cette femme morte, dans ce cercueil ouvert près duquel Palida et le médecin venaient de s'agenouiller.

— Est-ce là madame d'Enambuc? dit-il en faisant un signe de croix; par le Dieu vivant! ce n'est pas ainsi que vous vous attendiez à la retrouver, seigneur comte! Maintenant qu'allez-vous faire? — Ses funérailles, répondit Loinvilliers.

Un quart d'heure après, tout l'équipage du *Saint-Nicolas* et tous les forbans étaient réunis, la tête nue, sur le pont; l'aumônier, son missel à la main, disait les prières pour les morts devant le cercueil auquel on avait attaché deux boulets; le comte, agenouillé contre les bastingages, murmurait le *De Profundis* d'une voix creuse et brisée. Après l'absoute, deux hommes soulevèrent le cercueil et le lancèrent par-dessus le bord. Les profondes eaux jaillirent avec un bruit sourd et se ridèrent au loin; puis le gouffre se referma, tout fut fini; la petite reine était à jamais cachée au fond des abîmes de la mer. Alors le comte se releva et dit entre ses dents : Il ne la reverra ni vivante ni morte!

FIN DE MARIE D'ENAMBUC.

MADELINE,

PAR H. ARNAUD

(MADAME CHARLES REYBAUD).

MADELINE.

— —

I

PAUL A GUSTAVE.

Aux Charmilles, le 6 mai 18..

« Eh bien! Gustave, tu l'avais prédit; je ne passerai pas l'année, je me marie; que veux-tu! il faut faire une fin; j'ai vingt-cinq ans, et quand j'attendrais jusqu'à trente, qu'y gagnerais-je? quelques années de liberté que peut-être j'emploierais mal; et puis, je suis amoureux..., c'est-à-dire, j'ai été amoureux pendant quinze jours de la femme que je vais épouser. Alors, je n'osais prendre une résolution; je

me méfiais de moi-même; à présent que je suis de sang-froid, tout-à-fait de sang-froid, il me semble que ce que je vais faire est parfaitement convenable, et je m'y décide sans peur; si c'est une folie, je t'assure qu'on ne saurait la faire plus raisonnablement. Pour que tu en conviennes, il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé depuis un mois.

Tu m'as vu partir pour cette terre de mon oncle, où je suis appelé à passer chaque année trois ou quatre mortelles semaines au milieu des plaisirs de la campagne. Ce n'est pas ma faute, certainement, si la chasse me fatigue, si le wist me donne des tiraillements de nerfs, si les parties de pêche et de promenade me causent un mortel ennui. Je m'ennuyais donc, je m'ennuyais beaucoup lorsque j'appris, par hasard, que nous avions pour voisine de campagne madame de La Javy; te rappelles-tu madame de La Javy? C'est cette petite femme si jolie, si blonde, si élégante, que nous avions remarquée au bal de la comtesse D... Elle arrivait alors d'Allemagne; et toute Française qu'elle nous parût, elle n'avait jamais quitté Vienne avant de venir à Paris l'hiver dernier. Son père, le marquis de Savenay, avait épousé une Allemande; elle mourut jeune en lui laissant cette fille unique qui fut élevée dans sa famille maternelle et mariée ensuite à M. de La Javy dont elle portait encore le deuil cet hiver. Le marquis de Savenay a voyagé presque toute sa vie; il y a quelques années cependant qu'il vint s'établir dans cette maison de campagne que sa fille habite maintenant; ensuite, poussé par le besoin de changer encore de place, il

s'embarqua au Havre, et depuis dix-sept ans on reçoit de lui des lettres datées de toutes les parties du monde.

Savenay est à une petite lieue des Charmilles, et je fis ma visite comme voisin; madame de La Javy me reçut fort gracieusement et me présenta aux personnes qu'elle avait amenées à la campagne; ce sont trois ou quatre femmes de sa société intime, toutes spirituelles et toutes charmantes. Alors, je ne m'ennuyai plus. Au bout de huit jours, je vis bien que j'étais amoureux de madame de La Javy, et pourtant, faut-il te le dire, elle ne me semblait plus si fraîche ni si jolie qu'à Paris, mais il y a en elle une si grande perfection de manières, un soin si continuel de plaire, une élégance si rare, que je m'y laissai prendre. Alors, alors... tiens, en deux mots, je l'aimai, je voulus lui plaire, je réussis, et mon bonheur augmenta mon amour; puis, je ne sais ni comment ni pourquoi, cela s'est attiédi, et j'ai réfléchi sur ma position. J'ai vu que madame de La Javy était un fort beau parti et que je pouvais faire par raison ce que j'avais d'abord été tenté de faire par inclination; j'ai parlé très-sérieusement de mariage, et comme madame de La Javy y pensait de son côté, tout a été bientôt conclu. A présent, je vais à Savenay tous les jours; c'est une délicieuse vie, et pourvu que cela dure quand je serai marié!... Vois-tu, Gustave, il me vient comme cela des idées; et puis... tu vas me dire que je suis un fou, n'importe, il faut que je te dise tout. Madame de La Javy est belle, agréable, charmante; mais j'ai découvert..., il me semble..., enfin, je me suis aperçu

qu'elle n'est plus jeune; je m'en suis aperçu tout à coup, hier seulement; c'est un peu tard, n'est-ce pas?

Hier, j'allais à Savenay ; il n'était guère que midi, et d'habitude je n'arrive pas avant deux heures. Je mis pied à terre dans l'avenue, et je pris un autre chemin à travers le parc. Tu sais comme les campagnes du Valois sont belles au mois de mai ; les bois sont entièrement reverdis, et les oiseaux chantent sous les jeunes feuilles. Il y a partout comme un parfum sauvage ; de tous côtés s'élèvent de doux bruissements : c'est le printemps, le jeune printemps qui revient. J'allais lentement, sans songer à rien, content de vivre, heureux sans savoir pourquoi. Tout à coup j'entendis, à dix pas devant moi, comme un doux caquetage mêlé de petits éclats de rire. J'avançai avec precaution; c'étaient madame de La Javy et trois autres femmes qui étaient là, assises en rond sur le gazon, à l'ombre des lilas. Elles formaient ainsi un groupe ravissant; la taille souple de madame de La Javy était serrée par une large ceinture, dont les bouts flottaient sur une robe de mousseline blanche ; son chapeau detaché laissait voir les boucles légères de ses cheveux blonds ; une gaze environnait son cou un peu frêle. Il y avait dans cette simple toilette un air et une coquetterie qui dissimulaient tout ce qu'il était possible de dissimuler. Mais un rayon de soleil tombait d'aplomb sur ce visage que je n'avais guère aperçu qu'à la lueur des bougies, ou bien dans le demi-jour d'un salon, sous les reflets des rideaux de soie, et je ne retrouvai plus ce teint, cette peau satinée dont j'avais tant de fois admiré l'éclat. Madame

de La Javy avait bien toujours ses beaux yeux, son gracieux sourire, ses dents brillantes; mais tous ces charmes étaient encadrés dans une multitude de rides si fines, qu'il fallait le grand jour pour les découvrir. Ses joues n'avaient plus la pâleur animée que j'aimais; elles étaient d'une blancheur morbide; enfin, je n'admirai plus rien en elle que ses deux petits pieds, si jolis, si à l'aise dans un charmant soulier vert comme la pantoufle de Cendrillon, et qu'elle allongeait mollement sur l'herbe. Les femmes qui l'accompagnaient me semblèrent aussi horriblement pâles et fatiguées.

Tandis que je les regardais ainsi, caché derrière les lilas, une petite paysanne s'était arrêtée à l'entrée du bosquet, et considérait de loin ce groupe de belles dames. La pauvre enfant portait un méchant chapeau de paille sur sa coiffe d'indienne, et sa jupe de laine avait plus d'une pièce. Une chemise bien blanche, dont les manches n'allaient qu'au coude, laissait voir ses bras brunis par le soleil, et elle s'appuyait sur le manche d'un long rateau qui lui servait à ratisser les allées. Ces dames ne prenaient pas garde à elle; une singulière question de vanité feminine les préoccupait en ce moment. Elles en étaient à disserter sur leur chaussure et à faire comparaison de leurs pieds. Toutes quatre avaient le pied fin et charmant; il eût fallu, en verité, une grande justesse de coup d'œil pour apprécier la différence. Il n'y avait qu'un moyen de juger la chose. Madame de La Javy détacha son petit soulier vert, et le mit au milieu du cercle; chacune de ces dames l'essaya à son tour, et ce fut comme

pour la fameuse pantoufle de verre ; personne ne put le chausser.

— Je le voyais bien! murmura madame de La Javy avec un petit sourire de triomphe. — En vérité, ma chère, vous avez un pied d'enfant! dirent ces dames ; personne au monde, si ce n'est vous, ne pourrait mettre ce petit soulier.

Alors la jeune paysanne, qui s'était peu à peu rapprochée, s'écria d'un air naïf et confiant, le plus drôle du monde : Oui dà! Si Madame voulait, j'essayerais un peu. — Toi, Madeline! approche; nous le voulons bien, s'écrièrent ces dames en riant aux éclats.

La paysanne rejeta en riant aussi ses sabots de bois; elle avança son pied couvert d'un épais bas bleu, et s'écria avec une joie et une vanité enfantines : Voilà !

En effet, elle avait chaussé le petit soulier vert sur ses gros bas de laine.

C'est etonnant! dirent ces dames ; cette jeune fille a des pieds comme si elle n'avait jamais marché que sur des tapis de Sallandrouze! — Et Dieu sait! répliqua-t-elle en riant; ma plus belle jupe n'est pas si belle que ces tapis, et je n'ai garde de marcher dessus.

— Rendez-moi donc mon soulier, Madeline, dit madame de La Javy avec humeur; vous allez le salir. — Vous devriez plutôt l'envoyer au château vous chercher une autre chaussure, et lui laisser celle-ci pour danser les dimanches, dit une de ces dames.— Oui, cela serait d'un bel effet, des souliers verts et

des bas bleus! interrompit madame de La Javy avec un rire contraint; les gens du village se moqueraient d'elle!....

— Oh! certainement, Madame a bien raison, dit la paysanne avec une petite mine naïve, d'ailleurs ses souliers me seraient trop grands!

A ce mot je me mis à rire, sans songer que j'étais là incognito; toutes ces dames jetèrent un cri; Madeline s'avança résolument, écarta les branches des lilas, et me découvrit dans ma cachette.

— Oh! oh! fit-elle en me poussant légèrement, c'est un beau monsieur!

Ces dames se reprirent à rire de plus belle; mais madame de La Javy avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et elle ne riait que du bout des lèvres.

— Vous etiez donc là à nous épier, Monsieur? me dit-elle avec une gaieté contrainte; puis, se tournant vers Madeline, elle ajouta sèchement. Que faites-vous là? Est-ce ici votre place? Allez-vous-en!

Nous sommes rentrés au château; je donnais le bras à madame de la Javy. Pendant le reste de la journée, elle a été parfaitement aimable; par une sorte de convention tacite, il semblait que chacun évitait de reparler de ce qui s'était passé le matin. Le soir, en m'en allant, j'ai repris le chemin du parc; il faisait un beau clair de lune; on y voyait comme en plein jour. En passant devant les lilas, j'ai aperçu une femme assise sur le carré de gazon; c'était Madeline.

— Bonsoir, ma belle enfant, lui ai-je dit; seule ici, toute seule et si tard! Vous m'avez tout l'air

d'attendre quelque beau berger. — Nenni, Monsieur, m'a-t-elle répondu en se levant; vous voyez bien que je garde la Noire, cette pauvre Noire, qui me suit comme un chien. Ici, la Noire!

Une vache qui paissait près de là vint de notre côté; la jeune fille allant au-devant d'elle, lui mit ses deux bras sur la tête comme un joug; puis elle l'amena ainsi devant moi. Tu aurais fait un petit tableau de cela, Gustave. Figure-toi cette enfant appuyée au cou robuste de l'animal qu'elle caressait de ses deux petites mains, ce corps svelte et gracieux sous cet horrible jupon de laine, cette belle tête si riante, si fraîche, si jeune, et ces cheveux abondants qui s'échappaient de la petite coiffe d'indienne. J'ai dit bonsoir à Madeline, et je me suis éloigné. Cette nuit, j'ai mal dormi, et ce matin je t'écris tout ce qui m'a passé par la tête depuis hier. Il faut avoir confiance en ta patiente amitié pour te conter tous ces petits détails de la vie intime, toutes ces divagations de tête et de cœur.

A présent, tu es averti, tu sais que bientôt tu seras de noce, et probablement je ne t'écrirai plus que pour t'annoncer le jour heureux. Nous attendons M. de Savenay; une lettre datée de la Nouvelle-Orléans annonce son retour en France. J'habiterai les Charmilles jusqu'à l'époque de mon mariage; je ne retournerai à Paris que marié. Est-ce que tout ceci ne t'étonne pas, mon vieil ami de collége? Oui, nous sommes vieux, tout vieux; nous allons avoir des cheveux blancs. Adieu, Gustave. »

II

Paul repartit pour Savenay après avoir écrit cette longue lettre où, comme tous ceux qui font des confidences, il avait rapporté fort exactement les faits sans en déduire les conséquences véritables. En passant par l'avenue, il rencontra Louisot, l'un des valets de la ferme, qui courait après Madeline; la petite paysanne fuyait comme une biche. Tout à coup elle se retourna brusquement et dit avec un air de tête fier et résolu : Louisot, je te défends de me suivre! et elle s'en alla tranquillement, tandis que le rustre interdit restait là en murmurant : Diablesse, va!

Paul mit son cheval au pas pour l'attendre.

— Dis-moi, Louisot, lui demanda-t-il, quelle est cette petite fille? — C'est la fille à mamzelle Colette, répondit Louisot. — La fille à mamzelle Colette! qu'est-ce que ça veut dire? Et son père?

Le paysan haussa les épaules et dit en clignant de l'œil : Son père! qui le sait? Oh! c'est ça une histoire! elle n'a pas sa pareille dans les livres. — Conte-moi cela, Louisot. — Tout ce que j'en sais c'est par ouï-dire, parce que je n'ai que vingt-trois ans; mais c'est égal, la mère Frachot me l'a tout conté et elle le savait de la bonne source, ayant vu la chose de ses yeux. Vous saurez donc que mamzelle Colette était

la fille du père Pichon, le fermier d'ici, et qu'elle était jolie, jolie comme on ne peut pas plus, ce qui faisait qu'on l'appelait partout la belle Colette. Bonne sainte Vierge! il aurait peut-être mieux valu pour elle être laide comme le péché! Vous pensez bien qu'avec ce visage et les mille écus de dot que lui faisait le père Pichon, elle ne manquait pas de parti; mais elle riait avec tout le monde et elle ne se souciait de personne, comme Madeline. Pourtant ses parents voulaient l'établir, car elle approchait de ses vingt ans, et ils l'accordèrent avec Simon Toutel, un grand bel homme qui commençait dans le négoce des bestiaux. Vous comprenez bien ça, Monsieur?— Parfaitement. — M. le marquis de Savenay était pour lors au château, reprit le paysan, et si vous le connaissiez, il pourrait vous raconter cela encore mieux que moi; car le repas des fiançailles se fit dans la grande salle, et même il y assista; tout le monde s'en souvient; il avait un habit noir et tous ses rubans à la boutonnière; c'était un bel homme, à ce qu'on dit, et bien bon pour le pauvre monde: malheureusement il devait partir le surlendemain... — Après, après! interrompit Paul, vous perdez le fil de votre histoire, ami Louisot. — M'y voici. La belle Colette fut donc fiancée avec Simon Toutel qui en était amoureux et jaloux comme un tigre; mais bah! elle s'en gaussait, elle le faisait enrager avec ses airs gracieux pour tout le monde; si bien qu'il avait dit qu'aussitôt le mariage fait, il ne la mènerait plus à la danse ni nulle part. Voilà cependant qu'il lui vient une lettre et qu'il est obligé d'aller recueillir un

petit héritage dans son pays qui est à cent lieues d'ici. Le père Pichon décida que le mariage ne se ferait qu'à son retour, et Colette n'en parut ni bien aise, ni fâchée. A cette époque-là pourtant, chacun remarqua qu'elle était pâle et qu'elle n'allait plus à la danse. La mère Frachot ne sait pas au juste ce qui se passa alors; mais elle a vu une lettre que la mère Pichon écrivit à Simon Toutel, deux mois après son départ, et où elle lui disait : Revenez, il en est bien temps, Simon, ça pourrait faire des malheurs dans la maison si le père Pichon se doutait de quelque chose. Simon Toutel revint sans rien comprendre à cette lettre, et quand il arriva la mère Pichon vint tout de suite le trouver et lui dit en pleurant que, puisqu'il s'était passé de notaire et de curé, il fallait aller bien vite à la mairie : c'était clair, ça. Comprenez-vous, Monsieur?

— Eh! oui; continue. — Je vous laisse à penser ce que répondit Simon Toutel, lui qui n'avait rien comme ça sur la conscience. Il s'en alla comme un furieux à la ferme. Il trouva le père Pichon qui dînait, et Colette assise au coin du feu sous la cheminée. La mère Frachot était là par hasard; elle a tout vu, et elle dit que Simon Toutel entra avec son chapeau sur la tête, et qu'il alla droit à Colette en criant : Mamzelle, la mère Pichon vient de me parler.... mais qu'est-ce que vous avez dit là?... qu'est-ce que vous voulez dire?... Vous avez eu le front de me mettre en avant, et pourquoi?... Pour sauver votre honneur. Mais ce n'est pas moi qui l'ai taché, votre honneur, vous le savez bien... Je n'ai rien à voir dans

tout ce qui va arriver, rien du tout... — Ah çà! qu'est-ce qu'il veut donc dire, lui? demanda alors le père Pichon qui s'était levé d'un air en colère, et en toisant Simon Toutel des pieds à la tête avec ses gros yeux.—Rien! mon père, rien! dit Colette en se mettant entre eux les bras étendus; mais les forces lui manquèrent; elle tomba sur ses genoux. La mère Frachot dit qu'elle la crut morte; il fallut lui donner du vinaigre pour la faire revenir. La pauvre mère Pichon arriva comme sa fille reprenait connaissance. Elle avait couru de toutes ses forces après Simon Toutel; mais c'était trop tard. Le père Pichon avait pris son couteau; il pleurait, et il voulait tuer sa fille. Tous les gens de la ferme étaient accourus; on le retenait : sans cela il y aurait eu un malheur. Colette était à genoux; elle se cachait le visage et faisait des gémissements pitoyables. — Parle, parle donc, malheureuse! criait le père Pichon; dis quel est cet infâme, que j'aille le chercher, puisqu'il se cache!.... car il faut qu'il t'épouse, il le faut, sinon je le tue!... Son nom! dis-moi son nom!... — Mais Colette ne disait rien, et cela dura ainsi jusqu'au soir. Vous sentez que Simon Toutel n'était pas resté là. On enferma Colette dans sa chambre, et la pauvre mère Pichon essaya de toutes les manières de lui faire confesser la vérité; elle n'avouait jamais rien, elle ne faisait que pleurer. Simon Toutel se maria au bout d'un mois pour faire voir qu'il était consolé de tout cela, et on fit deux ou trois chansons dans le pays. Colette ne reparut plus; elle était toujours enfermée. Au bout de cinq ou six mois elle mit au

monde cette petite Madeline, et peu de temps après elle mourut. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le père et la mère Pichon gardèrent l'enfant. Cela ne leur porta pas bonheur; il y eut de mauvaises récoltes; le travail ne se faisait peut-être pas bien; bref, ils se ruinèrent, et ils moururent, ne laissant rien que des dettes. Heureusement les nouveaux fermiers sont de braves gens, ils ont gardé Madeline pour mener les vaches; elle a vingt écus de gage. C'est bien, ça, de leur part; car enfin l'enfant leur a coûté : ils l'ont prise à l'âge de dix ans, et elle n'en a guère que seize. La voilà, cette histoire.— Merci, Louisot.—Bonjour, Monsieur, dit le paysan en tirant son chapeau; je vas au foin, sauf votre respect; voilà les faucheurs qui sont déjà dans le pré.

Paul arriva tout pensif au château, il se serait volontiers dispensé de cette visite pour aller se promener seul dans le parc, à l'endroit où Madeline menait ses vaches; le souvenir de cette enfant le préoccupait. Madame de La Javy était seule; elle attendait Paul depuis une heure. En l'entendant venir, elle avait quitté précipitamment la fenêtre et baissé les rideaux.

—Mon Dieu! dit-elle avec un sourire boudeur et mignard, je croyais que vous ne viendriez pas aujourd'hui! — Pardon, répondit-il, j'ai été retenu bien malgré moi; une visite, des lettres à écrire... — Et une conversation de trois quarts d'heure dans l'avenue avec Louisot, le valet de ferme; mais vous faisiez donc un cours d'agriculture?—Eh! non, Madame, répondit Paul étourdiment; il me racontait l'histoire

de cette petite Madeline. — Ah ! ah ! fit dédaigneusement madame de La Javy, elle est donc fort intéressante? — Vous n'en avez rien entendu dire, Madame? — Non; mais je me figure ce que ce doit être : les amours champêtres d'une vachère et d'un valet de charrue. — Point du tout, Madame, cette enfant n'aime personne... — C'est fort intéressant à savoir, interrompit madame de La Javy avec ironie; mais vous me raconterez cela une autre fois. Je n'ai pas l'esprit tourné à l'idylle aujourd'hui.

Paul ne répondit rien: il alla s'asseoir devant la table et se mit à parcourir un album; madame de La Javy se plaça devant une glace, arrangea les nœuds de ruban bleu qui retenaient ses cheveux blonds, s'impatienta tout haut contre sa levrette, contre le temps, contre Paul lui-même; mais il ne releva pas la tête. Alors elle sonna.

— Avertissez mademoiselle Leblanc, dit-elle au domestique.

Un moment après, mademoiselle Leblanc entra. C'était une de ces pauvres filles qui ont passé trente ans et auxquelles il ne reste plus que les ruines d'une beauté parfaite; ses traits étaient flétris, creusés par une extrême maigreur; elle avait une physionomie douce et malheureuse, un maintien modeste et ce qu'on appelle l'air comme il faut. Depuis longtemps elle vivait près de madame de La Javy, dans cette situation équivoque qui n'est ni l'indépendance ni la domesticité; elle était demoiselle de compagnie.

— Mademoiselle Leblanc, je voudrais faire de la musique, dit madame de La Javy; vous allez m'accompagner, n'est-ce pas?

Mademoiselle Leblanc connaissait cette façon d'intimer un ordre auquel il fallait sur-le-champ obéir; elle avança les tabourets, ouvrit le piano et prépara les partitions.

— Mon Dieu! ce n'est pas cela! dit madame de La Javy avec impatience : voyons des romances.

Mais le piano n'était pas d'accord, mademoiselle Leblanc accompagnait sans expression, et Paul n'avait pas l'air d'écouter.

— Assez, assez de musique pour aujourd'hui, dit madame de La Javy en tâchant de dissimuler son dépit et sa mauvaise humeur. Mademoiselle Leblanc, voulez-vous nous lire quelque chose? Nous avons là les journaux, les revues de cette semaine; voyons.

Et mademoiselle Leblanc se mit à lire. Au bout d'un quart d'heure, Paul se leva, fit un tour dans le salon et sortit. Madame de La Javy n'essaya pas de le retenir. Un moment après, elle dit à sa demoiselle de compagnie : Je vous remercie, mademoiselle Leblanc; vous pouvez monter dans votre chambre; je n'ai plus besoin de vous.

Quand elle fut seule, elle se mit devant une glace et se regarda longtemps avec une sorte de frayeur et de découragement. Elle était encore belle, pourtant, mais pas si belle qu'autrefois, et elle se dit, dans l'amertume profonde de son cœur : Est-ce que j'ai vieilli! Puis elle s'assit et fondit en larmes. Paul rentra en ce moment.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, qu'avez-vous, qu'avez-vous donc? Qu'est-ce qui vous afflige ainsi?

Elle ne pouvait certainement pas l'avouer.

— J'ai du chagrin, répondit-elle en se couvrant la figure de son mouchoir; vous me boudez. — Allons donc! vous êtes...

Il allait dire : Vous êtes un enfant! Mais il sentit que cela avait l'air d'une impertinence, et il s'arrêta court.

— Je suis une folle, n'est-ce pas? dit madame de La Javy en lui tendant la main; c'est vrai peut-être; mais que voulez-vous! je vous aime! — Et moi aussi, Nanine, je vous aime, répondit-il en baisant la main qu'elle lui abandonnait.

La paix fut ainsi faite. Un moment après il vint du monde, et le reste de la journée s'écoula fort paisiblement.

Mais c'en était fait, Paul en était décidément aux regrets, et il considérait l'avenir avec une sorte d'effroi. Vingt fois le jour, il se faisait à lui-même cette question : Qui sait quel âge a madame de La Javy? Et, comme il ne pouvait se dissimuler qu'elle avait quelques années de plus que lui, il se trouvait tout-à-fait ridicule. — Si elle était ma maîtresse, se disait-il, cela ne serait rien; mais ma femme! Une femme qui dans dix ans sera tout-à-fait vieille, tandis que moi!... Aussi, où diable ai-je été chercher une veuve! Nanine est belle; mais y a-t-il quelque chose de comparable à la grâce, aux charmes d'une jeune fille! Qu'est-ce qui vaut ces formes juvéniles, cette fraîcheur de seize ans! Tous les artifices du goût et de l'élégance, tous les prodiges de la coquetterie n'en approchent pas.

Le résultat de ces réflexions fut un refroidissement involontaire et très-marqué dans les relations de Paul

avec madame de La Javy. Elle en éprouva une vive douleur et une sourde colère ; mais comme toutes les femmes dont le cœur en est à son dernier enjeu, elle n'abondonna pas la partie. Elle savait bien que des plaintes, des reproches, ne ranimeraient pas cet amour qui s'éteignait ; elle craignait de donner un prétexte de rupture à cet homme qu'elle allait épouser, et elle dissimula ses larmes. Paul la trouvait toujours calme, affectueuse, point du tout exigeante. Elle ne lui demandait compte ni de ses froideurs, ni de ses inégalités, et il finit par convenir avec lui-même que, du moins, madame de La Javy avait un cœur indulgent et un charmant caractère.

Cependant il ne pouvait chasser de son esprit certaines idées, et malgré lui, il faisait souvent une comparaison bizarre : il s'appliquait à établir un système de compensation entre la petite paysanne mal vêtue, aux mains rudes, au teint hâlé, et la grande dame élégante, habillée avec tant de goût, et dont le teint délicat n'avait jamais affronté le soleil. Mais il en venait toujours à cette conclusion, que quelques soins et un peu de toilette ajouteraient sur-le-champ ce qui manquait à la beauté de Madeline, et que toutes les ressources de la plus habile coquetterie ne pourraient pas remettre en sa fleur celle de madame de La Javy.

Paul ne cherchait pas Madeline, mais il la rencontrait souvent, et toujours il lui adressait quelques mots en passant ; elle s'était ainsi habituée à le voir. Une fois, il la trouva dans le parc, assise au pied d'un arbre, avec un livre ouvert sur ses genoux.

—Comment, vous savez lire? dit-il un peu étonné. — Oui dà! répondit-elle d'un petit air glorieux, et écrire, et compter aussi; la mère Pichon m'a envoyée à l'école quand j'étais petite. — Cela ne vous sert pas à grand'chose à présent? — Si fait, cela m'amuse. — Ah! ah! — Quand j'ai filé tout le lin de ma quenouille, en gardant les vaches; quand je me suis fait de beaux bouquets de violettes et de muguet, je me mets à l'ombre sous un arbre et je lis. — Et qui donc vous donne des livres? — Ah! c'est une personne bien bonne et que j'aime bien, c'est mademoiselle Leblanc.

Paul prit sans rien dire le volume que tenait la petite vachère : c'était Robinson Crusoé.

— Et cette lecture vous plaît? demanda-t-il. — Oh! oui, oui, Monsieur! Que je serais heureuse, si je pouvais, comme cela, aller dans une île, avoir une petite cabane sous de grands arbres, et un troupeau de chèvres! —Il me semble qu'il y a mieux que cela ici. — Oui; mais ce n'est pas à moi, répondit-elle. — Ainsi, vous consentiriez à passer votre vie toute seule? — Oui, répondit-elle sans hésiter; oui, si le malheur faisait que la mère Panou mourût. — La mère Panou! Qui est-ce que la mère Panou? — C'est la fermière d'ici, une bien brave femme.— Celle qui vous donne vingt écus de gages? — Oui, Monsieur, répondit simplement Madeline, et en vérité, je ne les gagne pas; mais la mère Panou dit que c'est pour m'aider à faire mon trousseau.—Ah! ah! vous vous mariez donc? — Est-ce que j'ai un amoureux? repondit-elle en secouant la tête. — Si vous voulez les

écouter, vous n'en manquerez pas; il y a d'abord M. Louisot. — Ni lui, ni un autre! répliqua-t-elle vivement et avec une décision qui annonçait quelque arrière-pensée; d'amoureux, de mari, je n'en veux point! — Eh! pourquoi? dit Paul d'un air surpris et incrédule. — Pourquoi!..... elle hésita un moment, en cherchant comment exprimer sa pensée; puis elle reprit d'une voix plus basse et avec une légère rougeur : Parce que je n'ai ni père, ni mère, et qu'un homme pourrait me le reprocher quand je serais sa femme.

A ces mots elle s'éloigna lentement, et Paul fit un grand tour dans le parc avant d'arriver au château. Ce jour-là, chacun remarqua qu'il était préoccupé et qu'il répondait d'un air contraint aux prévenances de madame de La Javy. Pourtant, leur mariage était toujours une chose arrêtée, et l'on continuait à s'occuper de cette foule d'arrangements qui précèdent le grand jour. On attendait, d'une semaine à l'autre, M. de Savenay.

Un soir, Paul venait de quitter madame de La Javy, et selon son habitude il traversait le parc pour aller rejoindre son domestique, qui l'attendait avec les chevaux à la petite porte. En passant près d'une haie, il entendit de l'autre côté des sanglots étouffés, de profonds soupirs, comme ceux d'un cœur oppressé par quelque affreuse douleur. Il s'avança vivement pour voir qui pleurait ainsi : c'était Madeline.

Elle était assise par terre, les coudes sur ses genoux, le visage caché dans ses mains.

— Mon enfant, que vous est-il donc arrivé? s'é-

cria-t-il. — Vous ne savez donc pas le malheur? dit-elle en sanglotant; la pauvre mère Panou... — Eh bien? — Elle vient de mourir... il y a peut-être une heure... pas davantage... et ce matin elle se portait bien. ... Le mal l'a tuée comme un coup de tonnerre! — Une apoplexie! — Oui, le médecin a dit que c'était cela..... et il n'a rien fait!..... Quand il est venu du village, tout était déjà fini!..... Oh! mon Dieu! mon Dieu! demain on enterrera la mère Panou!

Paul s'assit près de la petite paysanne; ces plaintes, cette douleur profonde et vraie le touchait au cœur; il avait des larmes dans les yeux.

— Mon enfant, dit-il doucement, ne pleurez pas comme cela, songez que la mère Panou est à présent avec le bon Dieu, puisqu'elle était une si brave femme.—Mais je ne la verrai plus! s'écria Madeline.

Et elle se remit à pleurer.

Il y eut un long silence; puis Paul reprit : Il faut rentrer à la ferme, mon enfant. — Oh! non, non, s'écria-t-elle, cela me ferait trop de peine! La mère Panou est là... sur son lit... toute blême... Quand je l'ai vue comme ça, il m'a pris comme un serrement de cœur..... je ne pouvais pas pleurer..... ça m'étouffait..... — Mais vous ne pouvez pas rester ici, seule, toute la nuit! vous aurez peur, vous aurez froid. Voyez comme la rosée tombe. — Non, non, je n'ai pas peur, je n'ai pas froid, dit-elle en ramenant ses petits pieds sous sa jupe et en baissant la tête dans l'attitude d'un morne désespoir.

Paul insista encore pour la reconduire à la ferme; mais elle s'y refusa avec l'obstination d'une douleur

qui redoute tout ce qui peut l'accroître. Alors Paul alla dire à son domestique de l'attendre à cent pas de la petite porte du parc, sur le chemin des Charmilles; puis il revint s'asseoir à côté de Madeline.

— Je vais rester encore un peu avec vous, dit-il; puis, quand vous serez plus tranquille, je m'en irai. — Ah! Monsieur, vous avez bon cœur! s'écria Madeline; je ne suis qu'une pauvre fille; mais, allez, je n'oublierai jamais que, quand j'avais tant de peine, vous avez voulu me consoler.

Paul la regardait tandis qu'elle lui parlait ainsi; jamais il n'avait vu une telle beauté d'expression dans une tête de femme. La lune qui venait de se lever éclairait en plein le visage de Madeline et adoucissait les reflets bruns de sa peau; ses grands yeux brillaient à travers un globe de larmes qui roulaient lentement sur ses joues, et de temps en temps elle les essuyait avec une mèche de ses longs cheveux. Ce désordre, cet élan de douleur donnait à sa physionomie un caractère indicible. Peu à peu cependant son désespoir fit place à l'abattement; elle devint plus tranquille et elle se mit à rappeler avec un profond attendrissement les vertus de la mère Panou.

— Elle avait toujours la main ouverte pour les pauvres, disait-elle; elle travaillait depuis l'aube jusqu'au soir; quand je faisais mal, elle ne me reprenait pas avec des paroles dures; j'étais comme sa fille..... Je l'aimais tant! Ah! si Dieu avait voulu me prendre à sa place, je serais morte de bon cœur...— Est-ce qu'elle laisse des enfants? demanda Paul. — Oui, Monsieur, une fille et un gendre; mais...

Elle secoua tristement la tête.

— Est-ce que vous ne resterez pas avec eux? — Non, répondit-elle.—Et alors où voulez-vous aller? — Je n'y ai pas encore songé. — Et cela ne vous inquiète pas? — Pourquoi? dit-elle étonnée, est-ce qu'on ne gagne pas toujours son pain en travaillant? — Si jeune, toute seule au monde, vous serez perdue si vous ne rencontrez pas toujours d'honnêtes gens. — Non, non, Monsieur, répondit-elle avec confiance; je suis une honnête fille et je ne crains rien: personne n'aura le cœur de me faire du mal.

Paul ne songeait pas à s'en aller; il ne savait ce qui se passait en lui. Quelque habitué qu'il fût à analyser ses impressions, il ne pouvait se rendre compte des sentiments que lui inspirait cette jeune fille. C'était tout à la fois de la pitié, une secrète admiration, un tendre intérêt, une sorte de respect. Il ne vint pas une seule fois à sa pensée de profiter de cette situation pour essayer de faire naître au cœur de Madeline quelque chose pour lui. Il ne lui dit pas qu'elle était belle et qu'il était heureux près d'elle, dans le silence de cette nuit sereine et douce, à l'abri de cette haie d'aubépine qui secouait autour d'eux ses parfums. La jeune fille ne songeait pas à lui dire de partir; elle lui parlait toujours avec effusion, elle pleurait, elle se laissait aller à toutes ces alternatives de déchirements et de repos auxquelles sont sujettes les grandes douleurs. La nuit entière passa ainsi; quand l'aube parut, Paul se leva et tendit une main à Madeline, qui sans hésiter avança la sienne.

— Ma chère enfant, dit-il, voici le jour. Il faut

aller au château maintenant, si vous ne voulez pas rentrer tout de suite à la ferme. Bientôt les gens seront levés ; vous irez trouver mademoiselle Leblanc, qui est bonne pour vous, et elle vous gardera jusqu'à ce que tout soit fini. N'est-ce pas, Madeline, que vous n'allez pas rester toute seule ici à vous désespérer, que vous allez faire ce que je vous dis?

Elle fit signe que oui, et, pressant la main de Paul sur son front, elle dit : Le bon Dieu vous bénira, Monsieur, parce que vous êtes bien bon!

III

PAUL A GUSTAVE.

Aux Charmilles, 1er juin 18...

Tu avais encore raison, Gustave, ce mariage ne se fera pas. Tu l'as deviné, j'aime Madeline ; je l'aime avec tendresse, avec jalousie, avec passion, comme je n'ai jamais aimé aucune femme ; car elle ne ressemble à aucune de celles que j'ai jusqu'ici rencontrées. Je t'ai écrit, le lendemain de cette nuit que je passai tout entière dans le parc avec elle. Depuis... mais comprendrais-tu tout ce que je vais te dire? C'est que je... c'est bien étrange, c'est que je suis fou! Le lendemain, en retournant à Savenay, je n'avais qu'une volonté, c'était de revoir Madeline ; je la cherchai dans le parc, près de cette haie où

nous avions passé la nuit ensemble; elle n'y était pas, et j'en eus autant de douleur et de peine que si elle eût manqué à un rendez-vous promis. Il fallut entrer au château, aller trouver madame de La Javy qui m'attendait peut-être depuis deux heures. Elle me reçut comme toujours; elle me tendit la main; elle me dit avec tendresse, et sans la moindre nuance d'humeur, que j'avais bien tardé, et qu'elle était inquiète. Moi, je me sentais confus, et j'avais comme un remords. J'essayai de répondre à cet accueil, d'être à mon tour affectueux, empressé, mais je fus pris aussitôt d'une tristesse affreuse, d'un mortel découragement, d'une sorte de dédain pour tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais. La grâce de madame de La Javy me semblait de l'affeterie, son sourire une grimace, son parler un jargon vide et prétentieux. Je trouvai tout mal en elle, tout, jusqu'à ses cheveux, dans lesquels elle met de la poudre blonde pour en rendre les boucles plus légères, il y a cependant un mois que je trouvais cela charmant. J'étais maussade, ennuyé, et je ne suis sorti de cet état qu'à l'aspect de mademoiselle Leblanc, tu sais, cette pauvre demoiselle qui tient compagnie à madame de La Javy quand elle s'ennuie. Tous mes empressements ont été pour elle, et cela a dû paraître fort étrange. Madame de La Javy n'a pu en concevoir aucune jalousie; cependant la demoiselle de compagnie n'a plus, littéralement parlant, que l'ombre de sa beauté; et puis elle a l'air si triste, si humble, si souffrant; on s'intéresse à une femme comme ça, mais on ne l'aime pas. Je sus par elle que Made-

line allait rester au château; qu'on lui avait trouvé un emploi à la basse-cour. — A la basse-cour! m'écriai-je avec un étonnement qui dut paraître risible à la bonne mademoiselle Leblanc. — Mais oui, me répondit-elle avec simplicité, il n'y a pas eu moyen de la placer dans les cuisines.

J'éprouvais une indignation, une rage que je ne saurais exprimer, et qu'il fallait bien taire, sous peine de passer pour un fou ridicule.

Le soir je cherchai Madeline, je la cherchai encore le lendemain, toujours sans succès; enfin, le matin du troisième jour, je la rencontrai dans le parc. Elle était en deuil, avec une petite jupe noire et une coiffe noire serrée sous le menton. Cet habit eût enlaidi toute autre femme; mais ses traits sont si purs, si délicats, l'ovale de son visage est si parfait, que rien ne peut diminuer sa beauté. Elle fut contente en me voyant. Je ne sais ce que je lui dis; mais je lui parlai avec respect, avec tendresse, comme on parle quand on a dans le cœur un sentiment véritable. Il fallut la quitter enfin et aller trouver cette femme que je n'aime plus, que je n'ai jamais aimée; c'était un supplice!

Le lendemain, presque tous les jours suivants, je revis Madeline. Si tu savais comme cette enfant est bien douée! quel esprit fin et naïf, quelle belle intelligence! quelle âme élevée. Tous les nobles sentiments sont innés chez elle, et, malgré son ignorance, elle a les idées les plus justes sur ce monde qu'elle voit de si loin; mais il y a aussi en elle le germe de passions ardentes, profondes..., le cœur de cette

femme sera dévoué, fidèle jusqu'à la mort, à son premier amour. Un soir, c'était avant-hier, je rencontrai Madeline plus loin que de coutume, près de la petite porte du parc : elle était là, assise sur le gazon, ses vaches paissaient devant elle; Pacha, mon levrier, était déjà venu se coucher à ses pieds, et elle le flattait de ses deux petites mains.

La nuit était sereine, mais sans clair de lune; cette demi-obscurité redoublait le frisson de bonheur et d'amour qui parcourt mon être quand j'approche de Madeline. Je m'assis près d'elle, mon cœur battait violemment; je ne distinguais pas ses traits, mais j'entendais sa respiration précipitée; il me sembla qu'elle était émue comme moi. Je lui pris la main et je lui dis en la mettant sur mon cœur : Madeline, ma chère Madeline! Elle ne me répondit rien et ne retira pas sa main; il y eut un moment de silence; puis, je dis en me penchant vers elle : Madeline, je vous aime! alors je m'aperçus qu'elle pleurait.

— Ah! seigneur mon Dieu! ayez pitié de moi, murmura-t-elle.

Je la pris dans mes bras, je la serrai contre ma poitrine, je baisai ses cheveux.

— Ah! Monsieur, Monsieur! dit-elle d'une voix plaintive, vous ne voudrez pas perdre une pauvre fille! — Ecoute, lui dis-je en la retenant toujours dans mes bras et en appuyant ma tête sur son épaule, je jure sur mon honneur que tu n'as rien à craindre de moi, rien. Je t'aime et je ne veux pas faire de toi ma maîtresse; non, je ne le veux pas. Ce que je veux,

je n'en sais rien... Je t'aime, voilà tout ce que je peux dire à présent.

Elle se rejeta en arrière et dit avec une sorte d'indignation : Vous allez épouser madame! — Non, je ne l'épouserai pas, lui répondis-je; ce mariage n'est plus possible à présent.

Elle laissa aller sa tête sur ma poitrine avec un long soupir et dit d'une voix entrecoupée : Monsieur de Chameroy, vous dites que vous êtes un honnête homme. Eh bien! il faut le prouver, il faut vous en aller à Paris dès demain.

Alors, s'animant par degrés, elle me parla de ma position, de mes devoirs, des siens, avec des expressions si vives, si vraies, si touchantes, que je ne savais quelle raison lui opposer. Je n'avais que mon amour; mais c'était assez puisqu'elle m'aimait. Je finis par lui faire promettre que rien ne serait changé entre nous, que nous nous reverrions souvent. Je la quittai, et je te jure, Gustave, que cette enfant que j'aime, dont je suis aimé, qui était à ma merci, est sortie de cet entretien sans que mes lèvres aient seulement glissé de ses cheveux à son front.

Le lendemain, c'était hier, je revins à Savenay de bonne heure; je voulais trouver madame de La Javy seule; je voulais lui avouer mon amour sans lui dire qui j'aimais, et me mettre à sa merci pour tout le reste. Elle était dans sa chambre, et, en m'apercevant, elle s'écria avec son éternel sourire : C'est vous, mon cher Paul! si matin! quelle aimable surprise!

Puis elle me fit un geste mignard et se rassit en

étalant sa robe. Il me sembla que c'était absolument comme une première scène des vaudevilles du Gymnase, et je restai là déconcerté comme un débutant qui ne sait pas bien son rôle.

— Mais, qu'avez-vous donc? grand Dieu, reprit madame de La Javy du même air enjoué; je vous trouve une physionomie étrange.

— C'est que je viens vous faire des aveux, des aveux pénibles, lui répondis-je en reprenant courage. Et aussitôt je lui dis tout d'un trait ce qui se passait dans mon cœur depuis tantôt un mois. Dès les premiers mots, madame de La Javy était devenue très-pâle. Elle me laissa achever sans m'interrompre; et après un moment de silence elle me dit : Vous n'avez oublié qu'une chose, c'est de me dire à quand votre mariage, et qui vous allez épouser... — Il n'est pas question de mariage, répliquai-je un peu confus. — Ah! ah! — J'ai dû vous avouer les dispositions de mon cœur; il n'était pas loyal de me taire avec vous; mais je ne puis vous confier un nom qui est le secret d'une autre. — Je n'insiste pas, dit-elle en affectant un grand calme, mais je voyais bien, au frémissement de ses lèvres, à l'alteration de sa voix, qu'elle était violemment émue, et je sentais un remords du mal que je lui faisais. — Monsieur de Chameroy, reprit-elle après avoir réfléchi un moment, vous comprenez que tout projet de mariage est maintenant rompu entre nous; mais il me semble que nous ne devons pas, pour cela, cesser de nous voir; je veux rester votre amie. Vous reviendrez chez moi tous les jours comme par le passé, et d'abord

nous ne dirons rien de notre rupture; puis peu à peu, ce qui avait été renvoyé se trouvera définitivement rompu, et tout sera dit.

Cette fois, je baisai, avec une véritable tendresse, la main que me donnait madame de La Javy. Je l'assurai de mon amitié, de mon dévouement; j'étais si content d'elle!

— A demain, me dit-elle en se levant; aujourd'hui, je vous congédie; allez à vos amours.

Et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Vois-tu, j'avais été injuste à son égard; d'abord j'avais cru qu'elle était susceptible, jalouse; comme je me trompais! Elle est douce, raisonnable, charmante. C'est étrange pourtant qu'elle ait pris la chose ainsi, qu'elle n'ait pas manifesté plus de dépit, de curiosité! Cette femme a certainement un grand empire sur elle-même; car, vois-tu, il est impossible qu'elle ait vu rompre ainsi notre projet d'union sans une vive douleur. Elle m'aimait! Est-ce par fierté ou par dévouement qu'elle se sacrifie ainsi?

A présent, je ne sais..... non, je ne sais rien, si ce n'est que j'aime Madeline..... J'ai besoin de tes conseils, Gustave; il faut me venir trouver aux Charmilles, et je te ferai voir cette enfant. Serait-ce donc une si grande folie?..... Je suis riche, maître de mes actions; peu m'importe d'épouser une femme sans fortune. Adieu, Gustave, point de réponse à cette lettre! Je t'attends.

IV

Deux jours plus tard, madame de La Javy avait découvert que Paul rencontrait Madeline dans le parc, et qu'ils avaient ensemble de longs entretiens. Quand elle vit que c'était cette petite paysanne qui lui avait ôté l'amour de M. de Chameroy, elle en ressentit la plus profonde humiliation, la plus cruelle jalousie dont un cœur de femme soit susceptible. D'abord elle pleura; ensuite elle songea aux moyens d'humilier, d'écraser sa rivale, et de ramener son amant. Au premier abord, cela ne paraissait pas difficile. Madame de La Javy calcula qu'il fallait dissimuler avec Paul, et attaquer Madeline par tous les côtés de sa position si humble et si dépendante.

Le lendemain matin, madame de La Javy descendit au jardin. Ordinairement elle ne parlait pas à Madeline qu'elle rencontrait parfois sur son chemin; la petite paysanne était ce jour-là dans les allées, le râteau à la main, et elle travaillait sous les ordres du jardinier, en attendant l'heure de conduire les vaches au pré. Madame de La Javy la regarda un moment de loin et sourit avec un morne dédain; mais au fond de son âme bouillonnait une âpre jalousie, un regret douloureux : cette petite paysanne, mal vêtue, soumise à de vulgaires travaux, lui faisait envie; elle avait seize ans!

Madame de La Javy alla s'asseoir au fond du jardin, après avoir ordonné en passant à Madeline de lui faire un bouquet. Un moment après, la petite paysanne accourut avec une touffe de fleurs à la main : C'est bien ! dit sèchement madame de La Javy : mettez-les là. Il faut que je vous parle.

Madeline fit un pas en arrière et devint tremblante. Ecoutez, continua madame de La Javy avec sévérité; je n'aime pas avoir dans ma maison des filles d'une mauvaise conduite. On m'a rapporté bien des choses qui ne sont pas à votre honneur; vous savez ce que je veux dire. Vous êtes la maîtresse de M. de Chameroy...

— Oh ! oh ! Madame ! s'écria Madeline éperdue. — Ne m'interrompez pas ! reprit madame de La Javy; je sais que vous êtes la maîtresse de M. de Chameroy, qu'il vous a perdue déjà. Mais vous voulez donc finir comme votre mère?... Elle, du moins, avait pour amants des hommes de sa condition; elle pouvait espérer que celui qui l'avait séduite prendrait la place de son fiancé; il l'abandonna pourtant, et elle n'a jamais osé avouer seulement son nom..... Et vous croyez peut-être que M. de Chameroy vous traitera autrement? Mais vous êtes folle ! regardez ce qu'il est et ce que vous êtes !

Madeline était tombée à genoux sur le gazon; elle cachait son visage dans ses mains, et fondait en larmes.

— Si vous aviez de la religion, de l'honneur, vous comprendriez tout cela, et vous n'auriez pas fait ce que vous avez fait, continua impitoyablement ma-

dame de La Javy ; mais la vanité vous a perdue. M. de Chameroy a eu un caprice pour vous, et vous vous êtes abandonnée à lui ; pensez-vous vous en faire aimer davantage ainsi ? Allez ! au fond de son âme il vous méprise !

A ce mot Madeline leva la tête.

— Non, non, Madame ! s'écria-t-elle avec énergie ; il ne me méprise pas ! je n'ai rien fait pour qu'on me méprise ! J'ai eu tort, c'est vrai, de parler avec M. de Chameroy, de l'écouter quand il m'a dit qu'il m'aimait, de l'aimer, moi aussi !... Mais pourtant je suis une honnête fille, Madame ! — Qui le croirait, si on savait vos rendez-vous ? répliqua madame de La Javy en haussant les épaules. — Oui, c'est mal ce que j'ai fait, dit Madeline en pleurant ; mais, je le jure devant le bon Dieu qui m'entend, je ne mérite pas qu'on me méprise ! Je ne savais pas... Vous, Madame, vous ne seriez pas tombée en faute comme moi, parce que vous avez de l'expérience... mais une pauvre fille !... Je n'ai que seize ans ; à seize ans on n'est pas sage et avisée comme à votre âge...

Madame de La Javy avait rougi ; sans le savoir, cette enfant venait de lui rendre en une parole toutes les humiliations qu'elle-même avait subies depuis qu'elle était là, tremblante et prosternée.

Il y eut un silence, puis madame de La Javy reprit froidement : Il faut que tout cela finisse. Il y a un moyen ; malgré votre conduite, je veux faire quelque chose pour vous : allez trouver mademoiselle Leblanc, elle vous le dira. Mais souvenez-vous bien qu'avant tout je veux que vous ne parliez de rien à M. de Cha-

meroy, de rien absolument. Je connaîtrai ainsi la vérité; je verrai si vous n'avez pas menti en me disant que vous n'êtes pas encore sa maîtresse. Allez!

Madeline se releva lentement et dit avec soumission : Le bon Dieu me punit!

La bonne mademoiselle Leblanc avait été avertie par madame de La Javy ; quand la jeune fille frappa timidement à la porte de sa petite chambre, elle accourut et dit en la prenant par la main : Entre, entre, Madeline. Ah! pauvre enfant, qu'as-tu fait! Madame sait tout, et elle ne te pardonnera pas! Mais ne savais-tu pas qu'elle doit se marier avec M. de Chameroy? — Je le savais, et cela me faisait bien du chagrin, répondit ingénument Madeline; ah! mademoiselle Leblanc, je ne suis pas si coupable qu'on vous l'a dit peut-être. Si vous saviez comme Madame m'a parlé d'une façon méprisante!... Comme elle me regardait!... J'aurais dû lui raconter tout ce qui s'était passé... mais son air m'empêchait, je ne pouvais rien dire... J'avais le cœur fermé... Je vous confesserai tout, à vous..

Alors elle lui avoua avec une entière sincérité ses relations avec M. de Chameroy, et comment il avait renoncé à son mariage avec madame de La Javy.

Pendant ce récit, mademoiselle Leblanc secouait la tête d'un air consterné.

—Ma pauvre enfant, dit-elle, la plus malheureuse dans tout ceci ce sera toi! Si tu savais ce que c'est d'aimer un homme au-dessus de soi, un homme qui ne peut vous épouser! M. de Chameroy t'aime à présent, et il a rompu pour toi son mariage; mais

dans un an, plus tôt peut-être, il en aura du regret... Vois-tu, il faut prendre une bonne résolution, et renoncer à lui... — Je le vois bien! dit Madeline en pleurant. — Mais Madame ne croira pas que tu y renonces, si tu ne fais pas tout ce qu'elle veut.

— Je le ferai.—Elle me l'a dit ce matin, ce qu'elle veut : elle veut te donner une dot et te faire épouser Louisot...— Oh! non, non! interrompit Madeline avec effroi, non, cela n'est pas possible... Je ne serai jamais la femme de Louisot ni de personne. Oh! que je suis malheureuse! Mon Dieu, faites-moi mourir!... — Ecoute, reprit mademoiselle Leblanc en pleurant avec elle, si tu n'épouses pas Louisot, tu deviendras infailliblement la maîtresse de M. de Chameroy, et alors tu seras encore plus malheureuse. Je sais ce qu'on souffre ainsi... Madeline, quand j'avais seize ans, j'étais belle comme toi, j'étais pauvre et abandonnée en ce monde comme toi, et je fus aimée par un homme d'une autre condition que la mienne, par un homme noble, riche comme M. de Chameroy. Je l'aimai aussi. et... je devins sa maîtresse... oui, que Dieu me pardonne! J'ai assez pleuré cette faute!... Pendant trois mois je fus heureuse... trois mois de bonheur dans toute ma vie! puis M. de Savenay partit!... — M. de Savenay ! le père de Madame! s'écria Madeline.—Tais-toi! tais-toi! interrompit mademoiselle Leblanc en lui mettant la main sur la bouche, son nom m'est échappé!... C'est un secret, Madeline! Tu n'en diras jamais rien! il n'y a que madame de La Javy au monde qui le sache. — Madame de La Javy, mon Dieu! — Oui, et elle en a bien abusé, dit

mèrement mademoiselle Leblanc; va, j'ai été bien malheureuse!... Crois-moi, reprit-elle après un silence, épouse Louisot. — J'aime mieux mourir! répondit Madeline en sanglotant.

Mademoiselle Leblanc laissa ce flot de larmes s'épuiser; puis elle embrassa la jeune fille et lui dit doucement : Eh bien! puisque tu ne veux pas épouser Louisot, dis-moi ce que tu veux faire. — Tout ce que vous me commanderez. Je ne parlerai plus à M. de Chameroy, je n'irai plus dans le parc ni au jardin, ni dans les endroits où je peux le rencontrer. On me donnera de l'ouvrage, et je filerai tout le jour, enfermée dans ma chambre; je ferai tout ce que vous voudrez, tout! mais je n'épouserai pas Louisot.

Rien ne put vaincre cette résolution de Madeline; elle ne répondit plus que par des larmes aux raisonnements et aux instances de mademoiselle Leblanc. Lorsque madame de La Javy apprit cela, elle se contenta de répondre : C'est bien. Mademoiselle Leblanc, vous mettrez cette fille dans une chambre des combles, et vous la surveillerez. On ne peut certainement pas la marier malgré elle!

Le même jour, madame de La Javy annonça qu'elle allait donner une série de fêtes auxquelles tous les châteaux voisins seraient conviés. On devait avoir bal et comédie, de la musique sur l'eau, des danses dans le parc, et même des tableaux animés. Madame de La Javy avait vu ce dernier divertissement en Allemagne, et elle prétendait à la gloire de l'importer en France. Pendant toute la soirée, il ne fut question que de cela. Paul se prêtait avec empressement

à tous ces projets; il prit d'avance ses rôles, et fut d'un entrain que tout le monde remarqua : pourtant il avait les yeux sur la pendule, et quand dix heures sonnèrent, il partit.

—Bonsoir, dit madame de La Javy en lui barrant le passage d'un air riant; ne vous pressez pas, je crois que Dominique n'a pas encore amené les chevaux.—Il m'attend à la petite porte; je vais traverser le parc à pied, répondit Paul d'un air indifférent, le temps est superbe.—Oui, va, va, murmura madame de La Javy, tu n'y trouveras personne!

V

PAUL A GUSTAVE.

« Je t'attendais, et tu n'es pas venu; j'ai besoin de toi, pourtant. Gustave, je suis l'homme du monde le plus malheureux! je crois que je deviens fou! Depuis une semaine je n'ai pas vu Madeline! Elle est au château, cependant; je le sais, j'en suis sûr, les domestiques l'ont dit à Dominique; mais elle ne quitte pas sa chambre, une chambre tout en haut de la maison, où il est impossible d'arriver sans être rencontré par dix personnes. Je voulais lui écrire, je ne l'ai pas fait... Si on venait à le savoir! je serais ridicule... Ah! je suis bien malheureux, et j'en rougis, je suis jaloux! C'est un mot de madame de La Javy qui m'a jeté dans l'âme ce doute cruel. Hier, elle a dit devant

moi à une de ses femmes : Louisot, le garçon de ferme, était ce matin dans l'escalier. D'où venait-il? Je n'entends pas que ces gens-là rayent les parquets du château avec leurs souliers ferrés. — Madame n'a qu'à le lui faire signifier, a répondu la camériste avec un malin sourire; cela contrariera peut-être la femme de chambre que vient de prendre mademoiselle Leblanc, Madeline la vachère. — Allons, taisez-vous, Juliette, a dit madame de La Javy en riant.

Ainsi Louisot monte dans sa chambre; elle parle à ce rustre... Qui sait? peut-être se sont-ils aimés quand elle était à la ferme... Je serais le rival malheureux de Louisot! il faut avouer que ce serait là un plaisant rôle!

On prépare ici des bals, des comédies, des tableaux animés, que sais-je! madame de La Javy a invité beaucoup de monde; c'est bientôt sa fête, et, ce jour-là, il y aura grand spectacle. Mais je ne verrai peut-être pas tout cela : il est possible que je quitte la campagne, que je retourne à Paris... J'y retournerai si je ne puis voir Madeline, si elle continue à me fuir.

J'oubliais de te dire que M. de Savenay est arrivé hier. C'est un beau vieillard. Malgré ses soixante ans, il a des habitudes de jeune homme; il s'habille à la mode, il monte à cheval; en vérité, on ne le croirait pas d'un autre temps, s'il n'était pas d'une politesse aussi empressée près des femmes. Sa fille m'a présenté à lui; mais il n'a été question ni de mariage rompu, ni de rien. Adieu, Gustave, j'ai comme un pressentiment que je suivrai de près cette lettre, et que tu me reverras bientôt. »

Deux jours plus tard il y avait grande compagnie au château de Savenay, et on débattait le programme de la première fête qu'allait donner madame de La Javy. Il s'agissait d'arranger les tableaux animés, et de distribuer les rôles dans cette comédie immobile et muette. La scène était le cadre où devaient se grouper les personnages pour représenter la *Corinne* de Gérard.

Tandis qu'on s'occupait des costumes, madame de La Javy prit le bras de Paul, et lui dit à voix basse : Venez! il faut que je vous montre quelque chose, mon pauvre ami.

Il y avait dans la manière dont ce mot fut dit une nuance de moquerie et de pitié que M. de Chameroy comprit sur-le-champ: il vit que madame de La Javy savait tout, et il en eut une certaine honte. Elle l'emmena dans sa bibliothèque, et déployant un papier qu'elle roulait entre ses doigts, elle dit d'un air convaincu : Mon cher Paul, il faut avouer que vous êtes un grand fou! — C'est vrai, répondit-il simplement; mais dites-moi, Madame, comment ce billet est-il entre vos mains? — Rien de plus simple : Madeline, qui peut-être n'a pu le lire, l'avait laissé tomber dans l'escalier; une de mes femmes l'a trouvé.

Paul déchira le billet avec une sourde rage et s'assit vis-à-vis de madame de La Javy.

— Voilà donc qui vous aimiez! reprit-elle d'un air de compassion; qui s'en serait douté, bon Dieu! Mais vous allez donc sur les brisées de Louisot?—Ne vous moquez pas de moi, Madame, dit-il sourdement; je suis fou, c'est vrai!... Mais je ne suis peut-être pas si

ridicule que vous le croyez. Cette fille que j'aime est une pauvre enfant plus humble, plus dédaignée que la dernière de vos femmes, mais elle est belle, elle est sage!...

Madame de La Javy haussa les épaules.

— Oui, c'est un ange! continua M. de Chameroy; si vous la connaissiez, si vous saviez...—Je sais qu'elle est la maîtresse de Louisot, dit froidement madame de La Javy. — On vous a trompée, Madame, s'écria Paul, cela n'est pas vrai! Je ne le crois pas! Je ne le croirais que si je le voyais!

Madame de La Javy réfléchit un moment, puis elle dit tranquillement : Eh bien, je vous le ferai voir!

Le lendemain matin il y eut répétition des tableaux animés, et tous les gens de la maison y assistèrent. Paul aperçut de loin Madeline assise derrière mademoiselle Leblanc, à côté de Louisot; elle ne tourna pas une seule fois les yeux vers lui.

Le même soir, au moment où Paul se retirait, madame de La Javy vint à lui et lui dit tout bas: Restez; j'ai promis de vous faire voir quelque chose.

Puis elle retourna s'asseoir tranquillement au milieu du cercle. Paul, morne, agité, stupéfait, resta debout dans l'embrasure d'une fenêtre; une heure après, madame de La Javy le retrouva à la même place.

— Allez m'attendre un moment dans le jardin, lui dit-elle rapidement, près de la pièce d'eau, comme il y a trois mois... Comme il y a trois mois, quand vous m'aimiez, ajouta-t-elle entre un soupir et un sourire.

Il la salua profondément et sortit.

Un moment après toutes les fenêtres du château de Savenay s'éclairèrent successivement: chacun était remonté chez soi. Madame de La Javy rentra la dernière dans sa chambre. Elle congédia Juliette, et vint regarder la pendule. Son regard pensif semblait interroger l'aiguille dont le pas invisible avançait vers minuit; puis elle se souleva brusquement et alla ouvrir une porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. La nuit était fort sombre; pas une seule étoile ne brillait au ciel couvert de nuages immobiles.

—Saint-Jean! dit madame de La Javy à voix basse. — J'ai fait exactement ce que madame m'a commandé, répondit quelqu'un qui attendait sur la terrasse. — C'est bien; allez tout surveiller comme je vous l'ai dit.

Elle s'enveloppa d'un long cachemire et descendit vers la pièce d'eau. Paul vint au-devant d'elle; il avait comme un frisson d'impatience et d'inquiétude.

— Monsieur de Chameroy, dit-elle en lui prenant le bras, je veux bien remplir ma promesse, mais ce ne peut être qu'à certaines conditions. Songez au rôle que je joue ici : j'épie les amours de mademoiselle Madeline et de M. Louisot, je vous découvre leurs rendez-vous; il fallait, certes, un grand désir de vous convaincre, de vous prouver que vous êtes trompé, joué par cette Agnès en sabots, pour me résoudre à ce que je vais faire, et, je vous le répète, ce ne peut être qu'à certaines conditions. — Dites, Madame. — Il faut que, quoi que vous voyiez, vous soyez assez

maître de vous pour ne rien manifester; il faut qu'il ne vous échappe pas une parole, pas un geste. — Je vous le promets, Madame, répondit Paul.

Alors madame de Javy l'amena dans le parc; tous deux marchaient en silence, haletants et troublés. Ils allèrent ainsi jusqu'à un endroit qu'on appelait l'ermitage. C'était un petit bois de pins, au milieu duquel il y avait une maisonnette surmontée d'une croix.

— C'est par ici que ces amants ont leur rendez-vous, dit madame de La Javy en s'arrêtant.

Paul regarda autour de lui.

— Je ne vois rien, murmura-t-il.

En ce moment, une faible lueur parut à l'unique fenêtre de la maisonnette. Madame de La Javy entraîna Paul de ce côté sans rien dire. On n'y voyait pas à deux pas devant soi, et le vent soufflait bruyamment dans le feuillage sonore des pins. Madame de La Javy s'approcha de la fenêtre, et regarda au joint des volets; puis elle serra violemment le bras de Paul en lui disant à voix basse : Eh bien! voulez-vous voir?

Il appuya son front contre le volet vermoulu, et ne jeta qu'un coup d'œil dans l'intérieur. Madeline était là, accoudée sur une table, dans une attitude d'abandon et de repos; Louisot, assis devant elle, lui tenait la main; une lampe accrochée au mur éclairait ce groupe.

Paul s'éloigna sans proférer un seul mot; il était ous le coup d'une de ces cruelles déceptions qui brisent subitement l'affection la plus puissante; il éprou-

vait tout ce que le cœur d'un homme peut ressentir de regrets, d'indignation, de mépris amer. Madame de La Javy le laissait à ses impressions, et marchait silencieusement à côté de lui. Ils s'en retournèrent ainsi jusqu'à la place où Paul avait attendu madame de La Javy. Elle allait le quitter, il la retint et la fit asseoir près de lui.

— Nanine, dit-il, j'étais fou ; mais me voilà redevenu sage. Il faut que j'efface tous les souvenirs de cette honteuse et ridicule folie; il faut que je retrouve tout ce que j'ai perdu. Ne voudrez-vous pas me le rendre? — Je ne vous l'avais pas ôté, répondit-elle en serrant les mains de Paul contre son cœur.

Il avait froid, il frissonnait.

— Mon Dieu ! reprit-elle effrayée, qu'avez-vous? — Rien, je suis heureux. Oui, Nanine, je suis bien heureux puisque vous m'aimez toujours !... Demain vous parlerez à votre père; rien ne s'oppose maintenant à notre mariage; plus d'attente, plus de délais..... Dans quinze jours, Nanine, le jour de votre fête, le jour du bal, vous pouvez être ma femme. — Mon Dieu ! répliqua-t-elle en souriant, on va dire que nous avons fait des mystères, et que j'ai voulu inviter tout ce monde à mes noces.

Paul ne retourna aux Charmilles qu'au petit jour. Dans la matinée, madame de La Javy fit partir Madeline pour sa terre de Louvignes, à trente lieues de là, et renvoya Louisot, en lui payant trois années de gages.

VI

Le mariage de Paul et de madame de La Javy devait se faire le 1er juillet. Deux jours avant, dans l'après-midi, M. de Savenay et mademoiselle Leblanc faisaient une partie d'échecs dans le vestibule. La chaleur était accablante; chacun faisait la sieste, et madame de La Javy, retirée dans sa chambre avec Paul, préparait les lettres de faire part et réglait le programme de la fête qu'elle devait donner le lendemain de ses noces.

M. de Savenay était accoudé sur l'échiquier, et il avait interrompu son jeu.

— Mademoiselle Leblanc, disait-il, je puis vous le confier, à vous; je ne suis pas content de ma fille; je ne vois pas avec plaisir son mariage. M. de Chameroy est un galant homme, plein d'esprit et de belles qualités; il a de la fortune, une bonne position dans le monde, mais il est trop jeune. Entre nous, vous savez l'âge de Nanine, j'avais dix-neuf ans quand j'épousai sa mère, et elle naquit la première année de notre mariage. Il y a longtemps de cela.—Hélas! Monsieur, elle aime M. de Chameroy! dit la bonne mademoiselle Leblanc.—Mais lui, l'aime-t-il?—Elle le croit, et puisqu'il l'épouse... — Voilà une raison! Ma chère mademoiselle Leblanc, Nanine va faire une folie. Mais le moyen de l'empêcher! elle veut ce

qu'elle veut. — Oh ! certainement. Quand vous êtes arrivé, Monsieur, ce mariage était rompu. Eh bien ! elle a trouvé moyen de le renouer. Comment, je n'en sais rien... — Ni moi non plus. M. de Chameroy s'en repentira peut-être ; elle ne sera pas heureuse. Du moins je ne verrai pas de près ce mauvais ménage... — Vous voulez repartir, voyager encore ! s'écria mademoiselle Leblanc avec une triste surprise. — Je veux m'en aller, répondit le marquis. J'avais compté retrouver ici un intérieur, une famille ; je m'étais trompé. Ce n'est pas ma fille qui rendra ma vieillesse heureuse ; je le sens bien, et vous le savez bien aussi, vous qui la connaissez.

Mademoiselle Leblanc hocha tristement la tête.

— L'avenir me paraît bien triste à présent, reprit le marquis avec amertume ; ma fille n'a pour moi que des semblants de respect et d'affection, et souvent même elle ne prend pas la peine de déguiser l'espèce de gêne que je lui cause. Dans toute cette affaire, je me suis aperçu que je n'avais pas même le droit de remontrance ; mes conseils ont été fort mal reçus. Mademoiselle Leblanc, c'est bien cruel de ne compter pour rien dans le cœur de sa fille, de son unique enfant ! — Hélas ! je savais que vous éprouveriez tous ces mécomptes, mais je croyais que vous y seriez moins sensible. Autrefois vous vous passiez aisément de cette vie intérieure. — J'ai vieilli, ma chère mademoiselle Leblanc ! répondit le marquis avec un long soupir. — Et alors vous avez senti votre isolement. Ah ! Monsieur, il y a des êtres dont la vie s'écoule ainsi dans la solitude de l'effroi et l'avenir.....

— Qui est-ce qui pleure là dehors? interrompit M. de Savenay.

Mademoiselle Leblanc alla regarder à travers les lames des persiennes.

— Seigneur mon Dieu! s'écria-t-elle, c'est Madeline! Madame lui avait défendu de reparaître ici.

La jeune fille arrêtée devant la porte voulait entrer absolument, et un domestique la rudoyait pour la renvoyer. Alors M. de Savenay lui-même alla ouvrir.

— Qu'est-ce donc, mon enfant? dit-il; que voulez-vous?

La jeune fille entra toute rouge et haletante. Ses souliers étaient poudreux et son gros chapeau de paille lui tombait en gouttière sur les épaules; on voyait qu'elle venait de faire une longue route.

— Oh! mademoiselle Leblanc, dit-elle en joignant les mains, faites-moi parler à M. de Chameroy! Je suis venue à pied depuis Louvignes, j'ai marché nuit et jour! — Ah! mon Dieu! interrompit mademoiselle Leblanc étonnée, et que veux-tu lui dire? — Je veux lui dire que je suis une honnête fille, répondit-elle en pleurant; que Louisot n'est pas mon amoureux, et que madame lui a fait une tromperie abominable! — Tais-toi, tais-toi, Madeline! interrompit mademoiselle Leblanc effrayée.

Quelques domestiques étaient déjà accourus et écoutaient aux portes.

— Venez, mon enfant, dit M. de Savenay; venez avec moi et vous m'expliquerez tout cela.

Il l'amena dans son appartement; mademoiselle

Leblanc les suivit toute consternée et prévoyant bien quelque chose d'extraordinaire.

Madeline était si fatiguée que M. de Savenay fut obligé de la soutenir ; elle tomba épuisée sur un fauteuil et dit en baisant les mains de mademoiselle Leblanc : Ma bonne demoiselle! j'avais promis de ne pas revenir ici : mais ce que je ne savais pas..... Ah! mon Dieu! mon Dieu! C'est Louisot qui est venu à Louvignes et qui m'a tout raconté... Il était de moitié dans cette tromperie; il y allait sans malice lui et de tout son cœur, parce qu'il voudrait m'épouser... Je lui pardonne... — Mais que veut-elle donc dire?... interrompit M. de Savenay impatienté; le Ciel me confonde si j'y comprends un seul mot! Qu'est-ce qu'il y a de commun entre cette enfant et M. de Chameroy?

Alors mademoiselle Leblanc raconta ce qui s'était passé. Pendant ce récit, Madeline pleurait, les mains jointes.

— Oui, c'est vrai tout cela, dit-elle; mais j'étais résolue à ne plus voir M. de Chameroy ; à m'en aller si loin, si loin, qu'il ne pût jamais me trouver. Mais ce n'était pas assez : madame a voulu me faire épouser Louisot, et comme j'ai refusé, elle a dit que j'étais sa maîtresse...; et comme M. de Chameroy ne voulait pas le croire, elle m'a fait venir un soir dans le parc, sous prétexte de faire des tableaux animés, comme ils disent. Saint-Jean le chasseur m'a enfermée dans la maisonnette; Louisot s'est mis là tout près de moi, et il m'a dit qu'on allait venir nous regarder pour voir l'effet... et moi, je suis restée là

pour obéir à madame... Savez-vous qui elle a amené alors? M. de Chameroy! et il a cru que tout cela était vrai... que j'allais ainsi la nuit avec Louisot. Le lendemain, madame m'a fait partir pour Louvignes; et ce n'est qu'avant-hier... Louisot est venu; il m'a dit tout cela... Alors je suis partie... Il faut que je dise à M. de Chameroy comme on l'a trompé, après je m'en irai... Je ne suis qu'une pauvre fille; mais ce n'est pas juste qu'on me méprise... qu'on m'ôte mon honneur!...

— Mon enfant, dit M. de Savenay, je vous promets que vous aurez satisfaction devant M. de Chameroy, devant tout le monde : c'est moi qui me charge de votre justification. Je ferai plus encore; quels sont vos parents? — Elle n'en a point, répondit mademoiselle Leblanc.—Ils sont morts, c'étaient sans doute de braves gens? — Il faut dire la vérité, je n'ai jamais eu de parents, dit Madeline en baissant la vue; tout ce que je sais, c'est que ma mère s'appelait Colette et qu'elle m'a mise au monde sans être mariée... — Colette Pichon! interrompit M. de Savenay d'une voix altérée, la fille de mes anciens fermiers? en arrivant, j'ai cru la trouver mariée à Simon Toutel, mais on m'a dit qu'elle était morte..., et on ne m'a point parlé de tout cela. — Oui, Monsieur, répondit mademoiselle Leblanc, elle mourut sans dire quel était le père de cette enfant, et en vérité, personne n'en sait rien... — Et quel âge avez-vous? demanda le marquis à Madeline. — J'ai eu seize ans à la Chandeleur, répondit-elle.

M. de Savenay s'assit; il était devenu pâle.

— Mademoiselle Leblanc, dit-il après un moment de silence, menez cette enfant dans votre chambre, prenez-en soin, je vous la confie.

Et sur-le-champ il descendit chez madame de La Javy, elle était encore seule avec M. de Chameroy.

— Madame, lui dit le marquis, vous avez fait une action infâme! vous avez attiré une pauvre jeune fille dans un guet-apens! vous l'avez perdue de réputation...

A cette véhémente sortie, Paul se leva en pâlissant et parut attendre dans une horrible anxiété ce que madame de La Javy allait répondre. Elle s'était levée aussi; ses genoux tremblaient, une pâleur subite s'était répandue sur ses joues et sur ses lèvres; mais elle ne baissa point la vue et elle répondit à son père : Monsieur, je ne dois compte de mes actions à personne, pas même à vous. — Je le sais, répliqua M. de Savenay avec indignation, aussi n'est-ce pas à vous que je veux dire ce que je viens d'apprendre : c'est à M. de Chameroy, que vous avez indignement abusé. Madeline est ici.

Madame de La Javy comprit alors que tout était découvert, qu'il n'y avait plus moyen de rien nier, et elle prit aussitôt son parti.

— Oui, dit-elle, j'ai voulu détacher M. de Chameroy de cette malheureuse, et j'y avais réussi; nous allions être heureux... Vous venez, mon père, vous jeter à travers notre bonheur; tout est rompu, tout est fini... Votre fille en mourra peut-être; mais l'honneur de Madeline est sauvé! Je reconnais bien là votre tendresse et vos soins!

Paul était comme un homme frappé de vertige, et il n'exprimait son indignation et sa surprise que par de sourdes exclamations.

—Venez, Monsieur... lui dit le marquis en le prenant par le bras.

Madame de La Javy se mit devant eux : C'est bien! dit-elle, je vois la fin de tout ceci. Mon mariage est rompu, il ne me reste d'autre parti à prendre, après un tel éclat, que d'aller me cacher dans quelque couvent. Avant une année peut-être, M. de Chameroy aura accompli l'insigne folie dont j'avais voulu le sauver, il aura donné son nom à Madeline, elle sera sa femme... Mais il aura beau faire, vous aurez beau dire, il n'en aura pas moins fait un mariage ridicule, honteux... il n'en aura pas moins épouse une paysanne, une bâtarde! — Peut-être, Madame, répondit M. de Savenay en entraînant Paul. — Madeline, ma pauvre enfant! on m'a tout raconté, s'écria M. de Chameroy en venant à elle; ah! comme j'ai été trompé!

Elle était toute pâle et tremblante, et, malgré sa fatigue, elle se tenait debout contre la porte; car elle n'osait pas s'asseoir en présence du marquis.

— Ah! Monsieur, à présent que vous savez tout, je m'en vais, dit-elle; ma bonne mademoiselle Leblanc, adieu..... — Mon enfant, restez là près de moi, dit M. de Savenay en lui prenant la main. Et il se mit à la regarder; puis il la baisa au front et descendit chez lui en la recommandant encore à mademoiselle Leblanc. Paul le suivit et ils restèrent une heure enfermés ensemble.

Deux heures après, madame de La Javy partit pour Paris, et M. de Chameroy retourna aux Charmilles; tous les hôtes du château s'en allèrent aussi peu à peu dans la journée; ce fut comme une débâcle.

M. de Savenay passa le reste de la journée enfermé chez lui, où il eut une longue conférence avec cette mère Frachot qui savait si bien l'histoire de la pauvre Colette.

Le soir il vint trouver mademoiselle Leblanc; la petite paysanne était déjà couchée dans son ancienne chambre, sous les combles.

— Ah! monsieur le marquis, dit la demoiselle de compagnie, quelle journée! quelle terrible journée!... Un mariage rompu! Madame partie pour toujours peut-être! Que de scandales, que de malheurs! Et cette pauvre enfant, la cause involontaire de tout cela, si à plaindre aussi! Elle a pleuré tout le jour en apprenant ces désordres. Que deviendra-t-elle à présent, bon Dieu! — Elle restera avec nous, répondit le marquis. Mademoiselle Leblanc, savez-vous quel est le père de cette enfant? C'est moi! — Vous! dit-elle stupéfaite. — Oui, le jour même des fiançailles de la pauvre Colette, j'abusais de son inexpérience, de ma position, d'un hasard que nous n'avions pas cherché... Ce fut une mauvaise action; je me la suis souvent reprochée, et je ne savais pas alors quelles en avaient été les suites! — Elles ont été bien terribles! dit mademoiselle Leblanc d'une voix triste. — J'ai peut-être encore d'autres torts à réparer, dit le marquis après un silence et en la re-

gardant; vous ne me comprenez pas, Louise? — Non, Monsieur, dit-elle tout éperdue.—Il y a moyen de réparer ces torts, reprit-il; voulez-vous devenir ma femmeet reconnaitre Madeline pour notre enfant?

A cette proposition si inattendue mademoiselle Leblanc éprouva un si grand saisissement, une telle emotion de surprise et de joie, qu'elle ne put répondre et qu'elle se contenta de tendre ses deux mains au marquis qui les serra dans les siennes.

Le lendemain matin Paul reçut une longue lettre du marquis de Savenay, dont voici le dernier paragraphe : « Vous comprenez, Monsieur, que cette enfant a besoin de recevoir une nouvelle éducation qui l'initie aux habitudes du monde dans lequel elle est appelée à vivre; il faut perfectionner ces dons naturels, ces heureuses dispositions qui l'ont mise au-dessus de l'état où elle a vécu si longtemps. Je ne peux donc vous la donner aujourd'hui; mais, si dans un an vous me faites l'honneur de me demander la main de mademoiselle Madeline de Savenay, je vous l'accorderai volontiers. »

Gustave était enfin venu trouver son ami aux Charmilles. Quand Paul eut achevé de lui lire cette lettre, il s'écria : Cette fois j'y crois; ce mariage se fera! Si tu pouvais comme cela me trouver une bergère!

FIN

LENA,

NOUVELLE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD.

(H. ARNAUD.)

Bruxelles,

J.-J. SIMON ET SACRÉ FILS, IMP.-ÉDITEURS,

RUE DES ALEXIENS, NUMÉRO 13.

—

1842.

I

DEUX AMIS INTIMES.

— C'est toi, Gustave! Eh! par quel heureux et singulier hasard? que fais-tu ici, à deux cents lieues de la rue Taitbout? s'écria le comte de Paleville en jetant son cigare, je suis, parbleu! content de te voir, mon cher ami!

— Mais, toi-même, comment se fait-il que je te rencontre en ces parages? Quelle agréable surprise! répliqua Gustave Darblade d'un air d'empressement qui ne put entièrement dissimuler une contrariété intérieure, un étonnement mêlé d'inquiétude et de dépit.

Le lieu où les deux amis venaient de se rencontrer inopinément était l'allée couverte et profonde qui traverse le jardin des eaux thermales d'Aix. Même à l'heure de midi il y régnait une clarté fraiche et sombre; ces ombrages muets, ces mystérieux abris étaient embaumés par les genêts d'Espagne et les roses musquées qui entouraient de leurs grêles rameaux le tronc des platanes; un vent humide et doux murmurait à peine sous les jeunes feuillages. Ce silence, le vert crépuscule de ces mélancoliques bosquets semblaient convier aux doux entretiens, aux placides rêveries, aux amoureux souvenirs; et, sans doute, plus d'une âme troublée, plus d'un cœur épris d'amour était venu s'y réfugier; sans doute, plus d'une jeune fille y avait secrètement pleuré, plus d'une jeune femme était venue y promener de nonchalantes rêveries, et plus d'un pauvre amant y avait rimé de mauvais vers. Mais le comte Raymond de Paleville et son ami Gustave Darblade n'y étaient point venus dans des sentiments si poétiques; et, au moment où ils s'étaient pour ainsi dire heurtés, ils arrivaient, chacun de son côté, pour fumer paisiblement un cigare à l'ombre des platanes, loin des regards de quelques belles dames dont la délicatesse provinciale se révoltait à l'odeur du tabac.

Ces deux hommes qui venaient de se parler avec une amitié familière étaient pourtant d'âges si différents qu'au premier abord on ne comprenait guère comment ils vivaient ensem-

ble sur un certain pied de camaraderie. Raymond de Paleville avait cet éclat du bel âge, ces grâces juvéniles qui passent avant trente ans; sa taille souple et déliée eût tenu à l'aise dans le corsage d'une jeune fille; ses traits d'une fraîcheur un peu pâle auraient semblé peut-être d'une délicatesse trop féminine si une barbe noire et touffue n'eût coupé le contour arrondi de sa joue et donné à son visage un caractère vigoureux et viril; sa tournure était gracieuse et hardie; sa mise d'une élégance irréprochable. Gustave Darblade avait dû posséder quelque vingt ans auparavant les mêmes avantages; mais une teinte trop vive commençait à illuminer ses traits jadis fins et distingués : il cachait difficilement sous le luxe de ses moustaches les rides que le moindre sourire faisait éclore aux commissures de ses lèvres, et il avait dû recourir à la triste et dernière ressource du toupet pour dissimuler les nudités de sa tête déjà chauve.

Gustave Darblade avait senti aussi amèrement la perte de ses avantages physiques et de sa jeunesse, que la femme la plus vaine de sa beauté. Le nom de vieux garçon était ce qu'il redoutait et abhorrait le plus au monde; il ne voulait pas vieillir, et pour protester en quelque sorte contre le temps, il avait conservé toutes les habitudes de ses belles années. Il n'aimait que la société des jeunes gens; il ne vivait qu'avec eux, et mettait une espèce de point d'honneur à surpasser leurs folies. Ces dissipa-

tions éternelles avaient fort endommagé sa fortune; il passait pour un homme à peu près ruiné. Ses camarades de plaisir n'avaient pas pour lui une grande considération, et il sentait intérieurement, avec un affreux dépit, que tous ces jeunes *lions* qui l'admettaient encore dans leurs parties, le traitaient avec une sorte de familiarité moqueuse et ne le souffraient que par habitude. Il éprouvait pour tous ces jeunes gens avec lesquels il passait sa vie une envieuse haine; leur présence, leurs propos soulevaient en lui une sourde et continuelle irritation. Il leur en voulait parce qu'ils étaient jeunes, beaux et bienvenus près des femmes; mais il dissimulait soigneusement ses impressions; la crainte de paraître ridicule lui faisait tout supporter, et il n'opposait aux railleries, qui parfois le blessaient si profondément, qu'une dédaigneuse patience. Il était du reste au niveau d'une telle position, l'âge n'avait pas mûri cette nature mesquine, l'expérience n'avait point modifié cet esprit futile, ce caractère égoïste et vain; Gustave Darblade avait à quarante-huit ans tous les défauts de la jeunesse; il n'en avait perdu que les qualités.

— Mon cher ami, reprit-il en tendant à Raymond un étui de paille garni de cigarettes espagnoles, mon cher ami, je croyais t'avoir dit un mot de ce voyage aux eaux d'Aix, tu ne t'en souviens pas, un soir, chez Fiamma, la charmante Fiamma?

— Eh! oui, la dernière fois que j'eus le plai-

sir de te voir, je m'en souviens, répondit le comte ; mais tu avais l'air de faire des mystères comme s'il s'agissait pour toi d'enlever une infante d'Espagne, et, ma foi! nous avions tous pensé que tu prenais tes passe-ports pour l'étranger, que tu allais à Aix en Savoie et non pas à Aix en Provence. Mais, pour Dieu! dis-moi donc ce que tu fais ici?

— Je prends les eaux.

— Bah! des eaux qui ne sont pas à la mode, où l'on ne vient que quand on est réellement malade; est-ce que tu as des rhumatismes?

— Des rhumatismes, moi! interrompit Gustave, en se redressant et en portant le pouce à l'entournure de son gilet, des rhumatismes! pas plus que toi, mon cher ; je n'ai d'autre maladie qu'une certaine irritabilité de nerfs qui, à la vérité, me tue.

— Un excès de vigueur, dit ironiquement le comte, ce pauvre Gustave !

— La vie qu'on mène ici est agréable, reprit Darblade, tous les baigneurs demeurent dans l'établissement, qui est une maison charmante ; tu vois quel luxe de végétation dans le jardin. Et toutes ces fontaines qui coulent dans des sarcophages antiques, c'est très-curieux. Ces eaux produisent des effets merveilleux, mon cher ; des femmes qui arrivent ici pâles, mourantes, redeviennent fraîches comme des roses du Bengale au bout de quinze jours.

— Ah ! je vois ce que c'est, interrompit Raymond en riant, les eaux d'Aix font des miracles ;

elles effacent les rides, elles changent le parchemin en feuilles de roses ; vieux scélérat, tu viens débarbouiller tes cinquante printemps à cette fontaine de Jouvence, tu viens ici falsifier ton acte de naissance et tâcher de faire un anachronisme de dix bonnes années.

— Allons donc ! quelle mauvaise plaisanterie ! dit Darblade avec un rire contraint ; et sur le champ pour rompre sur ce désagréable sujet, il ajouta d'un ton confidentiel :

— Mon cher, j'ai des projets qu'il faut que je te dise.

— Des projets de mariage, peut-être ?

— Mais peut-être oui... Ne faut-il pas faire une fin tôt ou tard ?

— Il est tard déjà, observa le comte Raymond ; mais, vrai, je te fais mon compliment : tu ne pouvais plus décemment mener cette vie de jeune homme ; non, cela ne t'allait plus ; et dis-moi, tu as trouvé ici quelque fille deux fois majeure, quelque respectable douairière.

— Une fille majeure ! une douairière ! interrompit Darblade d'un air de fatuité sournoisement triomphante, tu verras ; je ne te dis que cela.

— Voilà toutes les confidences que tu avais à me faire ?

— Oui, pour le moment. Aujourd'hui même tu en sauras davantage. Ah ça, mais, toi-même, comment se fait-il que tu tombes ici comme des nues ? Depuis quand es-tu arrivé ?

— Depuis ce matin.

— Et peut-on savoir quel motif?

— Ah! c'est toute une histoire, une histoire très-romanesque. Tiens, en te trouvant ici j'ai pensé que je ne pouvais te rencontrer plus à propos; j'ai besoin d'un confident.

— Me voilà, je serai le tien, à charge de revanche.

— C'est entendu. Pour que tu saisisses bien la situation, il faut que je prenne mon récit d'un peu loin. J'ai des choses lamentables à te conter. Donne-moi encore un de tes cigares, je les préfère à ceux de la Havane. Ah! mon cher, j'ai eu bien des peines depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés chez Fiamma.

— Des peines, toi! ah bah!

— Certainement, figure-toi que je suis ruiné en perspective.

— Ah! quel malheur! s'écria Darblade d'un air qui n'était point du tout triste, ah! comment cela arrive-t-il, mon pauvre ami?

— Un procès, un horrible procès qu'on intente à mon père; une iniquité, une infamie, qu'il serait trop long de te raconter. Il y va de toute notre fortune. J'ai conseillé à mon père de transiger; mais il est entêté comme un Breton qu'il est. Oh! cela sera long; il ira par devant toutes les juridictions; et au bout de cette procédure, nous serons peut-être condamnés et ruinés. Dans cette prévision, mon père m'a tout retranché; il me fait attendre des mois entiers un billet de cinq cents francs. Tu sais que je n'aime pas les dettes...

—C'est une justice à te rendre, répliqua Darblade, aussi les gens qui ne t'aimaient pas en concluaient que tu étais un cuistre.

— Ah! ah! des gens auxquels j'ai souvent prouvé le contraire en leur prêtant mon argent? Ces bons amis! va, rien ne m'étonne de leur part.

— Tu disais donc que ton père est devenu difficile à vivre?

— Si difficile à vivre qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir, c'est-à-dire de tenir à Paris avec une centaine d'écus par mois qu'il voulait me donner pour tout revenu, tandis qu'il venait en Provence s'occuper de son procès; car tu sauras que c'est pardevant le tribunal de première instance d'Avignon que nous allons plaider. Alors j'ai pris bravement mon parti, j'ai aussi quitté Paris. Depuis trois mois je voyage avec mon père d'Avignon à Nîmes, de Nîmes à Arles, d'Arles à Marseille, et cela toujours sous le coup de cet affreux procès. Quand je pense que cela peut durer ainsi pendant des années!... En un mot, il n'y avait qu'un moyen de me soustraire à cette désagréable existence, c'était de me créer moi-même une position indépendante, une fortune.

— Ah! bah! interrompit Gustave Darblade avec un dédaigneux étonnement, tu veux travailler?

— Qui t'a parlé de cela? il y a d'autres moyens; pour me créer une fortune je veux faire comme toi, Gustave, je veux faire une fin, je veux me marier.

— Ah çà! mais je ne te comprends plus du tout à présent : est-ce que tu viens ici chercher une héritière? est-ce que tu crois que les demoiselles riches à millions abondent aux eaux d'Aix? Tu t'abuses étrangement, mon cher.

Le comte Raymond haussa les épaules, secoua la cendre de son cigare, et reprit en souriant :

— Laisse-moi donc achever; ne t'ai-je pas promis une histoire assez romanesque, et ne vois-tu pas que cette histoire, mes projets, mon arrivée ici, tout cela se lie? Vrai, je ne te trouve pas à la hauteur de ton rôle de confident. Tu devrais déjà m'avoir à moitié deviné.

— Voyons, achève, interrompit Darblade en dissimulant un bâillement à travers une large bouffée de tabac.

II

LES CONFIDENCES.

— Tu sauras, mon cher, que j'étais à Marseilles, il y a une quinzaine de jours, reprit le comte Raymond. Je m'ennuyais, je m'ennuyais comme on s'ennuie en province quand on a passé toute sa vie à Paris, dans notre Paris à nous.

— Le Paris des boulevards, là où il y a le Café Anglais, l'Opéra, les jolies femmes, les beaux chevaux et les heureux de ce monde, murmura Darblade en soupirant.

— Je m'ennuyais donc beaucoup, continua Raymond, et pour tuer le temps je m'étais lié avec quelques jeunes gens, la fleur du pays, de charmants garçons auxquels je serais enchanté de faire un jour les honneurs du Café de Paris. Chaque dimanche nous allions ensemble à la campagne, dans une jolie maisonnette située au bord de la mer du côté de Montredon. Cette bicoque avait été louée par la joyeuse société qui l'avait fait arranger et meubler dans un goût assez bizarre. Figure-toi une grande salle dont les fenêtres s'ouvraient sur une terrasse. Au milieu de cette salle une longue table, toujours convenablement garnie de verres et de bouteilles, une vraie table de cabaret. Dans le fond, en face de la porte, une large cheminée au-dessus de laquelle étaient arrangés en manière de trophée un violon, une pipe d'écume de mer, un kriss malais, un éventail chinois et une paire de castagnettes. Tout autour de la salle on avait pratiqué dans la muraille des espèces d'alcôves, semblables aux cabines des navires, c'étaient les lits de ces messieurs lorsqu'ils avaient la fantaisie de coucher à la campagne.

Il y a eu dimanche dernier quinze jours, nous étions une douzaine de jeunes fous à la Bastide. Le soir il se trouva que chacun avait affaire en ville; moi j'avais en perspective une conférence relative à notre procès avec l'avocat D..., une des lumières du barreau de Marseille. Je me décidai à coucher à la campagne. Le len-

demain matin je me levai de bonne heure, et, saisi de je ne sais quelles idées bucoliques, j'allai me promener à travers champs. Un sentier que je suivais au hasard me ramena sur le rivage. Il faisait une chaleur lourde et accablante; le ciel était serein, la mer unie comme une glace. Je t'assure que c'est un grand plaisir, par un temps pareil, de s'asseoir au pied d'un rocher qui vous donne de l'ombre, et de fumer en regardant la mer, en écoutant le bruit de la vague qui clapote à vos pieds. J'ai compris là l'ineffable paresse des Orientaux, qui passent des journées entières sans parler, sans faire un seul mouvement, assis près d'un jet d'eau, leur pipe à la bouche et une esclave favorite à leurs genoux.

J'étais là depuis une heure peut-être, lorsque tout à coup le vent se leva, un vent furieux qui soulevait le gravier et le chassait comme la paille le long de la plage. La mer, un instant auparavant si tranquille, commença à moutonner et à se briser contre les rochers avec un fracas horrible. Le ciel se couvrait de gros nuages noirs : c'était horriblement beau. Je n'avais jamais vu une tempête sur mer, si ce n'est à l'Opéra, et j'étais frappé de ce spectacle; je trouvais un plaisir sauvage à contempler cette furie de tous les éléments. J'avais gravi jusqu'au sommet d'une roche qui s'avance comme un petit cap au-dessus de Montredon. De cet endroit, la vue domine toutes les échancrures du rivage. La pluie tombait par ondées,

le vent soufflait d'une violence à renverser bêtes et gens ; je commençais à en avoir assez des sublimes tableaux de la nature, et j'allais redescendre à la Bastide, lorsque je crus voir au fond d'une petite crique, à deux cents pas de moi, comme des fantômes noirs qui se mouvaient à travers les flots d'écume que la mer jetait contre les récifs ; au moment où la vague se retirait, je distinguai effectivement deux figures de femmes debout sur des rochers à fleur d'eau, l'une d'elles agitait un mouchoir blanc, comme pour appeler du secours, et il me sembla entendre au milieu du bruit de l'orage des cris de détresse. Je boutonnai mon pantalon, j'enfonçai mon chapeau sur mes yeux et je me mis bravement à marcher parmi les roches glissantes, et coupées de ravins inondés ; j'arrivai ainsi à l'entrée de la crique.

Alors je vis debout et serrées contre le rocher deux femmes qui pleuraient, s'embrassaient et jetaient des cris de terreur. Elles étaient vêtues de longs peignoirs de laine noire qui les enveloppaient entièrement et retombaient sur leurs pieds nus. Ce costume m'expliqua la situation où je les trouvais. C'étaient des baigneuses surprises par le mauvais temps. Sur les rivages de la Méditerranée où il n'y a point de marées, on ne se baigne pas comme dans l'Océan : au lieu d'aller sur la plage, couverte d'un sable fin, on cherche dans les rochers quelque réduit tapissé de plantes marines, quelque petite anse protégée tout alentour par des roches à pic. C'est

dans une de ces salles de bain naturelles que je trouvai les deux dames. Du premier coup d'œil je vis qu'elles ne couraient aucun danger réel, et que la vague ne pouvait pas les atteindre; mais les pauvres femmes, étourdies par le mugissement des lames dont l'écume allait jusqu'à leurs pieds, croyaient toucher à leur dernier moment et recommandaient leur âme à Dieu. En m'apercevant elles tendirent les bras vers moi; je dus leur paraître un sauveur envoyé par le ciel même. Il n'y avait qu'un moyen de les tirer de là, c'était d'aller jusqu'à elles et de les mener hors de la crique en suivant au pied des rochers l'étroit sentier que la vague arrêtée par les brisants n'avait pas complétement envahi. Je descendis, ne craignant pas d'entrer dans l'eau jusqu'au genou. En quelques minutes je fus près de ces femmes; je saisis par la main celle qui se trouva le plus près de moi, et je l'emmenai en la soutenant et en criant à l'autre de m'attendre. La dame, épuisée et haletante, se laissait conduire. Quand nous fûmes à pied sec hors de la crique, elle s'écria en pleurant et en joignant les mains : — Monsieur, il faut sauver aussi cette enfant... je vous en supplie, retournez la chercher... Ah! malheureuse que je suis!... elle est noyée peut-être!...

Elle semblait au désespoir. Je pensais qu'elle était la mère de cette enfant qu'elle me suppliait de sauver. Alors, animé d'un nouveau courage, je regagnai la crique. La jeune fille avait tenté de nous suivre; mais transie de frayeur, saisie

de vertige à l'aspect de cette mer irritée qui semblait s'avancer pour l'engloutir, elle était tombée sur ses genoux et se retenait des deux mains au rocher. J'eus un moment d'épouvante; la lame roulait jusqu'à ses épaules. Je m'élançai vers elle, je la relevai et la soutins hors de l'eau. Par un premier mouvement instinctif, elle appuya son visage sur mon épaule et passa ses mains autour de mon cou; puis, revenue à elle et se voyant dans les bras d'un homme, elle rougit faiblement et me repoussa avec un geste de pudeur, de confusion adorable. Je compris sur le champ que, pour la première fois, cette jeune fille avait senti sa main dans la main d'un homme, que j'étais le premier peut-être dont les yeux se fussent d'aussi près arrêtés sur elle. Cette pensée me troubla, je l'avoue. Je n'avais point d'idée d'une telle innocence, d'une telle pureté.

J'essayai de lui parler, de la rassurer, mais le bruit des vagues l'empêchait de m'entendre; elle m'abandonna pourtant son bras, et je l'emmenai lentement avec précaution à travers les récifs; parfois le flot couvrait nos pieds d'écume, et la jeune fille, tremblante, éperdue, s'attachait à moi avec un tressaillement nerveux; je sentais son cœur battre violemment contre ma poitrine; ses yeux s'arrêtaient sur les miens avec une expression indicible de terreur, de confiance et d'espoir; enfin, nous parvînmes à gagner l'endroit où j'avais déjà mis en sûreté l'autre femme. — Ma tante! ma chère tante! nous sommes sauvées! s'écria la jeune fille.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec des sanglots. J'étais attendri, je t'assure. Quand cette émotion fut un peu passée, on commença à se reconnaître. La tante me parut une personne fort respectable; mais la nièce! toute autre femme eût été affreuse dans une telle situation, vêtue d'un jupon de laine noire serré au cou et ruisselant d'eau salée, les cheveux épars et trempés, les joues pâles; mais elle, mon Dieu! mon Dieu! qu'elle était belle! Il me semble la voir encore debout, ses longues tresses retombant jusqu'à ses genoux, ses mains croisées contre son sein comme pour retenir les plis mouillés de sa robe, sous laquelle passait le bout de ses pieds d'albâtre. Tandis que je me livrais à cette contemplation, j'entendis des voix de femmes au-delà des rochers; c'étaient les suivantes de ces dames qui couraient éplorées de tous côtés, ne sachant par où il fallait passer pour aller au secours de leurs maîtresses. Les pauvres filles, au moment où le gros temps était venu, se promenaient le long de la plage, tandis que le batelier, après avoir amarré sa barque, était allé je ne sais où. On eût dit d'un naufrage. Les vêtements de ces dames étaient dans la barque. Elles frissonnaient dans leurs peignoirs mouillés. Il s'agissait de leur procurer au plus tôt un abri et des habits secs. La Bastide était à quelques cents pas de là; je m'empressai de la mettre à leur disposition avec tout ce qui s'y trouvait. Un quart d'heure après, elles étaient assises devant la cheminée où j'avais fait jeter

une brassée de sarments. La femme du paysan, qui nous servait de domestique et de concierge, était accourue; je lui ordonnai de préparer deux lits, m'excusant beaucoup de n'avoir point d'autre appartement à offrir que cette grande salle qui, avec une cuisine, formait tout le logement. Ces arrangements pris, je me disposai à me retirer. Jusque-là les deux dames ne m'avaient pas adressé la parole, elles étaient assises l'une près de l'autre, le visage tourné vers le feu, et si pâles, si épuisées, que je crus, Dieu me pardonne! qu'elles allaient s'évanouir tout de bon. Lorsque la tante s'aperçut que j'allais m'éloigner, elle fit un effort pour me dire quelques phrases entrecoupées que je n'entendis pas. Je compris pourtant qu'elle me remerciait d'avoir sauvé la vie de sa chère enfant et la sienne. La jeune fille se taisait; mais au moment où j'allais sortir, elle leva les yeux sur moi, deux grands yeux noirs timides, troublés, pleins de douces flammes.

— Déjà!... interrompit Darblade d'un air d'incrédulité railleuse, déjà éprise d'amour pour toi!

— Ai-je dit cela? répliqua le comte avec impatience; je n'oserais le dire!

— Pourtant, qui sait?...

— Ne souris pas ainsi d'un air goguenard, vieux fou! Est-ce que tu peux avoir la moindre idée de ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille en un pareil moment!

— Achève... C'est fort intéressant tout cela, dit nonchalamment Darblade.

— Je me retirai discrètement, reprit le comte Raymond, et j'allai sécher mes bottes au soleil. Le temps s'était déjà remis, je montai à cheval et m'en retournai à Marseille.

— Tandis que ces dames restaient à la Bastide? Voilà une tactique!

— Tu ne la comprends pas; les choses se passaient autrement de ton temps, répondit dédaigneusement le comte; vous procédiez plus carrément. A ma place, tu serais resté. Moi, point du tout, je partis; je partis parce qu'il était clair que j'avais affaire à des femmes d'un certain monde, capables de certaines susceptibilités, et que je devais les laisser à elles-mêmes jusqu'à ce qu'elles se fussent remises de cette secousse, et qu'on leur eût apporté des robes et des chapeaux. Du reste, je n'avais alors aucune pensée arrêtée.

Tout cela s'était passé dans la matinée. A une heure j'étais à Marseille et j'attendais le soir avec quelque impatience. Mais en arrivant à la Bastide, je fus cruellement désappointé : ces dames étaient parties depuis un quart d'heure, elles étaient retournées à la ville par mer, avec ce même batelier qui avait failli les laisser noyer. Leurs vêtements, qu'elles avaient quittés dans la barque pour se baigner, s'étaient retrouvés secs fort heureusement, et elles n'avaient pas eu besoin d'attendre qu'on allât chercher de nouvelles toilettes. Ce fut la femme du paysan qui me donna tous ces détails, et elle n'oublia pas non plus de me rapporter que

ces dames lui ayant demandé qui j'étais, elle n'avait jamais pu le leur dire, attendu que comme ces messieurs m'appelaient Raymond tout court, elle ne savait que mon nom de baptême. Elle ajouta que ces dames avaient été bien désolées de ne pas savoir à qui elles avaient une si grande obligation, et qu'elles lui avaient recommandé de me le dire. Je m'étais figuré que mon rôle de sauveur ne finirait pas si brusquement et je ressentis un certain dépit de m'être trompé. Si j'eusse retrouvé ces femmes à la Bastide, si au bout d'une demi-heure d'entretien, après avoir reçu mille actions de grâce et rendu autant de protestations de dévouement et de respect, je me fusse retiré avec la permission de revenir, je ne m'en serais pas soucié peut-être, et tout aurait été fini là; mais la contrariété m'irrita. Cette jeune fille me parut encore plus belle à travers mes souvenirs, je voulais la revoir, je le voulais absolument. Je m'acharnai à sa poursuite. Je la cherchai dans les rues, dans les promenades, partout; j'interrogeai moi-même tous les bateliers du port, toutes ces peines furent inutiles. Au bout de quinze jours, hier seulement, j'ai appris, par hasard, que ces femmes, dont rien n'avait pu me faire retrouver la trace, vivaient à quelques pas de moi, dans le même hôtel, et qu'elles étaient parties depuis une semaine. Les caquetages de la domesticité me renseignèrent au-delà de ce que je désirais savoir. La tante, veuve depuis quelques mois seulement, a cent

mille livres de rente, dont sa charmante nièce est l'héritière. La jeune fille, en attendant, sera splendidement dotée par cette bonne parente qui l'aime comme sa propre enfant. Que te dirai-je!... Les ennuis excessifs de ce maudit procès, l'humeur de plus en plus chagrine et parcimonieuse de mon père, le penchant de mon cœur, l'exaltation où je vivais depuis quinze jours, tout cela m'inspira subitement, il me vint une idée... une idée de mariage.

— Et c'est avec l'espoir de rencontrer l'objet de ta passion que tu es venu aux eaux d'Aix? demanda Darblade.

— C'est avec la certitude de l'y trouver.

— Comment! cette jeune fille?...

— Elle est ici. Et tu la connais sans doute?

— C'est possible, interrompit Darblade, avec une sorte d'inquiétude. Son nom? Veux-tu me dire son nom?

— Un doux nom, un nom sicilien : Léna Pérorani. Et la tante s'appelle madame la baronne de Rochemaine.

En entendant ces mots, Darblade serra les lèvres sous sa moustache, et un mouvement de sang dont il ne fut pas maître, répandit une teinte carminée sur son visage. Le comte Raymond le regarda avec étonnement.

— Comme te voilà pourpre! s'écria-t-il, est-ce que tu tombes en apoplexie? Ce nom de Léna Pérorani t'a troublé, mon cher. Puis, le regardant de plus près entre les deux yeux, il ajouta en riant : Est-ce que tu serais mon rival? Est-ce

que c'est par hasard en épousant la belle Léna que tu veux faire une fin? Pour une tête à perruque comme la tienne, l'idée est bonne. Quoi! mon cher, voilà cette confidence que tu devais achever de me faire aujourd'hui?

— Je ne le nie pas, répondit Darblade en tâchant de prendre un air digne, comme toi je suis amoureux, et mademoiselle Léna Pérorani n'est pas une de ces femmes qu'on pense à séduire; mes intentions étaient pures.

— Je le crois bien, parbleu! interrompit le comte avec une gaieté moqueuse, tu voulais épouser une fille de vingt ans, belle à miracle, riche à millions! Excusez du peu! Avec cela que tu te présentes orné de grands avantages, un extérieur de père noble, et pas mal de dettes pour toute fortune. Allons donc! tu es fou! mon cher! Mais c'est fini, tu renonceras à tes projets; de bonne foi, voyons, tu ne peux pas avoir la prétention de l'emporter sur moi.

Darblade secoua la tête avec un rire amer; le comte reprit :

— Sois donc raisonnable, et résigne-toi à ton rôle de confident, sinon tu seras ridicule.

— Ton confident! Qu'as-tu besoin d'un confident? murmura Darblade.

— Comment! si j'en ai besoin! Je t'assure que ton emploi ne sera pas une sinécure. Tu donneras le bras à la tante, tu lui liras les journaux, tu joueras au piquet avec elle, et en toute occasion tu lui feras mon éloge. Voyons, à ce prix, veux-tu la continuation de notre amitié, la paix

entre nous, et un échange de bons offices auquel tu n'auras rien à perdre ; ou bien veux-tu la guerre, la guerre dont le résultat sera pour toi une honteuse défaite?

A ce discours, moitié sérieux, moitié railleur, Darblade avait intérieurement éprouvé des transports de fureur, de jalousie et de haine; mais il avait compris que la lutte, une lutte ouverte contre le comte Raymond était impossible, et il lui répondit en contenant le fiel amassé au fond de son cœur : Soyons amis.

— Soyons amis! répéta le comte; dès aujourd'hui tu entres en fonction, mon vertueux confident, tu m'accompagneras lorsque j'irai présenter mes respects à madame la baronne de Rochemaine, chez laquelle je suppose que tu as déjà eu l'honneur d'être admis.

Darblade s'inclina avec un geste d'assentiment. Alors le comte, cessant tout à coup de railler, reprit d'un ton bref et sérieux :

— C'est bien! je me fie à toi; mais pas de coup de Jarnac. Tu me connais, Darblade, tu sais que je ne manie pas mal une épée, et que les deux ou trois duels que j'ai eus n'ont pas été malheureux. Eh bien! je t'avertis qu'à la moindre trahison de ta part je te force à me faire raison, et, sur mon honneur, je te tue.

Le vieux lion s'inclina de nouveau en affectant une tranquillité insouciante, et dit en tendant au comte l'étui de paille à peu près vide : Allons, encore un cigarito.

III

UNE DOUAIRIÈRE.

— Chère tante, dit Léna en s'asseyant aux pieds de la baronne de Rochemaine, et en lui serrant les mains avec tendresse, chère tante, vous voulez donc que je devienne tout à fait votre fille?

— Tu l'es déjà, tu l'es selon mon cœur; je n'ai que toi au monde, ma Léna, répondit la bonne dame; je veux que tu m'appartiennes comme si j'étais réellement ta mère. Je veux t'adopter. Il y a des formalités à remplir; les

gens d'affaires m'ont expliqué tout cela. Maintenant ce serait impossible; tu es trop jeune encore, et moi je ne suis pas assez vieille; mais dans quatre mois j'aurai enfin cinquante ans, et toi tu seras majeure; alors rien ne s'opposera plus à ce que je te donne légalement mon nom.

— Et en attendant, je veux, par anticipation, m'appeler Léna de Rochemaine, interrompit la jeune fille en baisant la main blanche et sèche qu'elle retenait entre ses petites mains. Oh! je quitterai sans regret ce nom de Pérorani; tous ceux qui le portaient ont été malheureux; mon père mort si jeune, et ma mère, hélas! ma pauvre mère! et moi-même qui ai tant souffert avant que vous vinssiez à mon secours!...

— Allons, enfant, ne pleure pas, dit la baronne essuyant les larmes qui tout à coup avaient inondé le visage de Léna, tous ces malheurs sont finis, tu ne me quitteras plus; je te marierai à ton gré, tu épouseras un homme jeune, aimable, beau, tu l'aimeras et tu seras heureuse.

— Il ne faut pas encore penser à cela, dit la jeune fille pensive. Et après un moment de silence elle ajouta : N'avez-vous pas été bien étonnée, ma bonne amie, en reconnaissant ce jeune homme, M. de Paleville?

— J'ai été bien contente et bien embarrassée tout à la fois, répondit la baronne; c'est comme toi, tu étais confuse.

— Oh! certainement; je me suis sentie rougir, et volontiers je me serais cachée. Je m'attendais si peu à le revoir!

— Nous ne pensions guère à lui, certainement.

Léna sourit légèrement à ce mot, et dit d'un air de reproche sous lequel elle essayait de dissimuler l'espèce de trouble où la jetait ce sujet d'entretien :

— Comment! vous ne pensiez plus du tout à notre sauveur! Vous êtes ingrate, ma bonne amie; moi je me souvenais de lui souvent.

— Pourtant, tu n'en parlais jamais.

— Mais si, ma bonne amie, c'est que vous ne faisiez pas attention à ce que je disais, répondit Léna.

— M. de Paleville est très-bien, reprit la baronne; son ami aussi a de fort bonnes manières, ce sont des gens comme il faut.

— Ainsi vous les verrez quelquefois avec plaisir; vous ne serez pas timide et sauvage avec eux comme avec tout le monde?

— Mon Dieu! je ne sais pas, répondit la baronne d'un air ingénu qui contrastait avec ses cheveux gris et sa tournure de douairière.

La baronne de Rochemaine était un type unique peut-être entre les femmes de son âge; sans la moindre prétention de se rajeunir, sans nulle affectation, elle avait le geste timide, la physionomie naïve et la simplicité d'une pensionnaire. Cette singulière anomalie s'expliquait parfaitement par la position exception-

nelle où madame de Rochemaine avait passé toute sa vie. Sa destinée était de celles que n'ont point frappées de grands malheurs, mais qui ont été perdues, parce que rien n'est arrivé à point dans la série d'événements dont se compose notre existence. La baronne appartenait à une famille noble du comtat Venaissin; elle était une jeune fille à l'époque où finissait la révolution. Quoique son père n'eût pas émigré, il avait perdu toute sa fortune dans les revirements politiques, et elle n'avait d'autre dot qu'un bon naturel, une sage éducation et une ravissante figure. Avec ces seuls avantages beaucoup de filles ne se marient pas; cependant pour celle-ci deux partis se présentèrent. L'un des prétendants était jeune et presque aussi pauvre qu'elle, l'autre portait un titre aboli pour le moment, mais qu'il pouvait reprendre un jour. Il avait eu le bonheur d'être oublié dans ses terres pendant les jours les plus terribles de la révolution, et, sauf ses droits seigneuriaux, il n'avait rien perdu d'une très-belle fortune. On le tenait généralement pour un galant homme. Il avait soixante-cinq ans.

Les parents n'hésitèrent pas. Ils aimaient tendrement leur fille, ils voulaient assurer son bonheur, son avenir, et, presque à leur insu peut-être, leur choix fut déterminé par un triste calcul : si M. de Rochemaine avait eu seulement cinquante ans il aurait été refusé; mais, en lui donnant cette enfant de seize ans, il semblait qu'on ne la sacrifiait pas pour long-

temps. Selon toutes les probabilités, elle devait rester à la fleur de son âge veuve et maîtresse de la grande fortune que lui assurait son contrat de mariage. Les parents étaient de trop honnêtes gens, et ils respectaient trop l'élévation d'âme et la pureté de leur enfant, pour lui laisser entrevoir dans quelles prévisions ils accordaient sa main au baron de Rochemaine : la jeune fille les accusa peut-être de tyrannie au fond de son cœur; mais elle était accoutumée à l'obéissance ; elle se laissa marier sans opposition et en apparence sans regrets. Le lendemain des noces, M. de Rochemaine monta avec sa femme dans un vieux carrosse qui avait figuré au sacre de Louis XV, et il l'emmena dans son château de Rochemaine.

Bien que ledit château ne fût qu'à quelques lieues d'Avignon, la jeune femme put croire que son mari l'avait conduite à l'autre bout de la terre, tant elle se trouva complètement séparée du monde où elle avait vécu jusqu'alors. Le baron était un petit vieillard sec, méfiant, rusé, colérique et jaloux. C'était trait pour trait un de ces maris espagnols dont Cervantès a si bien peint les allures prudentes, les astucieuses précautions et l'inexorable vigilance. Il commença par séquestrer absolument sa femme, lui déclarant nettement qu'il agissait ainsi pour ne pas grossir la liste des époux ridicules. Contre l'ordinaire des gens de ce caractère, il ne déguisait pas sa jalousie ni ses appréhensions, et sa tyrannie ne cherchait pas de

prétextes. Il répétait vingt fois par jour à la baronne qu'il ne se faisait pas illusion, qu'il savait bien qu'elle était aussi jeune et aussi belle qu'il était vieux et laid; mais qu'il avait pleine confiance en ce proverbe provençal qui dit : Si tu ne veux être volé, tiens nuit et jour ton bien sous clef.

Madame de Rochemaine plia sous le joug. C'était une femme d'un naturel faible et doux, d'un esprit assez borné; elle se laissa enfermer dans son vieux château et supporta sans impatience, sans aucune velléité de révolte l'isolement absolu auquel la condamnait la jalousie de son mari; elle s'accoutuma à vivre sous la surveillance immédiate de deux ou trois vieilles suivantes, véritables duègnes, contemporaines du baron, élevées dans sa maison et auxquelles il avait toute confiance. Les parents inquiets, révoltés par de tels procédés, se consolaient en pensant que tout cela aurait bientôt un terme, et ils attendaient avec une certaine impatience le jour où leur fille deviendrait veuve. Les années s'écoulaient cependant, et ils moururent laissant encore leur gendre dans toute la force de sa verte vieillesse.

La baronne vit insensiblement s'écouler son bel âge; les grâces de son printemps se flétrirent, et sans s'en apercevoir elle arriva à son automne. Mais pour son mari presque centenaire elle était toujours une jeune femme, et il ne cessa pas de l'environner des mêmes soupçons jaloux et de la même surveillance. Ses pré-

cautions allaient si loin que de peur d'éveiller en elle de mauvaises pensées, il ne lui permettait pas la lecture des romans, et qu'en fait d'œuvres d'imagination elle en était encore aux contes de Berquin.

Cette union dura trente-quatre ans. Pendant ce laps de temps, M. de Rochemaine n'avait pas perdu sa femme de vue un seul instant; jamais aucun étranger n'était venu en visite au château, et jamais madame de Rochemaine n'avait franchi les limites de ses terres. Elle avait près de quarante-neuf ans quand le baron mourut; il lui laissa toute sa fortune qui était plus que doublée par les économies d'un si long séjour à la campagne.

La pauvre femme voulut alors rentrer dans le monde; mais elle y arrivait sans expérience, sans aucune idée des bénéfices de son âge, et c'était une chose tout à la fois grotesque et touchante de voir ses airs ingénus, sa simplicité, son bon cœur, et ses façons d'agir timides et toujours embarrassées. Jamais les passions n'avaient grondé dans cette âme ignorante; ses facultés, si longtemps et si violemment refoulées, semblaient éteintes; ce qui lui restait de puissance d'aimer s'était concentré sur Léna. Bien que la baronne appelât cette jeune fille sa nièce, elles étaient en réalité étrangères l'une à l'autre; mais toutes deux également isolées en ce monde, elles s'étaient promptement et tendrement aimées, malgré la différence d'âges et de position.

Léna était aussi un type rare, presque unique, le type de la plus parfaite beauté physique, unie à la plus grande noblesse d'âme, à la plus candide fierté, à la plus sainte innocence. L'ensemble de ses traits accusait une origine méridionale; elle avait les beaux yeux languissants, les cheveux abondants et noirs, les formes correctes et puissantes des femmes du midi de l'Italie; mais son teint, d'une blancheur animée, rappelait la carnation des blondes Vénitiennes de Paul Veronèse. Cette belle tête avait ordinairement une expression sérieuse et calme; mais parfois la profondeur du regard, de soudaines pâleurs, décelaient un caractère ardent, une âme tendre et exaltée, et des passions impétueuses. Plus intelligente que la baronne, d'un esprit plus droit, elle gouvernait sans y songer cette enfant de cinquante ans, qui aurait dû être son guide dans le monde.

Ce jour-là donc, madame de Rochemaine reprit, après réflexion :

— Décidément il faut que je m'habitue à voir le monde, à recevoir des visites; le premier moment d'embarras passé, je sens que cela m'amusera. Je me suis déjà un peu habituée au visage et à la conversation de ce M. Darblade que depuis quelques jours nous rencontrons à table, au jardin, partout.

— En effet, dit simplement Léna, sans cesse on le retrouve : il a toujours l'air de nous chercher.

Le lendemain, Raymond de Paleville et son

ami se présentèrent chez madame de Rochemaine qui perdit contenance à leur aspect, et les reçut toute rougissante et troublée. Léna les salua timidement et s'assit à l'écart. A la vue de Raymond elle s'était involontairement souvenue de ce moment où, saisie d'une si mortelle frayeur, elle s'était pour ainsi dire réfugiée dans ses bras. Elle frissonna, croyant sentir encore cette étreinte, et comme si l'on eût pu deviner ses impressions, elle baissa la tête avec une secrète honte. Raymond comprit bien ce silence, cette apparente froideur. Un regard adressé à Darblade exprima sa satisfaction; puis, se tournant vers la baronne, il entama la conversation. Au premier abord, ce n'était pas chose facile, et Gustave Darblade avait déjà fait bien des frais pour vaincre la gêne et l'embarras d'un semblable entretien. Le comte sentit sur le champ qu'il n'avait pas affaire à une femme du monde, et au lieu d'essayer d'avoir de l'esprit, il se mit à causer tout simplement et à questionner madame de Rochemaine sur les lieux où ils se rencontraient et qu'elle semblait connaître mieux que lui. Bientôt la bonne dame fut à l'aise. Elle expliqua comment ayant vécu toujours à la campagne, elle venait aussi pour la première fois aux eaux d'Aix; elle raconta aussi la vie retirée qu'elle avait menée si longtemps dans ses terres. Alors les deux amis commencèrent à comprendre ses airs naïfs et sa complète ignorance des choses de ce monde. Léna s'était insensiblement rapprochée, une

main appuyée au fauteuil de la baronne, elle écoutait cette conversation sans y prendre part.

— Mademoiselle a été élevée aussi à la campagne? dit Raymond en levant les yeux sur Léna; elle ne vous a jamais quittée, madame?

— Hélas! non, monsieur, je n'ai pas eu ce bonheur, répondit la baronne; tandis que j'habitais Rochemaine, Léna était à Avignon.

— A Avignon! s'écria M. de Paleville, c'est là que demeure mon ennemi mortel, mon adversaire dans un procès dont dépend toute ma fortune. Mademoiselle doit avoir entendu parler de lui; c'est un homme sur lequel ont plané toutes sortes de soupçons et qu'on n'a pourtant jamais pu convaincre de ses crimes. Sa fortune est considérable et il l'a acquise on ne sait comment. Il était marié; il avait épousé une jeune veuve, une Italienne admirablement belle. Un jour elle est morte, morte subitement; tout le monde dit qu'il l'a tuée de sa main, par jalousie.

En entendant ces mots, madame de Rochemaine changea de visage et serra la main de Léna qui, devenue tout à coup pâle comme une morte, appuyait son visage au dossier du fauteuil; mais aucune autre manifestation ne trahit le trouble et la frayeur des deux femmes.

— Cet homme s'appelle M. de la Grélière, continua Raymond; il est notre parent éloigné, à ce que disent les gens très-fort en généalogie; maintenant, à bout de ses autres méfaits, il tra-

vaille à notre ruine ; le droit est pour nous ; mais peut-être la loi sera pour lui. Si jamais une telle iniquité se consomme, si nous sommes condamnés par les tribunaux, sur mon âme ! j'en appellerai au jugement de Dieu !

— Vous vous battrez en duel, monsieur, dit Léna d'une voix brève et en relevant la tête, vous tuerez votre ennemi, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, si je peux, répondit-il froidement. Est-ce que vous connaissez M. de la Grélière?

Elle secoua faiblement la tête et se rassit près de la baronne. Un peu après le comte et Darblade se levèrent. Raymond baisa avec une galanterie respectueuse la main que lui donna madame de Rochemaine et sortit en adressant à la jeune fille un simple salut. Gustave Darblade le suivit de l'air morne et ennuyé d'un confident fatigué de donner la réplique. Quand ils se furent éloignés, Léna retomba comme affaissée sur son siége et dit en appuyant sa tête sur l'épaule de madame de Rochemaine : Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, je tremblais ! Il faut cacher cela ! Vous ne le direz pas ! vous ne le direz jamais, jamais, ma bonne amie !

— Non, non, n'aie pas peur ! s'écria la baronne, M. de Paleville ne saura rien ; qui pourrait lui dire?... Sois tranquille, il ne saura rien !

IV

SOUS LES PLATANES.

En sortant de chez madame de Rochemaine, le comte dit ironiquement à son ami : Vrai, Darblade, tu as été charmant : tu t'es effacé avec la plus complaisante modestie ; je t'ai toujours vu attentif à me donner la réplique ; mais avec tout cela je te trouve un air contraint et sournois. On voit clairement qu'au fond de l'âme tu n'es pas content, mon cher ami. Est-ce que tu trouves que mes affaires vont déjà trop bien?

— Moi, point du tout, répliqua Darblade, le

cœur gonflé d'un sombre dépit, et en affectant un sourire indifférent; j'ai abdiqué en ta faveur toutes mes prétentions. Mais je ne vois pas pourquoi tu as l'air si triomphant : l'accueil qu'on t'a fait ne signifie absolument rien. La belle Léna m'a semblé médiocrement occupée de son sauveur.

—Tu crois! fit le comte Raymond en hochant la tête avec un certain sourire qui exaspéra encore les bons sentiments de son ami.

Le vieux lion passa la main dans son toupet ébouriffé, et reprit en se contenant :

— Mon cher, je suis fâché de te le dire : aujourd'hui tu n'as pas été habile, tu as gâté la position.

— Ah! et comment? demanda le comte.

— En parlant de ce malheureux procès; à quoi bon laisser entrevoir à madame de Rochemaine que tu peux un jour être ruiné? Pourquoi lui montrer le côté fâcheux de ta position? Elle s'en souviendra certainement le jour où tu lui demanderas sa nièce en mariage, et, ma foi! tu risques d'être refusé.

— Tu crois donc que je dois un de ces jours demander solennellement à madame la baronne de Rochemaine la main de mademoiselle Léna Pérorani?

— Mais il me semblait que telle était ton intention.

— Comment, répliqua le comte d'un ton sérieux, comment, toi, Darblade, un homme d'âge et d'expérience... je ne dis pas cela pour te

fâcher ; tu te figures que dans ma position l'on peut épouser ainsi tout uniment une riche héritière? Mais tu perds la tête, mon cher ! Le jour où j'offrirais officiellement ma main, il faudrait, en déclinant mon titre, donner aussi un état de ma fortune, il faudrait dire qu'elle dépend d'un procès que nous pouvons perdre. Avec de telles éventualités en perspective, il est impossible de faire un grand mariage par proposition. Je ne m'abuse pas, je serais poliment refusé si j'offrais tout d'abord mon cœur et ma main.

— Mais alors qu'espères-tu, et que veux-tu faire?

— Je veux arriver à mon but par un moyen fort simple, je veux obtenir d'abord cette jeune fille d'elle-même.

— Tu prétends la séduire? s'écria Darblade.

— Je prétends être aimé d'elle, et en demandant sa main, l'obtenir à coup sûr, répondit froidement le comte.

— Ainsi madame de Rochemaine doit ignorer tes intentions?

— Oui, pour le moment il est inutile qu'elle s'en doute.

— Tu n'auras pas grand'peine à mettre sa surveillance en défaut ; cette tante est, Dieu me damne! une femme étonnante avec ses yeux baissés, son parler ingénu et ses cheveux gris en bandeau ; sais-tu que je la crois aussi innocente que sa nièce!

— Tout est, ma foi! possible, dit le comte en riant ; mon cher Darblade, je compte sur toi

pour venir à bout de mes desseins ; il faut que tu t'occupes un peu de madame de Rochemaine; que tu ne me laisses pas seul entre ces deux femmes qui ne se quittent pas; de cette manière j'aurai mille occasions favorables d'être à peu près seul avec la belle Léna.

— Ce sera charmant, mon cher, dit amèrement Darblade ; pour servir tes amours, je ferai ma cour à cette Agnès d'un demi-siècle.

— Ne va pas la séduire, au moins; cela pourrait me faire tort ! s'écria le comte avec une gaieté railleuse.

A ce mot, le vieux lion sourit à son tour; une pensée diabolique lui traversait tout à coup l'esprit. Il resta un moment absorbé dans les rapides combinaisons qu'il venait d'entrevoir ; puis il dit avec un air de fausse bonhomie qui lui était particulier :

— Va, mon cher, tu peux te fier à moi.

Dès-lors, les deux amis s'aidèrent mutuellement à prendre place dans l'intimité de madame de Rochemaine : l'entreprise n'était pas difficile ; il n'y avait à lutter contre aucune influence, ni personne à éloigner pour réussir. La vie que l'on mène aux bains d'Aix est dénuée des distractions qu'on trouve ordinairement aux eaux : jamais on n'a dansé dans ce paisible séjour ; jamais une foule élégante, la foule des gens du monde qui visite Baden ou Vichy, n'a approché de ce salon où se rassemblent le soir quelques soi-disant incurables en voie de guérison, quelques femmes tout à la fois languis-

santes et fraîches. Tandis que la société réunie au salon jouait au boston ou à l'impériale, la baronne et Léna allaient au jardin respirer les parfums de ces belles nuits d'été dont les ténèbres ne sont qu'un long crépuscule. Les deux femmes s'asseyaient sur l'étroite terrasse au-dessous de laquelle coulent les tièdes eaux qui redonnent la santé. Derrière elles s'étendait, comme un sombre rideau, l'allée de platanes, et au-delà les bosquets touffus de cyprès et d'arbres de la Judée, sous lesquels fleurissaient les genêts embaumés, les pâles roses qui ont l'odeur de l'ambre. Le doux bruit des fontaines se mêlait à celui des faibles brises qui soufflaient entre les larges feuilles des platanes, et de tous côtés résonnaient de mélancoliques murmures. A l'extrémité du jardin, et comme pour en marquer les limites, le profil crénelé d'une vieille tour se découpait sur les profondeurs étoilées du ciel.

Ordinairement la baronne, appuyée au bras de Darblade, se promenait le long de la terrasse et revenait s'asseoir à chaque tour sur le banc où l'attendait Léna. Souvent la jeune fille restait là presque seule pendant la soirée entière. Le comte Raymond était trop habile pour profiter brusquement de cette situation : d'abord il se tint à l'écart; il laissa Léna sous l'influence de ses propres impressions, de ses souvenirs, et il attendit que cette âme où filtrait lentement l'amour, fût prête à se livrer à lui. Souvent il disait à Darblade, qui l'écoutait avec un froid

sourire : Elle m'aime! et elle n'a pas compris encore ce qui se passe dans son cœur. Oh! sainte innocence !

— J'espère que tu es content de mon dévouement, répondait Darblade; voici tantôt trois semaines que je promène tous les soirs la baronne à ton intention : c'est égal, mon cher, prends tout ton temps, ne te presse pas. Mais, dis-moi, je te trouve un drôle d'air, est-ce que tu serais pris toi-même? Est-ce que tu aimerais réellement la belle Léna?

— Que t'importe! répondit dédaigneusement le comte, que ces paroles blessaient; car il y avait en effet au fond de son cœur quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti, un sentiment étranger à sa nature égoïste et corrompue. Comme les grands acteurs, il s'était identifié avec le rôle qu'il jouait, et parfois il éprouvait réellement ce qu'il voulait feindre, parfois il avait les élans, les aspirations d'un amour passionné. Cependant les témoignages de cet amour étaient fort contenus; le comte avait bien calculé toute sa conduite; il n'effaroucha point Léna par des soins imprudents, il se tint à distance jusqu'au moment où il fut sûr de n'avoir à dire qu'un seul mot pour dominer entièrement ce cœur qui s'était donné à son insu. Dès le premier jour il avait compris qu'il serait aimé; mais il attendait pour parler enfin, qu'après les agitations, les combats intérieurs qu'il avait devinés, Léna, épuisée, secrètement vaincue, se trouvât à sa merci.

Un soir la baronne allait descendre au jardin conduite par Darblade ; Léna, pensive et abattue, restait accoudée à la fenêtre, les yeux tournés vers l'allée de platanes où un moment auparavant elle avait aperçu le comte.

— Viens-tu avec moi, mon enfant ? lui demanda la baronne.

— Non, ma bonne amie, répondit-elle d'une voix faible, non, laissez-moi ici, je vous en prie.

— Mon Dieu, tu me désoles ! dit doucement madame de Rochemaine ; tu es toute pâle, tu souffres, ma Léna ! viens, tu seras mieux là-bas qu'ici.

Elle secoua tristement la tête. En ce moment, M. de Paleville entrait. Il s'approcha de Léna et lui dit à voix basse :

— Venez, je vous en prie.

Elle frissonna à ce mot ; jamais le comte ne lui avait parlé avec cet accent, jamais il n'avait levé sur elle ce regard plein tout à la fois de prière et d'autorité ; un moment elle hésita confuse, éperdue : alors Raymond reprit d'un ton suppliant et soumis qui atténuait beaucoup le sens absolu de ses paroles :

— Venez, Léna, venez, je le veux.

Elle s'appuya défaillante au bras qu'il lui présentait et se laissa emmener dans le jardin ; sa main tremblait, son sein palpitait avec une violence inégale, sous son fichu de gaze. Raymond arrêta sur elle un long regard et lui dit avec une émotion qui n'était pas entièrement feinte : La première fois que je vous ai vue,

vous avez marché ainsi, appuyée sur moi, toute tremblante et le cœur palpitant, vous en souvenez-vous?

— Ah! monsieur! murmura-t-elle, puis-je oublier... Vous nous avez sauvé la vie...

— Je vous trouvai à genoux sur les récifs; la tempête grondait autour de vous; la mer menaçait de vous engloutir, reprit le comte; votre cœur battait alors d'épouvante. Puis il ajouta d'une voix plus basse : Et maintenant, Léna?

— Oh! monsieur, que me dites-vous? Pourquoi me parlez-vous ainsi? murmura la jeune fille, dont les genoux tremblaient et fléchissaient.

Il y eut un moment de silence; le comte lui laissa le temps de se remettre, puis il reprit:

— Ecoutez, Léna, je vous aime...

— Ce n'est pas à moi que vous devez le dire, balbutia-t-elle; c'est à madame de Rochemaine.

— Hélas! non, répondit-il; car j'entrevois des obstacles. Léna, je vous en supplie, gardons le secret de notre amour. Il le faut pour quelque temps encore, je vous l'assure... N'avez-vous pas confiance en moi?

Elle serra faiblement le bras qui la soutenait. M. de Paleville continua: Bientôt, dans quelques jours peut-être, mon père aura l'honneur de demander pour moi votre main à madame la baronne de Rochemaine. Jusque-là, promettez-moi de ne rien dire, promettez-le-moi, Léna.

— Je vous le promets, dit-elle avec effort.

— Et d'ici là, vous me permettrez de vous parler encore de mon amour, de vous dire tout ce que mon cœur ressent pour vous, de ce que j'espère, de ce que je crois avoir deviné dans le vôtre?...

Ils étaient sous les platanes, une ombre noire comme la nuit les enveloppait. Le comte serra la jeune fille contre son cœur et murmura, en lui effleurant le front d'un baiser : Ma Léna! Puis l'entraînant vivement, il la ramena par un détour à travers les bosquets du côté où se promenait la baronne.

Le même soir, Darblade dit au comte :

— Ah ça! mon cher, que s'est-il donc passé? notre belle nièce semblait fort émue. Est-ce que tu lui as fait ta déclaration d'amour?

— Moi! non pas, répondit froidement le comte; il n'est pas encore temps.

— En attendant, je continuerai de promener la tante, dit Darblade avec un singulier sourire; va, tu fais bien de ne pas te presser.

Le lendemain, Léna et M. de Paleville se trouvèrent encore à peu près seuls au jardin. La jeune fille était pâle, on voyait qu'elle avait pleuré; pourtant une joie intérieure rayonnait à travers sa pâleur et ses larmes.

— J'ai tenu ma promesse, dit-elle au comte, je n'ai rien dit; mais pourquoi ce mystère? si vous saviez comme madame de Rochemaine est bonne! Certainement elle veut que je sois heu-

reuse, elle consentira à tout ce qui peut assurer mon bonheur...

— Mais êtes-vous bien sûre de ses intentions? répliqua le comte. Pardonnez ces doutes, chère Léna; je crains tant de compromettre nos chances de bonheur. Et, dites-moi, le reste de votre famille... de ce côté, n'ai-je pas à redouter des oppositions?

— Je suis orpheline, je n'ai point de parents, répondit-elle d'une voix brève et troublée.

— Pourtant ce n'est pas la baronne qui vous a élevée...

— Non, répondit-elle encore avec le même accent; quelque jour vous saurez... je vous dirai comment s'est écoulée ma triste enfance.

— Mais à présent savez-vous bien quelle est votre position près de la baronne?

— Cette position sera bientôt fixée; dès que nous aurons l'une et l'autre l'âge exigé par la loi, c'est-à-dire dans quelques semaines, madame de Rochemaine m'adoptera; je porterai son nom, je deviendrai sa fille.

— Elle a promis cela! s'écria le comte; vous serez immensément riche, Léna.

— Oui, répondit-elle simplement; j'aurai en me mariant quarante mille livres de rente.

— Voilà l'obstacle qui s'opposera à mon bonheur! s'écria le comte; moi j'ai pour toute fortune les chances d'un procès. Oh! ma Léna, combien je serais plus tranquille si vous étiez pauvre! combien je méprise ces richesses qui

nous sépareront peut-être, que ne puis-je vous tout donner à moi seul!

— Je sais que vous avez un noble cœur, dit la jeune fille avec émotion et reconnaissance, oh! je le sais bien; fussé-je restée la pauvre Léna Pérorani, vous m'auriez aimée, j'aurais été votre femme.

Le comte baisa la douce main qui pressait la sienne; il eut honte de sa duplicité en présence de cette noble candeur, de ce désintéressement si vrai, mais nul remords ne l'arrêta dans l'accomplissement de ses desseins. Après mille tendres protestations, il fit encore promettre à Léna de garder le silence avec madame de Rochemaine, et de fier à lui seul les intérêts de leur amour.

Pendant cette conversation, madame de Rochemaine poursuivait son éternelle promenade sur la terrasse, en tête-à-tête avec Darblade, sans se douter qu'on échangeait derrière elle des paroles d'amour, de tendres promesses.

Raymond ne fit aucune confidence à son ami, qui ce soir-là encore le pressa de questions. Le vieux garçon avait à son égard des airs qu'il ne lui connaissait pas et qui lui étaient insupportables, des airs de satisfaction sournoise et goguenarde dont il se méfiait et qu'il ne pouvait expliquer.

Le lendemain soir, Léna attendit vainement le comte au jardin, où elle resta jusqu'à dix heures. Elle remontait au salon avec la baronne, lorsque M. de Paleville arriva. Madame de Ro-

chemaine et Darblade étaient à quelques pas en avant, Raymond put dire tout bas à la jeune fille : Je viens de recevoir une lettre de mon père. Il faut que je parte demain... demain au point du jour ; mais ce soir, ce soir même dans le jardin, je veux vous parler...

Léna était devenue pâle ; elle fit de la tête un geste négatif.

— Vous viendrez... oh! je vous en supplie!... ajouta le comte ; il y va de tout notre avenir... Viendrez-vous?

— J'irai!..... murmura-t-elle d'une voix étouffée.

A la nouvelle de ce brusque départ, Darblade tressaillit intérieurement de surprise et de joie, une nuance plus foncée colora son visage, un éclair de satisfaction brilla dans son regard tandis qu'il tendait une main au comte en lui disant :

— Tu t'en vas, mon cher? eh ! comment allons-nous vivre sans toi?

La baronne s'écria : Comment, monsieur, vous allez rejoindre à Lyon monsieur votre père? il vous emmène à Paris?... J'en suis fâchée! J'avais espéré que vous viendriez passer quelques jours à Rochemaine au mois de septembre avec M. Darblade.

— Nous acceptons votre invitation, madame, répondit le comte, et pour moi je promets de n'y pas manquer ; dans six semaines, quoi qu'il puisse arriver, je serai de retour.

Léna tremblante, anéantie, s'était réfugiée

près d'une fenêtre; le comte s'approcha d'elle comme pour prendre congé ; après avoir pressé de ses lèvres la main qu'elle avança machinalement vers lui, il dit à voix basse et en tournant un regard rapide vers le jardin : A minuit...

En sortant de chez la baronne, Gustave Darblade dit en passant son bras sous celui de son ami :

— Mon cher, en quel état laisses-tu tes affaires? Là, dis-le-moi franchement.

— Eh! que veux-tu que je dise? s'écria Raymond d'un air impatienté, ce voyage me contrarie horriblement! enfin, je reviendrai! Et toi, Darblade, que vas-tu faire?

— Moi, je reste ici, répondit-il tranquillement; je continue mon rôle.

— Ecoute, interrompit sèchement le comte, je me méfie de tes bons offices, mais prends garde! n'essaye pas de me nuire.

— Mon cher ami, répondit gravement Darblade, je te donne ma parole d'honneur de ne pas prononcer un mot sur ton compte qui ne soit à ta louange, je t'en donne ma parole, entends-tu?

— Je l'accepte, et j'y compte.

— Tu fais bien de te fier à moi, reprit Darblade, je soignerai tes intérêts, va, tu peux partir tranquille!

V

Environ un mois plus tard, le comte Raymond de Paleville se disposait de nouveau à quitter Paris pour retourner en Provence. La veille de son départ, il écrivait à un de ses intimes :

« Décidément, mon cher Soulange, il faut » que je fasse la fin que je m'étais proposée ; il » faut que j'arrange par un mariage la détes- » table position que m'a créée cet horrible » procès qu'on suscite à mon père. J'ai pris » Paris en horreur depuis que je n'y dépense » plus d'argent, et je suis décidé à n'y revenir » que lorsque j'aurai quarante mille livres de » rente. Quarante mille livres de rente, une » jeune fille belle et charmante à rendre fous » des cœurs comme les nôtres ; j'ai pourtant » trouvé tout cela ! et voilà pourquoi je pars

» demain pour la Provence où j'ai laissé ces » trésors sous la garde de Darblade; le vieux » fat avait eu un moment la prétention d'épou- » ser la belle héritière, d'être le héros d'un » petit roman dont il avait filé toutes les scènes » dans le beau style des élégants de l'Empire; » mais je me suis présenté à temps pour lui » ôter cette fantaisie et le rendre à son emploi; » il est devenu mon confident discret et dé- » voué; j'en ai eu la preuve par son assiduité » à faire pour moi la cour à la plus originale » des douairières, à la chère tante que je veux » me donner.

» C'est donc demain que je pars; tu sourirais » si tu voyais mon impatience; tu te figurerais » que je suis amoureux. Eh bien! oui, je l'aime; » elle est si belle, ma Léna! Elle est si naïvement » passionnée, si noble, si fière! Quelque jour » je te montrerai ses lettres; les lettres qu'elle » m'écrit depuis un mois. Pauvre enfant! Que » d'amour, de dévouement! Oh! je le sens, » jamais femme n'a été si véritablement à moi. » Il n'y a que les âmes chastes qui soient capa- » bles de tels élans, et nous autres, cœurs bla- » sés et impuissants, nous n'avons pas même » l'idée de leurs transports.

» Quand nous nous reverrons, je serai marié, » mon cher ami; mais j'attendrai pour te pré- » senter à ma femme que tu sois devenu plus » sage. »

Le comte en était là de cette épître confidentielle lorsqu'il reçut un paquet de lettres,

portant le timbre d'Aix. Dans le nombre il y avait une lettre de faire part, et en grosses lettres sur l'adresse le mot *mariage*. Le comte l'ouvrit machinalement la première, puis, la rejetant avec un geste d'étonnement et de fureur, il rompit violemment le cachet des autres lettres. La première était de Darblade, voici ce que le vieux lion lui écrivait :

« Fais-moi ton compliment, mon cher ami, » je suis marié; depuis hier madame la baronne » de Rochemaine s'appelle madame Darblade. » Un moment, tu le sais, j'avais eu la pensée » d'une autre union; c'était une folie dont ta » présence m'a fait promptement revenir; j'ai » amené mon pavillon devant toi, j'ai accepté » avec abnégation le rôle que tu m'as donné » dans le joli roman de tes amours; j'ai fait » plus encore, pour faciliter ton mariage je » n'ai pas hésité à entrer le premier dans la » famille que tu t'es choisie. C'est à moi maintenant que tu demanderas la main de la belle » Léna, puisque sa mère adoptive est ma femme. » Madame Darblade dotera sa chère enfant de » trois mille livres de rente : cela me semble » suffisant; un amour comme le tien ne calcule » pas, je le sais; il te tiendra lieu de tout et te » fera trouver le bonheur dans la plus médiocre » fortune.

» Nous t'attendrons à Rochemaine dans les » premiers jours de septembre; songe que tu » as solennellement promis d'y être pour la » chasse aux grives. Je compte inviter quel-

» ques-uns de nos amis de Paris à venir me
» voir, et tu m'aideras à leur faire les honneurs
» de mon château ; car me voilà seigneur châ-
» telain. A chacun selon ses mérites, mon cher;
» à moi, le vieux garçon, la tête à perruque, le
» mariage d'argent; à toi, l'élégant jeune
» homme, le fringant amoureux, le mariage
» d'inclination : nous serons heureux tous
» deux ; toi, par l'amour, moi, par la fortune.
» Adieu, mon cher Raymond. »

— Le scélérat s'est vengé! murmura le comte en déchirant la lettre avec rage et en la jetant loin de lui. Puis il ouvrit d'une main convulsive la dernière lettre, la lettre de Léna. La jeune fille lui écrivait ceci :

« Enfin, il m'est permis de vous apprendre
» l'heureuse nouvelle! cher Raymond, la per-
» sonne qu'après vous j'aime le mieux au
» monde, mon amie, ma seconde mère, vient
» d'épouser votre meilleur ami : madame de
» Rochemaine est depuis une heure la femme
» de M. Darblade. Combien de choses j'ai à
» vous raconter à présent, moi qui ai été leur
» confidente! » — Ah! malheureuse! elle savait tout et elle ne m'a rien écrit! s'écria le comte avec une sombre colère et en froissant la lettre de Léna; puis le regard enflammé, les lèvres serrées, il reprit sa lecture. — « Quelques
» jours après votre départ, madame de Roche-
» maine me retint un soir dans sa chambre à
» coucher après avoir renvoyé sa femme de
» chambre; j'étais troublée, il me semblait

» qu'elle allait me parler de vous, je craignais, » hélas! qu'elle devinât tout ce qu'il faut ca- » cher. Saisie d'une secrète confusion, je bais- » sais la vue et gardais le silence. Madame de » Rochemaine se taisait aussi, et quand je » levai les yeux sur elle, je m'aperçus qu'elle » était émue et tremblante comme moi.

— » Léna, me dit-elle enfin, j'ai une confi- » dence à te faire; je crois que je vais me » remarier. — Ah, mon Dieu! m'écriai-je, stu- » péfaite, quelqu'un vous aime donc? — Oui, » me répondit-elle en rougissant, et moi je » l'aime aussi. Tu n'avais rien deviné de tout » cela, mon enfant, en voyant venir ici tous les » jours M. Darblade? — Mon Dieu, non, et » M. de Paleville, son intime ami, n'a rien de- » viné non plus, j'en suis sûre, lui répondis-je » étourdiment.

» — Non, il ne sait rien; tu es la première » personne qui reçoive cette confidence : mais » dis-moi, Léna, ce mariage ne te fait-il aucune » peine? — Oh! ma bonne amie, cette nouvelle » me donne au contraire une grande joie, m'é- » criai-je; vous allez être heureuse!

» Madame de Rochemaine m'embrassa ten- » drement; je vis que ces paroles lui ôtaient » un souci, et je fus un peu fâchée qu'un mo- » ment elle m'eût crue capable de quelque cal- » cul, de quelque sentiment intéressé. Aussi, » je fus la première à lui dire : Ma bonne amie, » ceci doit changer quelque chose à vos pro- » jets pour moi; maintenant que vous avez un

» mari, il ne faut plus songer à me donner la
» moitié de votre fortune. Alors madame de
» Rochemaine m'attira plus près d'elle, et me
» dit à voix basse : Ecoute, tu n'auras pas be-
» soin de cette fortune pour être heureuse;
» M. Darblade m'a confié un secret qui te re-
» garde; le comte de Paleville t'aime. A ce
» mot, je devins toute tremblante, et je me
» sentis rougir. Madame de Rochemaine re-
» prit :

» C'est un noble caractère que celui de
» M. de Paleville; il a des sentiments de déli-
» catesse, de désintéressement rares, même
» parmi les gens les plus honorables! Sa for-
» tune étant compromise par un procès, il se
» ferait un scrupule de rechercher la main
» d'une héritière, et il ne t'a pas demandée en
» mariage parce qu'il te trouvait trop riche :
» c'est M. Darblade qui m'a dit tout cela. » L'in-
fâme! murmura le comte. « Combien j'étais
» heureuse, Raymond, d'entendre parler ainsi
» de vous! Je m'assis aux genoux de madame de
» Rochemaine, et là, ma main dans les siennes,
» nous parlâmes longuement de l'avenir. J'ai
» gardé notre secret, Raymond; hélas! je n'au-
» rais osé le dire tout entier; mais que de pro-
» jets j'ai formés dans le fond de mon cœur, en
» m'associant à ceux de madame de Roche-
» maine! Presque toute la nuit s'écoula ainsi.
» Le lendemain, quand je revis M. Darblade, il
» m'appela déjà sa chère nièce et me recom-
» manda le silence le plus absolu sur les pro-

» jets de mariage dont j'avais reçu la confi-
» dence; il insista pour que je lui donnasse ma
» parole de n'en rien dire à personne. Cette
» précaution m'inquiéta; je craignis un mo-
» ment qu'il se doutât de notre correspon-
» dance. Mais non, c'est impossible; il ne sait
» rien, n'est-ce pas?

« Les préparatifs du mariage eurent lieu
» dans le plus grand secret, par rapport à la
» famille du défunt baron. Le mariage a été
» célébré ce matin dans une des chapelles de
» la cathédrale, il n'y avait que les témoins
» obligés. Je ne saurais exprimer ce qui s'est
» passé dans mon âme pendant que j'étais age-
» nouillée dans cette chapelle toute parée de
» blanc, au pied de cet autel où ont été con-
» sacrées tant de saintes unions; j'étais recueil-
» lie dans d'ineffables émotions de tendresse et
» de joie; je pensais à vous, Raymond, je vous
» nommais au fond de mon cœur, je vous appe-
» lais en secret. Je tressaillais en songeant qu'un
» jour, bientôt, vous m'amènerez ainsi devant
» l'autel où sera béni notre mariage. Oui, c'est
» ainsi que je veux me marier, sans éclat, sans
» fêtes, sans rien qui puisse nous distraire de
» notre bonheur.

» Pendant la cérémonie, madame de Roche-
» maine a pleuré, pauvre femme! Elle s'est sou-
» venue sans doute qu'autrefois dans la fleur de
» sa jeunesse et de sa beauté, elle était venue
» ainsi engager sa vie. Aimée, heureuse main-
» tenant, elle pleurait sans doute sur ses beaux

» jours écoulés dans l'ennui et le néant d'une » union sans amour. M. Darblade était radieux.

» Nous achèverons à Aix la saison des eaux » et dans une quinzaine de jours nous serons à » Rochemaine. Oh! mon ami, c'est donc ici que » je vous attends!... A présent plus d'obstacles » à notre bonheur, plus de fierté, de scrupules » de votre part. Je ne suis plus riche; votre » orgueil ne se révoltera plus à l'idée que le » monde aurait pu vous accuser de vouloir faire » en m'épousant un mariage d'argent. C'est » moi qui vous devrai tout, Raymond, et quoi- » que j'aie l'âme fière aussi, j'accepte avec joie » ce partage inégal. Quand vous serez près de » moi, je vous dirai des choses qui vous feront » mieux comprendre tout ce que vous êtes, tout » ce que vous serez pour moi. Vous saurez quel » a été jusqu'ici le sort de la pauvre Léna, vous » saurez dans quelle maison elle a passé sa triste » enfance, sous quelle main de fer elle a vécu » longtemps courbée.

» Le jour baisse et voici l'heure où l'on res- » pire un air si doux, là-bas dans le jardin, » sous les platanes. De la fenêtre près de la- » quelle je suis assise, je vois ces beaux om- » brages; je sens le parfum des roses monter » jusqu'à moi.

» Oh! mon ami, reviens, car je souffre et » me meurs loin de toi, reviens calmer les se- » crètes angoisses de mon âme, rends-moi par » ta présence le calme, la sérénité que j'ai » perdus, rends-moi en me donnant ton nom

» l'innocence et l'honneur, rends, rends enfin
» le bonheur et la vie à ta Léna! »

M. de Paleville se leva et marcha pendant une heure dans sa chambre, la tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine; de temps en temps il regardait la lettre de Léna tombée sur le tapis, puis, par un brusque mouvement il la releva et la déchira en mille morceaux. Après, il prit la plume... Au moment d'écrire à Darblade, il s'arrêta : Il n'y a pas moyen de me venger de cet homme, se dit-il, c'est fini, pourquoi lui écrirais-je! que lui importe ma haine et mon mépris!...

Raymond réfléchit encore; puis reprenant la plume avec une sourde agitation, il écrivit :

« Vous m'attendez, Léna, vous m'attendez pleine de confiance et d'espoir; en ce moment peut-être, occupée d'un cher souvenir, vous me mêlez à tous vos rêves de bonheur, vous m'unissez à tous vos projets, vous voyez nos deux vies inséparables dans l'avenir que votre pensée crée et remplit de tant de douces félicités; et moi, malheureux, je ne trouve aujourd'hui, dans cet avenir si riant pour vous, que des regrets, de longues douleurs, une éternelle séparation. Qu'il m'en coûte, Léna, de vous frapper ainsi dans votre confiance et de m'atteindre moi-même dans votre bonheur! Mais, vous le comprendrez, plus tard, chère enfant, il y a dans la vie d'affreuses nécessités qu'il faut laisser s'accomplir, devant lesquelles il faut céder, sous peine de périr dans une lutte inutile. Une de ces nécessités fatales nous gouverne mainte-

nant, je m'y soumets ; mais ne pensez pas que ce soit sans douleur. L'image de ce passé qui revient à ma pensée avec ses délices évanouis, ses présages si peu réalisés, de cet avenir où nous avions placé tant de félicités impossibles, mes souvenirs qu'il faut maintenant éteindre, mes espérances auxquelles il faut renoncer, tout s'élève en moi contre ma résolution, tout lutte contre les volontés douloureuses que j'aurai pourtant la force d'accomplir. Que votre orgueil, que dis-je, hélas! que votre tendresse ne s'indigne pas. C'est pour vous-même que je renonce à vous. Dans le dévouement et la prévoyance de mon amour, je ne recule pas devant le plus cruel sacrifice : j'oublie que je suis votre amant, et me souviens seulement que je suis votre ami. J'ai le courage de votre bonheur, d'un bonheur que je ne partagerai pas, et, jugez si je vous aime! pour vous faire un grand bien dans l'avenir, je me résigne à vous faire un grand mal dans le présent, je me résigne à votre colère, à votre indignation, à votre haine peut-être. Vous ne me comprenez pas encore entièrement, Léna ; dans votre inexpérience de la vie, dans l'élévation et l'orgueil de votre âme, vous n'avez pas vu la misérable cause de toutes nos douleurs, et vous avez vu s'accomplir, sans vous douter de notre malheur, l'événement qui nous sépare. Le mariage de madame de Rochemaine vous a rendue pauvre, et, moi, je ne puis vous offrir, hélas, qu'une position humble, dépendante, précaire; or, sachez-le, chère enfant,

pour certaines natures exquises, il n'est pas de bonheur sans fortune ; elles sont elles-mêmes un luxe qui appelle le luxe d'une grande existence. Leur délicatesse répugne aux gênes de la médiocrité ; elles s'irritent, souffrent et se rongent dans les embarras vulgaires qui résultent d'une fortune au-dessous de leurs besoins. Tel serait notre sort, Léna, si nous unissions imprudemment nos deux existences. Les sentiments exaltés auxquels nous aurions tout sacrifié périraient bientôt en nous, et nous laisseraient en présence d'un malheur sans compensation ; c'est cette affreuse déception que je veux nous épargner à tous deux. Je fais courageusement à votre avenir, à votre bien-être, à votre bonheur, le sacrifice de notre amour. Imitez-moi, Léna. Je sais que vous me donnerez tort dans le présent, raison dans l'avenir ; je sais qu'un jour vous me remercierez de la douleur que je vous cause. Vous me rendrez justice, et vous sentirez que j'ai rempli envers vous mon devoir, que j'ai expié, en me montrant avant tout votre ami, le tort d'avoir été votre amant.

» Un dernier mot, Léna, pour détruire en vous une dernière illusion : cet homme, que vous appelez mon meilleur ami, et auquel madame de Rochemaine a eu la folie de donner sa main et sa fortune, est un mauvais sujet dont les dissipations et les folies nous ont plus d'une fois révoltés, nous autres jeunes gens, dont il s'obstinait ridiculement à se faire le compagnon et l'ami. Il ruinera sa femme par d'ignobles

extravagances; elle mourra pauvre et abandonnée de lui : voilà l'avenir que je prédis à madame Darblade.

» Adieu, Léna. Après m'être séparé de vous, je n'essayerai pas de sitôt de rattacher ma destinée à celle d'une autre femme; je ne renonce pas aujourd'hui à un mariage d'amour pour faire demain un mariage d'argent, je vois pour longtemps mon avenir brisé, et je vais chercher dans les mouvements et les distractions forcées d'un long voyage une diversion à d'autres souvenirs : mon père a un ami puissant qui s'était occupé de ma carrière; il m'offrait dernièrement de m'attacher à l'un de nos ambassadeurs près des cours étrangères; je refusai alors, j'accepte maintenant, et il est probable que dans quelques jours je ne serai plus en France. Adieu, Léna, adieu pour toujours! hélas! oubliez-moi et soyez heureuse. »

Le comte cacheta cette lettre et mit l'adresse d'une main mal assurée; il était pâle, une sueur froide mouillait ses tempes, sa physionomie était celle d'un homme résolu, mais non pas calme. Quand il eut fini, il sonna violemment : A la poste, tout de suite, dit-il; allez!

Le domestique sortit pour exécuter cet ordre. le comte s'approcha de la fenêtre et le suivit du regard. Le bureau était presque en face de la maison; lorsque M. de Paleville eut vu tomber la lettre dans la boîte, il recula avec un tressaillement nerveux; il éprouva en ce moment quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le

meurtrier quand il frappe sa victime. Puis tout à coup le sang-froid lui revint; il respira profondément et murmura : C'est fini!

Quatre jours plus tard la fatale lettre fut remise aux mains de Léna; la jeune fille alla se cacher sous les ombrages du jardin pour lire à l'abri de tous les regards cette lettre furtivement reçue et qu'elle avait cachée sur son cœur. Il était alors midi; Darblade et sa femme étaient sortis en voiture, ils ne revinrent que vers le soir d'une longue promenade aux environs d'Aix. En arrivant madame Darblade demanda Léna.

— Mademoiselle doit être dans sa chambre occupée à lire, répondit la femme de chambre; je ne l'ai pas vue de la journée. Une fois j'ai frappé doucement à la porte; mais mademoiselle n'a pas répondu, peut être elle dormait.

Madame Darblade entra dans la chambre; Léna n'y était pas. Alors on conçut quelque inquiétude; on chercha de tous côtés avec les pressentiments de quelque événement funeste; enfin, on trouva la jeune fille au fond de l'allée de platanes, assise sur un banc de gazon, la tête baissée sur sa poitrine, les mains sur ses genoux et immobile comme une personne endormie.

— Léna, mon enfant, que fais-tu ici? s'écria madame Darblade, en lui prenant la main; depuis longtemps on te cherche, on t'appelle, ne nous entendais-tu pas? Elle ne répondit rien, et

se rejeta en arrière avec un faible gémissement. Darblade la soutint.

— Elle perd connaissance, dit-il, elle est comme morte. J'ai vu tomber un de mes amis tué en duel, il mourut comme cela... Mais je ne vois sur elle aucune blessure...

— Non rien, rien, dit madame Darblade penchée sur Léna, c'est un évanouissement, une crise nerveuse. Oh! non, non elle n'est pas morte!

On transporta Léna dans sa chambre, on la mit au lit sans qu'elle reprit connaissance. Madame Darblade s'assit en pleurant à son chevet, c'était un morne tableau; la jeune fille était étendue, la tête ensevelie dans ses longs cheveux, les bras roidis et ramenés sur sa poitrine; son visage, d'une pâleur affreuse, était décomposé comme si la vie s'était déjà retirée d'elle. Ses yeux entr'ouverts étaient fixes et vitreux. Le médecin des eaux arriva; c'était un praticien habile et vieilli dans la science de guérir les souffrances humaines. Il tint longtemps sous sa main ce bras inerte dont l'artère battait avec un mouvement faible et précipité, il écouta la respiration inégale qui soulevait la poitrine de Léna; puis sans dire une parole rassurante à madame Darblade, il écrivit quelques prescriptions et se retira en disant qu'il reviendrait encore le soir même, Darblade le suivit.

— Elle est dans un état affreux; vous êtes inquiet, docteur? dit-il à voix basse; mais quel est donc ce mal qui l'a frappée si subitement?

— Une fièvre nerveuse du plus mauvais caractère, répondit le médecin ; c'est le second cas que je rencontre chez un sujet aussi jeune, j'ai observé le premier chez une fille de la campagne ; son père avait comparu aux assises sous une accusation de meurtre ; le jour où il fut condamné à mort, en entendant prononcer l'arrêt, elle tomba évanouie et ne s'est plus relevée : sa douleur l'avait tuée, monsieur.

— Et dans cette horrible maladie il n'y a point d'espoir de guérison? demanda Darblade épouvanté.

Le médecin secoua la tête : Et elle se termine presque infailliblement, dit-il, par la folie ou par la mort.

Darblade rentra consterné dans la chambre de Léna. C'était une âme égoïste, sèche, avilie; pourtant l'aspect d'une telle infortune l'émut un instant. Il se rapprocha de sa femme, et lui dit : Le docteur s'en va fort inquiet. Ceci est une maladie grave, mortelle peut-être.

— Hélas! s'écria madame Darblade en sanglotant, je l'ai laissée ce matin si calme, si belle, et ce soir je la retrouve mourante! Mais que lui est-il donc arrivé, grand Dieu! Mon ami, le savez-vous? le devinez-vous?

Darblade secoua la tête et froissa dans sa poche la lettre qu'il avait ramassée dans l'allée de platanes, aux pieds de Léna, et qu'il venait de lire à l'écart, puis il s'approcha d'une bougie et la brûla sans rien dire.

Léna passa huit jours dans une sorte d'agonie,

sans voix, sans mouvement, sans connaissance; mais sa jeunesse lutta énergiquement contre le principe de mort qui l'avait frappée et finit par triompher; la vie revint peu à peu, et quand elle eut reconquis cette organisation tout à la fois débile et puissante, la plus belle partie de ses facultés se trouva à jamais détruite. Le corps de Léna reprit ses forces, mais son esprit était frappé d'un mal incurable; elle resta stupide et folle.

Pendant six mois madame Darblade, qui ne l'avait point quittée, conserva quelque espérance; mais elle dut voir enfin qu'il n'y avait aucun moyen de guérison. Darblade s'était bientôt ennuyé d'habiter une chambre de malade; souvent il laissait sa femme à Aix et allait faire à Marseille de joyeuses parties; mais cette vie le lassa enfin. Un jour il dit à madame Darblade : Savez-vous, ma chère, que nous ne pouvons pas passer toute notre vie ici? Je veux vous mener à Paris. Quant à cette pauvre Léna, nous la mettrons dans une maison de santé.

— Ce serait presque l'abandonner, dit madame Darblade en pleurant.

— Allons donc, ma chère amie! quel scrupule! interrompit Darblade avec impatience. Je vous l'ai dit déjà, vous ne pouvez pas garder Léna chez vous; si elle était douce, tranquille, on la mettrait dans une chambre éloignée, avec une femme qui en prendrait soin; mais elle est méchante, elle fait du bruit. Tenez, écoutez un peu la belle musique!

En effet, Léna entra brusquement la tête haute et en chantant d'une voix rauque un refrain inintelligible. Ceux qui l'avaient connue six mois auparavant, ceux qui avaient admiré son éclat, sa beauté souveraine, auraient hésité avant de la reconnaître. Elle était belle encore : mais sa physionomie, son regard vague et animé exprimaient la folie, une folie violente, emportée, effrayante. Elle fit vivement le tour du salon et continua son chant avec de grands éclats de voix.

Madame Darblade alla vers elle et lui dit avec douceur : Léna, reste tranquille, je t'en prie.

Elle ne répondit pas et se remit à marcher en chantant plus fort. — Ma chère amie, s'écria Darblade, elle me fait peur! Il faut absolument la renvoyer, n'importe où, à la campagne si vous voulez.

—Oui, j'y consens, à la campagne, chez moi, répondit madame Darblade en embrassant la pauvre folle et en cherchant à la calmer ; tais-toi, tais-toi, Léna, finis cette ennuyeuse chanson.

— Je ne sais où elle va chercher tout cela, murmura Darblade. Que veut-elle donc dire avec son refrain éternel : Les platanes ! sous les platanes! Oh! j'en suis sûr, au milieu de sa folie il y a des choses dont elle se souvient : elle reconnaîtrait encore Raymond de Palleville.

VI.

DOUZE ANS APRÈS.

— Bonjour, Paleville, bonjour, mon cher ami ! Eh! d'où viens-tu donc? Voilà des années qu'on t'a perdu de vue! s'écria un homme entre deux âges, revêtu de l'uniforme de capitaine de la garde civique, en abordant Raymond au jardin des Tuileries.

— C'est toi, Soulange! dit Raymond en lui tendant la main; tu es, sur mon âme! toujours le même, toujours rose, frais, potelé, avec un peu plus d'embonpoint cependant, l'embonpoint d'un capitaliste. Est-ce que tu as fait fortune?

— Je me suis marié, et toi, quel a été ton sort? J'ai appris dans le temps que tu étais allé à Saint-Pétersbourg et de là en Turquie ou en Chine, je ne sais lequel des deux.

— J'ai quitté l'ambassade de Russie pour passer à l'ambassade de Constantinople en qualité d'attaché, répondit M. de Paleville en souriant; mais je n'ai pas fait le moindre voyage dans le céleste empire, où d'ailleurs le roi mon maître n'avait point d'ambassadeur.

— Et maintenant tu viens revoir ta patrie?

— Pendant les douze années qui viennent de s'écouler, j'ai fait plusieurs voyages à Paris, et à présent deux événements malheureux m'y ramènent définitivement, la révolution de juillet et la mort de mon père.

— C'est vrai, tu es en grand deuil, je ne l'avais pas remarqué, dit Soulange en serrant la main de son ami; et tu as perdu ta place par suite des événements politiques? C'est trop de malheurs à la fois. Ton père t'a laissé quelque chose sans doute?

— Le titre de marquis et les chances d'un procès qui est maintenant par-devant la cour de cassation, voilà tout. On ne fait pas fortune dans les légations; ainsi tu vois que je suis loin d'être riche.

— Alors tâche de faire comme moi un bon mariage; sais tu que j'ai épousé trente mille livres de rente? Si tu veux, je tâcherai de te trouver quelque héritière, un million de dot.

—On me propose quelque chose comme cela,

répondit M. de Paleville; je te raconterai tantôt toute l'affaire; mais d'abord donne-moi des nouvelles de nos anciens amis. Vas-tu toujours chez Fiamma?

— Allons donc! que veux-tu que j'aille faire chez Fiamma! La dernière fois que je l'ai vue, il y a bien de cela trois ou quatre ans, elle trottait dans la boue avec un vieux châle de barége sur les épaules et un cabas à la main.

— Oh! vanité! néant des choses de ce monde! Fiamma, la belle Fiamma, la charmante idole que de fervents adorateurs couvraient de si riches parures, la femme la plus élégante de Paris, à pied avec des socques! Et dis-moi, Soulange, que sont devenus ceux qui formaient sa cour? As-tu revu celui que nous appelions son grand écuyer, tu sais, le vieux Darblade?

— Darblade! depuis bien longtemps il a quitté Paris; mais pendant mon voyage d'Italie, il y a quelques années de cela, je le rencontrai à Milan.

— Ah! tu l'as rencontré! dit M. de Paleville avec quelque émotion; sa femme l'accompagnait sans doute, ainsi qu'une jeune parente?

— Mais non; je n'ai vu avec lui aucune espèce de femme légitime, aucune nièce ou cousine. Il était en train de se ruiner pour une prima donna du théâtre de la Scala. Cela allait bien! En trois ans d'une telle vie on peut manger une fortune de prince ou de banquier israélite.

— Je l'avais prédit! murmura Raymond avec un sourire amer.

— Tu dis donc qu'on te propose un mariage? reprit Soulange après un moment de silence.

— Oui, un mariage qui mettrait un terme à ce procès, le plus grand souci de ma vie; un mariage qui me donnerait à présent quelque trente mille livres de rente et plus tard une fortune de millionnaire... Pourtant j'ai hésité.

— La demoiselle est donc laide encore plus qu'elle n'est riche?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vue; mais il est probable que mon mauvais sort ne fera pas qu'elle soit un prodige de laideur. Non, ce n'est pas la fille qui cause mes répugnances, c'est le père. Tu vas voir si j'ai tort d'hésiter. Je t'ai dit que mon père a soutenu jusqu'à sa mort un odieux procès, dont la perte entraînerait plus que ma ruine entière, car toute la fortune qu'on me dispute ne suffirait pas à payer ce qu'il faudrait restituer à mon adversaire, si j'étais condamné. Les frais d'une si longue procédure ont dévoré à peu près tout notre revenu pendant les dernières années. C'est incalculable le papier timbré qui y a passé et tout l'horrible grimoire qu'on a imprimé pour cette affaire. Mon père n'avait jamais voulu entendre parler d'accommodement; il a plaidé jusqu'à son dernier soupir. Mais voici qu'aujourd'hui notre adversaire, notre cousin au vingtième degré, mon plus cruel ennemi, M. de la Grélière, me fait proposer par son avocat de terminer amiablement le procès en me donnant sa fille unique en mariage.

— Je ne vois rien là que de très-acceptable.

— Mon cher, c'est que tu ignores quel homme est M. de la Grélière... Je ne le connais pas personnellement, mais il a une réputation effrayante. On fait sur son compte des histoires sinistres; on dit qu'il a de sa propre main tué sa femme. La vie qu'il mène est des plus étranges; sa maison est comme une forteresse, dont quelques domestiques affidés forment la garnison. Sa fille, élevée dans un couvent, à Lyon, ressemble sans doute à tout le monde; peut-être même est-elle charmante; mais ce n'est pas elle seule qu'on épouse, c'est aussi sa famille. Enfin, j'ai résolu d'aller voir les choses par moi-même. Je me déciderai ensuite. Demain je pars pour Avignon.

— Epouse, mon cher, épouse, je te le conseille. Tu es de taille à te défendre contre ce terrible beau-père. D'ailleurs il ne sera pas immortel; quelque jour, s'il plaît à Dieu, tu l'enterreras.

— Et s'il vit encore trente ans, comme cela est possible, objecta M. de Paleville; ma foi! c'est à considérer.

— Et la demoiselle est-elle jeune?

— Presque une enfant, seize ans à peine. Sous ce rapport, elle me convient parfaitement; j'ai une certaine aversion pour les demoiselles majeures.

— Ecoute, mon cher, reprit gravement Soulange, alors je te conseille de te hâter. Nous

sommes, je crois, du même âge ; pour toi comme pour moi la fatale quarantaine approche ; n'attends pas qu'elle ait sonné pour rechercher en mariage une jeune fille. Les demoiselles mineures dédaignent en général les hommes qui ont passé trente ans ; elles leur préfèrent ces blancs-becs, ces petits jeunes gens qu'elles rencontrent au bal et qui leur disent des fadeurs en les faisant danser. Que veux-tu ! c'était ainsi de notre temps.

— Il y a du vrai dans tout cela, et je me souviendrai de tes bons conseils, dit Raymond en passant la main sur son front déjà plissé par quelques rides et sur ses cheveux noirs auxquels se mêlaient çà et là quelques fils d'argent.

— Tu es encore très-bien, pourtant, continua Soulange, tu es entre nos amis celui dont la jeunesse a duré le plus longtemps ; mais encore une fois, il faut te hâter. Va, pars, épouse et reviens triomphant nous montrer ta femme. Seize ans, une magnifique dot et des millions en espérance ! mais à ce prix-là on accepterait pour beau-père le diable en personne.

Une semaine plus tard, M. de Paleville arrivait à Avignon. Il descendait à l'hôtel d'Europe et le soir même il sortit pour aller faire sa première visite à M. de la Grélière. On était à la fin d'octobre, le vent soufflait dans les rues désertes de la vieille cité papale et balançait les réverbères dont la lumière blême et vacillante éclairait à peine le pavé le plus inégal et le plus

pointu qu'il y ait en France. Un garçon d'hôtel marchait devant Raymond, un falot à la main ; ils allèrent ainsi jusqu'à l'autre extrémité de la ville, dans une des rues qui avoisinent le Palais.

— C'est ici chez M. de la Grélière, dit le garçon en s'arrêtant devant une maison noire et silencieuse.

Raymond souleva le lourd marteau de la porte cochère; au bout d'un quart d'heure, le vasistas s'ouvrit et la figure parcheminée d'une vieille femme parut au carreau. A l'aspect d'un inconnu, elle referma à moitié le vasistas et dit d'une voix aigre :

— M. de la Grélière n'est pas à Avignon pour le moment ; il est à sa terre de Rochemaine.

— A Rochemaine ! s'écria Raymond surpris et troublé. C'est M. de la Grélière qui possède maintenant la terre de Rochemaine? Il l'a donc acquise? mais comment?

— Avec ses écus apparemment ! murmura la vieille ; puis regardant encore Raymond à la lueur du falot, elle ajouta : Si c'est pour affaires que vous venez, vous prenez mal votre temps; M. de la Grélière est à Rochemaine pour un mois ; revenez dans cinq semaines si vous voulez être sûr de le trouver.

A ces mots elle referma la vasistas et Raymond resta debout en face de la porte verrouillée comme celle d'une prison. Le garçon de l'hôtel s'était assis sur une borne, les bras croisés, avec le falot à ses pieds, comme s'il s'atten-

dait à entendre parlementer longtemps avant que la porte fût ouverte et l'étranger introduit.

— Monsieur, dit-il, cela ne doit pas vous surprendre d'être resté dehors; jamais personne n'entre dans cette maison; depuis vingt ans que M. de la Grélière demeure à Avignon, il n'a pas une seule fois invité du monde à dîner ni reçu la moindre visite.

— Pourtant, interrompit Raymond, il ne vit pas seul, il a une famille, des domestiques.

— Oui, on dit qu'il a une fille; mais la pauvre demoiselle ne prend guère l'air de la rue. Qui est-ce qui demeure dans cette maison? Personne n'en sait rien. On voit de temps en temps un vieux domestique aller aux provisions, mais il ne s'arrête jamais à parler dans les boutiques. Avec des gens comme ça, les maîtres peuvent être tranquilles; on ne sait pas grand'chose de ce qui se passe chez eux.

— Pourtant on sait quelque chose des affaires de M. de la Grélière, on sait qu'il est riche.

— Est-ce que cela peut se cacher, une fortune comme la sienne? Est-ce qu'on ne voit pas ses bois, ses terres, tous les biens qu'il a au soleil?

— Et cette terre de Rochemaine où il demeure maintenant, est-elle loin d'Avignon?

— Il y a dix lieues de mauvais chemin à faire pour y arriver; c'est au pied du Luberon, dans un pays de loups.

— Allons! dit M. de Paleville en faisant signe au garçon de ramasser son falot. En rentrant à l'hôtel, il commanda des chevaux de poste pour le lendemain matin, et dit à son domestique : Je pars au point du jour, et, selon toute apparence, je serai de retour après-demain soir. Je ne vous emmène pas, vous m'attendrez ici.

Le lendemain, au coucher du soleil, M. de Paleville arrivait à Rochemaine. Ce n'était pas sans une secrète émotion qu'il approchait de ces lieux où il n'était pas attendu, où il allait rencontrer l'homme que depuis tant d'années il s'était accoutumé à regarder comme son ennemi. Tout son avenir dépendait de cette entrevue, des intérêts qu'il venait règler. Il avait pensé d'abord à écrire pour annoncer son arrivée, mais après réflexion il s'était décidé à surprendre M. de la Grélière et sa fille dans leur intérieur; il avait voulu voir quelle était réellement cette existence dont on faisait de si étranges récits. Tandis que la chaise de poste prenait le chemin du château, il suivit à pied une avenue qu'ombrageaient de magnifiques trembles. De tous côtés l'horizon était borné par les sommets arides du Luberon. Le château situé au fond d'une gorge était un vaste édifice de l'aspect le plus triste et le plus délabré. Ses constructions irrégulières semblaient appartenir à plusieurs époques; les larges terrasses, les voûtes en ogives du rez-de-chaussée datait du XIII^e^ siècle; mais le premier étage avec ses fenêtres à petits carreaux encadrés

dans es dames de plomb avait été bâti sous le règne de Louis XII. Le paysage, aux alentours, était âpre et sauvage ; à peine si les splendeurs du soleil couchant pouvaient en réchauffer les mornes teintes et égayer les sombres masses de verdure qui tapissaient ce vallon.

M. de Paleville parcourut lentement l'allée coupée de profondes ornières qui aboutissait au château. Il cherchait des yeux quelque domestique, quelque paysan qui pût l'introduire et l'annoncer; mais personne ne se montrait sur son chemin ; on eût dit que ces lieux étaient inhabités. Pourtant une légère colonne de fumée s'élevait au-dessus du château, et quelques lumières commençaient à briller derrière les vitres opaques des croisées.

Raymond arriva ainsi sous les murs du château, dans un petit parterre qui avait dû passer jadis pour une des merveilles du pays. Mais les bordures de buis n'encadraient plus les compartiments symétriques où croissaient encore çà et là quelques maigres rosiers. L'herbe humide servait de lit aux statues mutilées, et des légions innombrables de grenouilles coassaient dans les eaux verdâtres du bassin. Raymond s'arrêta un moment dans ce lieu dévasté ; un retour involontaire vers le passé l'avait frappé à leur aspect ; il s'était souvenu de madame de Rochemaine, il se rappela la belle Léna, l'heureuse jeune fille dont ce domaine avait du être l'héritage et qu'il aurait épousée si l'influence maudite de Darblade n'avait brisé ce splendide

avenir. Il éprouva en revenant vers ce souvenir une douloureuse tristesse, d'amers et profonds regrets. Pourtant aucun remords ne se mêlaient à ces pensées; dans l'égoïsme de son âme, c'était sur lui-même qu'il s'attendrissait, c'était sur sa jeunesse écoulée, sur son avenir incertain encore. En ce moment il sentait plus que jamais le prix de cette fortune qui ne lui appartenait pas, et qu'il avait failli posséder par son mariage avec la pauvre Léna.

Tandis qu'il était là, sombre, agité, pensif, ne sachant s'il devait avancer ou retourner sur ses pas, la chaise de poste roula sous la terrasse. A ce bruit, un domestique montra sa figure effarée à l'une des fenêtres du château et se retira vivement comme pour donner l'alarme. Presque au même instant, un petit vieillard maigre et ridé parut sur les degrés qui descendaient de la terrasse au parterre. Raymond crut voir s'avancer l'ombre centenaire du baron de Rochemaine. A l'aspect d'un étranger, le vieillard s'arrêta un moment, surpris et indécis; puis, venant à sa rencontre, et lui tendant la main, il lui dit :

— Vous êtes monsieur le marquis de Paleville?

— Oui, monsieur, répondit-il; j'ai appris par l'intermédiaire de mon avocat vos propositions de paix : il y a des questions qu'on ne peut traiter par lettres; j'arrive de Paris pour avoir avec vous un entretien de deux heures.

— C'est bien, dit froidement M. de la Gré-

lière ; je désire que nous puissions nous entendre, monsieur. Vous me faites l'honneur de passer cette nuit chez moi?

Raymond s'inclina avec un geste affirmatif.

— Je vous demande pardon de l'hospitalité que vous allez trouver ici, dit M. de la Grélière; ce château n'est presque pas habitable ; j'en ai fait l'acquisition il y a un mois seulement et depuis des années on le laissait tomber en ruine.

— Monsieur, demanda Raymond, c'est de madame la baronne de Rochemaine, devenue plus tard madame Darblade, que vous avez acquis ce domaine?

— Oui, monsieur; le baron de Rochemaine était mon parent, et j'ai voulu que cette propriété restât dans la famille.

— Madame de Rochemaine est donc votre parente par alliance? dit Raymond étonné. Alors vous savez sans doute, monsieur, que son second mariage n'a pas été heureux?

— Elle en est morte, dit tranquillement M. de la Grélière.

— Elle est morte! s'écria Raymond; et dites-moi, monsieur, qu'est devenue une jeune fille, son enfant adoptif, mademoiselle Léna Pérorani?

M. de la Grélière regarda fixement Raymond avec une expression singulière; puis il répondit d'un ton sec : Je n'en sais rien.

VII

UN CAUCHEMAR.

L'entrée principale du château de Rochemaine ressemblait à celle d'une forteresse; autrefois un pont-levis s'abaissait devant la porte au-dessus de laquelle on voyait encore la chambrette d'où l'on faisait retomber la herse en cas d'attaque et de danger. Mais les fossés étaient à sec depuis longtemps, une chaussée remplaçait le pont-levis et des deux côtés s'élevaient les cimes touffues des arbustes qui croissaient dans le fond humide où les eaux vives avaient cessé de couler.

Après avoir traversé le passage voûté qui servait de vestibule, Raymond se trouva dans une cour intérieure dont l'aspect lui rappela la décoration du quatrième acte de *Robert le Diable*. Un cloître régnait alentour, et ses arceaux en ogives s'appuyaient sur de minces colonnes dénuées de chapiteaux. Ces lieux avaient tout à fait le caractère des constructions religieuses du XIII^e^ siècle : en effet, le château de Rochemaine fut, dans l'origine, une des nombreuses commanderies que l'ordre des Templiers possédait en Provence, et jadis il avait été habité par ces moines guerriers.

Au moment où Raymond traversait le cloître, il aperçut à travers la douteuse lueur du crépuscule une svelte figure de femme qui semblait fuir à son aspect. C'est sans doute mademoiselle de la Grélière que ma présence effarouche ainsi, se dit-il en la suivant des yeux. Mais il ne put distinguer ses traits. Elle disparut au fond d'une des galeries du cloître ; Raymond vit seulement que sa taille était élancée et sa démarche légère. M. de la Grélière avait aussi aperçu une figure qui fuyait sous les arceaux : il appela un valet d'un ton courroucé, et lui donna, en patois provençal, des ordres que Raymond ne comprit pas.

Un large escalier de pierre conduisait au premier étage; les marches, usées par les pas de vingt générations, étaient polies et luisantes comme celles de ces églises célèbres où les pèlerins montent à genoux. M. de Palcville se

laissa conduire dans un salon meublé avec de véritables meubles gothiques; c'est-à-dire avec de vieux fauteuils mal rembourrés, des tables vermoulues, un tapis rongé par les rats, et une horrible tenture à personnages représentant tout les dieux de l'Olympe, plus grimaçants et plus laids que des démons.

Raymond s'approcha de la vaste cheminée où brûlaient quelques troncs d'arbres : jamais il n'avait senti comme en ce moment le plaisir d'être près d'un bon feu; la chaleur le ranima; l'aspect de la flamme réjouit ses sens et dispersa le vague malaise dont il avait été saisi en entrant dans cette sombre demeure.

M. de la Grélière s'assit en face de Raymond. Il y eut un moment de silence : ces deux hommes, qui se connaissaient bien déjà, et qui pourtant se voyaient pour la première fois, s'observaient mutuellement. M. de la Grélière était un petit vieillard sec comme une momie. A voir ses traits jaunes et ridés, on lui eût donné cent ans; mais il avait encore la taille droite et ferme, la voix sonore, le geste prompt d'un homme dans la force de l'âge; l'ensemble de sa physionomie annonçait la finesse, le sang-froid, la fermeté, un sombre orgueil. Après avoir longtemps arrêté sur Raymond ses yeux gris et perçants, il lui dit :

— Vous avez bien fait de venir, monsieur; on s'entend mieux en un quart d'heure d'entretien qu'en des années de correspondance, et quelquefois un seul mot produit plus d'effet que

vingt lettres. Il y a longtemps que je suis disposé à la conciliation; mais je savais quel homme était feu M. le marquis de Paleville; il n'y avait pas moyen de s'entendre avec lui. Je laissais donc aller les choses, j'attendais.

A ce mot, Raymond comprit les interminables longueurs de cette procédure; il comprit que M. de la Grélière l'avait fait durer dans la secrète intention d'un accommodement; mais il ne s'expliquait pas encore le motif, l'intérêt qui l'avait fait agir ainsi. Le vieillard devina sa pensée.

— Vous vous étonnez, dit-il, que pouvant vous dépouiller, je renonce aux chances presque certaines de gagner notre procès; vous vous étonnez qu'en vous laissant cette fortune je fasse plus encore, que je vous assure toute la mienne en vous donnant ma fille unique? Mais n'est-ce pas le marquis de Paleville, le chef de notre famille que je devais naturellement choisir pour mon gendre?

Raymond comprit alors le sentiment d'orgueil qui avait dicté les résolutions de M. de la Grélière; c'était son titre, sa position dans le monde qui lui valaient cette préférence.

— Je n'ai pas toujours été riche, monsieur, reprit le vieillard; quoique gentilhomme, quoique appartenant à une branche de votre famille, j'ai dû travailler; la branche aînée de laquelle vous descendez, nous avait dépouillés, et depuis que j'existe, j'ai eu à cœur de refaire cette fortune, de réunir entre mes mains tous les biens

de la maison de Paleville. Fournisseur aux armées sous l'empire, j'ai amassé quelques cent mille francs en Italie; à la paix, je suis rentré en France, et j'ai tâché de relever les affaires de ma famille : vous voyez si j'ai réussi. A présent je me fais vieux; avant de mourir, je veux assurer l'avenir de ma fille et disposer de cette fortune qui m'appartient tout entière. Déjà l'on m'a fait des propositions de mariage pour mademoiselle de la Grélière; mais j'ai refusé. Je ne veux pas enterrer ma fille au fond d'une province, il faut qu'elle épouse un homme du monde, un homme dont les relations soient à la hauteur de sa fortune, et qui dépense noblement le revenu de sa dot. Nous passerons six mois à Paris chaque année, et le reste du temps nous serons dans nos terres. Voilà, je crois, le plan d'une assez belle vie. Maintenant, monsieur, c'est à vous de décider; il ne tient qu'à vous que dans un mois Elise de la Grélière devienne la marquise de Paleville.

Raymond avait écouté ce discours avec des tressaillements intérieurs de contentement, de cupide satisfaction, il n'eut pas besoin de réfléchir; sa résolution fut prise sur le champ; il oublia que cet homme qui lui offrait sa fille avait une réputation effrayante, que la voix publique l'accusait d'avoir tué sa femme, et il répondit en contenant sa joie :

— Je suis sensiblement touché, monsieur, de vos sentiments à mon égard, et j'accepte avec joie l'honneur que vous voulez me faire; mais

avant tout il est une personne dont il faut obtenir le consentement ; avant tout, il faut que j'aie le bonheur de plaire à mademoiselle de la Grélière.

— Ma fille fera ce que je voudrai, répondit M. de la Grélière en souriant ; elle a été élevée dans la soumission et le respect, comme on élevait autrefois les demoiselles de bonne maison. D'ailleurs c'est une enfant qui n'a encore aucune volonté, aucune préférence, aucun désir ; elle ne peut avoir l'idée de faire elle-même un choix, et je n'aurai qu'un mot à dire pour qu'elle accepte avec joie votre demande.

— Puis-je espérer, monsieur, de lui être bientôt présenté ? demanda Raymond.

— Ce soir même, à l'instant, répondit M. de la Grélière, venez.

Ils traversèrent une longue galerie peuplée d'horribles portraits de famille qui semblaient du haut de leur cadre les regarder passer avec des sourires grimaciers. Au fond de la galerie il y avait une petite pièce qui dut jadis servir d'oratoire aux châtelaines de ce sombre séjour. Les murs étaient blancs avec des reliefs en or, et une profusion de bougies jetaient de limpides clartés dans ce réduit dont l'atmosphère était tiède et embaumée. Mademoiselle de la Grélière était assise près d'une table, le front appuyé sur une de ses mains ; elle lisait dans un gros livre ouvert devant elle et interrompait cette occupation de temps en temps pour respirer le parfum d'un bouquet de fleurs d'au-

tomne qui s'épanouissait dans une carafe de cristal. M. de la Grélière entra le premier.

— Ma fille, dit-il, voici M. le marquis de Paleville qui nous fait l'honneur de souper avec nous ce soir.

A ce nom, la jeune fille se leva en pâlissant ; ses genoux tremblaient, elle eut à peine la force de saluer l'hôte que son père lui annonçait. Raymond, à son aspect, s'était arrêté frappé d'une secrète émotion, d'une indicible surprise : mademoiselle de la Grélière ressemblait trait pour trait à Léna ; elle avait les mêmes cheveux noirs et lustrés, le même profil sévère, les mêmes yeux étincelants et doux, seulement toutes ses proportions étaient moins puissantes, il y avait en elle une plus grande délicatesse de formes et plus encore de timidité, de douceur dans la physionomie. M. de Paleville se remit bientôt du trouble que lui avait causé cette ressemblance, et il remercia intérieurement le singulier hasard qui lui rendait, plus charmant encore, le type de beauté qu'il avait jadis préféré. Le cœur plein de joie, d'espoir, de confiance, il tâcha de se rappeler ses bonnes traditions d'autrefois pour plaire à mademoiselle de la Grélière, et, sans vanité, il dut croire aisément réussir auprès de cette jeune fille élevée dans un couvent, et qui, probablement, n'avait guère parlé à d'autres hommes qu'à son père et à son confesseur.

M. de la Grélière faisait les honneurs de chez lui avec un empressement qui décelait toute sa

bonne volonté à l'égard de son futur gendre; la conversation, si difficile à soutenir entre gens qui se voient pour la première fois, était animée entre ces deux hommes; leur esprit, leur intelligence trouvaient mille points de contact. Pas un mot de leur projet ne fut prononcé; pourtant, à la réserve, à l'air inquiet et troublé de mademoiselle de la Grélière, il était aisé de voir qu'elle pressentait tout; qu'elle comprenait que son sort se décidait en ce moment.

Un valet vint annoncer que le souper était servi.

— Mon cher marquis, dit familièrement M. de la Grélière, donnez le bras à votre cousine; vous devez avoir un appétit de voyageur; heureusement pour vous on soupe encore chez moi, et quoiqu'on ne vous attendît pas, nous ne devions nous mettre à table qu'à neuf heures.

Mademoiselle de la Grélière appuya sa main tremblante au bras de Raymond qui profita de l'occasion pour lui débiter quelqu'une de ces banalités de bon goût qu'il avait adressées souvent avec succès à beaucoup d'autres femmes; mais la jeune fille n'eut pas l'air de le comprendre et garda un silence obstiné.

— Elle est muette, Dieu me damne! pensa Raymond; quelle sauvage nature! Enfin on verra de l'apprivoiser.

M. de la Grélière fit apporter des vins vieux; on soupa longuement. Raymond, malgré son

sang-froid habituel, était étourdi de cette situation ; ses regards ne pouvaient se détourner de mademoiselle de la Grélière ; il était comme fasciné par cette ressemblance inouïe ; parfois, il lui semblait voir Léna elle-même, assise, pâle et silencieuse, de l'autre côté de la table, en face de lui. La jeune fille ne prit que quelques fruits ; on voyait qu'elle s'efforçait de réprimer quelque violente et pénible impression ; on eût dit que les larmes allaient la gagner, tant il y avait d'altération dans le son de sa voix.

— Vous ne mangez pas, vous êtes muette ce soir, lui dit brusquement son père ; est-ce que vous êtes malade, mademoiselle ?

— Non, non, mon père, répondit-elle en s'efforçant de sourire, je suis très-bien.

— Elle ment, pensa Raymond.

— N'importe, mon enfant, répondit M. de la Grélière d'un ton radouci, je ne vous trouve pas bon visage. Il faut vous retirer ; votre cousin permet que vous nous quittiez.

Elise se hâta de profiter de la permission ; elle baisa la main que lui tendait son père, salua timidement Raymond et sortit à pas lents.

— Qu'elle est belle et charmante ! s'écria Paleville en la suivant du regard.

— Elle ressemble à sa mère, murmura M. de la Grélière. Mais Raymond, absorbé dans sa préoccupation, n'entendit pas ce mot.

Quand onze heures sonnèrent M. de la Grélière prit un flambeau et conduisit lui-même son hôte dans la chambre qu'on venait de pré-

parer à la hâte. Cette chambre était située à l'autre extrémité du château; on y arrivait par une longue galerie sur laquelle s'ouvraient quelques portes noires et béantes qui semblaient donner dans des appartements inhabités.

— Mon cher marquis, vous êtes ici chez vous, dit M. de la Grélière en posant son flambeau sur la cheminée; maintenant, bonsoir et bonne nuit.

Un domestique resta pour faire les fonctions de valet de chambre; Raymond essaya de l'interroger; mais le rustre ne savait pas un mot de français; il ne parlait que provençal.

Lorsque Raymond fut seul dans cette vaste chambre, tapissée d'un cuir doré que le temps avait rendu noirâtre, lorsqu'il se trouva en face de cette alcôve au fond de laquelle il y avait un lit dont les rideaux à longues franges traînaient sur le parquet comme des tentures de deuil, quand il aperçut dans la glace verdâtre qui ornait la cheminée, son visage pâle comme celui d'un noyé; il sentit un frisson parcourir ses veines et une terreur vague précipita les battements de son cœur; il y avait dans l'air de cette chambre une humidité froide qui le pénétrait et oppressait sa poitrine; il essaya de dompter ces étranges frayeurs, de surmonter ces défaillances de son esprit; mais le bruit du vent qui s'engouffrait dans la cheminée, l'aspect de ce lit noir comme un tombeau, lui causaient des tressaillements involontaires; la pensée même de mademoiselle de la Grélière, cette

image charmante à peine disparue, tant de projets, tant de vives espérances ne pouvaient le distraire de cette affreuse préoccupation, de cette vague épouvante. Il alla ouvrir une des fenêtres; elle donnait sur la cour. Raymond leva les yeux vers le ciel grisâtre où la lune nouvelle montrait son mince croissant. La cour dont le sol était tapissé de grandes mauves avait l'aspect d'un cimetière. Tandis que M. de Paleville parcourait du regard cette triste enceinte, il crut apercevoir une ombre qui glissait entre les arceaux; au bout d'un moment elle s'effaça dans les ténèbres du cloître; Raymond avait frissonné.

— Allons! se dit-il, c'est ce vieux vin d'Espagne qui m'a tourné la tête; il faut tâcher de dormir. Quelle horrible nuit! que je désire le jour!

Il se coucha. La bougie resta allumée à son côté, et à cette pâle lueur, il ne distinguait plus dans les profondeurs de la chambre que le reflet de la glace semblable à un éclair; mais la lumière donnait en plein sur son lit. Les tisons fumaient dans la cheminée, et le feu, ranimé par intervalles, jetait de rouges étincelles. L'atmosphère subitement rechauffée faisait craquer les boiseries; les toiles d'araignées suspendues aux poutres du plafond se détachaient et flottaient dans l'air en impalpables draperies. Raymond enfonça sa tête dans l'oreiller et ferma les yeux; une lourde fatigue pesait sur lui, ses sens s'engourdissaient peu à peu. Bientôt sa

pensée s'éteignit dans un pénible sommeil et des rêves bizarres tourmentèrent son cerveau; pourtant quelque chose veillait encore en lui; il comptait les heures de cette longue nuit, et lorsque le timbre de l'horloge sonna cinq heures, il sentit que le jour allait bientôt venir. Cependant de lugubres images passaient toujours devant ses yeux fermés; il lui semblait qu'au milieu des ténèbres de sa chambre se mouvaient des fantômes, et qu'une main de fer s'appuyait sur sa poitrine; il croyait sentir un souffle brûlant passer sur son visage, et c'était vainement que dans l'épouvante de ces funestes songes il essayait de fuir; ses membres étaient paralysés, sa voix expirait sur ses lèvres blêmes et tremblantes. Enfin ces douloureuses sensations devinrent si vives, que Raymond s'éveilla. Alors il vit, chose horrible! une tête humaine penchée sur lui, une tête autour de laquelle retombaient de longues mèches de cheveux gris et dont les yeux hagards étaient fixés sur les siens. Il essaya de se relever; mais le fantôme, le touchant aux épaules de ses deux mains glacées, le fit retomber en arrière. A ce contact, Raymond jeta un cri, il sentit tout son sang refluer vers son cœur, dont les battements tumultueux cessèrent : un bourdonnement douloureux retentit dans sa tête, toutes ses facultés s'éteignirent; il s'évanouit.

Lorsque M. de Paleville reprit ses sens, la bougie était entièrement consumée, et un rayon de soleil traversait les rideaux. Il se souleva et

regarda autour de lui, tout était tranquille, muet; un jour rose filtrait entre les carreaux de la fenêtre et commençait à illuminer la sombre tapisserie.

— Quel affreux cauchemar! se dit Raymond, épuisé de fatigue, et en laissant aller sa tête sur l'oreiller; j'ai vu en songe tous les démons de l'enfer!... Dieu me damne! l'un d'eux ressemblait à Léna! presque autant que cette figure d'ange assise devant moi hier au soir!... C'est ce maudit vin d'Espagne qui m'a envoyé ces apparitions!...

Il s'endormit à ces mots, et ne se réveilla que fort avant dans la matinée. M. de la Grélière l'attendait au salon.

— Eh bien! M. le marquis, lui dit-il, avez-vous passé une bonne nuit?

— Une fort bonne nuit, un peu agitée cependant, répondit Raymond en frissonnant au souvenir de ces angoisses, de ces puériles terreurs qu'il aurait eu honte d'avouer.

— J'ai parlé à ma fille, répondit M. de la Grélière; comme je l'avais prévu, elle n'a fait aucune objection. Maintenant, je crois qu'il faut la laisser un peu à elle-même. Si vous le voulez, nous partirons ensemble pour Avignon aujourd'hui même; j'ai des affaires à régler là-bas, des affaires relatives à votre mariage. Dans quelques jours nous reviendrons ensemble chercher Elise; il faudra bien aussi qu'elle s'occupe d'acheter ses broderies, ses dentelles, tous ses chiffons.

— Partons, monsieur, dit Raymond avec une déférence qui ne lui coûtait guère, tant le séjour de Rochemaine lui semblait déplaisant et lugubre, partons ; mais avant de quitter le château ne me sera-t-il pas permis de prendre congé de mademoiselle de la Grélière? Cette demande est peut-être indiscrète, et je n'ose insister...

— Ma fille est dans le parterre, vous pourrez la voir en passant, répondit M. de la Grélière.

Ils descendirent ensemble pour gagner à pied l'avenue où la chaise de poste les attendait; il n'y avait personne dans le parterre, mais en montant en voiture Raymond aperçut au loin mademoiselle de la Grélière à travers les arbres : elle n'était pas seule.

— Voilà mademoiselle Elise! s'écria-t-il, quelqu'un l'accompagne, une femme vêtue de noir.

M. de la Grélière avança la tête avec un geste de mécontentement.

— Voyez, voyez, monsieur, cette femme bondit comme un daim, à travers l'allée, s'écria Raymond; on dirait que nous lui faisons peur.

— C'est une pauvre folle que je laisse ici par compassion, mais il faudra finir par la mettre dans une maison de santé, dit M. de la Grélière en se renfonçant dans la voiture, qui partit sur le champ au grand trot.

VIII

LA LETTRE.

Raymond de Paleville retourna à Avignon, le cœur enflé de joie, d'orgueilleuses espérances. Son mariage avec mademoiselle de la Grélière réalisait tous ses rêves d'ambition et comblait tous les désirs qui avaient tourmenté sa jeunesse et son âge mûr. Il se voyait riche enfin ; il allait posséder tous les avantages qu'il avait inutilement poursuivis pendant la moitié de sa vie. Après avoir redouté pour l'avenir une existence obscure, presque misérable, il voyait à sa portée

tous les biens qui pouvaient satisfaire son orgueil. Mais ce n'étaient pas seulement ces triomphes de sa vanité qui le rendaient heureux ; un autre sentiment le préoccupait de ses vives émotions ; il aimait cette jeune fille qu'il avait à peine vue, il l'aimait avec égoïsme, avec emportement, avec un sauvage désir de la posséder, comme il savait aimer enfin. A son aspect il avait retrouvé les fougueuses ardeurs de sa première jeunesse ; il lui semblait que la belle Léna elle-même lui était rendue ; mais plus charmante encore, plus divinement belle qu'autrefois et environnée de plus splendides avantages.

Pendant les huit jours qu'il passa à Avignon, Raymond demeura chez M. de la Grélière, dans cette maison dont on faisait, par la ville, de si fantastiques récits. L'hôtel de la Grélière était arrangé à la manière des habitations de l'empire de Maroc ; c'était une prison au dehors, un palais au dedans. Il y avait des collections de tableaux précieux, des objets d'art d'une grande valeur et une vaisselle aussi riche que celle d'un prince. M. de la Grélière prenait plaisir à montrer toutes ces somptuosités à son futur gendre.

— Je n'ai pas amassé tous ces biens pour les garder éternellement sous clé, disait le vieil avare ; mais ici qu'aurais-je gagné à les mettre au grand jour ? Qui les aurait appréciés ? Comment en aurais je joui ? Ils serviront maintenant à monter notre maison de Paris, ce sera

magnifique; je veux qu'on nous cite pour des gens riches et qui savent dépenser leur argent.

Ces projets, ce contraste entre la vie étroite et retirée qu'avait toujours menée M. de la Grélière et le goût qu'il témoignait pour une grande existence frappaient singulièrement Raymond. Une fois il se hasarda à lui dire :

— Il y a longtemps déjà que vous êtes riche, mon cher cousin, comment se fait-il que vous n'ayez pas songé plus tôt à ce déplacement; pourquoi n'êtes-vous pas allé à Paris jouir de votre fortune?

— Je ne le pouvais pas, répondit le vieillard d'un air sombre; j'étais marié alors.

— Je ne conçois pas que ce soit là un motif pour se séparer du monde! s'écria gaiement Raymond.

— Ce ne sera pas un motif pour vous qui épousez une jeune fille, répliqua M. de la Grélière avec une amertume concentrée; vous devenez le mari d'une enfant qui n'a pas encore entendu prononcer le mot d'amour et sur laquelle le regard d'un homme ne s'est jamais arrêté. Moi, c'était différent, j'avais épousé une femme dont le cœur s'était déjà donné, une femme belle, passionnée... De telles unions sont environnées de périls, le contact du monde ne leur vaut rien; toute leur tranquillité y périt.

— Mais il y a longtemps déjà, par malheur, que vous avez perdu madame de la Grélière, dit Raymond en hésitant.

— Il y a treize ans que la mère d'Elise est morte, répondit froidement M. de la Grélière. N'avez-vous jamais entendu parler des circonstances de cette mort? N'avez-vous pas entendu dire que c'est moi qui ai tué ma femme?

— Le monde est absurde dans ses accusations, balbutia de Paleville; vous avez des ennemis...

— Ce qu'ils ont dit approchait de la vérité, répondit M. de la Grélière avec le même sang-froid; cette femme que j'avais tirée de la misère, car elle travaillait pour vivre quand je l'épousai, cette femme à laquelle je donnai dans le monde un rang qu'elle n'était pas destinée à y tenir, car elle avait épousé en premières noces un malheureux sous-lieutenant qui fut tué à Marengo; cette femme qui me devait tout, me trompait. Ici, à la place où nous sommes, j'en ai eu la preuve et je me suis vengé.

Raymond jeta un regard autour de lui; la pièce où il était en ce moment donnait sur le jardin, et servait de chambre à coucher à M. de la Grélière.

— Oui, reprit le vieillard, c'est devant cette fenêtre, une nuit... on me croyait absent... il y avait un homme ici.

— Vous l'avez vu! s'écria Raymond.

— Non, quand j'entrai à l'improviste, ma femme se jeta au-devant de moi. La fenêtre était ouverte, le misérable sauta dans le jardin. J'entendis le bruit de sa chute; je repous-

sai violemment cette femme qui s'attachait à moi; je me précipitai aussi dans le jardin et je vis une ombre qui fuyait. Quand je me fus relevé, elle avait disparu. J'entendis la petite porte se refermer : cet homme m'avait échappé; alors je remontai dans la chambre de madame de la Grélière.

— Elle avoua sa faute? demanda Paleville avec quelque émotion.

— Elle essaya de mentir! répondit M. de la Grélière avec une sombre violence ; alors je me vengeai... Je la laissai au pied de ce lit, croyant qu'elle était morte.

— Elle respirait encore?

— Sa blessure n'était même pas dangereuse; ce qui l'a envenimée c'est le chagrin, le désespoir. La malheureuse a vécu encore six mois ; elle a persisté dans ses dénégations et son mensonge, elle a dit que celui qu'elle avait reçu en secret, à l'insu de ses domestiques et pendant mon absence, était le propre frère de son premier mari; mais elle n'a jamais voulu m'apprendre où je trouverais cet homme. Elle est morte ainsi sans avouer sa faute. Pourtant, j'en suis certain, il y a deux personnes auxquelles elle l'a confessée.

— Et vous connaissez ces deux personnes?

— Oui ; l'une est le prêtre qui l'a assistée à ses derniers moments, l'autre la baronne de Rochemaine, ma parente.

— La baronne de Rochemaine! interrompit

Paleville troublé à ce nom; mais vous avez pu la revoir, l'interroger?,

— Elle a tout nié aussi. Quelque temps après la mort de madame de la Grélière, elle quitta Avignon et je ne l'ai plus revue. C'est des créanciers de son second mari que j'ai acheté après sa mort la terre de Rochemaine.

M. de Paleville récapitula rapidement la date des événements que M. de la Grélière venait de lui raconter; évidemment ils s'étaient accomplis peu de temps auparavant l'arrivée à Marseille et le séjour aux eaux d'Aix de madame de Rochemaine et de la belle Léna; mais Raymond jugea que de nouvelles questions pourraient être imprudentes; il voulait éviter surtout de mettre M. de la Grélière sur la voie de ses anciennes relations avec Léna Pérorani. Il lui semblait que son futur beau-père avait dû connaître cette jeune fille, et il ne se souciait point de provoquer à ce sujet des explications embarrassantes et peut-être dangereuses. Une circonstance singulière avait confirmé ces prudentes dispositions : M. de la Grélière avait confié à Raymond des papiers de famille relatifs à la rédaction du contrat de mariage; en les parcourant M. de Paleville vit avec une surprise mêlée d'inquiétude, que la mère d'Elise s'appelait Magdalena Rizio, veuve Pérorani. — Que signifie ceci? pensa-t-il. Est-ce que Léna serait proche parente avec mademoiselle de la Grélière? Cela expliquerait cette ressemblance inouïe. Il serait piquant que j'apprisse enfin le

séjour de la belle Léna en voyant l'adresse de faire part qu'on lui enverra le jour de mon mariage.

Après une semaine de séjour à Avignon, Raymond et M. de la Grélière repartirent pour Rochemaine. Ils avaient voyagé la nuit, et neuf heures du matin sonnaient quand la voiture entrait dans l'avenue.

Mademoiselle de la Grélière avait été prévenue de leur arrivée ; elle vint au-devant de son père qui l'embrassa sur le front et lui dit à demi-voix :

— Allons, ma fille, tâchez de vaincre cette timidité et de répondre à votre cousin autrement que par oui et par non tout court. Puis il ajouta encore plus bas, d'un air d'intime satisfaction : Songe donc, Lisette, que dans quinze jours tu seras marquise!

La jeune fille baissa la tête ; elle pouvait à peine se soutenir, et machinalement elle prit le bras de son père qui se dégagea doucement en disant à Raymond :

— Monsieur le marquis, conduisez ma fille ; vous avez maintenant le droit d'être son chevalier.

La main d'Elise tomba sur le bras que lui présentait Paleville; il la sentit frémir et trembler. Ce geste, cette situation lui rappelèrent encore Léna ; il se souvint de l'avoir emmenée ainsi rougissante, troublée et le cœur palpitant, sous d'autres ombrages. Par un bizarre et monstrueux raffinement, ces retours vers le passé, vers les

triomphes et les voluptés de sa jeunesse, rendaient plus enivrantes pour lui les félicités du présent, les promesses de l'avenir.

M. de la Grélière marchait le premier; sa fille et Paleville le suivaient à deux pas de distance. Au moment d'entrer au château, la jeune fille serra le bras auquel elle s'appuyait avec un mouvement convulsif, et, levant vers Raymond son visage animé d'une faible rougeur, elle lui dit à voix basse en lui présentant un papier :

— Lisez-le quand vous serez seul.

Paleville prit la lettre d'un air étonné et la serra vivement dans la poche de son gilet.

— Un billet doux! se dit-il avec une satisfaction mêlée de défiance; est-il possible!

Le déjeuner était servi déjà; il dura une grande heure. Mademoiselle de la Grélière semblait ne pouvoir prendre sur elle de parler autrement que par monosyllabes. Sa contenance était encore plus timide et plus embarrassée qu'à la première entrevue.

— La singulière enfant! pensa Raymond, elle ose m'écrire et ne peut parler en ma présence! Il faudra pourtant que cela finisse : elle ne peut pas m'épouser par correspondance.

Après le déjeuner Elise se retira; M. de la Grélière monta dans une salle qu'on appelait la bibliothèque et où il y avait une centaine de bouquins, pour chercher le Nobiliaire de Provence qu'il devait consulter avant de dresser la liste des lettres de faire part; Raymond lui de-

manda la permission d'aller faire un tour de promenade dans le parterre.

— Bien, bien, vous êtes chez vous ici, dit M. de la Grélière ; vous me retrouverez là-haut dans la bibliothèque.

En sortant du château, Raymond aperçut Elise debout derrière une fenêtre, son mouchoir serré dans ses mains jointes, comme si elle eût pleuré ; un moment elle sembla le suivre des yeux.

Paleville s'enfonça dans l'avenue, et là, loin de tous les regards, il ouvrit la précieuse lettre; elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je suis bien malheureuse, et je n'ai d'espoir qu'en votre générosité. Dans la situation où je suis, il faut que je me confie à vous, car je mourrais plutôt que de parler à mon père; je mourrais de crainte et de saisissement avant d'avoir dit devant lui ce que je vais vous avouer : J'ai fait une faute, monsieur! »

— Ah! mon Dieu! s'écria Raymond tout étourdi du coup, je n'ai pas de bonheur! Puis il reprit sa lecture avec une sourde colère :

« J'ai fait une bien grande faute, j'ai donné mon cœur sans être sûre de l'approbation de mon père. Pendant que j'étais au couvent, un jeune homme, dont la famille est riche et honorable, venait souvent voir sa sœur qui est ma meilleure amie; nous nous sommes aimés;

» il y a quelque temps, ce jeune homme m'a
» demandée en mariage; mon père a refusé, il
» avait d'autres projets; c'est vous qu'il avait
» déjà choisi. Quand il m'a annoncé sa volonté,
» je n'ai pas eu la force de lui dire que je mour-
» rai de chagrin s'il faut lui obéir. J'ai passé
» des jours et des nuits dans les larmes et enfin
» une bonne pensée m'est venue, la pensée de
» m'adresser à vous, de vous supplier de rompre
» ce funeste mariage qui ne nous rendrait heu-
» reux ni l'un ni l'autre. Monsieur, je vous en
» conjure, renoncez à cette union; il vous sera
» facile de trouver un motif, de le déclarer.
» Vous ne craignez pas mon père, vous! Je ne
» sais comment il faut faire pour amener cette
» rupture; mais je me fie à vous, à votre expé-
» rience. Soyez mon ami, mon appui en cette
» circonstance la plus importante de ma vie. Si
» vous saviez, monsieur, quels sentiments d'af-
» fection et de respect mon cœur éprouverait
» pour vous! Je vous regarderais comme un
» second père. A présent que j'ai osé vous
» écrire, je suis plus tranquille. J'ai bon espoir,
» et c'est avec confiance que je vous remettrai
» cette lettre, monsieur et cher parent; c'est
» avec confiance que j'attendrai votre réponse.

» Élise de la Grélière. »

— Le mal n'est pas si grand que je l'avais d'abord pensé, se dit Raymond en refermant la lettre : tout cela n'est qu'un enfantillage, un roman de pensionnaire; et c'est moi qu'on choi-

sit pour confident! Ces petites filles ont des idées incroyables!

M. de Paleville se promena encore une heure pour se remettre et préparer sa réponse; il éprouvait en ce moment quelque chose de semblable aux sombres jalousies, aux dépits furieux, aux secrètes humiliations qui tourmentaient jadis son ami Darblade.

— Soulange avait raison, murmura-t-il, on nous préfère les petits jeunes gens; mais, Dieu me damne! nous pouvons triompher encore, nous avons pour nous les grands parents.

IX

LA FOLLE.

Raymond avait eu la pensée de répondre par écrit à la lettre d'Elise ; mais en rentrant au château il rencontra dans le parterre mademoiselle de la Grélière. Sans rien dire, il offrit son bras à la jeune fille, et, après un moment de silence, il lui rendit la lettre.

— Je ne dois pas, dit-il, garder cette preuve d'une imprudence que vous regretterez bientôt sans doute.

— Oh ! monsieur, murmura mademoiselle de

la Grélière en pâlissant, j'ai donc eu tort de m'adresser à votre indulgence, à votre générosité ! Je ne devais pas y compter.

— Il ne fallait compter que sur mon amour, répondit Raymond avec une passion qui n'était point feinte; à présent que je vous ai vue, pensez-vous qu'il me soit possible de renoncer à vous? Mais je vous aime, moi aussi!

— Ah! quel malheur! s'écria Elise avec effroi.

A cette naïveté cruelle, Paleville sourit amèrement. Oui, je vous aime, reprit-il, et le sacrifice que vous me demandez est au-dessus de mes forces. Il y a plus, je ne le crois pas nécessaire à votre bonheur. Vous oublierez bientôt cette folle inclination. Vous serez heureuse avec moi.

— Jamais! jamais! murmura la jeune fille suffoquée par les larmes.

— Non, je ne vous donnerai pas pour ainsi dire à mon rival, continua Raymond avec véhémence; je ne renoncerai pas à mon bonheur, au vôtre... Un autre homme, moins épris, moins pénétré d'estime et de respect pour vous, reculerait peut-être devant l'aveu que vous m'avez fait; mais moi, je ne crains rien pour le présent ni pour l'avenir; je sais que vous n'avez à vous reprocher qu'une imprudence, et que lorsque vous serez ma femme vous accomplirez vos devoirs. J'ai confiance en votre vertu, en votre honneur.

— Vous avez raison, dit la jeune fille avec une douleur mêlée de fierté, je ne les trahirai

pas. Je mourrai!... A ces mots, elle détourna la tête en faisant signe que tout était dit, qu'elle ne voulait pas en entendre davantage, et elle s'éloigna en pleurant.

— Dans quinze jours elle sera madame de Paleville, et elle n'en mourra pas, murmura Raymond en la suivant d'un regard ardent. Puis il alla retrouver M. de la Grélière dans la bibliothèque.

— Nous avons des alliances avec les meilleures familles de Provence et du Languedoc, dit le vieillard avec orgueil, il faudra annoncer votre mariage à tous ces parents inconnus. J'ai dressé une liste de toutes les personnes auxquelles de mon côté je dois des lettres de faire part.

Raymond prit cette liste et la parcourut rapidement du regard ; mais il n'y trouva point le nom de Pérorani.

Le soir, au moment de se mettre à table, M. de la Grélière dit à son futur gendre :

— Ma fille est malade, cela ne sera rien, c'est le trouble, l'étonnement de sa nouvelle situation; il faut qu'elle s'accoutume à cette idée de mariage, à votre présence : jusqu'au jour où elle vous a vu pour la première fois, elle ne songeait pas qu'il y eût au monde d'autres hommes que son père; elle est d'une innocence un peu sauvage.

— Comme presque toutes les jeunes filles bien élevées, dit Raymond avec un sourire ironique.

Le souper fut long ; mais cette fois Paleville se défia des vins d'Espagne; il se souvenait avec un certain effroi de la mauvaise nuit qu'il avait passée huit jours auparavant; à onze heures il monta dans sa chambre; son domestique le suivit.

C'était toujours la même chambre, froide et sombre comme tous les lieux depuis longtemps inhabités, Raymond fit jeter une brassée de bois dans la cheminée, il alluma toutes les bougies; puis, n'éprouvant aucune envie de dormir, il renvoya son domestique se coucher dans l'antichambre, et s'installa près du feu.

Les vagues terreurs qui avaient assailli Raymond la première fois qu'il était entré dans cette chambre n'agissaient plus aussi vivement sur ses sens. Il éprouvait bien encore un certain malaise; mais d'autres préoccupations l'absorbaient; il souffrait dans son orgueil, dans son amour, dans sa jalousie. Pourtant il voyait assuré le triomphe de sa passion, il savait que mademoiselle de la Grélière serait à lui.

— Oui, je l'épouserai! se dit-il avec une joie mêlée de rage; de gré ou de force elle deviendra ma femme! Et malheur à celui qui oserait encore l'aimer, quand elle portera mon nom! Il y a de bonnes traditions déjà dans la famille... mais je ne ferais pas comme M. de la Grélière, ce n'est pas elle que je tuerais!

Au milieu de ces agitations la pensée lui vint d'écrire à Elise ; il lui sembla qu'une lettre qui exprimerait son amour la toucherait peut-être ;

il alla prendre son nécessaire de voyage et l'ouvrit sur une table à côté du feu. Ce petit meuble contenait, avec les objets pour la toilette, un couteau bien affilé et un écritoire. Souvent dans ses voyages, Raymond avait porté ce couteau en guise de poignard, car avec cette lame à la main on pouvait se défendre et tuer un homme.

Paleville s'accouda sur la table et commença une lettre, la plus sincèrement passionnée qu'il eût jamais écrite.

« Je vous aime, disait-il, vous vous êtes » emparée de ma vie tout entière. Ma pensée » ne vous quitte plus; elle vous environne, elle » vous presse en quelque sorte de ses secrètes » étreintes, et vous sentirez toujours autour de » vous l'invisible présence de mon amour. » Mais votre cœur se laissera-t-il gagner? » Pourrez-vous m'aimer enfin!... Oh! fatales » craintes! cruelles jalousies! tourments affreux » de mon cœur, cesserez-vous un jour! Hélas! » depuis vos funestes aveux, je vous aime » avec tant de passion et de douleur, avec tant » de tendresse et d'irritation, avec des espé- » rances si vives et cependant si mêlées d'ef- » froi, que je ne puis supporter ni tant de » souffrance ni tant de bonheur, et que je » succombe à ces douloureuses joies, à ces élans » de mon âme. Je n'avais pas aimé avant de » vous connaître; quelle femme, si ce n'est » vous, pouvait m'inspirer de telles ardeurs... »

Au moment où Paleville traçait ces mots,

un léger bruit se fit entendre derrière la boiserie, en face de la cheminée. Raymond leva la tête et écouta. Le même bruit se renouvela; puis une porte cachée dans le panneau s'ouvrit lentement, et une femme s'avança, une femme vêtue de noir, pâle, maigre, échevelée. Raymond la regarda d'un œil fixe, stupide d'étonnement et murmura :

— Léna!

Elle avait refermé la porte et sans paraître s'apercevoir de la présence de Raymond elle fit le tour de la chambre; puis venant vers la cheminée elle dit en passant ses mains sur la flamme : Ah! du feu!

M. de Paleville avait reculé. La folle arrêta alors sur lui ses yeux hagards et secoua sa chevelure épaisse et grisonnante avec un mouvement sauvage.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit le marquis avec effort.

— Raymond de Paleville! dit-elle d'une voix rauque.

Il y eut un silence. Raymond, saisi d'horreur, détournait la vue; puis, ne pouvant dominer son trouble et son effroi, incapable de soutenir plus longtemps le regard que la folle arrêtait sur lui, il voulut sortir; mais Léna s'élança d'un bond à sa poursuite et le ramena devant le feu. Alors il essaya de lui faire entendre qu'elle devait se retirer elle-même ou le laisser aller.

— Ma chère Léna, dit-il avec douceur,

voyons, soyez raisonnable, retournez chez vous. Certainement le maître de cette maison se fâcherait s'il savait que vous courez ainsi la nuit. Pourtant si vous tenez à rester devant ce bon feu, c'est moi qui m'en irai.

Il fit encore un pas vers la porte en disant ces mots; mais la folle le retint en disant d'une voix impérieuse : Restez!

— Eh! bien, oui, je reste, reprit il avec une impatience mêlée de crainte; mais prenez garde, Léna; mon domestique est là dehors; je vais l'appeler. Allons, ma chère Léna, vous qui étiez si douce, si charmante, vous faites la méchante, à présent; vous me contrariez!... Je vous dis que cela n'est pas bien. Venez, sortons d'ici...

Tandis qu'il parlait ainsi, les yeux de la folle s'animaient d'une sombre fureur : on eût dit que le son de cette voix éveillait en elle des instincts farouches, des idées violentes et confuses; tout à coup elle s'élança et saisit Raymond d'une main de fer.

— Julien! au secours! cria-t-il d'une voix étranglée.

— Tais-toi! dit la folle. Et comme il criait encore, elle prit le couteau dans le nécessaire et le plongea deux fois dans la poitrine de Raymond. A présent, il ne criera plus! dit-elle.

Le malheureux était tombé la face contre terre. Après quelques mouvements convulsifs, il expira.

Pendant le reste de la nuit il ne se fit aucun bruit dans cette chambre; le domestique n'avait rien entendu ; il ne se réveilla que le matin, et n'entra pas chez son maître.

Vers dix heures du matin, M. de la Grélière lui-même monta chez son futur gendre. En entrant dans la chambre il aperçut Léna accroupie devant la cheminée où elle avait pris soin d'entretenir le feu, et derrière elle le corps de Raymond de Paleville au milieu d'une mare de sang. M. de la Grélière ouvrit la fenêtre et appela au secours ; à ses cris toute la maison accourut. On releva le cadavre ; il était déjà roide et glacé. Léna contemplait d'un œil froid et stupide tout ce tumulte ; évidemment elle n'avait aucune conscience du meurtre qu'elle venait de commettre et dans sa démence elle ne se souvenait de rien.

On eut d'abord quelque peine à expliquer comment elle était entrée dans cette chambre. Quelqu'un fit observer que, comme elle habitait le château depuis douze ans, elle devait en connaître tous les secrets passages; en effet, elle était sortie de la chambre où on l'enfermait le soir par une porte cachée dans la boiserie, et selon sa coutume, elle avait rôdé une partie de la nuit ; puis, apercevant de la lumière dans une chambre ordinairement inhabitée, elle y était entrée : c'était ainsi qu'une fois déjà elle était apparue à Raymond de Paleville.

Les gens de justice vinrent faire leur procès-verbal. Il résulta de l'enquête que Léna avait

agi sans discernement, sous l'influence d'un accès de monomanie homicide, et qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Tandis qu'on procédait à ces formalités, M. de la Grélière, triste et consterné, se tenait près du lit de sa fille malade de saisissement et d'effroi.

— Mon enfant, lui dit-il, je ne sais plus à qui vous marier maintenant ; nous attendrons encore un peu, puis vous choisirez vous-même.

Elle baisa la main de son père, qui reprit :

— Demain nous repartirons pour Avignon ; maintenant, j'ai ce séjour en horreur. Je veux vendre Rochemaine. Quant à cette malheureuse, je la ferai enfermer à la maison des fous.

— Mon père, dit mademoiselle de la Grélière en levant sur lui un regard plein de larmes, je vous en supplie, laissez Léna ici sous la garde d'une personne sûre ; ne la chassez pas de cette maison où la pitié de madame de Rochemaine lui avait donné asile, où depuis si longtemps elle passe sa triste vie ; ayez pitié d'elle, souvenez-vous qu'elle est ma sœur.

— Oui, la fille de Magdalena Pérorani ! murmura le vieillard ; ces deux femmes ont eu une destinée fatale !... Puis passant la main sur le front incliné d'Elise, il ajouta tristement : Et toi, mon enfant, seras-tu heureuse ?

— Ah ! oui, murmura la jeune fille ; j'épouserai celui que j'aime !...

Le lendemain la liste de faire part que M. de la Grélière avait dressée pour envoyer les let-

tres de mariage, servit pour envoyer les billets d'enterrement. Raymond fut inhumé près de Rochemaine, dans un cimetière du village. M. de la Grélière lui fit élever un magnifique mausolée. L'épitaphe rappelait tous les titres du défunt et était surmontée des armoiries de la maison de Paleville.

Deux ans plus tard, on jeta dans la fosse commune, au pied de ce tombeau, le corps de Léna Pérorani.

FIN DE LENA.

LE

MEILLEUR AMI,

PAR

HIPPOLYTE ETIENNEZ.

I

Le 15 octobre dernier, un petit vieillard, couvert de sueur et de poussière, entra précipitamment dans l'hôtel des Quatre-Nations, rue Louis-le-Grand, 42.

— Monsieur de Corvelles, demanda-t-il au maître de l'hôtel.

A cette question, le maître de l'hôtel fixa sur le vieillard un regard hébété que celui-ci, du reste, lui rendit avec usure.

— Monsieur de Corvelles, répondit-il.

Puis se retournant vers sa femme, occupée en

ce moment à porter quelques écritures sur son registre :

— Est-ce que ce n'est pas le jeune homme qui arrive de Bordeaux?

— Eh oui! sans doute, répondit l'hôtesse.

— Eh bien, monsieur, reprit le maître de la maison, voyez à l'escalier A, n° 8.

A ces mots, le vieillard fit un demi-tour, chercha des yeux l'escalier A, et le franchit tout d'une haleine jusqu'au n° 8, situé, il est vrai, au premier. La porte étant ouverte, il entra; mais l'appartement était vide; du moins il ne s'y trouvait que quelques valises et un domestique qui s'efforçait de mettre un peu d'ordre dans les bagages de son maître.

— M. de Corvelles, demanda le vieillard pour la seconde fois.

— Monsieur, il vient de sortir.

— Comment! il vient de sortir! Il arrive à l'instant même... Et, tenez, tenez, voilà encore sa voiture dans la cour.

— C'est possible : mais à peine descendu, M. de Corvelles a passé un habit et envoyé chercher une citadine.

L'inconnu, consterné de sa mauvaise chance, resta un moment anéanti, sans prendre garde même à la sueur abondante qui ruisselait sur son front. Enfin, après quelques minutes de recueillement :

— M. de Corvelles tardera-t-il beaucoup à rentrer?

— Je ne sais pas, monsieur; il ne m'a rien dit.

— Allons, c'est bien ; je repasserai.

— Si monsieur veut me dire son nom...

— C'est inutile ; dites seulement à M. de Corvelles que son meilleur ami est venu pour le voir.

A peine le petit vieillard fut-il parti, que M. de Corvelles rentra dans son appartement. Victor de Corvelles était un homme d'une trentaine d'années. Maître de sa fortune dès l'âge de vingt ans, il l'avait eu bientôt absorbée dans les plaisirs ruineux que la capitale offre aux jeunes gens privés de la tutelle et des conseils de leur famille. Après avoir mangé son bien, Victor fit comme tant d'écervelés, il se mit à manger le bien des autres, et emprunta des sommes énormes. Ces dettes étaient, à la vérité, justifiées en partie par l'espoir qu'il avait d'hériter d'un oncle retiré du monde dans quelque bruyère de la Bourgogne ; mais enfin cet oncle n'était pas mort, et pouvait disposer de ses richesses envers tout autre que son trop confiant neveu.

Ces réflexions finirent bientôt par poursuivre tellement M. de Corvelles, que, dans le but de se distraire, il forma le dessein de voyager. Un beau matin, il partit donc sans prévenir personne, et parcourut successivement les principaux Etats de l'Europe. Deux ans après il rentrait en France par les Pyrénées.

Barèges était en ce moment le centre de réunion d'un grand nombre d'étrangers ; il en était venu de tous les points du globe, et notamment

de Paris, ce grand lac providentiel qui déborde chaque année, au printemps, et court retremper, au contact du bon goût et des bonnes manières, les esprits naturellement arides et rétifs de la province. Victor résolut d'y passer la saison des eaux; mais, de tous les logements abandonnés par les habitants aux hôtes que la goutte, la mode et le spleen leur avaient envoyés cette année, il ne restait plus qu'une misérable mansarde, située à l'extrémité de la ville; néanmoins notre voyageur y fit monter un lit et s'en empara.

Un jour, pendant une de ses courses dans les Pyrénées, il rencontra sur sa route deux promeneurs amenés sans doute par une curiosité semblable à la sienne. L'un était un homme d'une cinquantaine d'années; son œil dur et profond témoignait d'une rigidité de principes à toute épreuve; ses lèvres fines et pincées trahissaient ce caractère froid et réservé qui appartient en propre aux gens versés dans les affaires d'argent ou dans les spéculations commerciales; enfin ses grosses joues vermeilles et son ventre rebondi annonçaient une opulence incontestable, et il les portait avec ostentation, comme s'il se fût enorgueilli des procédés qui les avaient bouffis; c'était, à n'en pas douter, un homme riche, un homme de commerce. L'autre était une jeune fille; à en juger par la souplesse de sa taille et par la finesse exquise de ses traits, ce devait être une enfant à peine sortie de l'adolescence; du reste, ces symptô-

mes manifestes n'eussent-ils pas existé, il eût été néanmoins facile de deviner son âge à l'expression timide et pudique de son regard.

A l'endroit où Victor rencontra les deux promeneurs, le chemin se trouvait fort étroit ; c'était un petit sentier taillé dans le roc par les pieds des pâtres, et bordé, à droite et à gauche, par des précipices ou par des roches glissantes qu'il eût été imprudent de franchir. Aussi, à la vue l'un de l'autre, les deux hommes s'arrêtèrent-ils, fort indécis de ce qu'il leur restait à faire dans cette circonstance embarrassante.

— Monsieur, dit gravement le plus âgé, je crois qu'il faut que nous nous en retournions chacun par où nous sommes venus.

— Pourquoi cela? demanda Victor.

— A moins que vous ne vouliez passer sur moi.

— Je puis revenir seul sur mes pas, répondit le jeune homme avec courtoisie; par ce moyen, je n'interromprai pas votre promenade, et j'aurai le plaisir d'achever la mienne en votre compagnie.

A cette proposition gracieuse, la jeune fille rougit, et son père — car ce devait être son père — s'inclina légèrement en forme de remerciement.

Cependant la belle enfant avait produit sur M. de Corvelles une impression assez vive, et, sans qu'il se rendît encore un compte bien net des sentiments qu'il éprouvait à son égard, il

désirait ardemment entamer la conversation avec ses nouveaux compagnons de voyage. Plusieurs fois déjà, dans ce dessein, Victor leur avait adressé la parole; mais, soit que le danger de la situation eût absorbé tous ses esprits, soit qu'il eût deviné l'intention suspecte du jeune homme, soit enfin qu'il eût jugé à propos de maintenir sa dignité en garde contre la familiarité trop expansive d'un inconnu, le négociant n'avait répondu jusque-là que par monosyllabes et d'un ton fort peu engageant. A vrai dire, tout concourait à contrarier les vœux de notre jeune voyageur. Placé par la force des choses en tête du cortége, Victor ouvrit la marche, et n'osait se retourner aussi souvent qu'il l'eût voulu pour admirer la beauté de sa compagne. Il l'avait tenté néanmoins à plusieurs reprises; mais chaque fois il avait trouvé derrière lui la face rébarbative du vieux père, qui le regardait d'un œil imperturbable et lui masquait ainsi la plus belle partie de son horizon. Il fallait pourtant se hâter : l'étroit sentier ne pouvait être éternel; une fois sorti de ce passage difficile, Victor sentait qu'il n'avait plus de prétexte pour demeurer près de ses compagnons; et d'ailleurs, peut-être le vieillard lui-même s'empresserait-il alors de s'affranchir d'un voisinage qui paraissait si peu le charmer.

C'est en effet ce qui arriva. L'austère négociant n'eut pas plus tôt vu le terrain s'étendre sous ses pieds que, se tournant vers le jeune homme :

— Monsieur, dit-il, il nous reste des remer-

ciements à vous adresser pour votre complaisance.

— Monsieur, répondit Victor, c'est moi qui ai le plus à vous remercier.

Puis, s'étant salués réciproquement, ils s'éloignèrent chacun de son côté.

A peine M. de Corvelles se trouva-t-il seul, que le sentiment confus qui l'avait agité jusque-là resplendit subitement dans son âme et y projeta une éblouissante clarté. Victor n'en pouvait pas douter : il était amoureux. Malheureusement il n'avait aucun espoir de revoir jamais l'adorable jeune fille. Il descendait la montagne, l'air morne et consterné, lorsqu'une dernière espérance lui fit tourner la tête en arrière... Tout à coup il s'arrêta :

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il.

Et, portant aussitôt sa main au-dessus de ses yeux comme pour isoler sa vue des objets variés qui s'étalaient devant son regard, il demeura un instant immobile, absorbé dans une muette et sérieuse attention.

— Je ne me trompe pas! reprit-il : il y a un homme en danger là-haut... une femme est près de lui... elle agite son mouchoir... c'est du secours qu'elle demande!

Et, cédant sur le champ à l'impulsion généreuse de son cœur, il s'élança comme une flèche et courut vers l'endroit d'où partait ce douloureux appel. Qu'on juge de l'étonnement de Victor en retrouvant dans le personnage en danger précisément son compagnon de voyage.

— Oh ! monsieur, monsieur, s'écrie la jeune fille en se précipitant vers le jeune homme, sauvez mon père!

En effet, le négociant, poussé par une malencontreuse curiosité, s'était aventuré sur la pointe d'un roc d'où, sans contredit, l'horizon qu'on découvrait eût pu être magnifique, si les précipices qui l'entouraient n'eussent condamné celui qui les admirait à en jouir éternellement.

— Comment diable vous trouvez-vous là? demanda Victor étonné de ce trait d'audace.

— Et ! parbleu! parce qu'en y montant je ne songeais pas à la difficulté d'en descendre.

— Eh bien! laissez-vous glisser, je vais vous retenir.

— Bien obligé ! A mon âge, monsieur, on ne glisse plus, on roule.

— Ah! c'est différent... Attendez.

Puis, ayant franchi légèrement l'espace qui le séparait de l'imprudent curieux, Victor se coucha sur le sol, se cramponna de son mieux aux fissures du rocher, et tendit une de ses mains au négociant.

— Maintenant, reprit-il, laissez-vous aller. Je ne vous lâcherai pas, ne craignez rien; la montagne tombera plutôt avec nous.

— Elle en est bien capable, murmura le gros homme en obéissant toutefois à l'invitation de son libérateur.

Et, pendant que le pauvre père se félicitait dans les bras de sa fille de son salut miraculeux, Victor, assis sur ses talons, s'abandonna à

la pente de la montagne et descendit comme une avalanche au milieu d'eux.

— Monsieur, dit le négociant, grâce à vous, je viens de l'échapper belle! Puis-je savoir à qui je suis redevable d'un pareil service?

— A M. Victor de Corvelles, répondit modestement le jeune homme.

La particule qui blasonnait si élégamment le nom de notre voyageur produisit un effet magique sur son interlocuteur.

— Monsieur, reprit-il, j'espère que nous nous reverrons. Sans doute vous habitez Barèges ?

— Pas précisément, répondit Victor.

En effet, son grenier n'était pas dans la ville, il était dessus.

— Dans tous les cas, lorsque, par hasard, vous passerez devant l'hôtel du *Cheval-Blanc*, veuillez ne pas oublier M. Auvray, de Bordeaux : c'est mon nom.

Victor répondit comme il convenait à cette gracieuse invitation, et ajouta un sourire aimable pour la part que la jeune fille y avait prise par son regard.

Deux heures après, Victor de Corvelles passa, par hasard, devant l'hôtel du *Cheval-Blanc*; mais sans doute ce hasard ne lui parut pas de bon aloi; car il ne fit que jeter un coup-d'œil rapide sur la maison sans y entrer : en bonne justice il avait triché. Le lendemain, il se montra moins scrupuleux. Les visites du jeune homme, d'abord assez éloignées, finirent par se rapprocher tellement qu'elles n'en firent bientôt plus qu'une.

Non-seulement Victor aimait la fille du vieux négociant, mais encore il en était aimé. Lucile, c'est ainsi qu'elle s'appelait, avait trop peu d'expérience, sinon pour taire le sentiment qu'elle éprouvait, du moins pour en comprimer les élans indiscrets.

Cependant, tout a un terme dans la vie, même la saison des bains : le moment de se séparer arriva.

— M. Victor, dit un jour le négociant, recevez nos adieux, ma fille et moi nous quittons Barèges demain.

— Vous retournez sans doute à Bordeaux? demanda avec anxiété le jeune homme.

— Non : j'ai promis à Lucile de lui montrer la capitale; moi-même j'ai quelques affaires importantes à y conclure : nous allons à Paris.

— A Paris?... Moi aussi je vais à Paris. Si vous me permettez de vous accompagner, vous m'éviterez les regets de votre absence.

— Mon cher monsieur de Corvelles, ce serait avec bien du plaisir; mais tous les chevaux sont arrêtés d'avance à la poste, et j'ai été réduit à prendre les deux seules places qui fussent disponibles dans les voitures publiques.

— Ah!!

— Du reste, si vous parvenez à trouver le moyen de nous rejoindre, voici mon adresse. Vous savez avec quel plaisir je vous reverrai toujours.

En effet, le lendemain M. Auvray partit avec sa fille. Quant à Victor, grâce à son impré-

voyance et malgré toutes ses démarches, il fut obligé d'attendre huit grands jours avant de pouvoir les suivre. Cet intervalle était long et suffisant pour porter à ses affections un préjudice irréparable. Aussi, à peine à Paris, où nous le savons de retour, notre jeune homme s'empressa-t-il d'aller porter sa carte au domicile du vieux négociant, pour le prévenir de son arrivée et le préparer à la visite qu'il lui destinait en personne; après quoi il revint, l'esprit plus calme et plus tranquille, à son hôtel, qui était, comme nous l'avons vu, l'hôtel des Quatre-Nations.

— Monsieur, dit son domestique, il est venu un monsieur pour vous.

— Son nom? demanda Victor.

— Ma foi, monsieur, je ne le sais pas, mais c'est le meilleur de vos amis.

— Le meilleur de mes amis! murmura Victor stupéfait... Doit-il revenir?

— Oui, monsieur.

— Allons, c'est bien! laisse-moi.

A cet ordre, le serviteur docile ouvrit la porte et se retira; et Victor, harrassé par les fatigues du voyage, se laissa tomber nonchalamment sur un fauteuil; mais presque aussitôt la porte de l'appartement se rouvrit, et le domestique se représenta.

— Monsieur, dit-il, le voilà!

— Qui?

— La personne de ce matin.

— Le meilleur de mes amis?

— Oui, monsieur.

— Ah! Fais-le entrer.

Alors le domestique se rengea de côté, et le petit vieillard, encore couvert de sueur et de poussière, entra dans l'appartement. Mais, à sa vue, Victor tressaillit et se leva.

— M. Benn! s'écria-t-il. Puis il retomba anéanti sur son fauteuil.

M. Benn, dont l'apparition subite ne nous a pas permis jusqu'à présent de saisir nettement le type ni la physionomie, était un homme tout à fait sur le déclin de sa vie; son extrême maigreur seule, par le peu de prise qu'elle offrait aux maladies et aux infirmités de la vieillesse pouvait le maintenir dans un état de santé satisfaisant pour son âge.

Son front, jadis étroit et borné comme tous ceux des intelligences vulgaires, avait si bien travaillé, depuis, à l'agrandissement de son territoire qu'il avait fini par englober dans son domaine une bonne partie de l'occiput et des pariétaux. Deux sourcils blancs et touffus, suspendus à son crâne nu et desséché, comme des broussailles neigeuses au flanc d'un rocher aride, témoignaient également que l'hiver avait touché depuis longtemps cette tête presque octogénaire. Enfin des rides profondes, sans expression et sans caractère, triste et dernier symptôme d'une existence qui s'en va, achevaient de prouver la flagrante décrépitude du petit vieillard. Cependant sous cette enveloppe usée, M. Benn avait conservé intérieurement

une ardeur toute juvénille qui se trahissait encore par la pétulance de ses mouvements et par le feu de son regard.

Cette ardeur que les hommes ont coutume de porter successivement sur les différentes passions, Benn ne l'avait jamais appliquée qu'à une seule, la passion de l'argent. Avec de pareilles dispositions on va loin : d'abord on place à la caisse d'épargne, enfin on prête à la petite semaine; et, si peu qu'on ait la bosse de la convoitise, on vole. M. Benn n'alla pas jusque-là; le mot lui avait fait peur; mais il se livra à l'usure avec une telle habileté, qu'en quelques années il eut amassé des capitaux considérables.

M. de Corvelles ne fut pas le dernier à recourir aux coûteuses complaisances de notre usurier, et celui-ci, encouragé par le nom de Victor et par les renseignements recueillis sur le fameux oncle de Bourgogne, ne crut pas devoir repousser une affaire dans laquelle l'insouciance de l'emprunteur lui faisait une latitude illimitée. Il lui prêta ainsi jusqu'à concurrence de plus de trente mille francs. Mais, comme le jeune homme continuait à puiser sans scrupule et sans souci dans la bourse perfide, M. Benn commença à concevoir des inquiétudes et finit par refuser sans pitié. A partir de ce moment, Victor ne revint plus, et ce fut l'usurier qui courut après lui : Victor demanda des délais, ils lui furent accordés; mais néanmoins il ne put payer ses billets à échéance, et ceux-ci,

protestés, rentrèrent tous successivement dans la caisse de l'usurier. M. Benn avait une certaine réputation à ménager; son crédit sur la place pouvait se trouver ébranlé par ces protêts successifs : il devint menaçant. Aussitôt M. de Corvelles sentit que la lutte n'était plus égale : il se replia en colonne serrée; et c'est alors qu'il opérait cette belle retraite que nous l'avons vu accomplir à travers l'Europe en général et Barèges en particulier.

Il est facile de comprendre maintenant l'effroi que l'entrée de M. Benn produisit sur le jeune homme. A la vérité, la surprise avait une part au moins égale dans son émotion. Après deux années d'absence, à peine descendu de voiture, et dans un hôtel qu'il n'avait jamais habité, comment l'odieux créancier était-il parvenu à connaître son retour et à découvrir son domicile? Victor ne pouvait s'en rendre compte. Le subterfuge même dont M. Benn s'était servi pour se faire introduire, en s'annonçant comme *le meilleur de ses amis*, était peu de nature à le rassurer. D'un autre côté, M. de Corvelles se trouvait encore sous le charme des beaux rêves qu'il avait faits au pied des Pyrénées, et tout plein des douces espérances que l'amour de mademoiselle Auvray lui permettait de concevoir. Bien qu'il n'eût pas cru devoir sitôt en faire la demande, son intimité avec la jeune fille, et surtout l'important service rendu au vieux père, lui laissaient entrevoir un mariage dont son cœur et sa bourse éprouvaient

également le besoin. Or, non-seulement l'apparition de l'usurier ramenait dans son sein tous les soucis et toutes les inquiétudes qui avaient déjà une fois provoqué sa fuite, mais le menaçait en outre d'une rupture inévitable avec l'austère négociant.

Néanmoins, après un instant de recueillement nécessaire pour se remettre de son premier trouble, Victor rassembla son énergie et se prépara à recevoir bravement le choc du créancier.

— M. Benn, reprit-il, que voulez-vous?

M. Benn, qui était resté pendant le même temps immobile et plongé dans une sorte d'extase à la vue du jeune homme, s'ébranla tout à coup; et, allongeant ses deux bras vers celui-ci de manière à faire sortir la moitié de ses bras des manches trop courtes de son habit :

— Ah! M. Victor, s'écria-t-il, que je suis aise de vous revoir!

— Vous êtes bien bon, M. Benn.... Asseyez-vous donc...

— Oh! merci, je ne suis pas fatigué... Permettez-moi plutôt de vous contempler à mon aise... C'est que c'est bien vous!... Comme vous avez l'air frais et dispos! Votre santé est excellente, n'est-ce pas?

— Excellente, M. Benn.

— Allons, tant mieux!... Ah! vous m'avez donné bien des inquiétudes! Partir ainsi sans prévenir personne, et rester deux années sans

donner de vos nouvelles! Savez-vous que je vous ai cru mort?

— Pauvre M. Benn!

— Aussi figurez-vous ma joie, ce matin, lorsqu'en flânant, bien désolé, dans la rue Saint-Honoré, le long des boutiques, je vous ai vu passer en chaise de poste! D'abord l'émotion m'a cassé bras et jambes! mais les forces me sont revenues presque aussitôt, et je suis parti comme un trait à la poursuite de votre voiture... Ah! j'ai bien couru, je vous assure; mais enfin je vous retrouve, je vous revois : je suis content, je suis heureux; tous mes chagrins, toutes mes fatigues sont oubliés !

En prononçant ces mots, le petit vieillard essuya une larme, et fixa sur le jeune homme un regard plein d'admiration et de tendresse. Quant à Victor, il ne revenait pas de sa surprise.

— Comment! M. Benn, dit-il, vous avez suivi ma voiture à la course?

— Oui, monsieur... Et pourtant vous aviez trois chevaux! C'est que, voyez-vous, je sens que je vous aime comme mon enfant.

— En vérité, M. Benn, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

— Oh! ce n'est pas difficile. Soyez bien sage, ménagez bien votre santé, vivez longtemps, vivez toujours, si cela se peut : c'est là tout ce que je vous demande.

— Ma foi, M. Benn, vous n'êtes pas exigeant.

— Eh ! mon Dieu ! non. Tenez, M. Victor, continua le créancier d'un air patelin, nous avons eu autrefois quelques différends ensemble : et bien ! je vous en prie, qu'ils soient tous oubliés.

— Très-volontiers.

— Votre oncle vit toujours, n'est-ce pas? reprit l'usurier en fixant à la dérobée un regard sournois sur le jeune homme.

Hélas ! oui.

— Et sans doute vous n'avez point assez d'argent pour me payer?

— Hélas ! non.

— Eh bien ! tant mieux ! s'écria le petit vieillard en reprenant aussitôt son premier jeu de physionomie. Je ne veux pas que vous me payiez, moi ; j'en suis bien le maître. D'ailleurs, nous avons toujours le temps d'arranger cette affaire-là plus tard.

— Certainement.

— Allons, sans adieu, M. Victor. J'espère que vous me permettez de revenir vous voir de temps à autre !

— Avec plaisir, M. Benn.

— Si jamais vous avez besoin de quelque service, comptez sur moi.

— J'y compterai.

— Ne suis-je pas le *meilleur de vos amis?*

En achevant ces mots, M. Benn tendit la main au jeune homme, et se retira après lui avoir lancé, dans un regard et dans un sourire ineffables, tout ce qu'il pouvait avoir de tendresse sur le cœur.

— Que le ciel te confonde, toi et ton amitié! murmura Victor en refermant sa porte. Je veux être pendu si j'y comprends quelque chose!

II

La conduite de M. Benn, surtout après les justes motifs de ressentiment qu'il avait contre M. de Corvelles, était bien faite pour provoquer l'étonnement de ce dernier; mais les desseins de la Providence sont impénétrables, et jamais elle ne réussit mieux dans ses miracles que lorsqu'elle opère sur les caractères les plus endurcis. Or, voici comment elle accomplit la merveilleuse métamorphose de l'usurier. La disparition subite de Victor plongea d'abord M. Benn dans une stupeur profonde ; cette fuite lui sembla un acte de mauvaise foi insigne, et gâté qu'il était par son habitude de tromper les au-

tres, le rusé vieillard ne put se pardonner d'avoir été cette fois dupé à son tour. Quand jadis on voulait punir un chevalier, coupable de quelque félonie, on lui pendait son écuyer.

M. Benn, pour se venger du fugitif, fit une rafle générale de tous ses débiteurs et les envoya pêle-mêle en fourrière à Clichy ; ce fut un vrai massacre des innocents. Mais cette humeur aveugle et féroce dura peu ; elle était trop coûteuse. D'ailleurs M. Benn avait eu dans l'intervalle le temps de faire des réflexions. En effet, il y a des hommes et des femmes auxquels la vie élégante qu'ils mènent à Paris est tellement nécessaire que beaucoup d'entre eux tomberaient mort à trois pas de la barrière.

Or, Victor était de ce nombre ; il y avait donc tout à présumer qu'il reviendrait tôt ou tard voltiger autour de ce flambeau fatal qu'on n'abandonne jamais qu'après y avoir brûlé ses ailes. C'était une question de temps et pas autre chose. M. Benn le comprit ainsi et attendit avec patience. Cependant, l'absence de Victor se prolongeant indéfiniment, il ne lui fut plus permis bientôt de douter que son débiteur ne fût mort et n'eût emporté ses dix mille écus avec lui dans la tombe.

Telles étaient précisément les réflexions de M. Benn au moment où il vit passer M. de Corvelles en chaise de poste. Dire la révolution qui s'opéra subitement en lui à cette vue est chose impossible ; il répudia soudain tous les sentiments inexorables et tracassiers qui avaient fait

de lui, autrefois, le plus barbare des créanciers, et adopta irrévocablement les formes expansives et merveilleuses que nous l'avons vu employer à l'égard de Victor.

Victor n'était-il pas en effet la représentation la plus vraie de sa créance? Les trente mille francs ne se trouvaient-ils pas liés à l'existence du jeune homme de manière à accompagner toutes les phases, à subir toutes les influences de sa destinée? Le débiteur malade, les trente mille francs éprouvaient nécessairement une dépréciation incalculable; ils étaient complétement perdus, le débiteur mort. Lorsque M. Benn rencontra M. de Corvelles, les trente mille francs étaient frais, vermeils, gaillards, dispos; avec quel soin ne fallait-il pas ménager une santé si florissante, et éviter tout ce qui pourrait lui porter atteinte! D'ailleurs ce n'était encore qu'une affaire de patience, et il serait toujours temps de demander à cette terre si bien soignée qu'elle rendît avec *usure* le dépôt précieux confié à son sein.

Malheureusement, Victor ne connaissait pas, comme nous, les motifs de la conversion de son créancier. Il résolut donc de profiter des instants de répit que semblait lui promettre la tendresse feinte ou véritable de M. Benn, pour mettre à exécution, le plus promptement possible, le projet qu'il nourrissait depuis si longtemps dans son cœur. Ce projet, comme on le comprend facilement, était de demander la main de mademoiselle Auvray.

Dès le lendemain, M. de Corvelles se rendit à la demeure du négociant bordelais. Celui-ci était retenu dans son cabinet par une affaire relative à son commerce, et le jeune homme ne rencontra que la jeune fille au salon. L'entrevue fut touchante, comme on le pense bien; mais presque aussitôt M. Auvray sortit de son cabinet et tendit les bras au jeune homme.

— Ah! ah! s'écria-t-il, vous voilà donc enfin!

Victor répondit de son mieux à cette bienveillante réception; puis, après quelques instants d'une conversation banale, croyant le moment propice à ses desseins :

— M. Auvray, dit-il, vous êtes le maître de ma destinée; vous seul pouvez la rendre heureuse à jamais.

— Et que faut-il pour cela? demanda le négociant surpris.

— La main de votre fille!

A cette demande inattendue, Lucile trop émue sans doute pour assister à un entretien qui touchait de si près à son bonheur, feignit une préoccupation subite et se retira. Quant à M. Auvray, il s'était trouvé pris tellement à l'improviste qu'il eut d'abord assez de peine à se remettre. Cependant, après un instant de silence et de réflexion, il serra affectueusement la main du jeune homme dans les deux siennes, et l'ayant secouée à plusieurs reprises :

— Victor, répondit-il, après le service que

vous m'avez rendu, croyez que je suis profondément touché de la démarche que vous venez de faire...

En ce moment les yeux du jeune homme brillèrent d'un éclat merveilleux.

— Mais, continua le Bordelais, je regrette de ne pouvoir l'accueillir; ma fille est promise depuis longtemps et je n'ai qu'une parole.

C'était court et clair; il n'y avait pas une seule objection à faire. Victor se retira le cœur navré; Lucile l'attendait dans l'antichambre.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Je suis un homme perdu; votre main est promise à un autre!

— Grand Dieu! c'en est donc fait! mes pressentiments ne m'avaient pas trompée!

— Que voulez-vous dire?

— Oui, reprit la jeune fille, il me semblait avoir entendu à la dérobée parler de ce mariage; mais jusqu'à présent je n'osais y croire, tant j'étais loin de penser que mon père consentirait jamais à me donner un époux, sans me consulter.

— Vous connaissez donc mon rival?

— Je l'ai vu deux ou trois fois seulement à Bordeaux, où il nous a été présenté par un ami de mon père.

— Son nom?

— Emile Leblay...

— Sa profession?

— Médecin...

— Sa demeure?

— Ici même...

— A Paris?

— Oui, à Paris...

— Ah! je comprends maintenant le but du voyage de votre père; mais rassurez-vous, Lucile; ce mariage n'aura pas lieu...

— Oh! mon Dieu! qu'allez-vous faire?

— Ne craignez rien; je le sais.

En prononçant ces mots, Victor sortit précipitamment; mais, une fois dans la rue, il s'arrêta, car à vrai dire, il ne savait que faire.

Cependant peu à peu ses sens se calmèrent, et il put envisager sa position sous toutes les faces; elle n'était pas belle. En vain il se creusait la tête, retournait son imagination, invoquait son génie; il ne savait comment se défaire de son rival. Il y avait bien un moyen; c'était de le tuer; mais, en France, on ne tue pas un ennemi, sans lui donner le droit de vous rendre la pareille; à défaut de mieux, Victor choisit ce parti.

Aussitôt il se rendit chez M. Emile Leblay, M. Emile Leblay était un grand jeune homme pâle et sec; mais il était aisé de voir, à une certaine expression répandue sur son visage, que cet épuisement ne provenait ni de la méditation ni du travail. Il avait étudié la médecine, comme tant d'autres, mais seulement pour satisfaire les désirs de sa famille. Lorsque Victor entra, le jeune docteur, revêtu d'une ample robe de chambre et mollement étendu sur un divan dégustait avec délices les bouffées d'une pipe,

placée sur la cheminée, et dont le long tuyau se déroulait en spirales sur le parquet.

— Monsieur, dit Victor en abordant brusquement la discussion, l'affaire qui m'amène vers vous est fort grave; permettez-moi de passer les préambules... Vous devez épouser, je crois, mademoiselle Auvray?

— C'est vrai, monsieur.

— Et quand ce mariage doit-il se faire?

A cette question inconvenante le docteur s'arrêta un instant et fixa un regard interrogatif sur son interlocuteur; mais repoussant aussitôt sa première idée :

— Monsieur, reprit-il, le mariage se fera probablement la semaine prochaine.

— Eh bien, non, monsieur, répondit Victor en secouant la tête, ce mariage ne se fera jamais.

A ces mots, Emile rejeta vivement loin de lui le tuyau de sa pipe et se releva de toute sa hauteur.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— C'est-à-dire, répondit Victor en se couvrant, que, moi aussi, j'ai des prétentions à la main de Lucile et que je ne souffrirai pas qu'un autre l'obtienne.

— C'est un duel alors que vous me proposez!

— C'est la mort de l'un, ou la mort de l'autre.

Le docteur se rassit.

— En bonne conscience, monsieur, reprit-il

avec calme et en souriant, je serais en droit de vous refuser, car la partie n'est pas égale ; j'ai plus à perdre que vous, mais pourtant j'accepte... Quand nous rencontrerons-nous ?

— Dans une heure.

— A quel endroit ?

— Au bois de Vincennes, si vous voulez bien.

— Et quelles sont vos armes ?

— Peu importe : cependant je pense que le pistolet est préférable pour le résultat que nous voulons obtenir.

— Le pistolet ! soit.

— Quant aux témoins, reprit Victor, je vous serai obligé de vouloir bien me prêter un des vôtres ; car je ne connais ici personne qui puisse m'en servir.

Le docteur reprit froidement sa pipe, s'inclina en signe d'assentiment, et se remit tranquillement à fumer.

Lorsque M. de Corvelles se trouva dehors, il s'aperçut qu'il venait de faire une bêtise. Sans aucun doute, eût-il le bonheur de tuer son rival, M. Auvray ne consentirait jamais à donner sa fille à un spadassin ; mais il était trop tard pour reculer ; Victor courut se préparer au combat qui allait se livrer.

— Julien, mes pistolets, demanda M. de Corvelles à son domestique, en rentrant chez lui.

Julien sortit et rentra bientôt avec une boîte magnifique qu'il déposa sur un guéridon. A la vue de ses armes, le visage de Victor s'épanouit et rayonna d'un air de fierté indicible ; il y a

ainsi une foule de gens qui n'ont pas de quoi vivre, mais qui ont toujours de quoi se tuer. Le jeune homme prit ses pistolets l'un après l'autre, et en examina soigneusement les batteries, dont il fit jouer les ressorts à plusieurs reprises. Cependant cet examen, en se prolongeant, amena insensiblement dans l'esprit de M. de Corvelles des réflexions tant soit peu lugubres. Bientôt même son agitation devint si vive, qu'il fut obligé d'ouvrir la croisée, afin d'éteindre à la fraîcheur de l'air du dehors le feu qui lui brûlait le front et la poitrine.

Au même moment la porte s'ouvrit et M. Benn apparut sur le seuil.

— Oh ! petit imprudent, s'écria le vieillard en courant d'abord fermer la croisée, pouvez-vous rester la fenêtre ouverte par ce temps-là !

On était au 16 octobre.

Puis revenant aussitôt poser sa face réjouie devant celle du jeune homme :

— Eh bien ! reprit-il, comment vous portez-vous ?

L'arrivée imprévue de M. Benn avait vivement contrarié Victor ; il répondit brusquement ; mais l'usurier ne remarqua pas cette humeur chagrine, et tirant de sa poche une boîte de jugubes, achetée évidemment à l'intention de son débiteur :

— Vous en offrirai-je ? dit-il.

— Merci, répondit sèchement Victor.

— A propos, reprit le petit vieillard, j'ai reçu ce matin un panier de vin de Bourgogne ;

mais je ne bois pas de vin ; vous me ferez, j'espère, l'honneur de l'accepter?

— Nous verrons cela, répondit M. de Corvelles avec un mouvement marqué d'impatience.

Cette fois, M. Benn sortit de son aveuglement.

— Ah! mon Dieu, M. Victor, s'écria-t-il, qu'avez-vous donc? Vous êtes tout changé!

— Je n'ai rien.

— Si fait, si fait; vous avez du chagrin ou bien vous êtes malade... Oh! dites-le moi, je vous en prie! Si vous êtes malade, je vous enverrai un médecin ; si vous avez besoin de consolation, ne suis-je pas *votre meilleur ami!*

A ces derniers mots, Victor ne put se contenir plus longtemps.

— Eh bien ! oui, répondit-il, oui, M. Benn, j'ai quelque chose... j'ai envie d'être seul!

En prononçant ces paroles, le jeune homme se retira dans l'embrâsure de la croisée, sans prendre garde qu'il découvrait par là aux yeux du vieillard la boite de pistolets qu'il lui avait masquée jusqu'alors. A cette vue M. Benn changea de visage et trembla de tous ses membres; il comprit tout : ses trente mille francs allaient se battre en duel! Il voulut crier, mais la voix lui manqua ; il voulut se jeter aux genoux de M. de Corvelles, mais ses jambes refusèrent de bouger ; si bien qu'après quelques minutes de silence, Victor, qui avait porté toute son attention sur la rue, se crut seul et se re-

tourna. A peine eut-il aperçu l'usurier dans son étrange posture, muet, immobile, les yeux stupidement fixés sur la boîte fatale, qu'il tressaillit et sentit l'énormité de son imprudence.

Evidemment, Victor, en disposant de sa vie, sans l'agrément de M. Benn, commettait un abus de confiance dont celui-ci devait demander compte; donc la scène, que l'entrée intempestive du vieillard lui avait fait craindre et qu'il avait cherché à éviter, était imminente et il n'y avait plus moyen de la conjurer. Cependant, tout indélicate qu'elle fût, il restait une dernière ressource au jeune homme; c'était de crier plus haut que l'usurier s'il s'avisait de crier, et d'employer plus de force que lui s'il lui prenait fantaisie de faire résistance. Convaincu même que le premier coup était toujours le meilleur, Victor résolut de commencer l'attaque et s'avançant d'un air menaçant vers le vieillard :

— M. Benn, s'écria-t-il...

Mais à ce mot l'usurier sortit de sa torpeur; il reporta vivement son regard sur M. de Corvelles, recula d'un pas pour donner plus de dignité à sa pose, et croisant fièrement ses bras sur sa poitrine :

— Monsieur Victor, répondit-il, croyez-vous que ce soit bien ce que vous faites-là?

Victor, touché le premier, perdit aussitôt ses avantages et courba la tête.

— Quoi! reprit le vieillard, vous allez vous battre, exposer vos jours ! Rien dans votre cœur

ne vous crie donc que c'est un crime? Mais, malheureux, enfant, songez du moins à votre mère, que votre mort fera mourir de désespoir!

Dans la chaleur de l'improvisation, M. Benn oubliait que M. de Corvelles était orphelin depuis son bas âge.

— Ma mère est morte depuis longtemps, répondit celui-ci.

— Et votre fiancée, continua M. Benn trop animé en ce moment pour avoir entendu l'observation de son adversaire, n'éprouvez-vous donc aucun remords des pleurs que vous lui ferez verser?

— Celle que j'aime est promise à un autre, répondit Victor en grinçant des dents.

— Et moi, enfin, moi qui vous suis dévoué comme un père à son enfant, ne comprenez-vous donc pas la perte cruelle que je ferais en vous perdant; ah! je n'y pourrais survivre!

En achevant ces mots, le vieillard appuya ses mains sur ses yeux et essuya quelques larmes du bout des doigts.

— Hélas! reprit-il, je croyais pourtant être *votre meilleur ami*.

Victor leva les yeux au ciel, à cette protestation d'amitié qui le poursuivait sans cesse; cependant, cette fois, il la pardonna au pauvre usurier, en considération de sa douleur profonde, et d'un ton rempli de bienveillance :

M. Benn, répondit-il, je sais tout ce que je vous dois...

— Non, vous ne le savez pas!

— Si, M. Benn; je sais tout ce que je vous dois pour votre amitié, pour vos soins, pour vos prévenances ; mais il y a dans la vie des circonstances où malheureusement l'homme ne peut suivre la voix de son cœur.

— Ainsi, vous persistez à vouloir vous battre?

— Il le faut?

— Non, il ne le faut pas; je ne veux pas que vous vous battiez, moi!

— Je me battrai, pourtant.

— Vous ne vous battrez pas!

— Ah! je ne me battrai pas!

— Non, monsieur, vous ne vous battrez pas!

— Eh bien! si, je me battrai, et, qui plus est, je me ferai tuer... ah!

— Eh bien! nous verrons cela... ah!

— En prononçant ces mots, M. Benn se précipita du côté de la porte et disparut comme un éclair.

III

Ainsi qu'on le voit, la scène avait passé par toutes les phases imaginables, depuis les supplications et la douleur jusqu'aux menaces et la colère.

— Ah! je ne me battrai pas, reprit encore M. de Corvelles en se promenant dans sa chambre avec une agitation extrême; c'est ce que nous allons voir!

Puis ayant jeté un regard sur la pendule, il commença aussitôt les préparatifs du départ; à peine furent-ils terminés, il sonna avec violence; son domestique se présenta.

— Julien, dit-il, vite un fiacre!

Un instant après, le serviteur revint annoncer que la voiture attendait dans la rue. Alors Victor s'empara de sa boîte de pistolets, descendit en toute hâte l'escalier et monta dans la voiture.

— Au bois de Vincennes, et promptement! cria-t-il au cocher.

Le fiacre s'ébranla aussitôt et partit; mais au même moment un autre fiacre qui stationnait à quelque distance, se balança sur ses ressorts; M. Benn en sortit à moitié par la portière, et s'écria de toute la force de ses poumons : — En route, cocher!

Cependant, la voiture qui emportait M. de Corvelles avançait avec une lenteur desespérante. Le cocher, en apprenant la longueur de la course, avait pris sur le champ les précautions nécessaires pour faire le voyage le plus commodément possible; il s'était enveloppé soigneusement dans son manteau, avait lancé dans l'espace un coup de fouet inoffensif, et s'était endormi aussitôt, en recommandant son âme à Dieu et son corps à ses chevaux. Victor s'aperçut promptement de la négligence de son guide, et la supporta d'abord avec résignation; mais craignant bientôt, lui, le provocateur de la querelle, d'arriver le dernier sur le terrain, il ne put contenir son impatience.

— Cocher, s'écria-t-il avec ce ton et cet esprit railleur que donne quelquefois la colère, voyez donc un peu si nous n'irions pas plus vite à reculons!

Le cocher, réveillé en sursaut par cette exclamation, releva brusquement la tête, ouvrit des yeux hébétés, et, voyant que tout était tranquille autour de lui, fouetta ses chevaux et se rendormit. Néanmoins, par une chance d'un heureux présage, lorsque M. de Corvelles arriva au bois de Vincennes, il était seul au rendez-vous.

Malgré l'assurance de ses dernières paroles, il s'en fallait beaucoup qu'en quittant le jeune homme, M. Benn sût bien positivement comment il empêcherait le duel de son débiteur; sans aucun doute, en ce moment, le malheureux créancier eût consenti à céder sa créance à trois quarts de perte. Un duel est une affaire grave et solennelle; quand deux hommes se haïssent assez pour vouloir jouer leur existence au jeu terrible des armes, il est bien difficile de les en détourner. Eh bien, ce que les supplications d'une mère, ce que la menace du châtiment, ce que la crainte de la mort n'ont jamais pu faire, M. Benn osa, seul, le tenter. Peut-être eût-il réussi, en effet, on se jetant au milieu des combattants à la façon des Sabines; mais d'habitude M. Benn n'allait pas par les chemins héroïques : il alla chercher les gendarmes. Les premiers qu'il rencontra lui parurent bons pour son projet.

— Messieurs, leur dit-il, un crime affreux va se commettre; je vous requiers, au nom de la loi, de me prêter main forte pour l'empêcher !

A cette brusque interpellation, les deux gendarmes s'arrêtèrent stupéfaits; mais la formule

était sacramentelle; elle prescrivait un devoir qu'il n'y avait pas moyen d'esquiver.

— Qu'y a-t-il donc, demandèrent-ils?

M. Benn leur expliqua en peu de mots l'aventure, et les poussa, encore tout étourdis, dans un fiacre qui passait. Ce qui arriva ensuite est connu; M. Benn, caché, avec son armée, dans sa voiture, attendit la sortie de M. de Corvelles, et le suivit à distance jusqu'au lieu désigné pour le duel.

A peine fut-il descendu de son fiacre, qu'impatient de se soustraire à une attention que son arsenal portatif eût nécessairement attirée, Victor s'enfonça dans l'épaisseur du bois; mais M. Benn et ses deux compagnons ne le perdirent pas de vue un seul instant. Enfin quand l'usurier jugea l'occasion favorable :

— Gendarmes, dit-il, empoignez-moi d'abord celui-là!

Aussitôt les deux gendarmes coururent après le jeune homme, et s'étant approchés de lui poliment :

— Monsieur, dit l'un d'eux en désignant la boîte accusatrice, que portez-vous là?

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit brusquement M. de Corvelles en se retournant.

— Ah! qu'est-ce que cela nous fait!... avez vous des papiers?

A cette demande, Victor se mordit les lèvres et pâlit; il comprit qu'il était perdu.

— Est-ce qu'on a besoin de papiers pour se promener? demanda-t-il.

— Monsieur, reprit tranquillement le gendarme, on n'a pas besoin non plus d'une boîte de pistolets. Vous êtes en contravention; veuillez nous accompagner à votre domicile pour que nous constations votre identité.

Victor écumait de rage; il jetait des yeux hagards autour de lui, comme s'il eût espéré quelque secours imprévu, fût-il venu de son ennemi; mais personne ne parut; les deux soldats étaient de taille et de force à ne pas craindre une lutte; il renonça donc à entreprendre une résistance scandaleuse et inutile, et les suivit jusqu'à sa voiture qui l'attendait. Une heure après, ils arrivèrent à l'hôtel des *Quatre-Nations*, et les deux gendarmes, après s'être bien assurés de la demeure, du nom et de la position de leur prisonnier, le délivrèrent et lui demandèrent pardon de l'avoir dérangé.

M. Benn avait assisté de loin à l'enlèvement de M. de Corvelles, et, malgré le succès, il éprouvrait une grande inquiétude. En effet, avec un caractère aussi altier que celui de Victor, il restait à craindre que cette scène n'eût des suites cent fois plus redoutables que le duel qu'elle avait empêché. L'usurier sentit la nécessité de les prévenir, et, remontant en toute hâte dans son fiacre, il accompagna de loin le jeune homme, et entra, peu de temps après lui, dans l'hôtel. Victor était affaissé sur un fauteuil, en proie à un abattement extrême; mais, à la vue du petit vieillard, il se leva vivement, ses yeux étincelèrent, et, d'une voix terrible :

— Ah! vous voilà ! s'écria-t-il en menaçant le pauvre homme du geste et du regard!... Je comprends tout maintenant : c'est vous qui avez envoyé les gendarmes, et vous venez jouir de votre triomphe!

A cette brusque attaque, M. Benn éprouva un moment de terreur involontaire ; mais le sentiment de ses trente mille francs lui rendit son courage et sa présence d'esprit :

— Je ne vous comprends pas, répondit-il en affectant un air étonné.

— Oui, oui, dissimulez; je sais à quoi m'en tenir désormais! Vous m'avez joué un tour indigne, M. Benn; mais je vous jure que cela vous coûtera cher!

— Qu'est-ce que cela me coûtera? demanda l'usurier avec un étonnement qui cette fois était sincère.

— Sans doute vous avez cru par là sauver votre créancier; mais, continua M. de Corvelles en se précipitant sur ses armes, vous vous êtes trompé, M. Benn! A mon désespoir vous avez ajouté la honte : maintenant je ne puis plus vivre, il ne me reste plus qu'à me tuer!

A ces paroles, le petit vieillard bondit comme un tigre; il se jeta sur le bras du jeune homme, le désarma; puis, tombant aussitôt à genoux :

— Oh! monsieur Victor, s'écria-t-il, au nom de Dieu ne faites pas cela! Oui, je suis coupable ; c'est moi qui ai empêché ce duel monstrueux, mais pour sauver votre existence, votre existence seule; entendez-vous, M. Victor?

Cependant, Victor paraissant plus calme, M. Benn se releva; mais il n'osa pas se hasarder à renouer l'entretien; ce fut Victor qui commença.

— M. Benn, dit-il, vous m'avez fait bien du tort, mais je vous pardonne, à la condition que vous le réparerez. Vous êtes, dites-vous, le *meilleur de mes amis;* par conséquent, je n'ai pas besoin de me gêner avec vous; j'ai deux services à vous demander.

— Parlez, monsieur, répondit le vieillard, enchanté de la tournoure que prenaient les affaires; vous savez que je vous suis tout dévoué.

— D'abord, il me faut de l'argent: vous allez m'en prêter. On ne sait ce qui peut survenir; je veux payer tout de suite tous mes créanciers.

A cette étrange demande, les yeux de M. Benn prirent une telle extension qu'ils s'arrondirent comme des yeux de poisson; mais ce n'était pas le moment de discuter; l'usurier jugea plus à propos de faire tout bas ses réserves, et tout haut une promesse.

— C'est bien, M. Victor, répondit-il, vous en aurez.

— Maintenant, comme je suis engagé par l'honneur à ce que le duel que vous avez empêché s'accomplisse, il faut que vous alliez vous-même expliquer à mon adversaire le motif qui s'est opposé à notre première rencontre, et lui demander l'heure à laquelle il lui convient de remettre la partie.

— Vous voulez donc toujours vous battre? dit M. Benn consterné.

— C'est une nécessité. Cet homme m'enlève la femme que j'aime et doit l'épouser ; il faut qu'il meure ou qu'il me tue; il n'y a pas à balancer.

A cette révélation, M. Benn se redressa et une lueur d'espérance illumina son visage.

— Quand doit donc se faire ce mariage? demanda-t-il.

— Dans une semaine.

— Y a-t-il une dot?

— Sans doute.

— Il y a une dot! s'écria l'usurier hors de lui... Ce mariage ne se fera pas!

Victor haussa les épaules.

— Qui l'empêchera?

— Moi!

— Comment cela?

— Je n'en sais rien; mais il ne se fera pas, je vous le jure, et la dot sera pour nous!

Le ton assuré du vieillard, son air inspiré, l'idée de sa grande habitude des affaires, produisirent dans l'esprit de Victor une transformation complète :

— Ah! M. Benn, s'écria-t-il en prenant avec effusion les mains de ce dernier, si vous réussissez dans votre projet, vous pouvez compter sur ma reconnaissance !

— J'y compte bien aussi ; mais il n'y a pas un instant à perdre. Voyons, le nom du beau-père?

— M. Auvray, négociant.

— Ah! c'est un négociant! Tant mieux! un confrère!... Quelle rue?

— Rue Richelieu, 130.

— Et le nom de votre rival?

— Emile Leblay.

A ce nom, M. Benn tomba subitement à la renverse, comme s'il eût reçu un coup de bélier dans la poitrine.

La chute violente de M. Benn, sans aucun motif apparent, au moment où son visage reflétait la joie la plus sincère et la plus vive étonna tellement M. de Corvelles qu'il ne douta pas un instant que son créancier ne fût frappé d'apoplexie. Il se jeta précipitamment sur lui; mais aussitôt le petit vieillard se releva.

— Eh bien! demanda le jeune homme, encore plus surpris de cette guérison subite, qu'avez-vous donc?

Mais le pauvre usurier ne pouvait parler.

— Vous connaissez donc M. Leblay? reprit Victor.

— Hélas! M. Victor, répondit l'usurier, trop étourdi encore pour mesurer la portée de ses paroles, M. Leblay est un de mes débiteurs!

A ces mots, M. de Corvelles se mordit les lèvres; il comprit tout.

En effet le docteur et lui ne s'étaient pas rencontrés seulement aux pieds de la fille du commerçant bordelais; ils avaient eu l'un et l'autre, à leur insu, autrefois, des relations intimes avec la bourse de l'usurier.

— M. Benn, reprit Victor avec une sorte d'aigreur qu'il ne chercha pas, du reste, à dissimuler, maintenant je sens que je n'ai plus rien

à espérer. Vous avez deux créances qui vous sont également chères, et une seule dot pour les payer. Veuillez du moins vous rappeler le tour infâme que vous m'avez joué ce matin, et la promesse que vous m'avez faite de le réparer.

En disant ces mots le jeune homme montrait du doigt la porte au vieillard. Peut être espérait-il par ces paroles ramener à lui le cœur indécis de l'égoïste usurier; mais son système d'intimidation n'eut aucun succès : M. Benn, impatient de sortir de son embarrassante situation et de réfléchir librement à ce qu'il lui restait à faire dans cette fâcheuse occurence, se leva aussitôt.

— M. Victor, répondit-il, il est vrai qu'une complication inattendue est venue contrarier les premiers élans de mon cœur; mais ne perdez pas courage; dans une heure, quelles qu'elles soient, vous aurez de mes nouvelles.

Et il sortit de l'appartement.

Une fois à la porte de l'hôtel, M. Benn se dirigea hâtivement vers sa demeure.

Le docteur et Victor se disputaient si également son cœur, que M. Benn demeura un instant abruti, comme cela arrive toujours aux plus profonds penseurs au début de leurs méditations. Enfin la lumière pénétra dans son âme; et sa position lui apparut sous son véritable aspect.

De même qu'il n'y avait qu'une jeune fille, il n'y avait qu'une seule dot. Il fallait donc néces-

sairement qu'un combat eût lieu entre les deux débiteurs ou entre les deux dettes ; mais la discussion qui s'éleva dans l'esprit de l'usurier ne fut pas longue : le duel réel, celui des deux jeunes gens, fut repoussé avec horreur. Une fois sorti de cet embarras, M. Benn sentit un bien-être inexprimable. Cependant il restait encore un point douteux à décider : à savoir laquelle des deux créances serait la victime.

De tous les débiteurs de M. Benn, Victor était sans contredit celui qui lui avait coûté le plus de larmes et de peines, celui auquel il avait fait les plus belles protestations, donné le plus de gages de sa tendresse. M. Benn se décida d'abord en faveur de Victor. Cependant un calcul rapide lui démontra aussitôt que la dette d'Emile était quelque peu supérieure à celle de son rival. En bonne conscience, en bonne justice, en bonne économie, elle devait donc avoir la préférence. Avant d'être homme, M. Benn était usurier : cette fois, ce fut Emile qui l'emporta. Oui, mais Emile était un bon vivant, amoureux de la vie et des plaisirs, qui endurait patiemment ses dettes et ses créanciers : tandis que Victor avait donné, le matin même, un tel échantillon de son dégoût de la vie et de l'exaspération de son caractère, qu'en vérité l'argent placé sur sa tête n'était pas à l'abri de tout danger. Cette dernière considération convainquit l'usurier, et Victor se trouva définitivement l'élu de son cœur.

M. Benn professait le plus profond respect

pour la chose jugée. Une fois le sacrifice d'Emile résolu, il ne pensa plus qu'au moyen de mettre opposition au malencontreux mariage. Ce n'était pas difficile; il suffisait d'envoyer le docteur à Clichy. M. Benn était bien certain que jamais un négociant comme M. Auvray ne donnerait sa fille à un prisonnier pour dettes, surtout au début de sa captivité. Parfaitement rassuré par l'infaillibilité de son projet, l'usurier s'approcha d'une table, encombrée de paperasses, qui occupait le milieu de la chambre, et écrivait à M. de Corvelles la lettre suivante :

« Mon cher M. Victor, à partir de ce moment, vous pouvez vous considérer comme le seul concurrent à la main de mademoiselle Auvray, et renoncer à tout projet de duel et de vengeance; car dans vingt-quatre heures je vous aurai délivré de votre rival. »

Puis il remit la lettre à un commissionnaire, et rentra chez lui afin de rassembler les titres qu'il possédait contre le débiteur condamné.

Le lendemain, 17 octobre, M. Benn ella frapper à la porte de son voisin ; ce voisin était un huissier.

— M. Plumet, dit le vieillard, envoyez chercher un fiacre et deux gardes du commerce; j'ai un jugement de prise de corps à faire exécuter ce matin.

Quelques instants après, deux gardes arrivèrent et les quatre sinistres personnages montèrent dans le fiacre qui les attendait dans la rue. La voiture partit, et bientôt elle s'arrêta.

— Attendez-moi là, dit M. Benn à l'huissier ; je vais me présenter seul et faire sortir le gibier du gîte : alors vous tomberez dessus.

A ces mots, l'huissier retroussa ses manches ; c'est ainsi que ces sortes de chats montrent leurs griffes ; les deux gardes du commerce l'imitèrent, et M. Benn monta seul à l'appartement du docteur.

— Ah! ah! dit celui-ci en apercevant l'usurier, M. Benn!

— Oui, monsieur, c'est moi, répondit le vieillard en fronçant ses gros sourcils pour cacher le regard perçant qu'il dardait sur le jeune homme.

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu.

— J'ai à vous dire la même chose.

— Et puis-je savoir ce qui vous amène?

— Mais il me semble, monsieur, qu'il vous serait facile de le deviner. J'ai montré jusqu'à présent beaucoup de patience ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle soit...

— Eternelle.

— Vous l'avez dit, monsieur; je suis venu vous demander de l'argent.

— Vous avez bien fait, répondit tranquillement le docteur : je vous attendais pour vous en donner.

La secousse qu'éprouva M. Benn en ce moment fut au moins égale à celle qu'il avait ressentie la veille.

— Quoi! s'écria-t-il, vous allez me payer?

— Cela vous étonne?

— Vous avez donc fait un héritage?

—Précisément... Cependant, monsieur Benn, vous comprenez que je n'ai pas une pareille somme à votre disposition chez moi. Voici un bon payable à vue sur mon notaire; vous lui remettrez mes billets.

M. Benn avança la main machinalement et prit la traite; il était atterré. En effet, il n'y avait plus moyen de s'opposer au mariage du docteur, et Dieu sait à quelles extrémités le désespoir pouvait conduire Victor, avec ses manies de duel et de suicide! Néanmoins, M. Benn ne crut pas devoir regimber plus longtemps contre l'heureuse chance qui le servait malgré lui, et, cédant aussitôt à une sorte de reconnaissance pour le procédé délicat de son débiteur, il recouvrit son masque refrogné d'un doux et bienveillant sourire.

— Allons, M. Emile, dit le vieillard, je vous remercie... Au revoir.

— Non, M. Benn, répondit le docteur en reconduisant poliment l'usurier jusqu'à la porte, non, pas au revoir... adieu!

Cependant l'huissier, tapi dans le fond de la voiture, et la main sur la poignée de la portière, guettait sa proie depuis une heure derrière le store perfidement baissé. En voyant l'usurier reparaître seul, il se montra tout entier.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Vous pouvez vous en aller.

— Et le fiacre?

— Vous le payerez.

La première pensée de M. Benn fut d'aller sur le champ toucher le montant de sa traite. Par un hasard providentiel, le 17 octobre était un dimanche, et les études de notaires se trouvaient fermées. M. Benn avait tant éprouvé d'émotions depuis vingt-quatre heures qu'il ne possédait plus son calendrier. Il s'en revint donc, la tête basse, et fort indécis sur ce qu'il avait à faire. Sa visite à Victor lui inspirait une telle épouvante, que, dans l'excès de son tremblement, son corps frappait alternativement toutes les parois de son habit, malgré son ampleur. Cependant, il fallait bien se résoudre à cette visite. Victor, encouragé par la lettre de la veille, pouvait se rendre chez M. Auvray, et, sans aucun doute, il valait mieux désabuser d'avance le jeune homme que de le laisser s'exposer à l'humiliation et au désenchantement cruel qui l'attendaient chez le négociant.

— Vraiment, pensa M. Benn, c'est dommage qu'il n'y ait pas moyen de rompre le mariage du docteur; maintenant surtout qu'il m'a payé, si je pouvais faire passer la dot aux mains de M. de Corvelles, je recouvrerais mes deux créances à la fois!

A peine M. Benn eut-il formulé cette réflexion profonde qu'il ressentit intérieurement un malaise extrême, comme s'il eût été en voie de quelque laborieux enfantement. En effet, son génie prit feu subitement et fit explosion. Aussitôt M. Benn partit comme un boulet de canon, et vint s'abattre en ricochet à la porte

de M. Auvray. Il lui était venu une idée!

Quelques instants après, l'usurier était introduit.

— Monsieur, dit-il, je suis confus de venir vous importuner de mes bagatelles; mais j'ai appris que vous connaissiez M. Emile Leblay.

— Je le connais en effet, répondit le négociant en toisant d'un regard surpris l'étrange personnage qu'il avait devant les yeux.

— Monsieur, reprit l'usurier, je me nomme Salomon Benn.

A cette révélation, M. Auvray ne put réprimer un mouvement : il y avait du sang du Christ sur ce nom accusateur; mais M. Benn n'y prit pas garde.

— Je suis, continua-t-il, je suis... négociant comme vous; et dans le temps, j'ai fait des affaires avec M. Leblay.

— Des affaires! demanda M. Auvray avec étonnement. Quelles affaires donc? M. Leblay est docteur en médecine, et je ne comprends pas...

— Ah! reprit l'usurier avec un sourire malin, les jeunes gens ont quelquefois besoin d'argent, et alors... vous comprenez.

— Oui, monsieur, oui, je comprends maintenant, répondit le négociant en fronçant le sourcil et en reculant son fauteuil. Eh bien, monsieur, après?

— Eh bien, monsieur, M. Leblay et moi nous avons donc été pendant quelque temps en compte courant ensemble; mais tout à coup nos

relations ont cessé, et M. Emile est resté mon débiteur d'une somme considérable.

— Ah! il vous doit de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Et combien vous doit-il?

— Mais... une trentaine de mille francs, et plus.

— Trente mille francs! s'écria M. Auvray en se levant brusquement.

Puis, s'étant rassis aussitôt :

— Allons, monsieur, dit-il, continuez.

— Voyant que je ne pouvais me faire rembourser de mes avances, j'ai obtenu un jugement de prise de corps...

— Un jugement!

— Un jugement de prise de corps contre M. Leblay. Il me serait, par conséquent, facile de le châtier de sa mauvaise volonté; mais je ne voudrais pas le punir de sa mauvaise fortune.

— Monsieur, reprit M. Auvray, je connais peu M. Leblay; il m'a été présenté récemment par un ami commun : cependant, je vous avoue que le bien qu'on m'en a dit dément complétement vos paroles.

M. Benn comprit que c'étaient des preuves qu'on lui demandait. Il se félicita grandement que le 17 octobre fût un dimanche et que les études de notaires fussent fermées : car il tira aussitôt son portefeuille, et, présentant les papiers qu'il contenait à son interlocuteur :

— Monsieur, dit-il, voilà qui témoignera de ma véracité.

M. Auvray s'empara vivement des papiers, et les examina avec soin les uns après les autres. Enfin, il ne lui fut plus permis de douter.

— Je n'ai plus rien à dire, répondit-il en remettant d'une main tremblante les papiers à l'usurier.

Et, s'étant pris le front à deux mains, il demeura un instant plongé dans ses réflexions.

— Il paraît, dit-il bientôt, que M. Leblay a mené à Paris une conduite assez dissipée?

— Hum, hum! répondit l'usurier qui connaissait la perfidie de ses réticences... comme tous les jeunes gens!

— Oui... Et pensez-vous être son unique créancier?

A ces mots, M. Benn prit un air de dignité blessée inexprimable.

— Monsieur, répondit-il, c'est une délation que vous me demandez!

C'était dire que le docteur avait d'autres créanciers.

— Pardon, pardon, murmura M. Auvray en tombant sur son fauteuil, vaincu par la colère et l'indignation.

M. Benn triomphait : le coup avait porté juste, et il profita avidement de l'instant de répit que lui laissa le négociant pour savourer sa victoire. Cependant le silence se prolongeait et M. Auvray ne sortait pas de ses réflexions.

— Eh bien, monsieur? reprit l'usurier.

— Eh bien, répondit le négociant, M. Leblay

vous payera sans doute, car il est à la tête d'une brillante fortune; son père vient de mourir dernièrement.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur. Alors je vais tenter une dernière épreuve sur M. Leblay et de ce pas je cours chez lui.

M. Benn faisait cette remarque adroite afin que, le cas échéant, M. Auvray pût croire que la visite qu'il venait de lui faire avait précédé celle qu'il avait déjà rendue au jeune médecin et dans laquelle celui-ci lui avait donné une traite sur son notaire. Puis, après une salutation révérencieuse, il laissa le négociant en proie à ses tristes méditations et sortit radieux.

L'usurier, qui, cette fois, ne redoutait plus la présence de M. de Corvelles, courut aussitôt chez le jeune homme. Il était temps qu'il arrivât, car celui-ce mourait d'impatience.

— Eh bien! demanda-t-il dès qu'il aperçut le vieillard, avez-vous réussi?

— Chut? répondit M. Benn en appuyant mystérieusement son doigt sur ses lèvres.

— Qu'est-ce donc?

— Vous allez voir!

— Mais enfin?

— Tout à l'heure il va venir quelqu'un ou quelque chose qui vous en dira plus que moi. J'ai là, voyez-vous, un pressentiment infaillible...

Autant l'air de jubilation de l'usurier ramenait d'espérance, autant ses réticences soulevaient d'anxiété dans le cœur du jeune homme;

mais, malgré les plus vives sollicitations, Victor ne put obtenir d'autre réponse de l'impitoyable vieillard. Quelques instants après on gratta à la porte. M. Benn se leva précipitamment et courut se cacher dans une chambre voisine. C'était le domestique de M. de Corvelles qui apportait une lettre; mais le jeune homme, exclusivement préoccupé de son amour, la jeta avec indifférence sur une table. Aussitôt M. Benn, revenu de son effroi, sortit de sa cachette, et, s'approchant le plus près possible de Victor :

— Eh bien! dit-il, quant je vous disais!... Lisez donc.

Victor, frappé de l'accent singulier du vieillard, décacheta vivement la lettre et lut qui suit?

« Mon cher M. Victor, des circonstances ini-
» maginables viennent de me dégager de la
» parole que j'avais donnée au sujet de la main
» de ma fille; aujourd'hui je suis assez heureux
» pour pouvoir moi-même vous l'offrir : venez,
» je vous attends. »

Cette lettre produisit un tel éblouissement sur M. de Corvelles qu'il fut obligé un instant de se couvrir les yeux. Quant à M. Benn, il crevait de joie dans sa peau.

— Monsieur Benn, s'écria le jeune homme en prenant avec effusion la main du vieillard, je vous dois la vie!

— Il est certain que vous me devez beaucoup répondit l'usurier, qui, comme nous l'avons vu, avait son idée fixe et réservait toujours ses droits.

— Cependant je soupçonne que vous avez envoyé M. Leblay à Clichy : or, je ne puis supporter qu'un homme soit privé de sa liberté pour moi.

Du tout : M. Leblay est libre, et, qui plus est, il m'a payé.

— Comment avez-vous donc fait?

— Ah! ceci est mon secret; mais allez, allez vite... Tenez, voilà votre canne, votre chapeau; il n'y a pas une minute à perdre...

— Je cours!...

— C'est cela, courez!... Moi je vous attends ici; car je veux connaître le jour de votre mariage; il est bien juste que j'y assiste.

— Certainement...

— Allons, bonne chance, et surtout prenez bien garde aux voitures!

Mais déjà le jeune homme était loin et se dirigeait à grands pas vers la demeure de M. Auvray. Cependant, chemin faisant, il rencontra la maison du docteur; cette vue lui rappela qu'il avait un devoir à remplir : il monta.

— Monsieur, dit-il, j'ai une explication à vous donner et une réparation à vous offrir.

—Ni l'une ni l'autre, répondit le docteur, en souriant; personne n'est à l'abri des gendarmes.

— Mais j'épouse mademoiselle Auvray.

— Je le sais; voici une lettre de M. Auvray qui m'en informe, et, à vrai dire, je n'en suis pas fâché; seulement, je soupçonne fort quelqu'un de m'avoir desservi dans cette affaire, et je me suis promis de lui donner une petite cor-

rection; depuis ce moment j'ai changé de canne.

En disant ces mots, M. Leblay montra un jonc du plus beau diamètre, par lequel il avait remplacé la petite baguette qu'il portait habituellement.

— Du reste, reprit-il, c'est la seule vengeance à laquelle je tienne.

En ce moment, M. de Corvelles ne put se défendre de songer aux épaules de *son meilleur ami;* mais il dissimula sa pensée avec soin, et, après avoir serré cordialement la main de son généreux rival, il prit sa course vers la demeure de M. Auvray.

Le reste se devine. Le mariage fut fixé à quelques jours de là, et célébré avec une grande pompe, et surtout avec une sincère allégresse de part et d'autre. M. Benn, suivant la promesse qu'il s'était faite, avait assisté de loin à la cérémonie, caché derrière un pilier de l'église; mais, pensant avec raison qu'à partir de ce moment il ne lui était plus permis de se présenter dans la maison de M. de Corvelles, dans la crainte d'y rencontrer le beau-père et de compromettre le gendre, il guetta le jeune homme à la sortie du temple, et, profitant habilement d'un mouvement de la foule, s'approcha de lui sans être aperçu.

— M. Victor, lui dit-il, j'aurais bien besoin, demain, de ce que vous me devez.

— Combien vous dois-je?

— Quarante mille francs.

— Je vous les porterai.

— Vous ne m'en voulez pas, au moins?

— Comment donc!

— Je suis toujours le...

— Oui, oui, reprit brusquement M. de Corvelles en interrompant l'usurier, *le meilleur* et le plus *cher* de mes *amis*.

FIN.

LA

ROUE DE FORTUNE,

PAR

AUGUSTE ARNOULD.

Bruxelles,

J.-J. SIMON ET SACRÉ FILS, IMP.-ÉDITEURS
RUE DES ALEXIENS, NUMÉRO 13.

—

1842.

LA ROUE DE FORTUNE.

I

UNE RENCONTRE.

On était à la fin d'une belle journée d'août 1825. Le soleil, qui commençait à décliner, inondait encore de lumière les sommets arides des montagnes du Beaujolais. Aucune fraîcheur ne se faisait sentir, aucun souffle n'agitait l'air enflammé et pesant. Quelques arbres jaunis, à moitié dépouillés, dressaient ça et là sur le ciel leur silhouette immobile. On n'entendait d'autre bruit que l'aigre chanson des cigales, que le bourdonnement des insectes qui se jouent le soir dans la poussière d'or des rayons du soleil, et le frôlement des herbes desséchées que remuaient en fuyant des lézards qui s'effrayaient eux-mêmes. Tout à coup le calme de ces solitudes fut interrompu par l'explosion d'une arme à feu qui retentit dans les anfractuosités des rochers, et à laquelle répondirent à une grande

distance, et dans une partie plus élevée de la montagne, les aboiements d'un chien. Un dogue de haute taille, l'œil ardent, le nez au vent, s'élança sur le sentier tracé entre des précipices à gauche et une muraille de rochers à droite. Au bout de quelques secondes, un vigoureux coup de sifflet parti de derrière un buisson de ronces lui ordonna de faire retraite, mouvement qu'il exécuta non sans se retourner de temps à autre, et en étouffant de sourds grognements entre ses redoutables mâchoires. Puis le silence régna de nouveau.

Un quart d'heure environ s'écoula. Un jeune homme portant sur ses épaules un sac de voyage et armé d'un fusil de chasse parut à l'extrémité inférieure de la route. Quoique son bagage fût léger et que sa taille et ses membres annonçassent la vigueur, il marchait avec peine et gravissait lentement le sentier semé de cailloux roulants sous ses pieds. Il s'arrêta, et, se faisant d'une de ses mains un abri contre l'éclat du soleil, il regarda autour de lui comme un homme qui cherche à s'orienter.

— Ce doit être là Thisy, dit-il en apercevant dans le lointain quelques maisons et le clocher d'une petite ville perchée comme un nid d'aigle au haut de la montagne; voilà les premières habitations que je découvre depuis que j'ai quitté Cublize.

Cela dit, il reprit le refrain d'une chanson qui, depuis le matin, lui tenait compagnie et qu'il répétait tantôt à voix basse, tantôt de

toute la force de ses poumons pour varier ses plaisirs. Il se contentait alors de fredonner, circonstance qui lui valut de n'être pas immédiatement troublé dans ses vocalises par une menaçante apparition. Sa vue se porta à droite: la muraille de rochers, sur laquelle l'instant d'auparavant dardait le soleil, s'était abaissée insensiblement, et finissant par ramper sur le sol, laissait à découvert une des plus admirables perspectives qu'il y ait au monde, et en même temps une des plus inconnues. Aucun de ces esprits d'élite, poëtes ou peintres, qui créent après Dieu et qui ont le privilége de dispenser la renommée et la gloire, n'a encore été chercher des inspirations dans les montagnes du Beaujolais. Le génie de l'industrie et de la spéculation, qui a déjà commencé à s'en emparer, y tracera de larges routes, aplanira leurs pentes, abattra leurs forêts et fouillera en tous sens leurs entrailles pour en arracher les trésors de minéralogie qui s'y amassent depuis des siècles, avant qu'on ait songé à illustrer, par la parole ou la couleur, leurs merveilleux points de vue et leurs aspects pittoresques.

Le jeune homme oublia un moment sa lassitude. Sous ses pieds s'ouvraient des abîmes : des roches de formes diverses et bizarres, recouvertes en certaines parties d'une terre noire et maigre, où croissaient, pour toute végétation, des bruyères roses, des scabieuses sauvages et quelques humbles polygalas, descendaient en gradins escarpés et rompus jusqu'à la limite

où se déroulait sur les flancs de la montagne une large ceinture de vignes. Là, s'élevaient des arbres énormes, dont la tête étincelait des derniers feux du jour; là, s'étendaient des vallons déjà plongés dans l'ombre et parsemés d'habitations qui s'éclairaient tour à tour et dont les toits fumaient entre les grands châtaigniers; plus loin, de riches campagnes bornées par la Saône, et de l'autre côté de la rivière les plaines basses et profondes de la Bresse encore inondées de lumière; puis, au point extrême où la distance effaçait tout autre objet, les montagnes de la Savoie, et en face le Mont-Blanc, dont les cimes neigeuses, frappées par le soleil couchant et colorées de teintes fantastiques, semblaient une masse de nuages immobiles à l'horizon. Malgré la magnificence de ce spectacle, notre voyageur n'était pas homme à rester longtemps en extase. Quoique à la vivacité d'impressions qu'on possède d'ordinaire à vingt ans, il joignît un énergique stimulant de l'enthousiasme, l'amour qui désire encore et qui espère, la vie positive qu'il avait embrassée et qui était en rapport avec ses goûts, le mettait en garde contre les écarts de l'imagination. Les grandes scènes de la nature le touchaient extérieurement par leurs aspects matériels, sans éveiller en lui d'autre pensée que celle du moment, ou le désir de s'élancer au-delà de l'image offerte à ses yeux. Il l'admirait tant qu'il la voyait, mais il ne l'emportait pas dans son souvenir pour s'en faire un objet de contemplation intime.

Quand il avait répété suffisamment cette exclamation : *Mon Dieu, que c'est beau!* ou bien : *C'est superbe!* tout était dit de sa part. Son enthousiasme expirait, comme il était né, tranquillement et sans fatigue, semblable en cela à beaucoup d'hommes qui, prenant la nonchalance de l'esprit pour la méditation, admirent par oisiveté et par paresse, jusqu'à ce que l'envie de bâiller les avertisse qu'il est temps de porter ailleurs leurs regards, et de donner un autre aliment à ce qu'ils appellent leur rêverie.

C'est superbe! s'écria Frédérie, et, passant par extension de son mot favori à des idées d'un ordre tout différent, il entonna à pleine voix et en se remettant en marche :

> Oui, vous avez des droits superbes
> Comme seigneur de ce canton :
> Vous avez les premières...

Il ne put achever le troisième vers, et la rime lui resta dans le gosier : aux éclats de sa voix, le formidable dogue s'était élancé à sa rencontre et s'apprêtait à lui disputer le passage. Frédérie voulut d'abord l'écarter par ses menaces, mais ses démonstrations ne faisaient qu'irriter son ennemi. A quarante pas plus haut sur la route, un homme assis près d'un buisson regardait ce simulacre de combat. Frédérie, qui commençait à craindre que la lutte ne devînt sérieuse en se prolongeant, cria à cet homme :

— Appelez votre chien, ou je le tue.

En même temps il arma son fusil et coucha

le dogue en joue. L'homme siffla, et le chien recula jusqu'à lui en montrant toujours les dents et prêt à reprendre les hostilités.

— Pardieu! dit Frédéric, quand on trouve son plaisir à faire sa société d'animaux de cette taille et de ce caractère, on devrait au moins les tenir enchaînés et ne pas les dresser à égorger les passants.

A l'approche du jeune homme, l'inconnu s'était levé brusquement; une vive rougeur avait coloré ses joues pâles et maigres. Il avait attaché sur Frédéric un regard curieux, comme si, à son aspect, il eût senti se réveiller un souvenir pénible, et que sa figure lui eût rappelé une ressemblance encore vague et incertaine dont il cherchait à se rendre compte. Cependant c'était la première fois qu'ils se voyaient. Après cette émotion involontaire, mais non sans cause, il reprit la froideur habituelle de son maintien, et répondit avec un sourire dédaigneux et railleur :

— Monsieur suppose peut-être que je suis un industriel de grand chemin, et que je m'embusque le soir sur les routes avec mon associé pour détrousser les voyageurs. Il me sera permis aussi de témoigner quelque inquiétude devant un individu armé, et de vous demander sur quelle créature, bête ou homme, vous avez tout à l'heure exercé la justesse de votre coup d'œil, car c'est vous sans doute qui avez tiré un coup de fusil au bas de ce sentier.

La distance avait empêché d'abord Frédéric

de distinguer les traits de son interlocuteur. Sous l'impression d'un premier mouvement de colère, il lui avait adressé la parole en marchant vers lui, et croyant avoir affaire à quelque paysan, à quelque rustre grossier. Il était surpris de se trouver en face d'un homme d'un extérieur plein de noblesse et dont la figure exprimait une distinction froide et hautaine.

— En effet, répondit-il, j'ai tiré un coup de fusil sur des becfigues que j'ai aperçus dans les vignes, et je les ai manqués. Mais j'aurais été plus adroit en ajustant un plus gros gibier. Bien vous a pris d'appeler votre chien : une seconde plus tard, il était mort.

— La peur vous a fait croire que vous couriez un danger réel. Je l'ai instruit non pas à attaquer, mais à me défendre. A terre, Bug ! à terre ! et ne bougez pas.

Cet ordre fut accompagné d'un soufflet appliqué sur les mâchoires pendantes du dogue, qui se coucha aux pieds de son maître, le museau posé sur ses deux pattes étendues devant lui, l'œil inquiet et tourné sournoisement du côté de Frédéric.

— Je serais vraiment désolé d'avoir manqué de patience, reprit le jeune homme, et de vous avoir privé d'un fidèle serviteur, d'un ami, peut-être.

— D'un ami ! dit l'inconnu : personne ne m'aime, monsieur, et je n'aime personne.

— C'est de la franchise, et on ne vous reprochera pas de mettre de l'hypocrisie dans votre

égoïsme. Chacun est libre de prendre la vie comme il l'entend.

— Non pas à votre âge, peut-être; mais au mien, il faut bien subir les leçons de l'expérience. Vous croyez à l'amitié, n'est-ce pas? aux bons sentiments, aux dévouements désintéressés; mensonges que tout cela! Savez-vous ce que c'est qu'un serviteur fidèle, un ami sincère? Le premier, le voilà à mes pieds, soumis et rampant par crainte; que demain, vous qu'il étranglerait maintenant sur un signe de moi, vous le rencontriez courant sur mes traces perdues, haletant et affamé, il s'attachera à vous pour un morceau de pain. Et de tous les serviteurs, ceux de cette espèce sont encore les meilleurs et les moins méprisables, car ils n'ont ni raison ni intelligence. C'est l'instinct d'une grossière nature qui les guide, ce sont les appétits gloutons de la brute qu'ils écoutent et qu'ils satisfont, et le ventre seul les fait reconnaissants ou révoltés! Le second, monsieur, est de tous les hommes, l'homme qui vous souhaite le plus de mal, qui vous plaint le plus haut quand vous souffrez, et qui, au fond du cœur, se réjouit le plus de votre malheur; votre ami, c'est l'homme qui, à vos côtés, médite sans cesse une perfidie, qui surprend vos secrets pour vous trahir, c'est le dépositaire qui vous vole, l'assassin qui en vous embrassant cherche sur votre poitrine la place où enfoncer le poignard. Vous souriez d'un air de pitié incrédule, jeune homme, et vous ne voyez dans mes paroles que

les exagérations d'un esprit malade, que les bizarreries d'un fou, et de sottes déclamations qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. Oui, ce que je vous dis a été dit mille fois, c'est un triste lieu commun qui traîne dans tous les livres; mais est-ce ma faute si partout, et en tout temps, les hommes sont les mêmes, fourbes, vils et corrompus? Vous ne trouverez plus qu'il est insensé de les haïr et de les mépriser quand vous aurez assez vécu pour les connaître.

Au commencement de ce sermon en plein air, Frédéric avait réprimé une envie de rire; mais peu à peu il était devenu sérieux. Ce qui chez un autre eût été complétement ridicule paraissait chez ce singulier prédicateur empreint d'une certaine dignité qui n'avait rien d'étudié: il avait parlé sans emphase dans la voix, sans geste théâtral, et surtout avec l'accent d'une conviction profonde. Frédéric subissait, sans pouvoir se l'expliquer et s'y soustraire, une sorte de fascination qui le tenait immobile devant cet homme dont le regard ne l'avait pas quitté un seul instant. Il en vint à penser que le hasard lui avait fait rencontrer un de ces malheureux qui cachent une infirmité morale sous des formes sensées, et dont l'esprit, ravagé par la folie, conserve encore le langage et les apparences de la raison.

— Je comprends que mes discours doivent vous sembler au moins bizarres, reprit cet homme après un assez long silence; cependant

il y a peut-être aux paroles que je vous ai dites une cause que vous ignorez...

— Laquelle? interrompit Frédéric.

— Mais que, dans le cas où elle existerait, ce que je ne sais pas encore moi-même, je ne vous dirais pas.

— A votre aise, monsieur. Le jour est bien près de finir, et il est temps que je continue ma route, quelque plaisir que je prenne à votre conversation. Bonsoir, monsieur.

— Et il y aurait de l'indiscrétion à vous demander où vous comptez passer la nuit?

— A Thisy.

— Vous n'y êtes pas encore.

— Ne sont-ce pas les premières maisons de Thisy qu'on aperçoit en haut de ce sentier?

— Oui, mais vos yeux vous trompent sur la distance. Il n'y a que les oiseaux qui, du point où nous sommes peuvent arriver là-bas en droite ligne; à trois cents pas d'ici le rocher tourne à gauche. Entendez-vous, dans cette direction, presque derrière nous, un tintement de grelots? Ce sont les chevaux de quelques fabricants de toile de notre ville qui se mettent en route à cette heure pour arriver demain matin au marché de Villefranche.

— Eh bien? dit Frédéric.

— Eh bien, le chemin passe là où vous entendez le bruit. Vous avez encore à peu près trois quarts de lieue à faire pour arriver à Thisy.

— Voilà une mauvaise nouvelle, monsieur, car je suis parti à pied ce matin de l'endroit

que vous venez de nommer, de Villefranche ; sauf une halte d'un quart d'heure dans un mauvais cabaret, je ne me suis arrêté qu'ici, et je crois que ce moment de repos m'a été plus nuisible qu'utile. Je me sens les jambes engourdies, et la fatigue m'est tombée dans les talons. Mais c'est une raison pour moi de ne pas m'attarder davantage ; encore une fois, monsieur, bonsoir.

— Quand vous serez au milieu du tournant de la montagne, vous ferez attention à ne pas vous éloigner des rochers à gauche. Suivez-les de façon à les toucher toujours de la main. Les terres, de l'autre côté, sont coupées à pic. Un éboulement qui a eu lieu il y a un mois, après un violent orage, n'a laissé au chemin que quelques pieds de largeur. Il faut le connaître parfaitement et marcher avec les plus grandes précautions, pour passer ce défilé sans danger.

— Merci de vos renseignements, dit Frédéric en saluant de nouveau.

A peine avait-il fait quelques pas que cet homme le rappela et lui dit :

— Si vous le désirez, je vous servirai de guide.

— Ma foi, monsieur, cela n'est pas de refus !

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas fait la demande ?

— Franchement, après la conversation que nous venons d'avoir et les sentiments peu philanthropiques dont vous me paraissez animé,

je ne vous aurais pas cru disposé à rendre service à un inconnu.

— On peut haïr les hommes en général sans pourtant souhaiter que ceux dont on n'a pas à se plaindre particulièrement se rompent le cou. Partons, monsieur.

Au bout d'une vingtaine de pas :

— Vous êtes fatigué, dit-il ; débarrassez-vous de votre bagage. Ici, Bug!

Il prit le sac de voyage de Frédéric et le suspendit par une des courroies à la gueule du dogue. Maintenant, continua-t-il, pour vous aider à marcher, prenez mon bâton et donnez-moi votre fusil.

Le jeune homme accueillit cette proposition avec un air de défiance. Son compagnon devinant sa pensée :

— Dieu me pardonne! je crois que vous me supposez capable d'en faire usage contre vous? Comme vous voudrez, monsieur : gardez-le. Assurément je ne prendrai pas la peine de me justifier d'une intention d'assassinat.

— Ce serait inutile, en effet. Je vous prie, monsieur, d'oublier ce mouvement dont je n'ai pas été le maître. J'accepte votre offre.

— A la bonne heure ! Et cette arme ne sera pas plus redoutable entre mes mains que le bâton noueux que vous tenez.

Il tira en l'air la charge du fusil.

— Ah! ah! dit-il en entendant retentir plus vivement le bruit des grelots qu'il avait fait remarquer à Frédéric, voilà les bidets qui pren-

nent la poste : l'explosion les a effrayés, et la peur les rend plus alertes que n'aurait fait le plus vigoureux coup de fouet.

— Ohé ! ohé ! là-bas ! crièrent deux voix rauques et encore éloignées. Une lumière brilla; quelques chevaux chargés de pièces de toile passèrent au trot et à la débandade ; puis deux hommes, dont l'un portait un falot, et qui couraient à toutes jambes après les bidets, parurent au bout du sentier; ils ralentirent leur course en approchant de Frédéric et de son compagnon.

— Que le diable vous torde le cou ! s'écria l'un d'eux : quel gibier chassez-vous donc à cette heure ?

— Nous tirons des merles blancs, répondit le jeune homme, choqué de la grossièreté de l'apostrophe.

— Je vais vous apprendre à ne pas faire le mauvais plaisant, qui que vous soyez, vous et votre camarade.

— Viens donc, Pierre, et ne leur cherche pas querelle, dit en l'entraînant celui qui portait le falot. Ne reconnais-tu pas le plus grand des deux ? C'est monsieur...

Frédéric ne put entendre le nom que cet homme prononça en baissant la voix. Il tourna la tête vers son compagnon de route, et aux dernières lueurs du falot qui s'éloignait, il le vit marchant la tête baissée, comme absorbé dans ses pensées, et comme s'il n'eût fait aucune attention à ce qui venait de se passer.

— Pardon, lui dit-il, de vous interrompre dans vos méditations. J'espère que ma demande ne vous paraîtra pas indiscrète; je vous dois des remerciements, et il est naturel que je désire savoir votre nom.

— Vous êtes comme tous les hommes, monsieur, vous avez besoin de connaître le nom pour apprécier la chose. Le nom d'un individu qu'on rencontre par hasard et que sans doute on ne reverra plus, quelle importance cela a-t-il? Aucune, pas même celle de l'étiquette placée sur un sac ou sur une bouteille, car les lettres qui le composent n'expriment aucune idée, et il n'annonce pas ce que celui qui le porte a dans la tête et dans le cœur; mais pourtant, puisqu'il vous est agréable de savoir le mien, monsieur, je m'appelle... d'Argèle. Donnez-moi le bras, le précipice est à dix pas en face de nous.

Ils prirent à gauche; l'appui offert à Frédéric ne lui fut pas inutile; le chemin inégal et coupé par des quartiers de roches, qui ça et là perçaient le sol, descendait rapidement et s'enfonçait dans une gorge circulaire, semblable à un vaste entonnoir; l'obscurité était telle que le jeune homme ne pouvait pas même voir celui qu'il touchait de l'épaule. Quelques étoiles, seules lumières qu'ils aperçussent, brillaient au firmament. Elles scintillaient au-dessus de leurs têtes sans percer l'ombre condensée à leurs pieds et autour d'eux.

— Vraiment, dit Frédéric, un romancier ne

saurait choisir un site plus convenable pour placer une scène de brigands ou évoquer d'effrayantes apparitions. Rochers, cavernes, abîmes, rien ne manque à celui-ci, et je m'attends presque, à chaque pas, sentir une main invisible me saisir au collet.

— Il n'y a guère d'exemples d'attaques nocturnes dans ce pays, sauf les cas de vengeance particulière : c'est la première fois que vous y venez ?

— Oui, monsieur ; la fantaisie m'a pris de traverser à pied une partie des montagnes du Beaujolais que je ne connaissais pas : j'ai quitté Lyon hier matin.

— Vous habitez Lyon ?

— Depuis près de quatre ans.

— Votre famille y est établie ?

— Qui vous a dit que j'avais encore ma famille ?

— Je puis le supposer ; vous n'êtes pas d'âge à avoir vu mourir votre père et votre mère de vieillesse.

— Je n'ai plus de mère, monsieur.

Puis, après un instant de silence, Frédéric ajouta avec un léger accent d'ironie :

— Mais il me semble que pour quelqu'un qui condamne la curiosité chez les autres...

— Je suis passablement curieux, n'est-ce pas ! Je ne sais, en vérité, pourquoi je vous ai adressé cette question.

Si Frédéric avait pu voir la figure d'Argèle, il n'aurait certes pas cru à cette indifférence.

Celui-ci, en effet, depuis qu'il avait commencé à interroger le jeune homme, écoutait chaque réponse avec une anxiété croissante, et il parlait lentement pour déguiser l'émotion qui faisait trembler sa voix.

— Je plaisante, reprit Frédéric, et je suis tout disposé à vous satisfaire. Mon père, qui s'est remarié il y a quelques années, est négociant armateur à Marseille : il s'appelle Rémond.

A ce nom, d'Argèle tressaillit de la tête aux pieds, et laissa échapper un cri sourd et aussitôt étouffé.

— Qu'avez-vous donc? demanda le jeune homme en s'arrêtant.

— Ce n'est rien... un étourdissement... une palpitation violente... j'y suis sujet, et cela me frappe parfois comme un coup de foudre. Mais c'est déjà passé; continuons notre route.

Ils étaient à l'endroit le plus périlleux de la montagne. Malgré les difficultés du chemin et l'indisposition qui aurait dû diminuer ses forces d'Argèle entraînait rapidement Frédéric. Au bout d'une demi-heure environ, l'obscurité devint moins profonde. Ils rencontrèrent quelques cabanes, puis un groupe de maisons.

— Nous sommes à Thisy, monsieur, dit d'Argèle. Il s'agit maintenant pour vous de trouver un logement.

— N'y a-t-il pas des auberges?

— Il y en a une fort mauvaise où vous serez horriblement couché, et où je doute que vous

puissiez vous faire servir à souper. Voulez-vous accepter l'hospitalité chez moi?

— Je craindrais de vous gêner.

— Si vous n'avez pas d'autre raison que celle-là, c'est une chose convenue. Je serai votre hôte pour cette nuit. Allons, Bug, ajouta-t-il en débarrassant le chien du sac de voyage, allons, annoncez notre arrivée.

Le dogue s'élança vers une maison isolée et aboya devant la porte, qui s'ouvrit bientôt après. A la clarté d'une lanterne Frédéric aperçut une servante qui, à la vue d'un étranger, recula de surprise.

— Entrez donc, dit d'Argèle à Frédéric.

II

UNE PROVOCATION.

En toute autre circonstance, Frédéric eût hésité à accepter l'offre de d'Argèle. Peut-être même la prudence lui eût-elle conseillé de ne pas se remettre ainsi, pendant toute une nuit,

et dans une habitation isolée, à la discrétion d'un inconnu. Mais la confiance s'établit plus rapidement entre des hommes qui se rencontrent par hasard et pour quelques heures seulement, que lorsqu'il s'agit de créer des rapports dans la vie habituelle. La réserve, dans ce dernier cas, est commandée par l'intérêt, par mille nécessités impérieuses; on s'observe avant de s'engager, car le terrain où l'on s'abrite est une sorte de champ de bataille livré à un antagonisme perpétuel. Dans le premier cas, au contraire, tout se borne à des démonstrations de bienveillance et de bons sentiments, qui n'ont, réels ou empruntés, qu'une durée de quelques instants. D'ailleurs, les manières et le langage de cet homme avaient assez vivement piqué la curiosité de Frédéric pour qu'il désirât connaître la cause de cette humeur misanthropique, et il espérait l'amener à lui faire quelque confidence. Enfin, outre ces motifs plus ou moins déterminants, il y en avait un qui peut-être aurait suffi seul à décider le jeune homme : c'était un immense appétit que la perspective d'un insuffisant et mauvais souper d'auberge avait singulièrement effrayé. La servante demeurait immobile et stupéfaite; elle portait alternativement ses regards sur son maître et sur Frédéric, comme si, malgré ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait, elle doutait encore qu'un étranger eût été invité à franchir le seuil de cette maison. L'âge, et surtout la figure de cette femme, mettaient d'Argèle à

l'abri de toute supposition injurieuse pour ses mœurs. Il était évident que sa haine pour les hommes s'étendait également à *la plus belle moitié du genre humain*, dont il avait recueilli chez lui un des plus laids échantillons qu'on pût rencontrer.

— Jésus, Maria! Qu'est-il donc arrivé? dit-elle enfin; et peu s'en fallut qu'elle ne fît un signe de croix.

D'Argèle ne parut pas faire attention à cette exclamation; il lui dit quelques mots à l'oreille et ajouta à haute voix :

— Préparez à souper pour monsieur, Joséphine, et hâtez-vous.

— Pour moi seul? demanda Frédéric. J'avais compris que vous m'invitiez à vous tenir compagnie. Ne mangez-vous pas?

— Non.

— Souffrez-vous encore?

— Non. Passez par ici.

Ils entrèrent dans une chambre au rez-de-chaussée. D'Argèle, après avoir indiqué du geste un siége à Frédéric, s'assit près d'une table sur laquelle il avait posé la lumière, et, sans s'occuper davantage de la présence du jeune homme, il ouvrit un livre. Le plus grand et même le seul ornement de la pièce où ils se trouvaient était une extrême propreté. Au-dessus de la cheminée, haute et large, étaient placés en croix deux fusils de chasse, et sur l'un des côtés, plus à portée de la main, une paire de pistolets et un couteau-poignard. Deux

tables, un buffet et quatre chaises en noyer composaient tout l'ameublement.

Tandis que Joséphine mettait la nappe, allait et venait, trottait par la chambre en regardant à la dérobée Frédéric dont la réception, pour elle habituée à une séquestration absolue, était une énigme inexplicable, le jeune Rémond examina d'Argèle plus complétement qu'il ne l'avait fait encore. La lecture n'était qu'une contenance qu'il cherchait à se donner. Son esprit et sa pensée étaient occupés ailleurs. Tantôt ses doigts, agités par un tremblement nerveux, retournaient les feuillets à de trop courts intervalles pour qu'il eût eu le temps de les lire; tantôt le volume restait ouvert pendant plusieurs minutes à la même page. Une grande infortune, une déception profonde, avaient dû troubler l'existence de cet homme et rompre violemment les liens qui l'attachaient autrefois à la société.

Soit qu'il parlât, soit qu'il gardât le silence, il y avait en lui quelque chose qui attirait et qui commandait l'attention, le signe mystérieux et infaillible qui distingue dans la foule ceux dont la vie a été marquée par quelque événement extraordinaire ou bouleversée par les passions. Quoi qu'il n'eût que quarante ans au plus, ses cheveux étaient tout à fait blancs, et contrastaient d'une manière étrange avec ses sourcils restés noirs sans aucun mélange. Les lignes du visage étaient belles et régulières. La forme carrée du menton et le développement

de la partie inférieure des joues révélaient une énergie et une résolution qui, dans certaines circonstances, pouvaient s'exalter et se roidir jusqu'à devenir impitoyables. Le front, rudement accentué, indiquait aussi une nature plus vigoureuse que souple et facile, une de ces intelligences qui ne conçoivent pas toujours avec promptitude, mais où la pensée, une fois que son germe est éclos, enfonce des racines éternelles. Le trait le plus singulier de cette physionomie était le peu d'éclat que jetaient les yeux. Le regard, sans rayonnement, ne servait d'interprète à aucune des émotions de l'âme : il tombait froid et morne, et semblait se clouer sur l'objet qui l'avait attiré. Ce manque d'expression, cette immobilité complétaient, en éloignant toute idée de changement, le caractère inflexible de cette figure si fortement accusée par ses contours et lui donnait quelque ressemblance avec une médaille.

Joséphine servit le souper, qui consistait en viandes froides et en fruits. Sur un signe de son maître elle se retira. L'embarras pour Frédéric était d'entamer une conversation que son hôte, toujours absorbé dans sa lecture, ou plutôt dans ses réflexions, n'avait pas l'air disposé à soutenir. Ne sachant par où commencer, il prit le parti de satisfaire d'abord sa faim et sa soif. Quand l'une et l'autre furent calmées :

— Vous voyez, monsieur, dit-il, que je ne fais pas le cérémonieux, et que ce n'est pas du

bout des lèvres que j'use de vos offres obligeantes. Mais j'ai le regret d'avoir dérangé vos habitudes.

— Nullement. J'étais parfaitement libre de ne pas vous recevoir.

— J'espère, du moins, que vous ne refuserez pas de remplir ce verre et de l'approcher du mien?

— Je ne bois à la santé de personne.

— Pardon, reprit Frédéric, j'avais oublié que vous n'avez et ne voulez avoir aucun ami. J'étais trop présomptueux de croire qu'en si peu de temps je deviendrais une exception à des principes qui me paraissent définitivement arrêtés, et qui sont chez vous, sans doute, le résultat d'une triste expérience.

— Soyez franc, dit d'Argèle, vous désirez me faire parler, apprendre de moi pourquoi je fuis le monde, pourquoi j'ai adopté cette vie solitaire et sauvage.

— Je ne le nierai pas puisque vous m'avez deviné. Que ma curiosité ne vous semble pas trop indiscrète, monsieur. Je m'exagère peut-être la singularité des circonstances qui nous réunissent, mais jusqu'à présent ma vie a été si calme, si uniforme, le lendemain a toujours été pour moi si parfaitement semblable à la veille, qu'une simple rencontre, un hasard qui détruit cette régularité, me paraît presque une aventure. J'ai vingt-trois ans; à mon âge, vous aviez déjà, je suis tenté de le croire, passé par de rudes épreuves.

— Non, répondit d'Argèle. Qui vous le fait penser?

— Je ne sais; mais il me semble que l'histoire de votre vie...

— Est celle de la vie de bien des hommes. Il y en a bien peu dont l'existence domine la foule. La plupart sont le jouet d'événements qui s'agitent autour d'eux, qui les entraînent contre leur volonté, leurs désirs et leurs calculs, et les poussent souvent à leur ruine. Jeunes, nous donnons un but sérieux à la vigueur de notre esprit; nous avons la pensée prudente et opiniâtre qui prépare le succès, l'audace qui le décide, et à un jour marqué, la terre, semée de piéges invisibles, s'écroule sous nos pieds, et nous tombons avec les débris de nos projets, les uns sur un échafaud, les autres dans l'exil ou dans quelque coin obscur de la patrie; tous, vivants ou morts, recouverts bien vite du linceul de l'oubli.

— Je me trompe fort, pensa Frédéric, ou je dois être devant un conspirateur en retraite.

— Et puis, continua d'Argèle, d'autres viennent qui remplacent les victimes. L'homme déchu de ses espérances se condamne à l'obscurité; il sent s'apaiser peu à peu le tumulte de ses désirs trompés, et, à mesure que ses membres s'affaiblissent dans le repos, les rêves de son esprit deviennent moins ardents; le calme complet succède à l'agitation, et il ne reste plus de tant de fougue et d'emportement qu'un être inactif, las de lui-même, inutile aux autres,

sans joies dans le passé et dans le présent, et qui n'attend rien de l'avenir.

— Si telle est en effet votre vie, monsieur, vous me paraissez à plaindre; et pour vous dire toute ma pensée, je vous crois malheureux, non pas seulement parce que vous n'avez pas réussi, mais parce que vous ne pouvez oublier que vous avez été vaincu.

—C'est vrai, dit d'Argèlc d'une voix sombre. Il quitta précipitamment la place qu'il avait prise en face de Frédéric, et se promena à grands pas dans la chambre. C'est vrai, jeune homme; vous ne savez pas ce que c'est que la torture des souvenirs. Il n'y a plus de repos pour celui qui se rappelle et qui ne sait ni ne veut pardonner. En vain il s'est offert lui-même en victime, en vain il a donné au malheur sa vie à flétrir, sa chair à dévorer, ses larmes à boire; ce n'est pas assez : il faut une expiation, et, dans sa pensée et dans son cœur, vit toujours un désir immuable, une flamme qui brûle sans cesse, un horrible espoir qui le ronge, et qui dit au suicide : Va-t'en! N'essaye pas de me tenter! Tu es la fin de tout, des peines comme des plaisirs; mais je veux encore garder mes peines car mon tour viendra peut-être de voir couler des larmes, d'entendre des gémissements et de repousser des prières inutiles. Un moment, un seul, peut effacer pour moi des années de misère et de douleurs! Certes, l'oubli est la vertu des faibles et des lâches, et la vengeance est une chose sainte et sublime! La société juge

et frappe le coupable ; l'homme peut prendre son ennemi corps à corps et le terrasser, quand il l'a jugé et condamné au tribunal de sa conscience, et qu'aux yeux de Dieu comme aux siens celui qu'il tue est un infâme qui échappe à la loi, parce qu'au lieu de dérober un trésor, il a volé la confiance et la foi jurée, parce qu'au lieu de répandre le sang, il a trahi ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ! Qui oserait dire qu'on n'a pas le droit de se venger de tels parjures, et qu'il faut remettre leur châtiment à une justice suprême qui s'endort dans sa toute-puissance, et qui a l'éternité pour séparer le mal du bien ?

L'étonnement de Frédéric était au comble, et à ce sentiment de surprise il se joignait une sorte de terreur secrète. Malgré la violence de ses paroles, d'Argèle était horriblement pâle, et son regard qu'avait illuminé un éclair rapide, avait déjà repris son effrayante fixité. Il se rapprocha de la table :

— Je suis un fou, dit-il en se rasseyant, et vous ne devez rien comprendre à mes emportements. Mais me voici redevenu calme; tout à l'heure, j'ai refusé l'offre que vous m'avez faite : je vous dois une réparation. Si vous ne me gardez pas rigueur, vous me permettrez de boire à l'accomplissement de vos souhaits.

— De grand cœur, répondit Frédéric, souhaitez-moi d'être heureux, comme moi je souhaite que vos peines si profondes qu'elles soient s'effacent bientôt.

—Eh bien donc, jeune homme, je bois à votre bonheur futur, à votre fortune, à vos amours.

— Merci, monsieur. Quel dommage, ajouta-t-il mentalement, quel dommage qu'une âme si énergique soit frappée de vertige et que la raison s'éteigne par intervalles chez cet homme qui a dû être bon et généreux!

— Vous m'avez interrogé, reprit d'Argèle après quelques instants de silence : parlons de vous, maintenant. Vous m'avez dit, je crois, que votre père habitait Marseille?

— Oui, monsieur.

— Et que vous n'aviez plus votre mère?

— J'étais bien jeune encore et déjà séparé d'elle quand elle est morte. Son souvenir est sacré pour moi, mais je n'avais jamais reçu ses soins, je me rappelais à peine ses caresses : cette perte m'a été moins sensible que si j'avais été élevé auprès d'elle. Ceux qui l'ont connue, et qui m'en ont parlé, ont toujours rendu hommage à ses principes de vertu, et sa mémoire, à cet égard, est pure de tout soupçon et de tout reproche. Mais je sais qu'entre elle et mon père il n'a pas existé d'amour. C'était une union où le cœur n'avait eu aucune part et que la raison leur avait conseillé de rompre d'un commun accord. Ils n'avaient pas voulu d'un divorce : une séparation consentie mutuellement et sans éclat leur promettait de vivre à l'abri des querelles intérieures, et comme ils ne couraient plus le risque de se heurter, ils purent se garder l'un à l'autre leur estime.

— Ainsi, dès votre enfance, vous avez vécu constamment avec votre père? Vous ne l'avez pas quitté?

— C'est un bonheur dont j'ai été privé aussi. Mon père avait des affaires qui l'auraient empêché de s'occuper de moi, de surveiller mon éducation. Il me plaça dans un collége, j'ai passé plusieurs années sans le voir.

—Peut-être alors, abandonné pour ainsi dire par lui, n'avez-vous pas, pardon si je suis indiscret et curieux, une affection aussi vive?...

— On pourrait le supposer, interrompit Frédéric, mais on se tromperait, monsieur. Je respecte et j'aime mon père, et quoi qu'il m'ait appelé bien rarement auprès de lui, je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aime.

— Et la femme qu'il a épousée ne vous a pas nui dans son esprit? Une belle-mère est souvent jalouse des enfants d'une autre.

— J'ai pu le craindre d'abord, car lorsque mon père l'a épousée, elle était jeune, d'une admirable beauté, et il l'aimait avec passion.

— Elle l'aimait aussi?

— Oui, monsieur. Du moins, ce fut volontairement qu'elle accepta sa main, et autant que j'ai pu le comprendre d'après certaines paroles, je crois qu'elle avait rompu des engagements antérieurs qu'on lui avait sans doute imposés.

D'Argèle ferma un instant les yeux : sa main droite que, depuis sa première question à Frédéric, il tenait posée sur sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer les battements de son

cœur, se crispa par un mouvement convulsif, et ses ongles entrèrent dans sa chair sans qu'il parût ressentir cette douleur physique.

— Mais, continua le jeune Rémond, mes craintes cessèrent dès que je connus ma belle-mère. Je vis bien, à la bonté avec laquelle elle m'accueillit lorsque quelques mois après son mariage mon père m'appela auprès de lui à Marseille, je vis bien que j'aurais en elle une protectrice et non une ennemie. Je ne pense pas, monsieur, qu'on puisse trouver chez une autre femme plus de douceur unie à plus de beauté, une plus grande sérénité d'âme, un assemblage plus complet de vertus calmes et sans ostentation. Si une telle femme n'était pas heureuse, il faudrait, en vérité, douter de la Providence. Que vous dirais-je de plus? Je la défendrais contre la calomnie comme un fils défendrait sa mère, car il est impossible de la connaître sans l'aimer, de la voir sans se sentir attiré et retenu par une sympathie secrète, et son âme est, je crois, plus pure encore que les traits de son beau visage.

— Vous en parlez avec enthousiasme, dit d'Argèle qui, malgré ses efforts pour rester maître de lui, ne put réprimer un accent d'ironie amère qu'heureusement Frédéric ne remarqua pas. Je dois croire que ce portrait est fidèle et n'a rien d'exagéré. S'il en est ainsi, vous n'avez pas à vous plaindre du sort. M. Rémond, votre père, dont vous parlez avec respect et amour, mérite les sentiments que vous lui avez

voués : il est sans doute aussi un modèle de probité, d'honneur, de délicatesse. Vous êtes bien heureux, jeune homme, d'avoir rencontré, dans le cercle étroit de la famille, deux exceptions à la perversité humaine. En connaissez-vous par hasard une troisième?

— Je l'espère, monsieur, répondit Frédéric en souriant ; le ciel a peut-être fait des miracles en ma faveur ; il a permis que je rencontrasse une troisième personne de l'honneur de laquelle je me porterais caution, dussé-je y engager ma vie! C'est la femme que j'aime et que je dois épouser.

— Vous n'aviez pas besoin d'ajouter, après vous être exprimé avec tant de chaleur, que vous entendiez désigner une femme aimée. Il y a une chose, fragile entre toutes les choses les plus fragiles, plus inconstante que le vent, plus légère que la paille, et sur laquelle chaque homme bâtit le repos et le bonheur de sa vie : c'est la vertu de sa maîtresse.

— Il ne m'est pas permis de douter, monsieur, dit Frédéric un peu piqué cette fois de cette persistance à voir partout le mal. Il y a trois ans déjà que je connais la jeune personne dont je parle; trois ans que je l'aime. J'ai le consentement de sa famille à notre union ; mon père m'a envoyé le sien. Je me rends à Roanne où elle habite, pour le lui porter et fixer l'époque de notre mariage. Il me serait pénible, monsieur, d'avoir à vous adresser d'autres paroles que des remerciements pour l'hospitalité que

vous m'avez offerte. Gardez vos opinions, que je n'ai pas cherché à combattre, et laissez-moi croire que la vertu existe.

— Quelles preuves en avez-vous?

— Je pourrais me dispenser de répondre, puisque d'avance vous les niez toutes. Mais enfin je veux bien vous dire que ma confiance repose sur la sainteté d'une promesse faite volontairement, d'un aveu que j'ai reçu sans avoir osé le solliciter. Ces preuves m'ont suffi et me suffisent encore. Je me contente de les opposer à des insinuations qui deviendraient injurieuses si vous y persistiez.

— Oui, répondit d'Argèle, vous avez des preuves. On s'est troublé à votre aspect, n'est-ce pas? On vous a regardé tendrement; une main tremblante a touché la vôtre. Belle garantie, en effet!

— Monsieur...

— Ah! ah! continua-t-il avec un rire sardonique et bruyant, ah! vous avez de telles preuves! Une femme vous a dit qu'elle vous aimait! Certes, vous devez la croire : ce serait la première qui mentirait.

— Encore une fois, monsieur, ne me forcez pas à oublier que je suis chez vous.

— Et vous avez une telle confiance en ses paroles, que vous vivez loin d'elle, que vous ne redoutez pas l'absence! A merveille, jeune homme! Allez retrouver votre maîtresse! Allez réclamer la foi jurée, vous reverrez le même regard, le même sourire : vous entendrez les

mêmes serments!... mais tâchez de lire au fond de son cœur; levez ce masque d'innocence, et sondez cet abîme de corruption...

— Pas un mot de plus, s'écria Frédéric en se levant, ou je verrai dans ce langage, non plus l'erreur d'un esprit malade, mais une insulte, une provocation.

D'Argèle s'était levé en même temps, et saisissant le bras du jeune Rémond avec une telle force qu'il le contraignit de rester immobile, il lui dit en approchant son visage du sien, avec l'accent d'un homme décidé à pousser à bout la modération d'un adversaire et qui veut faire naître une querelle :

— Ce n'est pas moi qui suis un insensé, c'est vous. Apprenez-moi le nom de celle que vous aimez, emmenez-moi demain, présentez-moi dans votre nouvelle famille comme votre ami, et moi qu'on n'a jamais vu jusqu'à ce jour, moi qui suis vieux déjà, triste, repoussant, moi qui n'ai pour plaire ni grâces ni beauté, je séduirai cette femme, je lui ferai oublier toute pudeur et toute réserve; je lui dirai à voix basse des paroles infâmes qui trouveront de l'écho dans son cœur, et pour souiller la chasteté de ce trésor, pour ternir ce miroir pur où vous regardez votre image, je n'aurai qu'à éveiller, s'ils y dorment encore, les mauvais instincts de sa nature, qu'à lui souffler dans l'oreille les conseils et les tentations du vice, qui feront tressaillir ses membres et frissonner sa chair. Je lui dirai de vous trahir pour moi, qui suis

votre ami, et ce titre sacré donnera un attrait de plus à la trahison. Faites l'épreuve, et ensuite nous nous couperons la gorge, si toutefois elle ne vient pas se jeter entre nous deux, crier que c'est moi qu'elle aime, et défendre ma vie!

— Monsieur, dit Frédéric en retirant son bras meurtri dans cette étreinte de fer, j'aurais pu vous fermer la bouche avec la main que vous m'aviez laissée libre; mais j'ai voulu que l'offense fût complète avant de vous en demander réparation. Avez-vous quelque chose à ajouter? quelque calomnie, quelque nouvelle insulte à proférer? Il y a quelques instants encore, je vous regardais comme un fou, et je vous plaignais; maintenant, je vous rends votre raison et je vous méprise! Si je n'étais pas votre hôte...

Oubliez que vous l'êtes! Vous ai-je prié de vous en souvenir? S'il faut vous dégager de toute reconnaissance pour vous donner du courage, je vous fais libre, monsieur.

— Eh bien! nous verrons demain qui de nous deux en manquera. Quelle que soit l'issue de ce combat, Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas cherché.

— Voici votre chambre, dit d'Argèle en lui indiquant une porte.

— Dois-je passer la nuit chez vous?

— Oui, pour que je sois sûr de vous retrouver. Vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, partir sous la garantie de votre parole?...

— C'est assez, monsieur; quoique vous m'ayez donné le droit de me méfier de vous, je resterai. A demain.

— A demain.

Frédéric se jeta tout habillé sur le lit que Joséphine avait préparé. Le dénouement imprévu de cette rencontre l'agitait trop fortement pour qu'il pût trouver d'abord le sommeil ; il y avait dans la conduite de d'Argèle quelque chose d'inexplicable. Cet homme, dont les discours bizarres, dont les idées exaltées avaient surpris son attention et son intérêt, l'avait-il arrêté à dessein pour l'attirer dans une sorte de guet-apents? Cependant sa figure lui était complétement inconnue, et il était même certain de n'avoir jamais entendu prononcer son nom. C'était donc une triste fatalité qui lui avait fait trouver sur son passage ce misanthrope insensé, aigri par la solitude, et qui, étouffé par la bile, sentait le besoin d'injurier, de provoquer et de donner une diversion sanglante à ses pensées haineuses. Frédéric n'avait pas hésité un instant à se déclarer offensé dès qu'il avait vu que la modération était inutile et que l'insulte l'atteignait personnellement. Blessé dans ses affections les plus chères, il ne se repentait pas de la manière énergique dont il l'avait repoussée, et il acceptait l'extrémité cruelle où il s'était vu réduit. Mais, en même temps, il se demandait si l'honneur exigeait impérieusement qu'il risquât sa vie contre un homme atteint de folie, entraîné malgré lui par une idée qui l'obsédait,

et hors d'état de mesurer la portée de ses paroles. Peut-être la nuit calmerait-elle cette irritation, peut-être rendu à lui-même, d'Argèle reconnaîtrait-il ses torts? Ce furent là les dernières idées que Frédéric roula dans son esprit plein de trouble et de confusion; mais la fatigue du corps finit par l'emporter sur ses préoccupations, et il s'endormit profondément.

Il y avait une heure déjà que le jour était levé : un jour pur, calme et radieux. Depuis le moment qu'il avait quitté Frédéric, d'Argèle était resté assis près d'une fenêtre, au rez-de-chaussée, qui s'ouvrait sur la campagne. Les étoiles s'étaient effacées devant les premières lueurs du crépuscule, la montagne s'était colorée peu à peu des teintes roses du matin, sans qu'il eût retourné la tête. De temps à autre ses sourcils se contractaient, et on eût dit qu'une sorte d'hésitation, peut-être un remords de cette provocation, se peignait sur son visage; enfin il se leva, et comme un homme qui rejette loin de lui un doute importun, il s'écria :

— Cela sera ainsi! Je sais bien qu'il n'est pas coupable envers moi; mais mon sang a bouillonné à sa vue; toute ma haine s'est réveillée à cette fatale ressemblance, et je voudrais avoir en vain pitié de sa jeunesse.

Au même instant il entendit une voix qui prononçait son nom, et il vit deux hommes qui venaient de s'arrêter en face de la fenêtre; l'un de ces deux hommes lui était inconnu, l'autre était le maître de l'auberge de Thisy.

— Voici la personne que vous demandez, dit-il à celui qui l'accompagnait.

Le nouveau venu remit à d'Argèle une lettre.

Après la lecture de ce message et à la suite d'une conversation animée, l'hôte de Frédéric alla en toute hâte seller son cheval et sortit sans bruit de la maison.

III

UN AMANT INFIDÈLE.

Le sommeil pesant qui s'était emparé de Frédéric durait encore, lorsque son hôte partit au grand trot de sa monture pour Roanne, où il avait l'intention de se procurer à prix d'or une voiture et des chevaux de poste; nous laisserons dormir le jeune Rémond, non pas autant d'années que l'héroïne du conte de Perrault, mais pendant tout le temps qui nous sera nécessaire pour raconter les événements antérieurs à cette époque.

Le lecteur voudra bien remonter avec nous au milieu de l'automne de 1817.

Deux femmes étaient assises au rond-point d'un parc dépendant d'une maison située à l'extrémité méridionale de Montpellier. Ces deux femmes, d'un âge bien différent, se tenaient devant la porte d'un petit pavillon, construction légère et sans aucun style, que dédaignerait de décrire le plus intrépide recenseur littéraire des portes et fenêtres. C'était tout simplement un pied-à-terre, une espèce de cabane en pierre construite dans cette partie isolée du bois, pour servir d'asile aux promeneurs surpris pas le mauvais temps. De la place qu'elles occupaient on apercevait à gauche, entre les tiges grêles d'un jeune taillis, le mur d'enceinte du parc; à droite, de l'autre côté d'une pelouse autour de laquelle serpentait une petite rivière, ou, pour parler plus exactement, le fossé, qui aurait dû contenir l'eau d'une source tarie par les chaleurs de l'été précédent, s'élevait la maison d'habitation.

La distance, qui au premier coup d'œil paraissait assez rapprochée, était plus que triplée par l'impossibilité de s'y rendre en ligne directe. Le pont de bois vermoulu qui s'étendait sur le fossé du côté du parc ayant croulé depuis peu, il fallait suivre une longue allée tortueuse qui, après vingt détours à travers les parties les plus épaisses du bois, débouchait en face d'un jardin potager qui lui-même faisait suite au parterre.

La conversation commencée entre ces deux femmes avait été tout à coup interrompue par des bruits venus du dehors, par des appels aux armes, et à cette époque où de terribles passions politiques avaient agité tout récemment le midi de la France, la moindre démonstration de cette nature était faite pour effrayer, car elle pouvait devenir le signal d'une nouvelle guerre civile. Quelques visites domiciliaires avaient eu lieu, et depuis le matin des patrouilles avaient parcouru la ville. La population s'était émue, mais nul ne savait le motif de ce déploiement de forces; le danger qui menaçait le repos public était resté le secret de l'autorité et de ses agents.

La plus jeune des deux femmes était d'une grande beauté. Une expression profonde de mélancolie voilait l'éclat de ses regards, et la pâleur habituelle de ses joues annonçait des souffrances intérieures et des peines secrètes contre lesquelles devaient se briser toutes les consolations. Assiégée sans cesse par de sombres pressentiments, le moindre cri d'alarme retentissait dans son cœur et elle voyait partout des présages funestes. L'autre femme était âgée de cinquante ans à peu près; sa figure n'offrait aucun trait saillant et caractéristique; mais ses manières étaient celles d'une personne habituée à vivre, sinon dans le luxe, du moins dans l'aisance et parmi un monde élégant. Au moment où la voix de l'officier commandant une patrouille, qui venait de passer sous les murs du

parc, cessa de se faire entendre, leur attention fut attirée par l'arrivée d'un nouveau personnage, de la vieille nourrice d'Emilie Richomme.

— Que voulez-vous, Marthe? demanda madame Derey. Nous cherchiez-vous? Avez-vous quelque nouvelle à nous apprendre?

—Non, madame, répondit Marthe; j'ignorais que vous étiez avec mademoiselle, et je passais par hasard.

Elle accompagna ces paroles insignifiantes d'un coup d'œil adressé mystérieusement à Emilie. Celle-ci le remarqua, mais sans y attacher une grande importance et sans comprendre les signes furtifs de sa vieille bonne. Marthe ne s'était jamais séparée d'elle : elle était sa confidente et pour ainsi dire sa seule amie; mais l'existence d'Emilie était si monotone et vouée si fatalement depuis un an au même chagrin, qu'elle ne voyait dans cette intention de lui parler en secret qu'une habitude de tous les jours et le désir d'échanger encore avec elle des plaintes mille fois répétées. Elle lui indiqua d'un geste qu'elle ne pouvait en ce moment quitter sa tante, et celle-ci dit à Marthe d'un ton qui ne lui permettait pas d'insister :

—Laissez-nous.

La nourrice se retira, visiblement contrariée de cet ordre. Emilie la suivit des yeux ne sachant à quel motif attribuer son désappointement. Mais quelque confidence que Marthe eût à lui faire, la conversation qu'elle redoutait

avec sa tante la préoccupait trop gravement pour qu'un autre intérêt pût distraire longtemps son esprit.

— Nous vivons dans une triste époque, dit madame Dercy quand elles furent seules, et ceux qui, par des tentatives insensées, entretiennent ces agitations, sont bien coupables.

— J'ignore comme vous, répondit Emilie en cherchant à prendre un air d'indifférence, quel événement a amené ce nouveau trouble; peut-être ne devons-nous pas nous inquiéter. Il n'y a guère de semaines où nous ne soyons exposées, dit-on, à quelque grand péril. Quant à moi, je commence à me familiariser avec cette situation qui m'effrayait si fort auparavant; et je crois, puisque ni l'une ni l'autre nous ne pouvons plus être compromises, je crois que vous devriez adopter le même parti et partager ma sécurité.

— La vôtre est-elle bien réelle, Emilie?

— Sans doute, madame.

— Ainsi, vous avez maintenant tout le calme nécessaire pour m'écouter?

— Parlez, dit Emilie en baissant les yeux et d'un air résigné.

— Avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite il y a quelques jours?

— Oui, madame.

— Quelle est votre réponse?

La jeune fille garda le silence.

— C'est me dire, continua madame Dercy, que vous persistez à refuser la main de M. Rémond.

— Je le dois.

— Vous le haïssez?

— Je n'ai de haine pour personne.

— Autant vaudrait parler plus franchement et avouer que vous avez de l'amour pour quelqu'un.

— Je n'ai rien à avouer, madame, rien à nier; ce que je pense n'est pas un secret pour vous.

— En agissant ainsi comme si vous étiez maîtresse absolue de vos actions, vous oubliez trop facilement quelle est votre position.

— Ah! madame, c'est un mot bien cruel que vous venez de prononcer, et je suis sûre que votre cœur regrette de l'avoir laissé échapper. Ne doutez pas de ma reconnaissance pour vos bontés. Je me souviendrai toujours qu'orpheline, seule au monde et sans autre fortune que le nom de mon père, j'ai trouvé un asile près de vous; que vous avez recueilli la fille de votre sœur. Oui, je vous dois tout; mais si jusqu'à ce jour vous avez été bonne et généreuse pour moi, ne me contraignez pas à ce mariage! Souffrez que je ne vous quitte pas. Laissez-moi vous prodiguer les soins qu'une fille aurait pour sa mère!

— Je suis touchée de ces sentiments; mais le meilleur moyen de me prouver votre reconnaissance, serait d'accepter la main de M. Rémond.

— Jamais! s'écria Emilie.

— Jamais, dites-vous? Je veux bien excuser

ce cri de révolte que vous semblez me jeter comme un défi; je fais plus même, je me dépouille ici de l'autorité que j'ai sur vous. C'est une amie qui vous parle, qui vous donne des conseils, et qui cherche à dissiper un aveuglement funeste, une prévention mal fondée. Que pouvez-vous reprocher à M. Rémond? Sans avoir joué un rôle actif dans les dissentions qui ont ensanglanté ce pays, il appartient par sa famille au parti dominant : c'est un proche parent de notre préfet; son influence est une sauvegarde, vous le savez, et sa protection nous a déjà été utile. Vous êtes la fille d'un colonel mort au service de l'Empereur; moi je suis la veuve d'un fonctionnaire qui lui fut dévoué jusqu'au fanatisme. Toutes deux nous avons à redouter les haines qui poursuivent jusque dans leurs proches et leurs descendants, les serviteurs du régime impérial.

L'alliance de M. Rémond écartera tous les dangers. Des femmes peuvent-elles se passer d'appui? Il est riche et il met à vos pieds sa fortune. Son caractère est énergique, fier, sombre même, j'en conviens. Mais son amour pour vous en adoucira la rudesse. Je ne vois à ses prétentions aucune objection sérieuse.... ou plutôt je sais trop le véritable motif de vos refus. J'avais espéré cependant que le temps et la raison triompheraient d'un coupable amour.

Emilie fit un mouvement et voulut répondre. Madame Dercy lui imposa silence par un geste.

— Oui, coupable, reprit-elle, car celui qui

vous l'a inspiré est un ennemi public dont un arrêt suprême a mis la tête à prix, un proscrit enfin!

— Mais avant que des juges prévenus l'eussent condamné, je lui avais juré de n'être jamais l'épouse d'un autre. Vous-même vous approuviez mon choix.

— Il est vrai, mais depuis...

— Depuis, il a été obligé de fuir, et parce qu'il est malheureux, vous voulez que j'oublie les serments que je lui ai faits! Sans ami, sans fortune, errant sur une terre étrangère, ce sont ces serments, mon cœur m'en répond, qui le soutiennent et lui font supporter la vie. Il n'y a pas de haines éternelles, les hommes peuvent se lasser de le poursuivre. Et s'il vient réclamer la foi que je lui ai promise, s'il me rapporte un cœur resté fidèle au milieu de tant de souffrances, de quel front pourrai-je soutenir ses regards et ses reproches, moi qui n'aurais connu d'autres tourments que ceux de l'absence, d'autre péril que la séduction d'un amour nouveau et qui aurais consenti à devenir la femme d'un autre homme!

— Voilà ce qui le protége dans votre cœur contre l'oubli; c'est ce caractère chevaleresque que vous prêtez à M. Vernon qui fait la force de votre affection; et vous vous conservez à lui parce qu'il n'a consenti peut-être à sauver sa tête, à fuir devant ses juges, que dans l'espérance de vous consacrer plus tard son existence?.... Mais si cette séparation devait être éternelle?

— Que dites-vous? s'écria Emilie effrayée également de cette demi-révélation et de l'accent presque solennel que madame Dercy avait pris en la prononçant.

— Dieu m'est témoin que j'aurais voulu ne pas vous affliger! Quelque amitié que m'ait inspirée M. Rémond, quelque désir que j'aie de voir s'accomplir cette union, je n'aurais pas su faire violence à vos sentiments. Oui, mon enfant, croyez que je vous aime; vous méritez d'être heureuse, et c'est votre bonheur que je veux. Qu'il ne soit plus question entre nous d'autorité et de dépendance. Vous m'avez ouvert votre cœur; pour prix de cette confiance, je vais le déchirer, c'est une nécessité cruelle, mais je vous dois la vérité.

— Quel malheur avez-vous donc à m'annoncer? Ah! ne me tenez pas plus longtemps dans l'incertitude! Parlez, au nom du ciel, je vous en conjure!

Mais, malgré les efforts qu'elle faisait pour conserver une apparente fermeté, elle se sentit défaillir, un froid mortel la saisit au cœur; il lui sembla qu'il pénétrait dans tout son corps et qu'il y arrêtait le sentiment de la vie. Ses yeux, où avaient paru d'abord quelques larmes, devinrent secs et fixes, et ses lèvres entr'ouvertes restaient sans mouvement. Enfin, joignant les mains et tombant aux genoux de madame Dercy, elle s'écria d'une voix brisée :

— Il est mort?

Emilie Richomme avait connu chez son père,

à l'époque de la première restauration, un jeune homme nommé Charles Vernon, ex-sous-officier de la garde impériale. Dès les premières fois qu'ils s'étaient vus, les deux jeunes gens avaient été attirés l'un vers l'autre. La beauté d'Emilie, le charme de son esprit cultivé, la douceur de son caractère avaient fait naître chez Vernon une de ces fortes passions destinées à durer autant que l'existence. De son côté, la jeune fille, à laquelle déjà plusieurs hommes avaient inutilement adressé leurs hommages, reconnut que ses yeux venaient de rencontrer celui que son cœur devait aimer. Ce n'étaient pas seulement les avantages physiques que possédait Charles Vernon, sa beauté mâle, ses manières nobles qui l'avaient séduite d'abord. Avec une figure commune et même laide, le sous-officier de l'Empire aurait encore exercé un ascendant irrésistible. Il était de ces hommes chez qui la distinction des sentiments, l'élévation de l'âme rayonnent sans cesse du dedans à l'extérieur. Il suffisait de le voir pour deviner en lui une nature loyale, franche, énergique, appelée à dominer sans usurpation, et que tout ce qui est faible recherche instinctivement comme un appui. Mais quoi qu'il aimât passionnément Emilie et qu'il sût qu'il en était aimé, Vernon n'avait pas cru que l'amour dût être le but unique de sa vie et le terme de son ambition ; il ne lui avait sacrifié ni le désir de la gloire, ni le patriotisme, ni l'espoir d'une vengeance sur de nouveaux champs de bataille.

Vaincu, mais non soumis, il subissait, en le méprisant, un gouvernement imposé par l'étranger. Il reprit avec enthousiasme du service pendant les cent jours. Blessé dangereusement à Waterloo, il n'apprit que deux mois plus tard que le colonel Richomme avait été tué, et qu'Emilie avait été recueillie par sa tante. Il était pauvre comme celle qu'il aimait : il vivait d'une modique pension que lui faisait son père, qui avait subitement embrassé des opinions ultra-royalistes, et qui n'aurait consenti à lui abandonner une partie de sa fortune que s'il avait voulu abjurer la haine qu'il portait aux Bourbons. Sûrs l'un de l'autre, les deux amants se dirent qu'il fallait attendre un avenir meilleur. Vernon, admis chez madame Dercy, n'usa de la permission qui lui était accordée qu'avec une extrême réserve et de manière à ne jamais compromettre, même auprès des plus malveillants, la réputation d'Emilie. Mais ils étaient jeunes tous deux, ils s'aimaient. Vernon sentit plus d'une fois sa vertu chanceler ; il vit que l'épreuve, en se prolongeant, deviendrait peut-être au-dessus de ses forces. Cependant, la rigidité de ses principes lui ordonnait de respecter cette jeune fille qui devait devenir sa femme, et par cela même que la séduction lui eût été facile, il aurait rougi de ne pas la laisser pure à ses yeux, comme elle l'était aux yeux du monde. A défaut d'une possession ardemment désirée, il fallait un aliment à l'activité de son âme. Il renoua dans l'ombre des liaisons poli-

tiques. Les nouveaux devoirs du conspirateur firent diversion à l'amour, et sans cesser d'être fidèle aux serments faits à Emilie, il en prononça d'autres qui engageaient sa volonté et sa vie. Sous divers prétextes inventés pour cacher la vérité à mademoiselle Richomme et surtout à madame Dercy, que troublait sans cesse la crainte des persécutions, il fit pendant six mois de fréquentes absences de Montpellier. Une vaste conspiration s'organisait en secret : un malentendu et le courage trop impatient de quelques-uns des chefs déterminèrent un mouvement avant le temps marqué. En vain Vernon voulut le réprimer, en vain il représenta que le succès n'était pas suffisamment préparé. Un murmure de défiance accueillit ses paroles. « Donnez donc le signal, dit-il à ses compagnons, et je marche le premier! » Ce qu'il avait prédit arriva : la conjuration, sans points d'appui assurés autour d'elle, parut éclater à l'improviste; comme un fait sans cause, comme un coup de main conçu et exécuté par quelques fous en dehors de tous les partis. Elle fut écrasée, anéantie à son début. Vernon revint en fugitif à Montpellier. Il revit Emilie, lui apprit ses projets détruits, sa défaite et la nécessité où il était de quitter la France pour sauver sa tête. Dans cette rapide entrevue, ils se jurèrent de nouveau de se conserver l'un à l'autre quelque temps que dût se prolonger cette séparation. De Montpellier, Vernon parvint à gagner Marseille où il avait des intelligences et où il s'em-

barqua pour l'Espagne. Il fut condamné à mort par contumace, mais sans preuves positives, car aucun de ceux qui avaient été arrêtés ne voulut acheter sa grâce par des révélations.

Il y avait plus d'un an que ces événements s'étaient passés. Quelque temps après le départ de Vernon, madame Dercy fit la connaissance de Paul Rémond, arrivé depuis peu à Montpellier et dont la protection fut utile à deux femmes que leurs anciennes relations avec un proscrit, ennemi déclaré du gouvernement, auraient facilement rendues suspectes. Cette protection lui valut la confiance et l'amitié de la tante, et la nièce, de son côté, se serait sans doute également montrée reconnaissante, si le dévouement de Rémond eût été désintéressé. Elle avait deviné son amour bien avant qu'il eût osé l'avouer et qu'il eût demandé sa main. Orpheline et sans fortune, une telle recherche était avantageuse pour elle et bien au-dessus des espérances de madame Dercy, qui ne se repentait pas de ce qu'elle avait fait, mais qui se serait vue avec plaisir déchargée du fardeau qu'elle s'était imposé dans un premier mouvement de générosité et sans calculer la responsabilité qu'elle acceptait. Rémond était riche, âgé de quarante ans seulement, et s'il ne possédait pas les qualités extérieures qui, au premier coup d'œil, peuvent charmer une femme, du moins aucun défaut physique ne devait inspirer de la répulsion pour lui. Mais Emilie n'était plus libre de donner son cœur ; elle avait vu

avec une sorte de terreur secrète cet homme qui, sans espoir d'être aimé, s'obstinait à la poursuivre de sa passion muette, triste et sombre comme un remords, et qui remplaçait la séduction par une persévérance infatigable. Jamais elle ne l'avait entendu se plaindre, jamais il n'avait sollicité une parole d'amitié, un regard moins indifférent ; il restait auprès d'elle froid et silencieux comme une ombre attachée à ses pas, et résigné à attendre du temps seul ou d'un événement inconnu la réussite de ses projets. Chaque jour enlevait à Emilie une espérance et affaiblissait son courage; chaque jour elle sentait que le cercle fatal tracé autour d'elle se rétrécissait et qu'elle approchait du moment où la résistance deviendrait une sorte de révolte ouverte contre l'autorité de sa bienfaitrice. Tout appui lui manquait ; elle n'avait aucune nouvelle de Vernon. On comprendra facilement le cri d'effroi qui lui était échappé, et comment son imagination exaltée par ses craintes continuelles, par ses rêveries ardentes et solitaires, accueillait tout d'abord la possibilité du malheur le plus grand.

— Il est mort, répéta-t-elle.

— Relevez-vous, Emilie, et écoutez-moi, dit madame Dercy ; vous avez fidèlement gardé son souvenir, et vous lui faites honneur d'une constance qui n'existe plus que dans votre cœur. Vous oubliez, vous qui avez vécu dans la retraite, seule avec la même pensée, sans distractions, sans plaisirs, vous oubliez quels change-

ments peuvent amener une année d'absence et la vue d'objets nouveaux. Jeune et sans expérience, privée alors de mes conseils, vous avez pu, mon enfant, vous méprendre sur celui que vous avez choisi entre tous. Votre erreur était bien excusable; mais ce qui ne l'est pas, c'est la trahison qui paye tant de confiance !...

— Lui me tromper ! je ne le croirai jamais... il faudrait au moins me montrer des preuves.

— Lisez, dit madame Dercy en lui présentant une lettre; voici ce que j'ai reçu hier de Lérida, en Espagne. Vous savez que c'est en Espagne que s'est réfugié M. Vernon... La lettre est d'une dame... Vous pâlissez?...

Emilie prit le papier des mains de sa tante :

« Madame,

» La personne qui s'adresse à vous sans vous » connaître, n'a d'autre titre à votre intérêt » que sa qualité de femme et de mère. Veuillez » répondre à ses questions, comme elle répon- » drait aux vôtres, si vous étiez réduite à l'in- » terroger. Il y a six mois environ qu'un jeune » Français, ancien militaire, nommé Charles » Vernon, est venu habiter notre ville. Le ha- » sard, pour mon malheur, me fit faire sa con- » naissance. Ses manières, son langage, les sen- » timents généreux qu'il affectait, m'inspirè- » rent une confiance fatale, dont je suis bien » punie aujourd'hui... Mais comment croire que » de telles apparences, qui ne s'étaient pas dé- » menties un seul instant, cachaient la perfidie » la plus odieuse?... Que pourrais-je ajouter

» que vous n'ayez deviné déjà?..... Je vous » ai dit que c'est une mère désolée qui vous » écrit... »

La voix d'Emilie s'éteignit, un nuage obscurcit ses yeux et elle laissa échapper la lettre de ses mains. Madame Dercy la reprit et acheva la lecture.

« Ma fille m'a quittée pour suivre son séducteur... Jusqu'à présent toutes mes recherches » ont été vaines. Seulement, il y a quinze jours, » on m'a dit qu'on croyait qu'il était repassé en » France. Je me suis rappelé alors que dans les » premiers temps de notre liaison, je lui avais » souvent entendu prononcer le nom d'une » dame Dercy, demeurant à Montpellier. Au » nom de vos enfants, madame, si le ciel vous » en a donné, au nom de tout ce qu'il y a de » saint et de respectable au monde, répondez-» moi si vous l'avez revu, si vous avez entendu » parler de lui, si vous connaissez sa retraite. » Je ne veux pas reprendre ma fille pour lui » faire expier sa faute dans un couvent. Que » son séducteur efface ses torts en lui donnant » son nom, et je pardonnerai, et je ne verrai » plus de crime là où je trouverai le repentir » et la réparation.

» Je confie ce secret à votre honneur et à » votre délicatesse de femme, car en même » temps que je vous offre les moyens de me » consoler, je vous donne ceux de divulguer la » honte de toute une famille en signant cette » lettre. Estella Mendoce. »

— C'est faux! madame, c'est faux! s'écria Emilie. Il est proscrit, et s'il avait quitté l'Espagne, ce ne serait pas en France, où sa tête appartient au bourreau, qu'il se serait réfugié!

— Hélas! répondit madame Dercy, vous oubliez que cette lettre ne parle de son retour en France que comme d'une rumeur incertaine. Même en pays étranger, M. Vernon a dû, pour sa sûreté, cacher la condamnation qui pèse sur lui, et, s'il est coupable de cet enlèvement, il ne pourrait plus habilement dérober sa trace qu'en répandant un tel bruit et en se faisant poursuivre dans le pays où il lui est défendu de reparaître.

Un long silence suivit cet argument sans réplique. Plus que personne Emilie pouvait apprécier l'honneur de Vernon ; les combats qu'elle avait soutenus contre elle-même lui donnaient la mesure de la force qu'il avait fallu à son amant pour résister à la tentation d'une faute, mais ce qui devait la rassurer était aussi ce qui redoublait son incertitude. Un sentiment jusque-là inconnu, la jalousie, jetait dans son esprit de sinistres clartés. Vernon, si noble, si généreux, Vernon, qui l'avait respectée, n'avait peut-être éprouvé que de la pitié pour sa faiblesse, et quand il avait ressenti près d'une autre femme un amour véritable, cette vertu rigide s'était laissé vaincre facilement.

— Eh bien, Emilie, dit enfin madame Dercy, que pouvez-vous répondre à un tel témoignage?

— Rien, madame, rien que je puisse prouver.

Il y a au fond de la conscience de chacun des choses mystérieuses que Dieu seul connaît. A cette lettre qui l'accuse, je n'ai à opposer que des souvenirs, que des serments, et une conviction qui maintenant flotte incertaine entre le mensonge et la vérité. Je ne croyais pas au mal, et me voilà presque accablée par une trahison infâme : je n'avais qu'un espoir, et pour le renverser il a suffi d'un mot... d'une calomnie peut-être.

— Une calomnie, dites-vous! J'espère du moins que vos soupçons ne m'atteignent pas?

— Ah! loin de moi une telle idée! Mais enfin, si pour perdre un malheureux on vous trompait comme moi? Si cette lettre était supposée?

— Ah! je rougis pour vous, Emilie, dit madame Dercy. Qui donc l'aurait écrite? Osez nommer quelqu'un!

— Non, madame; mais je ferai mieux, s'écria Emilie paraissant céder à une inspiration soudaine après avoir aperçu dans l'allée conduisant à la maison un homme qui se dirigeait de leur côté. Cette lettre n'est-elle connue que de vous seulement?

— Oui.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— Donnez-la moi.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Donnez-la moi, madame, et laissez-moi avec celui qui s'approche. C'est une épreuve que j'ai le droit de tenter quand il s'agit de

mon bonheur, de ma vie... Mais pas un mot, de grâce, pas un regard, pas un signe qui l'avertisse! Il faut qu'il lise cette lettre devant moi, à l'improviste, pendant que j'épierai sur son visage les secrets de son cœur : je veux qu'il se trouble et se trahisse s'il est coupable... Ah! ne me dites pas que je l'outrage en l'accusant d'être descendu à tant de bassesse! Il m'aime et je ne l'aime pas : il doit être jaloux! Depuis un moment mes yeux se sont ouverts, je vois ce que je n'avais jamais vu, je comprends mille choses que j'ignorais, et mon cœur, en accueillant le doute, a perdu son innocence. Cette lettre, madame! cette lettre!

Soit qu'elle ne pût se défendre contre le brusque mouvement de sa nièce, soit qu'elle ne vit pour Rémond aucun danger dans cette épreuve, madame Dercy abandonna la lettre à Emilie; celle-ci la froissa précipitamment et la tint cachée dans une de ses mains, puis reprenant un visage calme, elle salua Paul Rémond.

— Que se passe-t-il donc, mon ami? lui demanda madame Dercy. Une patrouille s'est arrêtée tout à l'heure sous les murs du jardin. Craint-on quelque soulèvement?

— Je ne suis pas, répondit Rémond, dans le secret des mesures prises par l'autorité. J'ai chargé ce matin Bernard, ce serviteur qui m'est tout dévoué, ainsi que vous, de recueillir des renseignements. Mais je ne l'ai pas revu.

— Nous comptons plus que jamais sur votre protection, monsieur, dit Emilie.

Rémond la regarda avec surprise. C'était la première fois peut-être qu'elle lui adressait la parole sans être forcée de lui répondre. Pour avoir l'explication de ce changement, imperceptible à d'autres yeux qu'à ceux d'un amant, il se tourna vers madame Dercy. Mais celle-ci, se conformant au désir de sa nièce, n'eut pas l'air de comprendre cette muette interrogation, et dit en se retirant :

— Je vous laisse ; j'ai des ordres à donner, il faut que je rentre. Sans adieu.

Au moment où elle les quitta, Emilie aperçut entre les arbres la vieille Marthe qui semblait avoir attendu le départ de madame Dercy. La nourrice, en voyant Rémond, fit un geste d'impatience et s'éloigna de nouveau, après avoir indiqué par des signes expressifs qu'elle attendait l'instant où Emilie serait seule, pour lui parler.

— Qu'a-t-elle à me dire? se demanda la jeune personne, et, se rappelant la première apparition de Marthe, elle pensa que cette insistance cachait sans doute une confidence importante. Peut-être sa nourrice avait-elle appris par une indiscrétion de Bernard, dont elle se défiait comme d'un ennemi, le complot qu'elle-même avait cru deviner.

— Allons! dit-elle, c'est mon dernier espoir, et je joue sur un regard, sur un tressaillement involontaire, mon bonheur et ma vie.

Rémond s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous n'accompagnez pas votre tante, ma-

demoiselle, et vous me permettez de rester auprès de vous?

Elle se plaça devant lui, et lui présenta la lettre ouverte :

— Lisez, monsieur.

IV

LE PROSCRIT.

Rémond prit la lettre des mains d'Emilie et la lut lentement.

— Hélas! murmura-t-elle, il ne s'est pas troublé. Cette lettre est donc vraie! et Vernon m'a trahie! Mon Dieu, ayez pitié de moi!

Elle se laissa tomber sur le siége que sa tante venait de quitter et resta accablée. Debout près d'elle, Rémond la contemplait en silence. Quoi qu'il eût lieu d'être blessé de l'épreuve à laquelle elle l'avait soumis, sa physionomie n'ex-

primait qu'un sentiment d'intérêt et de pitié profonde.

— Vous espériez, n'est-ce pas, dit-il, qu'à la vue de cette lettre une émotion involontaire me trahirait? Ce n'était pas assez pour vous de douter de la vérité de ces accusations, vous vouliez encore confondre le calomniateur?

— Monsieur, balbutia Emilie, je mérite vos reproches et j'écouterai sans me plaindre tous ceux que vous m'adresserez, car je vous ai offensé cruellement.

— Je sais trop, répondit-il, ce qu'on souffre quand on aime, pour ne point pardonner à l'égarement de la passion. Mon devoir est de me soumettre et d'attendre que vous me jugiez plus favorablement.

— Vous êtes généreux, monsieur. C'était la dernière espérance à laquelle je me rattachais : maintenant tout est fini et je crois bien que cette lettre a dit la vérité.

— Permettez-moi de me taire sur ce sujet. Je serais suspect à vos yeux si j'y ajoutais foi, et vous pourriez douter de ma sincérité si j'essayais d'y découvrir un mensonge.

— Ce n'est pas cela que j'attends de vous, monsieur, et je n'ai pas besoin qu'on m'éclaire.

— Qu'avez-vous à m'ordonner, mademoiselle.

— Aujourd'hui même ma tante m'a encore pressée d'accepter votre main. J'ai refusé comme je l'avais déjà fait; car en acceptant, je vous aurais trompé, monsieur; ma bouche aurait menti à mon cœur et j'aurais consenti à votre

malheur et au mien. Si M. Vernon a rompu les nœuds qui nous unissaient, je dois les briser à mon tour. Mais je l'ai aimé... et malgré sa perfidie... je l'aime encore...

Rémond laissa échapper un sourd gémissement.

— Pardonnez, reprit Emilie, pardonnez à un tel aveu. Il vaut mieux, dans la situation où je me trouve, que je ne garde par devers moi aucun secret, et qu'après avoir appris à lire dans votre cœur, je vous dise tout ce que le mien renferme. Oui, j'ai aimé Vernon, et je ne puis en un instant revenir à l'indifférence. Ce que l'avenir me réserve, je l'ignore, et peut-être ne me sera-t-il jamais permis de pouvoir oublier... Et cependant, monsieur, vous serez toujours là à mes côtés, triste et désirant, sans oser le demander, un mot ou un regard... Je n'ai plus le droit, maintenant, de vous dire : « Eloignez-vous, j'appartiens à un autre qui a reçu mes serments comme j'ai reçu les siens ; » mais j'ai toujours le droit de rester pure à mes yeux, de préférer des larmes stériles et une douleur dont je ne dois compte à personne, à des pensées que je n'oserais avouer et à des regrets qui troubleraient votre repos. Ne m'interrogez pas, monsieur, tant que je garderai le silence. Quand je parlerai, vous pourrez être certain que je serai sincère.

— J'attendrai, dit Rémond avec résignation.

— Vous ferez plus encore, reprit-elle. M. Vernon est proscrit ; condamné et parjure à ses

promesses, rien sans doute ne le rappellera ici, la mort l'y attend et de nouvelles affections le retiennent ailleurs. Pourtant, s'il était assez imprudent pour reparaître, si sa vie était en danger!...Vous avez du crédit, de l'influence... vous pourriez le soustraire au péril, sauver celui qui fut votre rival... Oh ! que je sois rassurée sur sa vie!...

— Dieu veuille, interrompit Rémond, qu'il ne se présente pas! mais tenez-moi compte de la promesse que je vous fais de préserver sa tête.

— Merci, monsieur, merci, dit Emilie en joignant les mains.

— Vous n'avez plus rien à me demander? reprit Rémond. La nuit va bientôt venir; désirez-vous retourner auprès de votre tante?

—Allez la rejoindre, monsieur, et laissez-moi ici. Si vous rencontrez Marthe, veuillez me l'envoyer, je reviendrai avec elle. Ma tête est brûlante, l'air du soir me fera du bien.

Rémond s'inclina devant elle.

— J'ai failli me trahir, dit-il en s'éloignant, quand elle m'a montré cette lettre. Mais maintenant mon secret m'appartient, et je n'ai plus pour juge de mes actions que ma conscience. Emilie sera à moi!

Restée seule, mademoiselle Richomme s'abandonna à toute sa douleur. Les larmes abondantes qu'elle versa la soulagèrent d'abord ; puis elle arriva à cet état de prostration qui suit les crises violentes, où le corps semble avoir perdu l'exercice de ses sens, et l'âme la faculté de

souffrir davantage. Elle avait tiré de son sein un collier de perles sur lequel ses regards s'étaient arrêtés fixes et immobiles.

— Voilà, dit-elle enfin, le dernier don de son amour, qu'il m'a laissé le jour de sa fuite, ce riche collier qui avait appartenu à sa mère. Gardez-le, me dit-il, en mémoire d'un infortuné que vous ne reverrez peut-être jamais, mais qui vous aimera toujours. La piété superstitieuse de ma mère avait attaché une vertu secrète à chacune de ces perles, héritage de famille, et bénites autrefois par un ministre de la religion. Hélas! ce talisman n'a préservé ni la vie du père ni le bonheur du fils. Je le donne à l'épouse que j'ai choisie devant Dieu, non pour écarter le malheur, mais pour vous rappeler mon amour et mes serments... Et moi aussi, confiante et crédule comme sa mère, je voyais dans ce collier le gage d'un avenir plus heureux, je lui prêtais une langue mystérieuse, et pour me rassurer, je faisais parler ces perles comme d'autres interrogent une fleur en l'effeuillant. Pourquoi m'avez-vous trompée? Pourquoi m'avez-vous répondu qu'il m'aimait? Je devrais vous rejeter loin de ce cœur où vous avez toujours reposé, et ni mes mains ni mes yeux ne peuvent se détacher de vous, et, malgré moi, j'en rougis, mes lèvres vous désirent encore; recevez donc mon dernier baiser, et que votre vue désormais ne me rappelle plus que sa perfidie.

Un bruit de pas se fit entendre à peu de dis-

tance; elle se leva précipitamment. Effrayée, elle voulut prendre la fuite. Une main se posa sur la sienne.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit Marthe.

— Ah! c'est toi! s'écria Emilie : donne-moi le bras et regagnons la maison, la nuit est tout à fait venue.

— C'est pour cela qu'il faut rester. Il y a assez longtemps que je guette le moment de vous trouver seule, mais enfin votre tante est chez elle; M. Rémond, dont j'épiais le départ, après avoir rôdé dans le parc, a rencontré Bernard et s'est éloigné avec lui. Mademoiselle, savez-vous que toute la journée on a été à la recherche d'un proscrit?...

— Que dis-tu?

— Mais pendant que les mouchards battaient la campagne et la ville, grâce à moi, il était en sûreté. Au point du jour il est arrivé ici, et je l'ai caché dans les bâtiments abandonnés de l'ancienne ferme. Je voulais vous prévenir, mais pas moyen de vous parler!...

— Quel est donc ce proscrit, Marthe? Tu ne me l'as pas nommé!

— Votre cœur n'a-t-il pas deviné? s'écria en se jetant à ses pieds un homme qui avait suivi Marthe.

— Vernon!

— Oui, c'est moi, Emilie!

— Vernon! répéta la jeune fille avec un accent mêlé de joie et de terreur, et debout de-

vant lui qui cherchait à la retenir, elle le repoussait de ses deux mains, comme si elle eût hésité à croire le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Vernon! vous m'aimez donc toujours?

— En as-tu douté?

Il se releva, la prit dans ses bras et la soutint. Elle laissa tomber sa tête sur son épaule et dit d'une voix faible :

— C'est trop d'émotions! je me meurs!

— Je vous laisse, dit Marthe, et vais faire sentinelle. Mais soyez prudents et parlez bas. Je viendrai vous retrouver ici.

Emilie s'était évanouie. Vernon fit quelques pas en avant et se heurta contre un banc de gazon. Il l'y déposa, et, s'asseyant à côté d'elle, il l'entoura d'un de ses bras pour la soutenir, pendant que de son autre main il pressait et réchauffait ses mains glacées. Elle restait sans mouvement et la vie ne se trahissait que par une respiration courte et pénible qui sifflait dans sa poitrine.

— Emilie, disait-il, reviens à toi. C'est moi qui te parle, moi qui t'aime, que tu as cru perdu et qui ai tout bravé pour te revoir et pour fuir avec toi! Puis il la pressait de nouveau contre son cœur et ajoutait : Emilie, j'ai tant de choses à te dire! Ah! si ce retour imprévu est une joie au-dessus de tes forces, combien l'absence a dû te faire souffrir! Pauvre enfant! il m'est arrivé quelquefois, errant loin de toi et privé de tes nouvelles, de craindre

que mon souvenir s'effaçât de ton cœur, et ce matin, quand j'ai franchi l'enceinte de cette demeure, je tremblais moins d'être découvert que de te trouver infidèle. Injuste que j'étais! je t'ai moins aimée peut-être que tu ne m'aimais. J'étais tout pour toi, et moi j'ai ouvert mon âme à d'autres désirs, j'ai partagé ma vie entre ton amour et des rêves de gloire et d'ambition! Mais maintenant je suis à toi tout entier. La France n'est plus rien pour moi puisque nous ne pouvons y vivre ensemble, et ma patrie est le lieu d'exil où je te nommerai ma femme. Oh! réponds-moi... réponds-moi... dis-moi que tu m'entends... J'ai semé l'or pour arriver jusqu'à toi : à prix d'or j'ai séduit ceux même qui ont promis de livrer ma tête... Cette nuit, bientôt... deux hommes les plus ardents à me poursuivre, les plus dévoués en apparence à mes ennemis, doivent m'attendre à la porte du parc et me conduire au rivage... Dis-moi seulement que tu consens à me suivre... Rien.... rien encore!... Oh! mon Dieu, prenez la moitié de mon âme pour ranimer la sienne! Je sens son cœur battre sous ma main, son souffle effleurer mon visage, et c'est en vain que je lui parle! Emilie, toi que j'ai respectée si souvent quand la fièvre allumée par tes regards brûlait mon sang, toi qui m'appartient par ce qu'il y a de plus sacré au monde, par l'amour et le malheur, reprends la vie dans ce baiser de ton époux. Avant de te le donner, je jure, si nous devons être séparés pour ne plus nous revoir,

que ces lèvres qui vont presser les tiennes ne toucheront jamais celles d'une autre femme.

Il se pencha sur elle. Sous cette étreinte chaste quoique passionnée, elle tressaillit, rouvrit les yeux, et portant les mains à son front comme pour retenir sa mémoire fugitive et fixer ses idées encore incertaines et flottantes :

— Vernon!... dit-elle... je l'ai revu...

— Il est à tes pieds, Emilie.

— Oh! si c'est un rêve, ne me réveillez pas.

— Non, ce n'est pas une illusion : c'est moi, c'est ton amant qui oublie en ce moment tout ce qu'il a souffert, tous les tourments d'une année d'absence. Si dans cette nuit obscure qui nous favorise, tu ne peux reconnaître mes traits, reconnais-moi du moins à mes transports, à ces larmes de joie qui tombent sur tes mains. Je n'ai pas besoin, moi, de la clarté du jour pour te voir, pour lire sur ton visage l'expression de bonheur et d'amour qui l'anime, et ce sourire si doux qui revient sur tes lèvres, comme autrefois quand nous étions heureux! Je te vois avec les yeux de l'âme, et pour te contempler telle que le chagrin t'a faite, pâle et triste encore, mais toujours belle, plus belle peut-être, je regarde dans mon cœur. Parle-moi à ton tour, Emilie : pourquoi ne me réponds-tu pas?

— Si vous saviez, Vernon?... Ma raison se trouble et succombe à tant d'émotions diverses!... Malheureux! si l'on vous découvrait!...

— Je ne crains rien, si tu m'aimes toujours.

— Si je vous aime?... c'est vous qui le demandez...

— Ah ! ce doute t'offense, Emilie; pardonne-moi. Ecoute, le temps presse et les instants sont comptés. Dans une heure je viendrai te retrouver ici, dans une heure nous fuirons ensemble...

— Fuir ! s'écria-t-elle.

— Si périlleux que te paraisse ce projet, tout est préparé pour en assurer le succès. Tu sais bien que tu peux te fier à mon honneur. Ce n'est pas ma maîtresse que je viens enlever, c'est ma femme devant Dieu et bientôt devant les hommes. Dans quelques jours nous serons en pays étranger, où un prêtre nous unira. Ne redoute pas la misère avec moi ; c'est le sort d'un proscrit qui n'est pas obligé de mendier son pain. Touché de pitié, mon oncle est venu à mon secours, il m'a fait parvenir une somme d'argent suffisante pour vivre dans quelque obscure retraite, et je la lui rendrai plus tard sur la fortune de mon père. Eh quoi! tu sembles hésiter?... tu gardes encore le silence? Emilie, quand nous nous sommes quittés, il y a un an, tu m'as dit : Vernon, en quelque lieu que tu sois condamné à vivre, dès que tu auras mis ta tête en sûreté, si tu veux que je partage ta destinée, je serai prête à te suivre. L'as-tu oublié?

— Non ; mais alors...

— Alors vous m'aimiez, n'est-ce pas? interrompit Vernon, passant avec impétuosité d'un sentiment extrême à un autre, et aujourd'hui

ce n'est plus cela. Insensé! j'ai cru à la durée d'un serment! eh bien! soit! je vous rends votre liberté. Je ne vous demande pas même le nom de celui qui vous a fait trahir la foi jurée!... Je voulais fuir dans une heure avec vous : dans une heure, je livre ma tête à mes ennemis. Adieu.

— Vernon, dit-elle en s'attachant à lui, vous ne me quitterez pas! Pouvez-vous me parler ainsi? Pouvez-vous m'accuser, quand c'est moi qui dois croire à votre perfidie? Cette lettre que j'ai lue, cette lettre arrivée d'Espagne...

— Une lettre, dis-tu?

— Cette jeune fille séduite, enlevée à sa mère...

— Je ne te comprends pas! C'est une calomnie, un mensonge inventé pour me perdre! Cette lettre, qui l'a écrite? qui te l'a remise?

— Parlez donc plus bas, dit Marthe en s'approchant; on vous entend du bout de l'allée. Il faut vous séparer. Votre tante vous a demandée tout à l'heure; j'ai répondu que vous vous étiez retirée dans votre chambre, mais elle peut insister pour vous voir, et monter chez vous. Si elle ne vous trouvait pas... Allons, venez, venez.

— Emilie, encore un mot. Je n'ai pour me justifier que ma parole, à laquelle tu croyais autrefois. Suis-je coupable ou innocent à tes yeux. J'ai bravé la mort pour te revoir, je reviens au péril de ma vie chercher mon trésor et le ravir à ceux qui m'accusent lâchement quand

je ne puis me venger et les confondre. Si cela te suffit pour te prouver que je t'aime, dis-le-moi. Dans une heure, une lumière à ta fenêtre, et je t'attends ici.

— Dans une heure. Marthe, emmène-moi.

Les deux femmes s'éloignèrent aussi rapidement que l'obscurité le leur permettait. Vernon resta quelque temps la tête penchée vers la direction qu'elles avaient prise, et lorsqu'il n'entendit plus le bruit de leurs pas sur les feuilles séchées qui couvraient l'allée, il se dirigea vers la porte du parc pour s'assurer de la présence des deux hommes qui devaient protéger sa fuite.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'extrémité de cette longue allée, et que le ciel, où scintillaient quelques étoiles, se découvrit à ses regards, Emilie s'arrêta pour respirer.

— Si vous voulez rester ici quelques moments, dit Marthe, vous le pouvez. Madame Dercy a sans doute renoncé à l'intention de vous parler ce soir. Elle est, je crois, couchée, car ce n'est plus la lumière de la lampe, mais celle d'une veilleuse qu'on aperçoit derrière les rideaux. Et puis, d'ailleurs, elle saurait que vous êtes dans le jardin avec moi, elle n'y trouverait pas à redire, et cela ne compromettrait personne, au lieu que si on vous avait surprise là-bas!... Reposez-vous, mon enfant.

— Oui, ma bonne Marthe, car je suis brisée et j'ai pourtant besoin de toutes mes forces.

— Ah çà, reprit la nourrice, parlant avec

une familiarité que, en raison de son âge, de ses soins et de son dévouement, mademoiselle Richomme lui permettait quand elles étaient seules, ah çà, j'espère bien, ma petite *Lilie,* que tu vas me remercier du rendez-vous que je t'ai ménagé. Ah dame! j'ai peut-être eu tort, je n'ai pas consulté M. le curé pour savoir si je devais me prêter à ce rôle-là. Mais quoi! si j'avais refusé ce matin de le cacher et de te prévenir, Dieu sait ce qui serait arrivé. Enfin, vous vous êtes revus; ça vous donnera du courage à tous deux. Mais, pas d'imprudence... Tu n'iras pas le retrouver ce soir.

— Il le faut pourtant, Marthe. Il ne t'a donc rien dit?

— A peine si j'ai eu le temps de lui parler. J'avais si peur que quelqu'un ne l'aperçut! Je ne lui ai pas soufflé mot de ce sournois de M. Rémond. A quoi cela aurait-il servi? à le tourmenter inutilement, ce pauvre jeune homme; et puis, avec son caractère emporté, il aurait peut-être voulu aller lui chercher querelle. Tu ne lui as rien dit non plus, n'est-ce pas *Lilie?*

— Non; je suis tombée mourante entre ses bras, et je venais de reprendre mes sens quand tu es arrivée. Quelle journée, ma bonne Marthe! Quand il s'est présenté devant moi, je croyais qu'il m'avait trahie : ma tante m'avait montré une lettre. Je n'ose croire qu'elle ait employé un pareil moyen pour me détacher de lui... Elle exige que j'épouse M. Rémond. Je

résisterai encore, je résisterai toujours ; mais je m'attirerai sa colère, elle me chassera peut-être de chez elle, et alors que devenir? Je n'ai qu'une ressource, celle de suivre Vernon, de partir avec lui ce soir.

— Partir!

— Oui, Marthe ; il me l'a proposé, il a tout préparé pour notre fuite ; et quoi qu'on l'ait accusé, quoiqu'un instant je l'aie cru coupable, je remets ma destinée entre ses mains. Il m'a menacée de se livrer à ses ennemis, et il l'aurait fait, Marthe, si je n'avais pas consenti. Excepté toi, personne ne sait combien je l'aime et combien cet amour est pur. Je vais pourtant laisser après moi un nom flétri, la réputation d'une fille perdue... Je ne te dis pas de me défendre, mais de te souvenir de moi et de me pardonner si je t'abandonne ; tu ne me réponds pas, Marthe, et j'entends que tu pleures...

— Je pleure, parce que vous allez me quitter.

— Et tu me condamnes peut-être sans oser me le dire?

— Que Dieu vous protége, mon enfant! je n'ai pas le droit de m'opposer à votre résolution ; je ne suis rien pour vous qu'une pauvre vieille femme qui, après avoir mangé le pain de votre famille, aurais voulu vous consacrer le reste de ma vie. Si je pouvais vous suivre, je vous dirais de m'emmener.

— Tu as été ma seule confidente, Marthe, et après lui, tu es la personne que j'aime le plus au monde. Un dévouement comme le tien, une

amitié aussi sincère, ont depuis longtemps effacé entre nous toute distinction de rang. Tu connais Vernon comme moi, tu sais qu'on peut se confier à son honneur. Dans quelques jours je serai sa femme; je ne partirais pas s'il ne me l'avait promis; mais avant de fuir avec lui, j'ai besoin d'entendre des paroles qui me rassurent, et c'est à toi que je les demande.

— Que faites-vous? dit Marthe en voyant qu'Emilie se mettait à genoux devant elle. Relevez-vous donc, mademoiselle.

— Non. Tu as été ma seconde mère et tu dois remplacer aujourd'hui celle que le ciel m'a ravie. Marthe, bénis ta fille, et dis-lui qu'elle n'est pas coupable à tes yeux.

— Eh bien, donc, que ma bénédiction te porte bonheur, mon enfant, et si tu commets une faute, que j'en sois seule punie, moi qui te laisse partir.

Emilie se releva et se jeta en pleurant dans les bras de sa nourrice. Après un instant de silence elle lui dit :

— Ma conscience ne me fait aucun reproche : je vais échapper au malheur que je redoutais; je devrais avoir du courage, et malgré moi j'ai peur! Je n'oserai pas rentrer dans cette maison que je vais quitter.

— Soyez sans crainte. Votre tante n'a pas de soupçon, et par précaution j'avais laissé les portes ouvertes. Remontez dans votre chambre, il faut bien que vous preniez des vêtements de voyage.

— Va me les chercher, va, Marthe; je t'attends ici pour te dire un dernier adieu, et puis tu me quitteras. C'est toi qui donneras le signal.

— Je ferai ce que vous voulez.

— Silence! dit Emilie en la retenant par le bras au moment où elle s'éloignait. Ecoute donc, murmura-t-elle à son oreille; il me semble qu'on vient de parler derrière nous.

— Je n'ai rien entendu.

En effet, tout était calme autour d'elles. Marthe se dirigea vers la maison.

Cependant Emilie ne s'était pas trompée. Le bruit qui l'avait frappée était réel. Quelque temps après l'avoir quittée, et comme il rentrait chez lui, Paul Rémond avait été rejoint par Bernard, cet homme qui lui était tout dévoué et qui possédait tous ses secrets. A la suite d'une conférence secrète et animée, ils s'étaient dirigés vers le parc par un chemin détourné et y avaient pénétré sans avoir été vus de personne en franchissant la haie qui, de ce côté, servait d'enceinte. Emilie avait saisi confusément une parole fugitive, un lambeau de phrase prononcé à voix basse. Mais Rémond et son confident ignoraient qu'elle fût alors si près d'eux, et ce n'était pas elle qu'ils cherchaient à surprendre.

V

LES DEUX AMIS.

— Voilà qui est bien convenu, dit Bernard à Rémond au moment où après avoir traversé avec précaution et en faisant le moins de bruit possible une partie du bois, ils s'arrêtèrent au rond-point devant le petit pavillon. Si les renseignements qu'on m'a donnés ne sont pas faux, il doit s'être réfugié ici. Je me suis toujours méfié de cette vieille sorcière de nourrice, qui ne vous aime pas. Il n'y a pas eu moyen de la mettre dans nos intérêts : ça n'est plus d'âge à se laisser faire la cour, à livrer ses secrets à un galant homme; et, comme on dit, il n'y a pas de vertu plus solide que celle qui ne peut pas être attaquée. C'est à cet endroit du parc que vous avez laissé mademoiselle Richomme?

— Oui. Mais assurément elle ne savait rien. Elle n'aurait pas été capable d'une dissimulation si grande. Il n'a été question entre nous que de la lettre venue d'Espagne, et probablement notre recherche sera vaine : n'importe, je resterai ici jusqu'au jour, s'il le faut.

—Vous n'attendrez pas si longtemps, je crois. On marche dans l'allée de ce côté.

— Laissez-moi.

Bernard se retira derrière le pavillon. Le bruit s'approchait de plus en plus. C'était le pas d'un homme qui marchait lentement et à tâtons. Vernon s'arrêta à dix pas en face de Rémond.

— Ils sont déjà à leur poste, dit-il, croyant être seul : si je l'avais su, nous aurions pu partir. Que le temps va me sembler long !

— C'est lui ! se dit Rémond, qui reconnut sa voix.

Malgré tous ses efforts pour surmonter son émotion, un tremblement nerveux le saisit : il étendit la main et s'appuya contre la porte entr'ouverte du pavillon. Quelque faible qu'eût été ce mouvement, Vernon l'entendit.

— Il y a quelqu'un ici!... Il promena lentement ses regards autour de lui. L'obscurité était trop profonde pour qu'il pût distinguer aucun objet. Pendant quelques minutes, tous deux restèrent immobiles, tous deux ayant la même pensée, celle de reconnaître la place où se tenait un ennemi invisible, de le prévenir et de s'élancer le premier sur lui. Mais dans l'ignorance où il était de son adversaire, Vernon n'hésitait que pour ne pas frapper en vain, tandis que Rémond sentait d'instants en instants sa résolution faiblir et se troublait à l'idée d'un meurtre. Enfin le remords l'emporta, et pour s'enlever la possibilité de commettre

un crime, il dit, sans chercher à déguiser sa voix :

— Qui est là?

On ne répondit pas d'abord. Il répéta sa demande et ajouta :

—Qui que vous soyez, parlez! Que faites-vous ici, à cette heure?

— Paul! s'écria Vernon. C'est la voix de Paul Rémond!

— Vernon! dit à son tour Rémond, comme s'il ne l'avait reconnu qu'à cette exclamation.

— Dans mes bras, Paul! dans mes bras.

Ils se tinrent embrassés, l'un plein de joie et de confiance, l'autre contraint, mais déjà trop coupable pour ne pas trahir jusqu'au bout une amitié éteinte dans son cœur. C'étaient en effet deux amis qui se retrouvaient, mais séparés désormais par une passion également violente. Chargé par Vernon au moment de sa fuite de veiller sur Emilie qu'il ne connaissait pas encore, Rémond n'avait pas cédé sans combats à l'amour que mademoiselle Richomme lui avait inspiré. Vingt fois il s'était dit que sa conduite était infâme, qu'il se jouait lâchement des devoirs les plus saints. Mais il était parvenu à un âge où les passions, quand on ne les étouffe pas à leur naissance, acquièrent une force irrésistible, et rougissant de lui-même, il avait abandonné le soin de ses affaires, qui le rappelaient à Marseille, et il était resté à Montpellier. La mission que lui avait imposée Vernon exigeait de la prudence. Il fallait trouver un prétexte

pour s'introduire chez madame Dercy. Le hasard le servit; mais il ne dit rien, et il tira avantage pour lui-même des services que ses relations le mirent à même de rendre.

Peu à peu il s'était habitué à la trahison. Toutes les facultés de son esprit énergique et opiniâtre s'étaient concentrées sur une seule idée, l'espoir de posséder un jour Emilie, quelque moyen qu'il dût employer pour y parvenir. Le retour imprévu de Vernon, au moment même où il venait de le calomnier auprès de celle qui l'aimait, était un coup de foudre qui s'efforçait de renverser cet échafaudage de mensonges et de perfidies. Sa résolution avait été prise aussitôt. Mais dans la position où il se trouvait vis-à-vis de Vernon, c'était pour lui une nécessité de se laisser interroger et de calculer ses réponses d'après les questions ou les reproches qu'il lui adresserait; enfin, de l'abuser encore s'il le pouvait, pour ne pas être obligé de le perdre complétement, extrémité cruelle qu'il craignait, mais devant laquelle peut-être il n'eût pas reculé.

Vernon lui dit :

— C'est toi que je retrouve! Je croyais que tu m'avais oublié, et c'était pour moi une douleur de plus dans l'exil. Je t'ai écrit plusieurs fois et tu ne m'as pas répondu!

— Tes lettres ne me sont pas parvenues.

— Comment se fait-il que tu sois ici? Etais-tu instruit de mon arrivée? Me cherchais-tu?

— Oui. La police a reçu l'éveil.

— Je lui échapperai! Tu sauras tout, car je n'ai pas de secrets pour toi. Ta présence dans cette maison m'indique assez que ton amitié ne s'est pas démentie. Tu as veillé sur le trésor que je t'avais confié. Merci, ami, merci!

Il lui prit les mains et les serra dans les siennes. Rémond se dégagea et le repoussa doucement. Ce contact le brûlait.

— Tu t'es introduit chez madame Dercy, continua Vernon; Emilie, cependant, ne m'as pas parlé de toi.

— Tu l'as revue?

— Elle me quitte.

— Que t'a-t elle dit?

— Quelle m'aime toujours. Elle consent à fuir avec moi.

— Fuir! Quand?

— Ce soir. Je l'attends ici.

— Malheureux! s'écria Rémond avec un accent étrange qui fit tressaillir Vernon et l'effraya.

— Malheureux, dis-tu? Oui, je fus malheureux d'être séparé d'elle, mais quand je la retrouve prête à unir sa destinée à la mienne, tu me plains! Explique-toi donc?

— Ne m'interroge pas.

— Parle, je l'exige. Je n'ai rien pu savoir d'Emilie. En me revoyant elle est tombée évanouie dans mes bras. Quand elle a repris ses sens, elle m'a parlé d'une lettre... d'une femme séduite par moi... de je ne sais quelle accusation calomnieuse... Un mot a suffi pour me justifier,

puis Marthe est venue... il a fallu nous séparer. Mais toi, tu as eu connaissance de cette lettre, peut-être? Tu m'as déjà défendu! Qu'as-tu dit? Qu'as-tu fait? D'où vient cette imposture? Qui soupçonnes-tu? Serait-il vrai qu'Emilie y ait ajouté foi? Mais parle donc! Pourquoi trembles-tu?

— Parce qu'il faut que je t'apprenne la vérité. Vernon, il en est temps encore, pars, fuis sans la revoir, sans chercher à te venger.

— Me venger? et de qui?

— On te trompe...

— Elle? Cela n'est pas.

— Emilie est sur le point de se marier. Vernon, tu trembles à ton tour?

— Mais je t'ai dit qu'elle consent à me suivre!

— Et moi je te dis qu'elle ne te suivra pas! s'écria Rémond en le saisissant par le bras. Craignant de se trahir par cette violence, il reprit d'une voix sombre, mais plus calme :

— Puisque tu me forces à parler, écoute-moi donc sans m'interrompre. Si j'avais reçu tes lettres, si j'avais su où tu t'étais retiré, je t'aurais écrit et tu ne serais pas revenu en France au risque de ta vie! Deux mois après ton départ je suis arrivé à Montpellier. J'ai d'abord, avant de prononcer ton nom, cherché, comme nous en étions convenus, à gagner la confiance de madame Dercy. Je suis retourné à Marseille. A mon second voyage, je reconnus qu'il était déjà bien tard pour rappeler ton souvenir et l'oppo-

ser à un amour naissant... Vernon fit un mouvement.

— Laisse-moi achever, dit Rémond. Mes reproches, faits en confidence, furent importuns; et s'ils avaient eu quelque chance d'être écoutés, madame Dercy, déclarée ouvertement contre toi, les aurait combattus dans l'esprit d'Emilie. Je voulais tenter un dernier effort. Je suis revenu il y a quelques jours, j'ai appris que le mariage de mademoiselle Richomme était décidé.

— Ainsi, reprit Vernon, cet évanouissement, ce n'est pas la joie, mais la honte et la terreur de me revoir qui l'ont causé! Cette lettre qui m'accuse, elle n'existe peut-être pas! Ce n'est peut-être qu'un prétexte inventé pour excuser sa perfidie! Ah! comment pénétrer au fond de ce mystère? Elle a eu un an pour me tromper, pour m'entourer de piéges et de mensonges, et moi je n'ai qu'une heure, qu'un moment pour me défendre contre la trahison et contre mes ennemis. Mais s'il est vrai qu'elle m'a trompé, s'il est vrai que ce cœur que j'ai connu si pur est devenu infâme, le ciel, du moins, m'a laissé un ami. Tu connais celui pour qui elle a oublié ses serments. Le nom de cet homme?

— Ne cherche pas à le savoir.

— Son nom!

— Tu te perdrais!

— Que m'importe la vie maintenant? Son nom?

— Prends garde, son amour pour Emilie est aussi grand que le tien!

— Et elle l'aime, n'est-ce pas?

— Je te répète qu'il l'aime.

— Il est ici?

— Oui.

— Et tu le connais?

— Oui.

— Il faut peu de temps pour insulter un homme, pour engager une lutte à mort. Conduis-moi vers lui.

— Vernon!...

— Je veux le voir.

— Vernon, c'est un dernier conseil que je te donne... Il a juré qu'elle serait à lui! Je te le dis encore, je le connais... Fortune, amis, parents, il sacrifierait tout! Ne risque pas ta vie contre un furieux qui n'aurait plus rien à perdre s'il perdait Emilie.

— Bien! c'est ainsi que je le veux, furieux, désespéré, comme moi, en tout semblable à moi! Viens, partons!

— Non. C'est moi, moi ton ancien ami, qui te conjure à genoux, s'il le faut. Ne me laisse pas le remords d'avoir pu sauver ta tête et de t'avoir livré à tes bourreaux! Non! je te protégerai malgré toi, je t'arracherai d'ici. Que peux-tu espérer encore, puisqu'elle t'a trompé?

— Ne dis plus cela, Paul, ne le dis plus, ou c'est toi que j'accuserais de mensonge! Tiens! regarde!... vois-tu cette lumière à sa fenêtre?

— Eh bien?

— Eh bien! c'est le signal convenu entre

nous. Elle va venir. On avait forcé sa volonté, mais elle m'a revu, et elle me suit, moi, proscrit, moi qu'elle aime toujours! Et j'ai pu la croire coupable! Oh! pardon! pardon, Emilie.

— Malédiction sur moi! murmura Rémond. Tout est perdu!

Il resta atterré et sans mouvement, tandis que Vernon, tremblant de joie, attachait un regard ardent sur la fenêtre où brillait la lampe allumée par Marthe.

— Dieu soit loué! dit Bernard sortant de derrière le pavillon. Dieu soit loué! j'arrive à temps! M. Vernon, fuyez!

— Quel est cet homme? demanda Vernon.

Rémond, ignorant encore quel secours inattendu lui arrivait, était hors d'état de proférer une parole.

— Ne craignez rien, répondit Bernard, je suis au service de monsieur, et je lui suis tout dévoué. Instruit de votre retour, il m'avait chargé de faire sentinelle. On vous cherche, monsieur; un officier et quelques soldats, suivis par des agents de police, viennent d'entrer chez madame Derey. Ils font une perquisition dans la maison. Vous pouvez encore vous sauver par cette porte du parc.

Rémond, rendu à lui-même et averti par un mouvement secret de Bernard, lui dit :

— Retourne auprès de mademoiselle Richomme, dis-lui qu'elle ne se trouble pas, que Vernon est en sûreté.

— Partir sans elle! s'écria le proscrit.

— Il le faut, dit Rémoud. Veux-tu le laisser arrêter pour qu'elle meure de douleur? Sauve-toi pour elle, du moins, puisque tu es sûr maintemant qu'elle t'aime.

— Mais je la laisse à ce rival qui me l'a déjà disputée!

— La défendras-tu contre lui sur l'échafaud, insensé? Ecoute : en sortant d'ici, où devais-tu te réfugier avec elle?

— Dans la cabane d'un pêcheur, sur la côte, d'un homme nommé Simondel.

— Retiens ce nom, Bernard; et toi, regagne cet asile; demain, dans quelques jours, lorsque les perquisitions auront cessé, et je les dirigerai moi-même avec Bernard, j'instruirai Emilie de ta retraite; je la conduirai en secret vers toi. Viens! viens!

Vernon voulut opposer encore quelque resistance, mais il finit par céder et se laissa entraîner.

— Et moi, dit Bernard, je retourne là-bas pour les dépister et vous faire gagner quelques minutes. C'est-à-dire, ajouta-t-il tout bas en s'éloignant que je vais les chercher. Ils peuvent arriver à présent, et nous avons besoin de témoins pour ce qui reste à faire.

Il sortit du parc par le chemin qu'il avait pris avec Rémond pour y entrer.

Personne n'avait paru dans le jardin. Martho était redescendue, apportant à Emilie un chapeau, un voile et un manteau, dans lequel elle la força de s'envelopper.

— Il faut que tu me fasses une promesse, Lilie, lui dit-elle.

— Que veux-tu, ma bonne Marthe?

— Quand tu seras mariée, tu m'écriras, n'est-ce pas?

— Sans doute. As-tu pu croire que je t'oublierais?

— Non, mais tu m'écriras pour me dire d'aller te rejoindre. En quelque lieu que tu sois je trouverai bien le moyen de parvenir jusqu'à toi. Tu obtiendras de ton mari qu'il me nourrisse à son tour. Dans quelques années je ne serai plus bonne à grand'chose, c'est vrai, mais je t'aimerai toujours autant... Je ne te quitterais pas si je ne croyais pas te revoir, mon enfant. Tu diras à M. Vernon que tu ne peux pas te passer de moi. Il sait bien que je t'ai été dévouée, mais plus tard il pourrait ne pas s'en souvenir. Tu lui apprendras que tu t'es mise à genoux devant ta vieille bonne comme devant ta mère, et que je t'ai donné ma bénédiction. C'est bien ce que tu as fait là ; et cela vaut pour moi une fortune. Maintenant je ne veux plus servir les autres ; c'est ma fille qui doit me fermer les yeux.

— Sois tranquille, Marthe, dit Emilie. J'écrirai d'abord à ma tante pour la remercier de ses bontés, pour la prier de ne pas m'accuser d'ingratitude et de me pardonner, puis à toi en secret, et nous serons bientôt réunies, je l'espère. L'heure se passe, Marthe, il faut nous séparer.

Elles se tinrent embrassées quelque temps en pleurant.

Marthe rentra. Dès que la lumière parut à la fenêtre de sa chambre, Emilie, après avoir jeté un dernier regard sur cette maison où des sentiments si divers de bonheur et de crainte l'avaient agitée, après avoir dit adieu à cet asile qu'elle quittait pour un avenir si incertain, Emilie se dirigea vers le rond-point du parc. En toute autre circonstance, elle ne se serait pas engagée sans terreur dans cette longue et obscure allée : le bruit seul de ses pas l'eût effrayée. Mais il lui fallait accepter toutes les chances d'une résolution extrême, et cette course rapide au milieu de la nuit n'était sans doute que le premier et le moindre des dangers auxquels elle s'exposait. Elle continua sa marche, s'arrêtant de temps à autre, et prêtant l'oreille pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Moins craintive à mesure qu'elle approchait de l'endroit où Vernon l'attendait, elle arriva enfin près du pavillon.

Tout était sombre et calme autour d'elle. Ce silence profond l'étonna d'abord. Mais peut-être Vernon n'avait-il pas reconnu son pas; peut-être se taisait-il par prudence.

— Charles! dit-elle à voix basse : Charles!

Le vent gémit sourdement dans les arbres, comme un accent plaintif répondant à une parole d'espérance. Elle appela de nouveau et n'entendit que le même murmure. Cependant, c'était bien là le lieu du rendez-vous! Pourquoi y

était-elle seule? Elle apercevait au loin la lumière qui avait annoncé son arrivée, et Vernon, que ce signal avait dû combler de joie, Vernon était absent! Fallait-il l'accuser, ou plutôt trembler déjà pour lui? Que s'était-il passé pendant cette heure qui pour elle s'était écoulée si vite? Elle voulait retourner sur ses pas, mais l'effroi la retenait à la même place et lui donnait une sorte de vertige; il lui semblait que cette clarté immobile qu'elle contemplait toujours était un œil ouvert et flamboyant qui trahissait sa fuite. Puis, des bruits confus arrivaient jusqu'à elle, et des lueurs incertaines qui s'éteignaient pour reparaître bientôt perçaient çà et là l'obscurité du bois. Ces bruits étranges devenaient d'instant en instant plus distincts : c'étaient des voix qui s'appelaient et qui se rapprochaient sans cesse ; ces lueurs mystérieuses étaient des flambeaux et des torches portés par des hommes qui s'avançaient dans toutes les directions.

— Je suis perdue! s'écria-t-elle.

Elle s'élança vers le pavillon. A peine y était-elle entrée qu'une vingtaine de soldats, accompagnés de quelques agents de police et de gens du peuple, débouchèrent dans le rond-point, les uns par l'allée, les autres par le bois. Bernard était dans un des groupes qui se formèrent aussitôt et parlait bas à un homme.

— Nous n'avons rien vu, mon officier, dit un caporal à celui qui commandait le détachement.

— Ni nous.

— Ni nous.

— Ni nous.

— Je crains bien qu'on ne nous ait prévenus trop tard, reprit l'officier. Nous sommes arrivés ici précipitamment, en désordre et par le même côté. Nous ne recevrons probablement pas de compliments de notre expédition.

Emilie respira. Quoi qu'on n'eût prononcé aucun nom, elle ne pouvait se tromper sur celui qui était l'objet de ces recherches. Si elle eût conservé un doute, il n'aurait pas été de longue durée. L'officier prit un papier des mains d'un agent de police et à la clarté d'une torche il lut le signalement de Charles Vernon, ex-officier de la garde impériale et condamné à mort par contumace pour crime de conspiration.

— Mon officier, dit le caporal en indiquant la partie de l'allée opposée à celle qui conduisait à la maison, le parc a une sortie de ce côté. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait la faire garder par quelques hommes pendant qu'on ferait une nouvelle battue dans le bois?

L'avis allait être adopté. Bernard alors poussa le coude de l'homme auquel il avait parlé. Celui-ci se dirigea vers le pavillon, et surmontant aisément la faible résistance qu'opposait Emilie, il ouvrit la porte.

— Une femme! s'écria-t-il; et la prenant par le bras, il voulut soulever son voile. Elle le repoussa.

— Pas de violence! dit l'officier en s'avançant vers elle. Madame nous apprendra de bonne

grâce qui elle est et ce qu'elle fait ici à cette heure.

Emilie garda le silence. Tous se pressaient autour d'elle.

— Ma foi! dit le même homme, m'est avis que ça n'est pas difficile à deviner. Ça ne peut être qu'un rendez-vous d'amour.

— Un rendez-vous d'amour! s'écria Bernard en s'approchant; sans le respect que j'ai pour monsieur le lieutenant, je t'apprendrais, mal élevé, à faire des suppositions impertinentes! Est-ce que tu ne reconnais pas la nièce de madame Dercy, mademoiselle Emilie?

— Excusez, mam'selle, reprit le rustre avec cet air de bonhomie sournoise particulière aux gens de son espèce quand ils font une malice. Excusez... du moment que c'est vous, il n'y a plus rien à dire, et je suis fâché de vous avoir trouvée dans votre cachette.

— Mademoiselle, dit l'officier, la résistance serait inutile, veuillez lever votre voile et me répondre. Dans tout autre moment, je n'aurais pas le droit de vous interroger : aujourd'hui, il faut que je sache quel motif a pu déterminer votre présence en ce lieu.

— Il me semble, monsieur, qu'étant ici chez ma tante, je n'ai aucun compte à rendre de ma conduite.

— Prenez garde, mademoiselle. Mais si vous refusez de parler, voici quelqu'un qui peut-être pourra nous instruire.

—Qu'est-ce donc? et que se passe-t-il? demanda

madame Dercy que le bruit et les lumières avaient réveillée, et qui arrivait accompagnée par Marthe plus effrayée qu'elle encore. Que voulez-vous, messieurs? Vous ici, mademoiselle!

— Que faire et que dire? murmura Emilie.

Marthe s'approcha d'elle et la soutint.

— Madame, reprit l'officier, un homme que vous avez connu autrefois, M. Charles Vernon, s'est, dit-on, introduit chez vous à votre insu... C'est lui que nous cherchons, et nous avons trouvé ici mademoiselle votre nièce qui refuse de nous apprendre la cause de sa présence.

En ce moment, deux hommes qui s'étaient détachés de la troupe arrivèrent. L'un d'eux dit :

— Mon commandant, envoyez dans cette direction. La porte du parc est ouverte : c'est par là, sans doute, qu'il s'est enfui en vous entendant venir.

— Allons ! messieurs, allons!

M. Rémond, se montrant alors les arrêta :

— Ce n'est point de ce côté qu'il faut marcher. L'homme qui a ouvert la porte du parc, c'est moi, messieurs; celui qui était ici avec mademoiselle, c'est moi.

— Vous!

— Moi, qui de son libre consentement et de celui de sa tante, dois l'épouser dans quelques jours. Madame, continua-t-il en s'adressant à madame Dercy, ne m'avez-vous pas laissé, il y a quelques heures, avec votre nièce ?

— C'est vrai, monsieur.

— Je ne demande à aucun de vous, ajouta Rémond d'une voix ferme, le silence sur cette rencontre et ce tête-à-tête ; mademoiselle Richomme ne doit rougir devant personne, puisque celui qui l'épouse n'a point de reproche à lui faire.

— Généreux ami ! dit tout bas madame Derey en lui serrant la main.

Emile l'interrogea d'un regard tremblant.

— Avez-vous visité, messieurs, demanda Rémond, les bâtiments de l'ancienne ferme?

— Non.

— Bernard va vous y conduire. Il est facile de s'y cacher, et, s'il est vrai que ce Vernon soit revenu, vous le trouverez là probablement.

Pendant qu'ils s'apprêtaient à suivre ce conseil, Emilie lui dit :

— Vous l'avez vu?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait, monsieur?

— Je vous avais promis de sauver sa tête. Il a vingt minutes d'avance sur eux, et je leur fais perdre encore un quart d'heure. Retirez-vous, rentrez avec Marthe. J'irai bientôt vous porter des nouvelles. Puis il ajouta à part lui : Vernon ! Vernon ! viens me la reprendre, maintenant!

Le proscrit avait pu gagner le rivage ; mais les deux hommes qui s'étaient compromis pour lui, effrayés des recherches dont il était l'objet, et sachant que s'ils étaient arrêtés, ils n'avaient

aucune grâce à attendre, voulurent d'abord le forcer à s'embarquer, exigeant qu'il les emmenât avec lui. Il résista à leurs instances. Cependant, vers le milieu de la nuit le danger devint plus pressant. Des soldats en grand nombre s'étaient répandus dans la campagne. D'un instant à l'autre, ils pouvaient pénétrer dans sa retraite. Ses deux compagnons l'entraînèrent, et le petit bâtiment qui les attendait mit à la voile. Un gros temps les éloigna de la côte et les poussa vers les rivages de la Provence : de là, ils purent gagner l'Italie, où ils se séparèrent. Vernon, désespéré, presque sans ressources, tenté souvent de risquer de nouveau sa vie pour revoir Emilie, se réfugia en Suisse. De Genève, il écrivit à son oncle. Ce fut dans cette ville qu'il apprit que moins de trois semaines après cette nuit fatale, mademoiselle Richomme avait épousé Paul Rémond. A cette nouvelle, qui pour lui était la preuve certaine d'une odieuse trahison, d'une infâme complicité entre sa maîtresse et son ancien ami, Vernon, déjà épuisé par tant de malheurs, faillit perdre la raison. Quelque temps on put croire qu'il succomberait à un morne chagrin qui le dévorait lentement et dont il s'obstinait à ne pas dire la cause. Ceux qui ignoraient l'histoire de sa vie le plaignaient comme un homme atteint d'une folie incurable. Cependant, peu à peu la force de sa constitution et sa vigueur morale triomphèrent de cette grande et légitime douleur. Il eut honte en quelque sorte des larmes qu'il

avait versées, et il se renferma sinon dans l'oubli, du moins dans un mépris superbe et silencieux. Sa condamnation avait été prononcée sans preuves positives. En 1823, lorsqu'il ne restait plus aucune trace des agitations politiques qui avaient troublé le midi de la France, des amis obtinrent par leurs démarches actives auprès de quelques personnages influents, la révision de son jugement : il put rentrer en France à la condition d'y vivre obscur et ignoré. Il choisit sa retraite au milieu des montagnes du Beaujolais. Libre d'aller enfin demander compte à Rémond de sa perfidie, il dédaigna de reparaître devant lui. Mais dans cette longue lutte avec lui-même, dans cette solitaire et muette contemplation de sa défaite et du triomphe d'un rival, la générosité de son âme s'altéra : son orgueil repoussait comme un nouvel affront l'idée d'une vengeance incomplète. Il lui en fallait une proportionnée au crime. La vue de Frédéric, que le hasard lui avait offert et qu'il avait reconnu à sa ressemblance frappante avec son père, avait tout d'un coup éveillé dans son cœur la haine qui y sommeillait. Il l'avait provoqué et il l'aurait tué en duel sans remords. Couvert du sang du fils et déjà vengé à demi, alors il aurait consenti à se trouver en face de Rémond ; mais le ciel lui réservait une plus grande joie : c'était Rémond lui-même qui tombait en son pouvoir. La fortune, si longtemps contraire, avait enfin changé. Lui, le proscrit, lui l'amant oublié, il devenait maître

de la destinée de cet homme et de cette femme qui l'avaient tant fait souffrir.

C'était dans la crainte, mal fondée du reste, que son nom n'eût été prononcé devant Frédéric et qu'il ne lui inspirât de la défiance, que Vernon, voulant attirer le jeune homme chez lui avait pris le nom de d'Argèle. L'étonnement du jeune Rémond fut extrême lorsque le lendemain il ne trouva à la place de son adversaire qu'un billet laissé à son adresse et ainsi conçu:

« Je quitte cette maison pour n'y plus revenir, peut-être; mais ne vous hâtez pas de » m'accuser de lâcheté. Il est dans notre destinée de nous retrouver bientôt, et quand » nous nous reverrons, je jure que je vous » rendrai la satisfaction que je vous ai promise; vous saurez alors pourquoi je vous ai » insulté, pourquoi j'ai voulu vous cacher mon » nom. Oubliez d'Argèle, et souvenez-vous de

» VERNON. »

Cette lettre était pour Frédéric une nouvelle énigme. Joséphine, qu'il interrogea, n'était pas même instruite du départ de son maître. Le jeune homme se rendit à Roanne, où il resta peu de temps, y ayant reçu des nouvelles qui, quoique vagues et incertaines encore, lui inspirèrent quelques inquiétudes sur son père; il prit en toute hâte la route de Marseille. C'était aussi vers Marseille que Charles Vernon s'était dirigé lorsqu'il avait quitté précipitamment sa maison de Thisy.

VI

HUIT ANS APRÈS.

Paul Rémond était assis devant une table chargée de papiers en désordre et placée à côté d'un secrétaire dont les tiroirs avaient été ouverts et vidés. La chambre où il avait passé la nuit à travailler, était au premier étage d'une maison située à quelque distance du port de Marseille, et bâtie sur une hauteur qui dominait la mer. Rémond ne l'habitait que pendant la belle saison. L'hiver elle était laissée à la garde de Bernard. Son peu d'éloignement de la ville, sa position pittoresque, la vue magnifique qui s'étendait de tous côtés, en faisaient un séjour en même temps commode et agréable; des fêtes brillantes y avaient réuni plusieurs fois l'élite de la société de Marseille. Mais depuis un an environ, cette maison était devenue, sinon déserte, du moins triste et silencieuse. Elle conservait encore les traces d'une opulence trop récente pour avoir disparu : mais cette opulence était flétrie et fanée. L'ensemble subsistait encore, les détails commençaient à périr.

C'était ce milieu incertain, cet état de lutte entre la richesse qui s'efface et la misère sourde et envahissante. Des ruines, qu'on ne songeait plus à réparer, se faisaient chaque jour parmi ces collections d'objets frivoles et élégants. La poussière rongeait les tentures de soie, les meubles en tapisserie, tous ces débris d'un luxe dont la source était tarie. Comme sur le visage d'une coquette vieillie où d'une nuit à l'autre se creuse sous le fard une ride nouvelle, des lézarde couraient entre les ciselures des boiseries, entre les moulures des plafonds ; en un mot, la vie était absente, et il semblait qu'une impression de froid humide tombait des murailles. Rémond n'avait pas remarqué que le jour était levé depuis longtemps. En face de lui achevaient de se consumer deux bougies tachées d'empreintes de cire à cacheter. Il ne s'était pas même aperçu que Bernard venait d'entrer. Celui-ci s'arrêta à quelques pas de son maître et toussa à plusieurs reprises pour annoncer sa présence. Enfin, Rémond tourna la tête.

— Ah! c'est toi, Bernard? Comment, il est déjà grand jour? Je me croyais seul. Est-ce que tu m'as entendu parler?

— Non, monsieur. Je vous ai vu triste et sombre comme à votre ordinaire, et je n'ai pas besoin que vous parliez devant moi pour savoir ce que vous pensez. Tenez, monsieur, si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir contribué, il y a huit ans, à votre mariage.

— Pourquoi?

— Il n'est pas difficile de deviner que vous n'êtes pas heureux avec madame.

— Tais-toi, Bernard. Et quelque chose qui arrive, garde-toi de ces suppositions injurieuses pour ma femme. Cette tristesse que tu as remarquée a une autre cause qu'on connaîtra bientôt. As-tu été hier au soir à la ville?

— Oui, monsieur.

— Etait-il arrivé des lettres pour moi? des lettres de Toulon?

— Ni de Toulon ni d'ailleurs.

— Cruelle incertitude! murmura Rémond. Prends celles-ci et porte-les sur le champ. Informe toi, avant de partir, si madame peut me recevoir ou si elle veut venir me trouver ici. Je pense qu'elle est levée.

— Oui... oui. Il y a une heure déjà que quelqu'un est venu la demander, un monsieur que je n'ai jamais vu chez vous, M. Gerbier. Le connaissez-vous?

— Du tout.

— Je lui ai dit qu'on ne se présentait pas à une pareille heure. Il m'a répondu : Dites mon nom, madame me recevra. Et, en effet, j'ai reçu ordre de l'introduire. Est-ce que cela ne vous semble pas singulier?

— Madame Rémond est libre de ses actions, comme moi des miennes. C'est assez, Bernard, et que ce soit la dernière fois que tu te permettes, devant moi du moins, d'interpréter à mal sa conduite. Fais ce que je t'ai dit. Ces courses terminées, tu iras de nouveau chez moi. Cette

lettre de Toulon que j'attends arrivera peut-être par le courrier de ce matin.

Bernard s'inclina et sortit.

— Tout ça finira mal, dit-il, j'en suis sûr. Il y a quelque malheur sous jeu. Si la vieille Marthe vivait encore, elle prétendrait que c'est une punition du bon Dieu, parce que monsieur s'y est pris adroitement pour épouser sa fille, comme elle appelait madame. Elle se doutait de l'affaire, la vieille rusée, et elle m'aurait fait pendre par instinct, sans autre forme de procès. Pour moi, je ne vais pas chercher midi à quatorze heures, et je dis que le ménage n'est pas heureux, parce qu'il y a de la jalousie d'un côté et peut-être de l'indifférence de l'autre.

Dès que Rémond fut seul, il reprit l'attitude méditative qu'il avait avant l'arrivée de son ancien confident.

— Quel est cet homme? et quel secret peuvent-ils avoir ensemble?

Puis, après un instant de silence :

— De quels soupçons vais-je m'embarrasser l'esprit? Irais-je offenser Emilie quand, aujourd'hui même, dans un moment, il faut que je me résigne à lui faire un aveu que rien ne peut plus retarder? D'ailleurs, qu'ai-je à craindre, ou plutôt quel oubli de ses devoirs pourrais-je lui reprocher? Tout ce qui m'appartient, je le possède. Ce que je voudrais en vain poursuivre et atteindre, c'est un fantôme, une ombre qui m'échappera toujours. L'ennemi que je redoute n'a pas de corps que je puisse saisir, et

c'est là ma peine, peut-être mon châtiment, de douter sans cesse et de supposer partout la dissimulation et le mensonge.

Rémond retomba dans une sombre rêverie. Il en fut tiré par une voix douce qui lui dit :

— Vous m'avez fait demander, mon ami?

C'était Emilie, que Bernard avait prévenue.

— J'ai à vous parler, madame, répondit-il : asseyez-vous près de moi, notre conversation sera longue. Qu'avez-vous là? ajouta-t il en voyant une petite cassette qu'elle tenait à la main.

— Vous le saurez bientôt. Vous avez travaillé toute la nuit?

— Qui vous l'a dit?

Elle sourit tristement en montrant du doigt les deux bougies presque entièrement brûlées.

— A défaut de ces deux témoins, je l'aurais deviné à la pâleur de votre visage, à vos traits fatigués. Qu'avez-vous à me dire, mon ami? Je vous écoute.

Elle s'assit près de lui et garda la cassette sur ses genoux. Rémond se recueillit comme un homme qui a une confidence importante à faire.

— Il y a bientôt huit ans que nous sommes mariés, dit-il d'une voix lente et grave : tout ce qu'un homme peut ressentir d'amour pour une femme, je l'ai ressenti pour vous, Emilie. De-

puis huit années, j'ai pu apprécier votre cœur, la noblesse de vos sentiments; je sais mieux pourquoi je vous aime, mais je ne vous aime pas plus que je n'ai fait le premier jour. Toute autre affection s'effaça devant cet amour qui devait remplir mon existence. Si mon fils eût été pour vous un sujet d'inquiétude et de jalousie, je lui aurais défendu de jamais reparaître devant moi, et, s'il faut tout vous dire, j'aurais peut-être désiré qu'au lieu de l'accueillir avec bienveillance vous eussiez cherché à l'éloigner. Oui, j'aurais, je crois, excusé jusqu'à votre haine, je vous aurais remerciée de ne pas souffrir de partage et de réclamer pour vous seule ce cœur que vous remplissiez tout entier ! Mais, ajouta-t-il en attachant sur elle un regard pénétrant et avec l'accent d'un homme qui parle à côté de sa pensée véritable, mais heureusement pour vous, Emilie, vous ignorez ces passions violentes, insensées peut-être, qui n'ont pas de limites, et vous avez vu sans jalousie ce fils qui vous rappelait une autre femme, et vous ne m'avez jamais demandé si je gardais le souvenir de sa mère!

— Vous m'avez dit que vous ne l'aviez pas aimée, j'ai dû vous croire.

— En effet, reprit-il, la confiance est la vertu des âmes pures, et le doute est un outrage fait à ceux qu'on aime. Lorsque je vous ai épousée, j'ai compris toute l'étendue de l'engagement que je prenais. Ce n'était pas assez de vous aimer, il fallait que cet amour vous rendît heureuse.

— M'avez-vous entendue me plaindre, mon ami?

— Ecoutez-moi sans m'interrompre. Je me chargeais seul de votre avenir, je vous enlevais à l'amitié de votre tante; quelques désirs que vous eussiez formés, quelques rêves dont votre jeunesse se fût bercée, c'était à moi de les réaliser. Il y a huit ans, j'étais riche; je vous ai entourée de distractions, de fêtes, de plaisirs. Aujourd'hui, c'est une vie bien différente que je vous offre. J'ai soutenu pendant longtemps une lutte désespérée, mais le moment est venu de céder au sort qui m'accable et de vous dire la vérité. Aujourd'hui je ne possède plus rien, je suis ruiné!

— Je le savais, répondit Emilie d'une voix calme.

— Vous le saviez! s'écria Rémond : qui donc vous a instruite?

— Vous-même sans le vouloir. N'étiez-vous pas, depuis un an surtout, plus inquiet, plus préoccupé? N'ai-je pas vu vos amis s'éloigner peu à peu, nos dépenses diminuer? Je ne vous ai pas interrogé, je pensais que vous me cachiez vos chagrins dans l'espoir que ces pertes n'étaient que passagères et qu'elles pourraient être réparées. Puisque vous ne m'avez fait aucune confidence, je ne voulais pas ajouter à vos tourments, en devenant importune peut-être : j'ai mieux aimé paraître ignorante et tranquille.

Rémond voulut parler.

— Ecoutez-moi à votre tour, continua-t-elle en lui abandonnant une de ses mains qu'il pressait dans les siennes : on perd souvent son repos à se créer des chimères, à supposer des sentiments qui n'existent pas; mais soyez sûr qu'il n'y a pas de secret si profondément enseveli dans le cœur qu'il y puisse rester éternellement caché, et que le visage, la voix, le regard ne finissent par trahir. J'espère que vous me comprenez.

— Oui, dit Rémond.

— Mille révélations involontaires m'ont appris le vôtre. J'attendais l'aveu que vous venez de me faire et j'y étais préparée. Hier, j'ai rassemblé tous les bijoux que je tenais de vous; ce matin un joaillier de la ville, M. Gerbier m'en a apporté la valeur en or, que j'ai renfermée dans cette cassette. Prenez, mon ami, ceci vous appartient. Ce n'est pas assez, sans doute, pour vous relever de votre ruine, mais enfin ces quinze mille francs seront peut-être un moyen de tenter de nouveau la fortune. Prenez; je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est celui de n'avoir pas eu de confiance en votre femme.

— Vous êtes un ange, Emilie, et je n'étais pas digne de vous!

Il resta quelques instants la figure cachée dans ses mains, puis, relevant la tête :

—Vous m'aimez donc! Voilà la première fois depuis huit ans que j'ose croire à ce bonheur, que j'ose vous adresser cette question que je

me suis faite si souvent à moi-même! Il y avait entre nous deux une image toujours présente, un souvenir qui me tuait. Je vous voyais triste et je me disais : Elle regrette celui qu'elle a aimé! Et quand j'apprends enfin que ton cœur est à moi, je t'offre en retour la misère! Tu es jeune, belle encore, et moi, déjà vieux par l'âge, vieux par les chagrins, je n'ai conservé de la jeunesse que la passion ardente. Es-tu sincère, Emilie? As-tu seulement pitié d'un malheureux que le doute dévore? As-tu oublié?

— Rémond, dit-elle, ne parlons jamais du passé : qu'il soit pour vous et pour moi comme s'il n'avait pas existé. Songeons à l'avenir. Comment en êtes-vous venu à ce point? Quelles ressources vous reste-t-il? Ne me cachez rien.

— Non, rien. Cette fortune que j'ai vue disparaître, je la devais à moi seul. Les premières pertes que j'ai faites remontent au temps où je suis resté près de vous à Montpellier. Dieu me garde de vous faire un reproche! mais de cette époque, une sorte de fatalité s'attacha à moi. Jusque-là, tout m'avait réussi; depuis, tout ce que j'ai touché s'est flétri et séché sous ma main. L'idée qui autrefois se changeait en or, est devenue stérile. J'ai semé des germes qui promettaient d'être féconds, et je n'ai recueilli que des cendres. Vous ne savez pas, Emilie, ce que j'ai dépensé d'énergie dans ces luttes sans cesse renaissantes contre les hommes et le sort. J'ai vu tomber une à une mes espérances, et je restais toujours calme en apparence! Je savais

qu'un abîme était ouvert devant moi; je sentais que chaque jour une force invincible m'y poussait, et par des efforts inouïs, je m'attachais à tous les appuis qui pouvaient retarder ma chute. Combien de fois, la tête en feu, l'esprit obsédé par des chimères, le cœur rongé par la jalousie, j'ai souri au milieu des fêtes dont je vous entourais, et caché sous un luxe nouveau une ruine nouvelle! Mais il fallait, je le croyais du moins, il fallait vous distraire de vos pensées, ne pas vous laisser un désir à former, ne pas vous donner le temps de vous souvenir et de regretter! Alors, réunissant les débris de mes projets, je reprenais mon pénible travail, non pas avec l'espoir qui soutient les autres hommes et qui rend toute tâche légère, mais avec la conscience d'un désastre inévitable, et comme un maudit qui accomplit son supplice. Plus le mal était profond, plus cet horrible courage s'exaltait. J'épuisais tous les calculs, je combinais froidement toutes les chances; il y en avait mille en ma faveur, une seule contre moi! C'était celle là qui trompait toutes les prévisions, celle-là que ramenaient impitoyablement un malheur obstiné, un événement en dehors de la puissance humaine, un de ces hasards que renferme l'avenir, un coup de vent qui mugissait à mille lieues de distance, un ouragan qui soulevait la mer. Il y a un an, après avoir par un dernier sacrifice apaisé des créanciers qui déjà menaçaient ma liberté, j'ai emprunté sur cette maison, sur celle que je possède à Mar-

seille, et j'ai joué ma dernière partie. J'ai chargé un vaisseau d'une riche cargaison. Il a atteint heureusement le lieu de sa destination, toutes les marchandises ont été vendues. Le vaisseau qui me rapportait une fortune faisait voile pour la France, j'avais vaincu les hommes, mais non la destinée! Une tempête est venue et l'Océan a tout englouti ! Il ne me reste rien que quelques louis épars dans ces tiroirs! rien de plus, pas même ma liberté; elle appartient de nouveau à mes créanciers que j'ai rassemblés et qui vont se rendre ici. Je croyais que vous ne m'aimiez pas, Emilie, et je n'avais pas l'intention d'implorer leur pitié. Forcé de me séparer de vous et de céder au sort qui m'accable, je me serais donné la mort...

— Vous vouliez mourir! s'écria-t-elle.

— Oui, mais maintenant je voudrais vivre puisque tu m'aimes.

—Rémond, promettez-moi de ne pas attenter à vos jours. Il ne m'appartient pas de vous donner des leçons de courage; je ne puis que me taire et vous admirer. Quand il serait vrai que j'eusse souffert aussi, que seraient mes souffrances à côté des vôtres? J'en aurais honte aujourd'hui. Vous avez pu douter de moi quand j'étais riche et heureuse par vous; vous n'en douterez plus maintenant que la misère va m'éprouver à mon tour. Vous avez lutté seul, vous lutterez encore appuyé sur moi. Voyons, mon ami, pour quelles sommes menace-t-on votre liberté? Quelles sont les per-

sonnes que vous attendez aujourd'hui? Nommez-les-moi; je les recevrai, je les supplierai, je me jetterai à leurs pieds; les prières et les larmes d'une femme les toucheront peut-être. Craignez-vous que je m'humilie devant des cœurs sans pitié? Eh! mon Dieu! que m'importe une fausse fierté? Nous n'en sommes plus là, mon ami : il faut vous sauver. Je les implorerai, je les verrai tous.

Rémond fit un mouvement.

—Non pas tous! s'écria-t-il d'une voix tremblante.

— Qu'avez-vous donc? demanda Emilie, surprise de cette exclamation et du trouble subit de Rémond; pourquoi ces paroles vous ont-elles fait pâlir?

Sans répondre à cette question, Rémond reprit :

— Si ma dernière spéculation avait réussi, j'aurais été en mesure de payer tout ce que je dois; j'avais reculé les échéances et je m'étais engagé de manière à ne plus obtenir de délai. Si ce matin même je ne paye pas vingt-cinq mille francs, la prison se fermera sur moi pour ne plus se rouvrir d'ici à de longues années, car dans deux jours je devrai encore dix mille francs; six jours après huit mille; le trente, douze mille; et pour faire face à ces engagements, je n'ai d'autres ressources que le don que vous me faites.

— Mais, dit Emilie, ne vous êtes-vous adressé à aucun de vos amis?

— Mes amis! J'ai trouvé des prêteurs, tant qu'ils ont pensé que je pourrais rendre. Ne me parlez pas des amis : l'amitié n'est qu'un mot; je n'y crois pas, je ne peux pas y croire. Non, non, je n'irais pas me mettre à la merci d'un ami qui me repousserait! J'aime mieux accepter résolûment ma situation et me livrer à ceux qui, ne m'ayant rien promis, peuvent tout me refuser.

— Et votre fils, Rémond, rougiriez-vous de lui demander des secours?

— Frédéric ignore ma position.

— Vous la lui avez cachée?

— Oui. C'est un cœur honnête et sincère qui se sacrifierait pour moi, j'en suis sûr. Mais il ne possède rien que quelques faibles économies, peut-être; de quel droit viendrais-je le dépouiller? Pourquoi troublerais-je sa vie? Je me rends justice, Emilie, je ne veux pas lui imposer les devoirs d'un fils quand je n'ai pas rempli ceux d'un père. Qu'il me plaigne d'abord et m'oublie ensuite, c'est tout ce que je puis attendre de lui, tout ce que j'ai mérité. Je lui ai envoyé dernièrement mon consentement à son mariage, et je ne connais pas même la femme qu'il doit épouser. Il me croit riche et je l'ai prévenu qu'il ne devait pas compter sur moi. Je n'ai eu qu'une affection profonde dans ma vie, qu'un amour, celui que vous m'avez inspiré. Hors de cet amour, rien ne me touche, rien n'arrive à mon cœur. Tout ce qui n'est pas vous me laisse froid et indifférent, et quoique j'aie

commencé à souffrir du jour où je vous ai connue, il me semble que j'existe seulement depuis le jour que je vous aime.

— Eh bien! dit-elle, que ce soit moi, moi seule qui vous sauve! Cette somme est insuffisante, mais offrez-là toujours à vos créanciers. Peut-être trouverons-nous encore quelque ressource à laquelle je n'ai pas songé. Je n'entends rien aux affaires, je ne sais pas jusqu'à quel point l'argent peut rendre un homme impitoyable; mais enfin votre conduite passée doit être une garantie pour l'avenir. Vous n'avez rien gardé de votre fortune. Que devez-vous? Cinquante mille francs. Le travail et un peu de bonheur, et vous en aurez désormais, vous donneront bientôt les moyens de vous acquitter.

— Ne vous faites pas illusion, Emilie, reprit Rémond; vous ne connaissez pas encore l'étendue de ma ruine, et il faut que je vous dise tout. J'ai un autre créancier. Je dois à une seule personne trois fois autant qu'à ceux dont je viens de vous parler. Si elle se présente, tout est fini : je suis perdu.

— Si elle se présente, dites-vous? Quel est donc cet homme que vous redoutez! il est absent? il ne reviendra pas peut-être.

— Dieu le veuille! s'écria Rémond, car lors même qu'il me suffirait d'un mot pour le désarmer, je ne prononcerais pas ce mot. Plutôt que de le dire, j'aimerais mieux vous perdre avec moi, vous dont je rachèterais une larme

au prix de mon sang et de ma vie! Ne croyez pas que je m'emporte à tort, qu'une crainte mal fondée égare ma raison, ne m'accusez pas de vous sacrifier à la violence de mes passions. Il manquait un dernier coup pour m'accabler : le ciel n'a pas permis que mon malheur fût incomplet. Il y a un an, il me fallait des capitaux considérables. Où les trouver? J'avais éprouvé déjà bien des refus. Enfin, un intermédiaire qui ignorait quel funeste présent il me faisait, mit à ma disposition cent cinquante mille francs. J'hésitai longtemps, mais la tentation était trop forte. Pour la première fois, j'oubliai la prudence, je ne vis que la fortune que je pouvais ressaisir. J'avais une année devant moi, et toutes les chances étaient favorables! Je vous ai dit que le vaisseau qui me rapportait des trésors avait péri : la mort a frappé l'homme qui m'avait prêté cet argent, et qui peut-être aujourd'hui aurait pitié de moi, et cet homme en mourant a laissé sa fortune à un seul héritier. Celui qui est mort s'appelait George Durosay. Vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, le nom de son neveu?

Elle baissa la tête, et tous deux restèrent sans parler. Au bout de quelques instants, Emilie leva sur son mari un regard calme, et d'une voix grave et posée, elle lui dit :

— Je vous remercie de ne m'avoir rien caché. Oui, nous sommes à plaindre, et s'il se présentait, je n'aurais plus ni conseils ni consolations à vous offrir. Mon devoir serait de me

taire et d'attendre. Mais il ne vient pas se placer entre nous, son nom ne sera pas même prononcé, nous devons nous l'épargner l'un à l'autre. Je ne descends pas dans mes souvenirs, mon ami : je ne pense qu'au présent et à l'avenir. Qu'est-il devenu? Je l'ignore, et, sur mon honneur d'épouse, je vous jure que je n'ai jamais cherché à le savoir.

— Ignorez-vous aussi que le jugement qui le condamnait a été révoqué, et que depuis longtemps il a pu revenir en France?

— Je l'ignorais.

— J'ai écrit à Toulon au notaire chez lequel est déposé le testament de son oncle. Après des recherches sans résultat, le notaire a obtenu quelques renseignements incertains. D'heure en heure, j'attends de lui une lettre qui m'apprendra si je puis espérer encore.

— Espérons, dit Emilie en se levant. Cet entretien est trop pénible pour le prolonger. On parle dans le vestibule.

— Ce sont mes créanciers.

— Je vous laisse avec eux. Pas de fierté, Rémond, il faut nous soumettre. Rappelez-vous que c'est moi qui vous prie de sauver votre liberté. Adieu, mon ami, vous viendrez me rejoindre. Adieu, j'ai un pressentiment que le ciel est las de nous poursuivre.

Elle s'éloigna rapidement et sans se retourner vers lui. Rémond la suivit des yeux; quand il fut seul :

— Le cœur d'une femme est un abîme sans

fond! Insensé celui qui aime! Tout à l'heure je croyais, et maintenant je doute !... Que fait-elle?... Est-ce ma pensée qui l'occupe?... Pourquoi lui ai-je parlé de cet homme?... Et cependant, continua-t-il en voyant la cassette ouverte sur la table, si son dévouement n'était pas sincère, aurait-elle prévenu mes confidences?... Se serait-elle dépouillée volontairement pour moi?... Pas de fierté, m'a-t-elle dit : allons! encore cette tentative. Ah! je me sens brisé, et je souhaiterais presque sa présence, pour retrouver mon énergie!

Bernard annonça messieurs Privezac, Roïl, Maréchal, Thomassin et Morel.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Rémond.

Ils prirent place tous les cinq, d'un air froid et compassé comme des gens qui s'attendent à une mauvaise nouvelle.

— Quelle que soit l'issue de cette conférence, messieurs, je désire que vous emportiez de moi une idée honorable et que vous rendiez justice à ma probité. Devant des magistrats je n'aurais rien à cacher; je pourrais aujourd'hui vous taire une partie de la vérité : je vous la dirai tout entière. Mon principal créancier n'est pas parmi vous.

— Comment, monsieur! s'écrièrent à la fois Privezac et Maréchal, pendant que les trois autres échangeaient des regards inquiets.

— Pourquoi n'a-t-il pas été prévenu?

— Il est absent, messieurs, mais vous pouvez prendre une délibération sans lui. Ecoutez-

moi. Les sommes que je vous dois s'élèvent en tout à cinquante-cinq mille francs, et deux de vous sont porteurs de titres exécutoires. Je ne vous rappellerai pas mes malheurs; des opérations sagements conduites ont échoué par le hasard; je suis coupable surtout de n'avoir pas réussi. Je ne me justifierai pas de quelques dépenses qui ont pu vous paraître exagérées. Si vous les condamnez, vous avez pour me faire sentir votre blâme un moyen plus éloquent que toutes les paroles. Epargnez-moi les reproches avant de décider de mon sort. Pour payer ces cinquante-cinq mille francs, j'en possède quinze mille.

Des exclamations de mécontentement et d'incrédulité se croisèrent en tous sens.

— Quinze mille que je dois à la générosité de madame Rémond. Elle a vendu ses diamants et m'a remis cet or que je vous offre.

— Combien devez-vous à celui qui n'est pas ici?

— Une somme triple.

— C'est une faillite complète.

— Vous ne donnez pas même sept et demi pour cent!

— Je donne ce que j'ai.

— Un bel à-compte, ma foi!

— Vous êtes ruiné tout à fait, sans espoir!

— Oui, si vous vous montrez impitoyables. Je n'ai pas cinquante ans, messieurs; je ne manque ni de courage ni d'intelligence, je l'ai prouvé : je demande dix ans pour m'acquitter.

Je n'avais rien quand j'ai commencé ma fortune; il n'est pas plus difficile de la refaire que de l'entreprendre une première fois. Vous connaissez mon zèle, mon activité : si vous le voulez, messieurs, je recommence ma carrière, je reviens à mon point de départ. Il y a parmi vous des négociants : qui veut m'accepter pour son premier commis? Ces propositions vous semblent insuffisantes? je n'en ai pas d'autres à vous faire.

— Quelle caution nous donnerez-vous? dit Thomassin.

— Ma parole. Si celle-là ne vous satisfait pas, cherchez-en de plus sûre dans la prison. Je vous laisse délibérer, messieurs, je reviendrai savoir votre réponse.

— Que ferons-nous, messieurs? Telle fut la demande que s'adressèrent en même temps les cinq créanciers.

— Lui reste-t-il quelques ressources?

— Un parent, je crois, un ancien préfet.

— Ils sont brouillés à mort. Il n'y a rien à attendre de ce côté. Ce mobilier a encore quelque valeur.

— Pardon, pardon, dit Thomassin, il me doit quinze mille francs; cette maison, d'où je puis l'expulser, est mon gage, je ne vous fais pas cadeau d'un clou de fauteuil.

— Songez aux dépenses que cet homme a faites depuis son mariage; il s'est ruiné pour sa femme. Il lui donnait des fêtes...

— Magnifiques. Je m'y suis fort diverti.

— Moi aussi.

— Voilà ce qui l'a conduit où il est.

— S'il m'avait cru!...

— Il n'a que ce qu'il mérite.

— C'est-à-dire rien. Or, il s'agit de savoir ce que nous gagnerons à le faire mettre en prison. Il serait peut-être plus sage d'accepter ses propositions après avoir partagé cet argent.

— Je ne veux pas un sou, dit Thomassin et je n'accepte rien.

En ce moment la porte du fond s'ouvrit : un homme qui leur était inconnu entra et s'avança vers eux.

— Que faites-vous, messieurs? leur demanda-t-il en les saluant d'une manière froide mais polie. Ma question vous surprend, mais j'ai peut-être quelque intérêt important à savoir le motif qui vous réunit ici. Je vous ai entendus parler d'argent, je vois entre vos mains des papiers, des lettres de change. Etes-vous des créanciers de M. Paul Rémond?

— Oui, monsieur, répondit Privezac. Monsieur est un confrère?

— Paul Rémond est-il solvable? Il vous a fait des propositions?

— Bien chanceuses.

— Et vous les acceptez?

— Je ne les accepte pas, moi! s'écria Thomassin.

Le nouveau venu se retourna vivement vers lui et sourit dédaigneusement en voyant ce front étroit et fermé, cette mine basse et

sans intelligence de l'homme qui n'a d'autre passion que l'argent.

— A quoi servirait la rigueur? reprit Privezac.

— Ça servirait à l'empêcher de faire d'autres dupes.

— Monsieur a raison, dit l'inconnu en adressant à Thomassin un nouveau regard de mépris. Les amis de Rémond ne viennent pas à son secours?

— Je ne lui en connais pas.

— Il en avait autrefois... Mais au moins sa femme...

— Elle n'avait qu'une parente, qui est morte ruinée par les spéculations de M. Rémond. Sa femme a bien quelque chose à se reprocher. Il a fait tant de dépenses pour elle!

— Veuillez me montrer vos créances. Je suis venu à Marseille tout exprès pour arranger cette affaire. Dix mille francs, lettre de change payable après-demain... Et vous, monsieur?

— Huit mille, même titre, échéance dans six jours.

— Et vous?

— Douze mille, fin du mois.

— Et vous?

— Dix mille, titre exécutoire aujourd'hui même.

— Quinze mille, dit Thomassin : j'ai prise de corps.

— Cinquante-cinq mille francs en tout.

— Quarante seulement; M. Rémond en offre quinze, renfermés dans cette cassette.

— Messieurs, voici des effets sur un banquier de la ville. Voyez les signatures : les trouvez-vous bonnes?

— Excellentes!

— Vous allez venir avec moi! Ecrivez à M. Rémond que vous renoncez personnellement à toutes poursuites contre lui et que vous avez fait l'abandon de vos créances...

— A qui, monsieur? Quel nom faut-il écrire?

— Laissez en blanc... Je reviendrai bientôt; et puisque le hasard a voulu que je ne le rencontrasse pas tout d'abord, j'aime mieux lui garder le plaisir de la surprise.

VII

UN GAGE D'AMOUR.

Il y avait dix minutes environ qu'ils s'étaient éloignés, lorsque Rémond, qui avait attendu auprès de sa femme le résultat de la conférence, voyant qu'on ne le rappelait pas, se décida à retourner vers ses créanciers. Sa surprise fut

grande en trouvant la chambre déserte. Bernard, occupé dans le jardin, ignorait que les personnes qu'il avait introduites fussent sorties, et il ne put donner aucun renseignement sur cette inexplicable disparition. Rémond s'approcha de la table sur laquelle était la cassette. Le billet revêtu des cinq signatures frappa ses regards. Il le lut d'abord sans comprendre le motif qui avait déterminé ses créanciers à lui faire cet abandon par écrit ; mais bientôt il ne vit plus rien que la lacune mystérieuse qui séparait ces lignes : muet, agité d'une crainte secrète et croissante, il la commentait dans le sens le plus terrible ; il lui semblait que cet espace vide se remplissait, et qu'il voyait apparaître l'une après l'autre les lettres d'un nom maudit et redouté.

— Eh bien, mon ami, quelle réponse? demanda Emilie en entr'ouvrant la porte qui conduisait à son appartement.

Rémond froissa le papier entre ses mains, et surmontant son trouble :

— Ils ont accepté, dit-il.

— J'avais donc raison d'espérer !

— Oui, il y a des pressentiments auxquels il faut ajouter foi. Les miens m'ont trompé rarement.

Il se détourna en prononçant ces paroles.

— Cependant, dit Emilie, vous avez l'air inquiet et plus sombre que lorsque vous m'avez quittée tout à l'heure, ne sachant encore si on accueillerait vos demandes. Ils ont accepté,

mais peut-être à des conditions trop pénibles? Ils vous ont adressé peut-être des reproches injustes, ils ont blessé votre fierté? S'il s'était agi de vous seul, vous n'auriez pas voulu supporter ces affronts; mais vous avez pensé à moi, et vous êtes devenu humble et suppliant à cause de votre femme.

— Ne me remerciez pas, Emilie, interrompit Rémond avec amertume. Ils ont poussé la générosité jusqu'à m'épargner toute peine. Je ne me suis pas humilié devant eux. C'est un mérite que vous me prêtez et que je n'ai pas.

— N'importe, reprit-elle : vous en avez un autre à mes yeux. Vous craignez que la misère m'effraye? Détrompez-vous, mon ami, j'y étais préparée depuis longtemps, vous ai-je dit : je l'ai vue arriver lentement, pas à pas, et aujourd'hui je l'envisage sans effroi : la confiance est revenue entre nous. Plus de fêtes, plus de plaisirs, mais aussi plus de soupçons, plus de craintes. Le malheur a cela bon qu'il met souvent en évidence un dévouement sincère auquel on ne croyait pas dans la prospérité. Ne perdons pas le temps à regretter ce qui n'est plus. Quels sont vos projets pour l'avenir? Puis-je vous être utile? ne m'épargnez pas. Mon rôle ne doit pas se borner à attendre patiemment le moment, s'il revient jamais, où vous pourrez me rendre les jouissances du luxe. Je ne les avais pas désirées, je les perds sans me plaindre. Des biens que nous possédions, vous avez sauvé le plus précieux, votre liberté.

— Jusqu'à l'instant où cet homme se présentera.

— Pourquoi nous occuper toujours de lui? Il ne reviendra pas, Rémond. Qui sait les événements passés depuis huit ans?

Un bruit de pas précipités qui se fit entendre sur l'escalier les interrompit. Quelques secondes après, Frédéric entra et se jeta dans les bras de son père.

— Mon fils! s'écria Rémond étourdi par cette apparition imprévue. Il le tint serré contre lui sans pouvoir prononcer une parole. Malgré la dureté de son caractère et le doute affreux qui l'obsédait, cet homme qui n'avait cédé autrefois qu'à l'égarement d'une passion indomptable, sentait son âme s'ouvrir à de douces impressions. L'aspect de son fils, la résignation d'Emilie, avaient enfin amolli ce cœur de bronze; il aimait comme époux et comme père, sans arrière-pensée et sans réserve. Frédéric! dit-il enfin en essuyant une larme : Frédéric, Emilie, je vous ai méconnus! Pourquoi faut-il que le bonheur que je trouve entre vous deux ne soit qu'un éclair? Dans quel triste moment reviens-tu, mon fils! Je n'avais pas voulu t'apprendre ma position, et maintenant que te voilà, je ne pourrais pas te la cacher même pendant une heure!

— Je sais tout, dit le jeune homme. Des nouvelles inquiétantes, quoique encore incertaines, me sont parvenues à Roanne, et je suis accouru vous trouver. Votre ruine est complète, peut-

être irréparable, et votre malheur plus grand encore que vous ne croyez.

—Frédéric, vous m'épouvantez! s'écria Emilie : expliquez-vous.

A cette demi-révélation, la figure de Rémond reprit tout à coup une expression sinistre; il resta immobile, les bras croisés, comme un homme qui connaît à l'avance sa destinée et qu'aucune infortune ne peut surprendre.

— Pardonnez moi, dit Frédéric, si je vous interroge. J'ai été élevé loin de vous sans avoir jamais cessé de vous aimer. Les circonstances et votre volonté, à laquelle je me suis soumis tout en la trouvant bien sévère, nous ont constamment séparés, et je ne sais rien des événements qui ont pu troubler votre vie. Quelque réponse que me fassiez, je ne me permettrai pas de juger vos actions. Fussiez-vous coupable aux yeux du monde entier, vous ne l'êtes pas aux miens. Y a-t-il un homme qui pour une raison injuste ou légitime ait eu autrefois à se plaindre de vous; un homme qui puisse se croire en droit de vous accuser, de dire que vous l'avez indignement trompé, que vous êtes un infâme?

— Que vous importe? dit Rémond.

— Je vous ai prévenu, mon père, que je ne vous jugeais pas; et si j'ai parlé devant madame, devant celle qui a remplacé ma mère, c'est que, comme moi, elle vous aime et vous respecte, c'est qu'elle est également intéressée à me répondre, car on la confond dans la même accusation.

— Moi ! balbutia Emilie.

— Vous avez tous deux, et de concert, dit-il, commis une action honteuse... tous deux vous êtes fourbes, traîtres à votre parole. Encore une fois, je méprise cette injure, mais enfin, il est vrai, et vous le savez, qu'un homme existe qui peut tenir un pareil langage?

— Oui, dit Rémond d'une voix altérée, nous le savons.

— Et cet homme, il n'est pas privé de sa raison? Ce n'est pas un misérable fou auquel on craindrait de demander compte de ses calomnies? On peut sans remords, n'est-ce pas, croiser son épée contre la sienne, diriger une balle vers sa poitrine?

— Il consentirait à se battre! s'écria Rémond. Dieu soit loué si c'est là la vengeance qu'il désire!

— Cela me regarde, reprit Frédéric. Je vous ai revu, mon père : embrassons-nous encore; dans une heure vous n'aurez plus de fils, et alors vous serez à la merci de cet homme, ou dans une heure je vous aurai délivré de lui.

— Frédéric, je te défends d'exposer tes jours.

— Votre autorité cesse là où parle mon honneur offensé. J'ai une autre querelle que la vôtre à venger. Avant de savoir que cet homme était votre ennemi, j'avais été insulté par lui ! il m'avait provoqué.

— Que veux-tu dire?

— Oui, il y a quelques jours je l'ai rencontré; il m'a reçu chez lui, et au lieu de l'hospitalité cordiale et sincère qu'il m'avait offerte, il s'est

répandu en invectives, il m'a blessé dans mes affections les plus chères, il a cherché à flétrir de ses soupçons injurieux une personne que j'aime et que vous m'avez permis d'appeler ma femme. J'ai répondu à cette provocation insensée comme aurait fait tout homme de cœur. Un rendez-vous a été pris le lendemain, et le lendemain il avait disparu en me laissant une lettre dans laquelle il m'apprenait son véritable nom, et me disait que nous nous retrouverions un jour. Tout à l'heure je l'ai revu. Une courte explication a eu lieu entre nous. Il m'avait reconnu, m'a-t-il dit, à ma ressemblance, et ne pouvant alors se venger sur vous, il avait voulu se venger sur votre fils; il avait pris le nom de d'Argèle, craignant que le sien, si je l'avais entendu prononcer, ne m'inspirât quelque défiance et ne me mît en garde contre le guet-apens où il m'attirait. Il sort d'ici sans vous avoir vu. Mais il doit y revenir pour exercer dans toute leur rigueur ses droits de créancier. Fuyez, vous et votre femme, fuyez devant le furieux que ni prières ni larmes ne pourront fléchir. Je voulais aller le rejoindre après vous avoir prévenu. J'ai changé de dessein, je reste et je l'attends. Il ne peut rien contre moi, contre ma liberté, et il faudra bien que l'héritier de George Durosay acquitte d'abord la dette d'honneur qu'a contractée Charles Vernon.

Depuis que Frédéric avait commencé à parler, Emilie s'attendait à entendre le nom qu'il venait de prononcer. Nulle émotion nouvelle ne

se trahit sur son visage ; il demeura pour Rémond, comme toujours, un livre fermé.

Frédéric reprit.

— Ne vous laissez pas abattre par l'infortune. Il faut prendre un parti prompt et décisif. La haine de cet homme est aveugle, sourde, impitoyable ; vous n'obtiendrez pas grâce devant lui, je vous le dis. N'ayez pas honte de l'éviter. En arrivant à Marseille, ce matin, j'ai appris par hasard qu'un vaisseau faisait voile dans deux jours pour l'Amérique, et qu'il y avait place encore pour quelques passagers. Partez tous deux, je vous en conjure, partez !

— Partir ! dit Rémond, je n'ai plus même cette triste et dernière ressource. Je ne suis pas libre d'aller mendier un morceau de pain sur une terre étrangère. La misère m'enchaîne ici, et je n'ai de choix à faire qu'entre la prison et le suicide. Regarde, mon fils, continua-t-il en conduisant Frédéric vers le secrétaire, voici ce que je possède : quelques louis.

—Et cependant, dit Emilie, votre fils a raison, il faut éviter cet homme, il faut vous soustraire à sa vengeance. Je fuirai avec vous, je vous accompagnerai partout sans regrets, vous n'en doutez pas, Rémond. Eh bien ! laissez-moi agir !

— Que prétendez-vous faire ?

— Promettez-moi seulement de ne pas vous exposer à ses regards. Tenez-vous caché : cherchez un asile qu'on ne vous refusera pas, dans quelque maison sur le port. J'irai vous rejoindre avec Frédéric.

Puis s'adressant au jeune homme :

— Venez, dit-elle, j'ai à vous parler.

Il y avait dans sa voix et dans son regard une expression d'énergie et d'exaltation que Rémond ne lui avait jamais vue. Il voulut l'interroger, mais elle lui imposa silence avec autorité :

— Pas de questions, je ne répondrais pas. Je fais ce que je dois faire, cela me suffit. Depuis huit ans j'ai été soumise, tremblante sous votre volonté; aujourd'hui je reprends la mienne. Je veux que vous soyez libre, je veux vous sauver et je vous sauverai, et vous ne saurez pas si ce dernier dévouement me coûte ou m'est facile. Demain, je redeviendrai votre esclave, aujourd'hui vous m'obéirez. Partez, je l'exige. Dans deux heures, peut-être avant, je serai auprès de vous. Partez donc, quand je vous le demande, dit-elle à voix basse, ou je parle devant votre fils. Je sais ce qui s'est passé autrefois, monsieur; je sais qui avait écrit cette lettre venue d'Espagne; je sais qu'il était votre ami. Vous aviez tout confié à ma tante, et ma tante en mourant m'a tout avoué et m'a demandé pardon de sa complicité avec vous. Partez, monsieur; vous avez fait de moi votre femme, il faut que le monde dise que votre femme ne vous a pas abandonné parce que vous l'avez rendue heureuse.

Pour la première fois de sa vie Rémond céda. Il courba la tête sous cette volonté si longtemps muette et qui se révélait tout à coup aussi inflexible et plus imposante que la sienne. Il

sortit sans prononcer une parole. Emilie le vit traverser le jardin et gagner un chemin détourné qui conduisait au port.

— Suivez-moi, dit-elle à Frédéric.

Et tous deux ils se dirigèrent vers la chambre qu'elle occupait à l'extrémité opposée de la maison.

Vingt minutes après cette scène, le jeune homme traversa rapidement le salon où elle avait eu lieu, et au moment où il allait sortir, Rémond l'arrêta.

— Que t'a-t-elle dit? lui demanda-t-il; je veux le savoir. Elle m'a accusé, n'est-ce pas?

— Vous êtes injuste, mon père : elle vous aime. Je l'ai laissée seule dans sa chambre, où elle s'est enfermée en attendant que je vienne la chercher pour la conduire vers vous. Pourquoi êtes-vous encore ici? Cet homme peut arriver d'un instant à l'autre.

— Que t'a-t-elle dit? répéta Rémond. Qu'a-t-elle exigé de toi?

—Une promesse que j'ai faite dans l'espérance de vous engager à partir. Elle ne veut pas qu'en me quittant, vous puissiez craindre pour ma vie. Ne m'accusez pas de lâcheté, ne me reprochez pas de ne savoir ressentir ni vos injures ni les miennes; j'ai promis pour vous, pour vous sauver, de me pas battre avec Vernon, car elle m'a dit qu'à ce prix vous consentiriez à vous éloigner, et je tiendrai ma parole si vous l'exigez.

— Ne te bats pas, Frédéric! Elle a eu raison de te prier en pleurant. Il te tuerait! Cet

homme est heureux, toujours heureux! Il n'y a que moi qu'il faut plaindre! Que je vive ou que je meure, abandonne ta vengeance! tu n'as pas d'offense à punir, tu ne sais pas ce que c'est que la haine, enfant!... Mais enfin, puisque vous voulez tous deux que je parte, quel moyen m'offre-t-elle de fuir? Réponds-moi. C'est encore un secret, mais je veux le connaître; autrement, je reste.

— Vous saurez tout, mon père : votre femme ignorait que je vous retrouverais ici et elle ne m'a pas recommandé le silence : aussi bien ce qu'elle fait n'a pas besoin de mystère. Dans une heure, nous devions aller vous retrouver. Sans aucun doute, elle vous aurait dit alors d'où provenait l'argent que nous vous aurions apporté. Elle vous a déjà remis le prix de ses bijoux; mais elle en avait gardé un d'une riche valeur, un collier de perles, que j'allais vendre à un joaillier de la ville qu'elle m'a indiqué...

— Un collier de perles?

— Oui, le voilà dans cet écrin.

Ce n'est pas moi qui le lui ai donné! s'écria Rémond en arrachant l'écrin des mains de son fils.

— Non, reprit le jeune homme : c'est, m'a-t-elle dit, un héritage de famille qu'elle avait promis de conserver et qu'elle a baigné de ses larmes en s'en séparant.

Pendant ce temps, Rémond avait examiné le collier qu'il voyait pour la première fois. Ses yeux se fermèrent un instant : sa main droite

se porta violemment sur sa poitrine comme pour contenir les mouvements trop précipités de son cœur. Il avait aperçu un chiffre gravé sur la fermeture.

— C'est bien, dit-il; je me rappelle en effet... Ce sacrifice a dû lui coûter, et je comprends qu'elle l'ait gardé pour le dernier... C'est trop de générosité, ajouta-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, et je suis vaincu.

— Vaincu par moi, dit Vernon, qui venait d'entrer.

Rémond se leva, cacha le collier dans son sein et s'élançant vers lui :

— Ah! te voilà enfin, Vernon!

Puis, s'adressant à Frédéric :

— Mon fils, retournez vers madame Rémond; dites-lui que vous m'avez laissé en présence de notre plus cruel ennemi. Portez-lui mes adieux, car je ne la reverrai peut-être pas ; je n'ai point d'ordres à lui donner. Elle sait ce qui lui reste à faire et si elle doit s'éloigner ou rester.

Il le conduisit jusqu'à la porte et lui dit à l'oreille :

— De gré ou de force, emmène-la.

Dès qu'il eut fermé la porte sur Frédéric, il se rapprocha de Vernon. Tous deux se regardèrent quelque temps, l'un furieux, désespéré, l'autre froid, méprisant et implacable comme la destinée. Vernon rompit le premier le silence.

— Tu m'attendais, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu sais que je suis maître de ton sort...

— Oui.

— Qu'à mon tour je puis briser toutes tes joies...

— Ecoute, Vernon, point de vaines paroles, point d'injures, point de menaces. La haine entre nous est telle qu'elle confond l'offenseur avec l'offensé. Soyons ennemis et ne nous rappelons pas l'un à l'autre pourquoi nous nous détestons. Souviens-toi seulement qu'un soir, la dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'as prié de te nommer ton rival, de te conduire vers lui; souviens-toi que tu voulais risquer ta vie contre la sienne. Quand tu doutais encore de son bonheur, toute autre lutte qu'un duel à mort te semblait une vengeance incomplète. Eh bien! aujourd'hui, ce rival heureux, l'amant qu'on t'a préféré, tu le connais, il est devant toi! Pourquoi donc ne me dis-tu pas de te suivre? Ta haine est-elle moins forte, ou n'as-tu plus le même courage?

— Insensé! répondit Vernon, tu n'avais pas besoin de réveiller mes souvenirs. C'est toi qui oublies que notre sort n'est pas pareil et que les chances ne sont pas les mêmes. Proscrit, trompé par toi, trahi par celle que j'aimais, tous mes maux sont ton ouvrage. J'ai disputé ma tête à mes bourreaux, ma vie à la douleur; et si j'existe encore, c'est que j'ai eu assez de volonté pour ne pas mourir. Quand je suis rentré en France, je savais tout, et j'ai dévoré ma honte, j'ai consenti à te laisser jouir tranquille

et sans remords peut-être de ta perfidie. Un jour on vint me dire au fond de ma retraite : « Vous êtes riche, partez pour Marseille; un opulent héritage vous y attend. » Je souris de pitié. « Mais George Durosay, votre oncle, avait une fortune considérable. — Je reste ici. — Des maisons, des capitaux, des vaisseaux chargés. — Je reste. — Une créance contre un homme ruiné, contre Paul Rémond. — Contre Paul Rémond! j'accepte! » Je suis parti alors, et me voici. Comprends-tu maintenant que je serais un fou de courir les hasards d'une vengeance incertaine lorsque le ciel m'en a réservé une qui ne peut m'échapper? A nous deux d'abord; ton fils ensuite, après que j'aurai réglé mes comptes avec toi. Je ne souffre plus, Rémond, mais je te hais pour tout ce que j'ai souffert! Je te tiens terrassé sous mes pieds; et, quand même je te permettrais de te relever, quand ta main se porterait sur moi et marquerait son empreinte sur ma joue, je demeurerais froid et calme, je mépriserais ce nouvel outrage, et je dirais toujours comme je dis à présent : La loi me livre la liberté de cet homme : exécutez la loi!

— Tu triomphes, Vernon. Mais tout abattu que je suis, je sais bien où te frapper. Sois inflexible, ne me fais pas grâce! Moi aussi je serai sans pitié pour toi! Tu te vantes d'une insensibilité que tu ne connais pas. Tu ne souffres plus, dis-tu? tu mens! je sais à quels signes certains se révèlent les passions, et quelles traces elles creusent sur le visage. Pourquoi tes cheveux

ont-ils blanchi? Pourquoi tes yeux se sont-ils éteints dans les larmes? Est-ce que je ne vois pas qu'un désir mal étouffé, qu'un désir sans cesse renaissant, a fait de toi un vieillard avant le temps? Toi, l'oublier! non. Et si tu te venges ainsi, c'est parce qu'elle m'aime! Oh! que tu changerais volontiers ton sort contre le mien! ta fortune contre le trésor que je possède! Je suis heureux, moi, riche, plus riche que toi, car je n'ai rien à retrancher de mes souvenirs, je n'ai pas de jour funeste à effacer de ma vie, tous les gages d'amour que j'ai donnés m'ont été rendus, les présents qu'on m'a faits m'appartiennent toujours, et je puis les montrer à un rival dédaigné! Si je voulais racheter ma liberté, tu n'aurais pas assez d'or pour me la payer. Reconnais-tu ce collier?

— Le mien! s'écria Vernon. Elle l'avait gardé!

— Ah! tu disais que tu ne l'aimais plus! et voilà que, sur une folle espérance, tu te troubles et tu laisses échapper le secret de ton cœur! N'est-ce pas que tu me portes envie?

— Rends-le-moi!

— Pas de violence, dit Rémond en le repoussant : nos forces étaient égales autrefois, et aujourd'hui nos deux mains se briseraient dans la même étreinte avant de céder ou de ravir ce trésor. Ecoute-moi. Ce collier, je ne l'ai pas dérobé à Emilie! Tu n'y retrouverais ni la marque de ses baisers ni la trace de ses larmes. Le jour même de son mariage, il y a huit années, elle m'en a fait le sacrifice; elle s'en est séparée vo-

lontairement, entends-tu! et depuis ce temps elle l'a oublié aussi bien que celui qui lui avait fait ce présent! Veux-tu encore que je te le rende?

— Oui.

— Pour ces titres?

— Je les anéantirai!

— Je serais libre?

— Libre.

— Insensé à ton tour qui crois me tenter! Ne t'ai-je pas dit que je serais aussi sans pitié? Moi, te rendre ce gage d'amour que j'ignorais qu'elle avait reçu de toi! Tu n'as donc pas compris, Vernon, qu'elle l'aurait gardé si elle t'avait toujours aimé, et qu'elle me l'a donné comme une femme honnête et vertueuse devait le faire! Mais je l'outragerais si je m'en servais pour racheter ma liberté. Je ne serais pas digne d'être aimé comme je le suis! Elle t'a oublié pour moi! Elle t'a trahi pour moi! Ton retour à Montpellier, je l'avais appris par elle! Ce signal que tu attendais, cette lumière à sa fenêtre, c'était pour te retenir, pour me donner le temps de revenir et de t'éloigner!

— Tu mens!

— Je dis la vérité, et je voudrais qu'elle fût plus cruelle et plus insultante encore pour te la jeter à la face!

— Monsieur, dit Bernard en entrant, madame vient de partir avec M. Frédéric.

Un éclair de joie illumina la figure de Rémond :

— Vernon, s'écria-t-il, je l'avais laissée libre, tu le sais, de demeurer ici, et tu espérais sans doute la revoir ! Maintenant, je n'ai plus rien à défendre contre toi : je suis ton prisonnier.

VIII

DANS UN AN.

Les dernières paroles de Rémond avaient en quelque sorte vaincu Vernon au milieu même de son triomphe. Il s'était remis, sans chercher à prolonger une lutte inutile, aux mains de ceux qui avaient accompagné l'héritier de George Durosay. Bernard avait suivi son maître pour recevoir ses ordres. Resté seul dans cette maison abandonnée, Vernon parcourut les chambres désertes, les allées solitaires du jardin. Il voulait s'éloigner et il se sentait retenu par une force plus puissante que sa volonté. Sans cesse il revenait sur ses pas, cherchant d'un regard inquiet et ardent quel-

que trace de la présence de celle qu'il avait tant aimée, interrogeant les mêmes objets comme s'il eût espéré que ces témoins muets et insensibles s'animeraient pour lui répondre. La nuit vint, et, de plus en plus troublé, il descendit sur le rivage. Le calme de la nature contrastait avec l'agitation de son âme. Il aurait souhaité que toute clarté s'éteignit au ciel, et que le vent tourmentât et fît hurler dans les ténèbres les flots devenus furieux. Mais le ciel était pur; la lumière de la lune dormait sur la grève et sur la mer à peine ridée par une brise légère.

— Hélas! dit-il, le cœur qu'ont bouleversé les passions est-il condamné à d'éternels orages, et ne peut-il s'apaiser comme ces eaux maintenant si tranquilles? Pourquoi ces vagues que j'ai entendues gronder sous mes pieds ne m'ont-elles pas englouti autrefois? Je maudissais la tempête qui m'éloignait de la France : pourquoi la tempête m'a-t-elle épargné? Puis prêtant l'oreille au murmure confus qui bourdonnait au-dessus de la ville : C'est là que sont les écueils cachés où l'on échoue! C'est sur cette mer houleuse du monde que les naufrages sont à craindre! Amour, honneur, sainteté des serments, nobles et belles espérances qui nous ravissez au début de la vie, je vous ai vus disparaître tour à tour : l'abîme s'est refermé sur vous, et il n'a rejeté à sa surface qu'un corps brisé, semblable à un cadavre que le flot pousse et promène au hasard! A défaut de bon-

heur, j'ai cru aux joies de la vengeance, et la vengeance me paraît vaine et stérile. Partir seul en exil, revenir pour vivre seul, et après avoir étouffé son ennemi entre ses mains, se retrouver seul comme auparavant et toujours courbé sous le même affront, voilà la destinée que vous m'avez faite, vous à qui j'avais remis en dépôt ma félicité! Vous vous êtes aimés, et moi j'ai désiré sans cesse! Si je vous renvoie aujourd'hui la misère et les larmes, vous souffrez du moins ensemble, et la plainte de l'un retentit dans le cœur de l'autre! Ne m'accusez pas de cruauté, riez plutôt de mon impuissance; c'est vous qui êtes heureux, et moi qui gémis et qui souffre.

Il s'appuya contre un rocher isolé au milieu de la grève, et resta longtemps la tête cachée dans ses mains. Il la releva aux tintements d'une horloge qui sonnait dans le lointain.

— J'ai entendu le même bruit vibrer dans le silence de la nuit, le soir où je fuyais devant mes persécuteurs; et sur le rivage d'où l'on ne pouvait m'arracher, je l'écoutais comme l'adieu d'une voix chérie qui m'arrivait encore à travers les airs et me disait d'espérer. Insensé! j'avais senti mon cœur bondir aussi de joie quand mes regards avaient aperçu le signal que j'attendais! Maintenant, que m'importe l'heure qui sonne? Celle qui commence sera pareille à celle qui vient de finir, et je ne dois plus voir s'allumer dans l'ombre une clarté trompeuse!

Il se retourna vers la maison; une lumière

brillait à une des fenêtres ouvertes. Vernon jeta un cri de surprise. A demi renversé sur la pierre qui lui servait d'appui, il doutait encore, malgré le témoignage de ses yeux, et se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Qui donc était rentré après lui? Cette maison, qu'il avait crue déserte, lui avait-elle caché quelqu'un que la nuit et son départ rassuraient? Par quel étrange hasard cette flamme brûlait-elle tout à coup au moment où son imagination le reportait vers le souvenir du passé, et comment ce souvenir devenait-il une réalité? Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il pût secouer la torpeur qui engourdissait ses membres et le clouait à la même place. Enfin il crut apercevoir une forme humaine qui s'approchait de la fenêtre; puis il vit une ombre qui se plaçait entre son regard et la lampe. Il s'avança : l'ombre, toujours immobile, grandissait à mesure qu'il approchait, et se détachait plus distincte sur l'atmosphère lumineuse qui remplissait la chambre. Tremblant à chaque pas que cette vision disparût, il traversa la grève, monta précipitamment le sentier tracé entre les rochers qui bordaient la côte, et franchit la distance qui le séparait de la maison. La même clarté brillait encore, mais l'ombre s'était retirée. Il fut obligé de s'arrêter pour respirer, tant les battements de son cœur étaient violents; mais bientôt reprenant sa course, il s'élança sur l'escalier, et poussant devant lui les portes, il entra dans la chambre.

Une femme était assise.

— Emilie! s'écria Vernon.

Elle se leva lentement et fit un mouvement de la main pour lui défendre d'approcher. Mais cette défense était inutile. Il restait sans voix, l'œil fixe, haletant comme un homme qui se débat sous le poids d'un rêve.

— Malheureux! dit-elle tout bas, comme il a souffert! Puis, s'adressant à Vernon : Je vous attendais, monsieur; je savais qu'après notre départ vous n'aviez pas quitté cette maison, et j'y suis revenue seule pour vous voir et pour implorer votre pitié. Ne vous trouvant pas, j'allais me retirer, lorsque de cette fenêtre j'ai distingué à la clarté de la lune un homme qui marchait sur le rivage : je ne sais quel pressentiment m'a dit que c'était vous, et j'ai cherché à attirer vos regards. Répondez-moi, monsieur; rompez ce silence qui m'effraye. Pourquoi tremblez-vous ainsi? C'est à moi plutôt de me troubler devant vous, de m'humilier et de baisser la tête?

— Vous vous trompez, madame, répondit Vernon, honteux d'avoir laissé surprendre son émotion, vous vous trompez. Un nom que je ne dois plus prononcer m'a échappé, il est vrai, mais vous n'aviez pas besoin de me rappeler la différence de nos positions, et ce trouble qui vous étonne a une autre cause que celle que vous supposez peut-être. Vous désirez me parler : je vous écoute, madame. Que voulez-vous de moi?

— La liberté de mon mari.

— Je l'ai revu, vous le savez, et lui-même s'est fait justice, il n'a pas cherché à m'attendrir.

— Il ne le devait pas, mais sa femme ne serait-elle pas coupable de l'abandonner?

— Eh bien! puisque vous insistez, madame, je consens comme créancier à entendre vos propositions. Est-ce lui qui vous envoie?

— Non, monsieur, et quelle que soit votre réponse, qu'il devienne libre ou reste prisonnier, il ignorera que je vous ai prié pour lui. J'ai quitté l'asile où je m'étais réfugiée avec son fils : personne n'a suivi mes pas et je me cache dans la nuit pour accomplir un devoir, comme une autre pour se souiller d'une mauvaise action. Cette entrevue sera entre vous et moi un secret que vous garderez religieusement. Je vous le demande au nom de l'honneur, et vous ne me refuserez pas, je l'espère.

— Je vous fais cette promesse, madame, et je n'ai jusqu'à ce jour donné à personne le droit de douter de ma parole.

— Je le sais, monsieur, je l'ai réclamée parce que tout serment est sacré pour vous.

— Oui, vous avez raison; je tiens ceux que je prononce et je laisse le parjure aux autres. J'ai juré que je serais sans pitié, et ni larmes ni prières ne pourront me fléchir. Epargnez-vous les pleurs, ne tendez pas les mains vers moi, ne vous traînez pas à mes genoux, ne vous humiliez pas, madame. L'homme qui est devant vous n'est plus celui que vous avez connu, con-

fiant et crédule. Huit années ont changé mon cœur comme les traits de mon visage. J'ai les cheveux blanchis et l'âme desséchée d'un vieillard. Je suis riche et dur pour les pauvres!

— Je ne vous crois pas, dit-elle : vous n'êtes pas devenu cruel à ce point, vous si bon et si généreux!

— Faites-en l'épreuve, répondit Vernon avec un accent d'ironie et d'amertume qui glaça Emilie.

Il répéta, après un long silence, ces paroles auxquelles elle ne pouvait trouver de réponse :

— Quelles sont vos propositions? Vous demandez la liberté de votre mari : c'est bien, madame, et vous remplissez là, comme vous le dites, le devoir d'une épouse. Aussi, je suis prêt à vous entendre. Vous n'êtes pas venue, je pense, pour faire appel à de vains souvenirs et pour acquitter une dette avec des larmes. Donnez-moi de l'or, et votre mari est libre.

— De l'or! Si nous en avions, il vous l'aurait offert, et je ne serais pas ici!

— Ne vous reste-t-il rien de tout le luxe dont il vous entourait?

— Rien.

— Pas même quelques bijoux précieux?

Elle répondit en baissant les yeux :

— J'ai vendu ceux que je possédais.

— Ce serait assurément une faible garantie, continua-t-il d'une voix qui s'animait par degrés; mais en vous voyant vous dépouiller pour

lui, je pourrais vous tenir compte de la grandeur du sacrifice. Je me suis peut-être vanté d'une insensibilité que je n'ai pas. Qui sait si je ne payerais pas bien cher un gage d'amour que vous auriez conservé? Rentrez chez vous, madame, je vais attendre, et rapportez-moi un collier dont vous aviez promis de ne pas vous séparer. Il avait appartenu à ma mère : c'était une femme pieuse et fidèle à ses serments une femme qui a vécu et qui est morte comme une sainte, et qui n'a demandé grâce à personne parce qu'elle n'avait offensé ni trompé personne. Rendez-moi l'héritage de ma mère.

— Je ne l'ai plus. J'ai voulu qu'il servît à protéger la liberté de mon mari.

— Je l'ai vu entre ses mains.

— Il ignorait de qui je l'avais reçu.

— Vous le lui avez donné le jour même de votre mariage!

— C'est faux!

— C'est vrai, madame, comme il est vrai que vous avez livré à votre amant le secret de mon retour!

— Moi!

— Comme il est vrai encore que vous étiez d'accord avec lui, que votre mariage était décidé quand vous me promettiez de fuir, que ce signal à votre fenêtre était un piége, que des soldats étaient apostés, que vous saviez tout, que vous étiez complice de tout!

— C'est faux! c'est faux! je le jure!

— Ne jurez pas! il m'a tout dit en me quittant.

— Lui ! Rémond !

— Et c'est à moi que vous demandez grâce ! A moi que vous avez trahi tous deux ? Qu'avez-vous à me dire ? Qu'il a protégé ma retraite, qu'il pouvait livrer ma tête, et que vous avez eu assez de générosité pour ne point charger votre conscience d'un meurtre ! Merci, madame, merci, mais la vie que vous me laissiez était trop amère pour que je vous doive de la reconnaissance !

— Vernon ! écoutez-moi.

— Silence, madame ! silence ! vous êtes devant votre juge. Ce n'est pas à vous à parler, c'est à moi à vous demander compte de mon bonheur détruit et de huit années passées dans la honte et les larmes ! Je me serais peut-être souvenu que j'avais aimé votre mari, j'aurais peut-être oublié sa trahison ; j'ai trop appris par moi-même qu'on ne pouvait vous voir sans vous aimer ! Mais vous, vous auriez dû le repousser, et vous avez accueilli et partagé son amour ! Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est vous ! Il ne m'avait fait aucun serment, et j'avais reçu les vôtres ! Il était libre, et vous étiez ma femme devant Dieu ! C'est vous que je hais, vous que je méprise !

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, tu sais si j'ai souffert sans me plaindre, et agi comme une femme résignée ; mais tu sais aussi, toi qui m'entends, si je mérite qu'il me méprise ! J'avais résolu de me taire et de cacher les secrets de mon cœur ; je m'étais armée

de force et de patience en venant ici; j'aurais accepté pour moi la faute et le mépris, si en m'accusant moi-même j'avais pu sauver celui qui m'outrage! Mais il faut bien que je parle et que je dise la vérité, puisque la vertu de l'épouse est inutile et qu'on fait une trahison de son dévouement! C'est trop d'impostures et de mensonges! Charles, c'est toi seul que j'ai toujours aimé, et il le sait bien, lui qui se vante de posséder ce cœur qui ne lui a jamais appartenu! Rends-lui sa liberté, Charles, et avec elle la fortune qu'il a perdue, et il donnerait sa liberté, sa fortune, sa vie, une vie tout entière de plaisirs et de bonheur, pour ces mots : C'est toi que j'aime!

— Emile! que dites-vous?... Oh! non... cela n'est pas possible!... vous pensez à lui en parlant ainsi... C'est Vernon qui est devant vous... vous vous trompez, madame, et vous voulez me tromper encore!

— Oui, toi seul, reprit-elle en se levant. Ce gage d'amour que tu me redemandes, ce matin il reposait encore sur mon cœur. Rémond ignorait que tu me l'avais donné, et quand un hasard fatal l'a fait tomber entre ses mains, il a dû le trouver tout baigné de mes larmes. De tous les sacrifices que le ciel m'a imposés, celui-là m'a été le plus pénible. Je me séparais de ce collier pour remplir un dernier devoir, et j'en ai fait l'usage que ta mère en aurait fait! Et tu as pu croire ce qu'il t'a dit! Mais autrefois, quand il t'a accusé de perfidie, un mot de

toi a suffi pour me rassurer, et j'étais prête à te suivre! Je suis venue au rendez-vous, je t'ai appelé, je t'ai attendu pendant qu'il t'entraînait loin de moi. Des soldats qui te cherchaient sont arrivés, ils m'ont surprise au milieu de la nuit: quelqu'un dit qu'on m'avait vue avec un homme. Confuse, tremblante pour toi, pour mon honneur compromis, pour toi surtout, Charles, car je ne pouvais répondre qu'en te nommant, je restai sans voix. Rémond parut et dit que c'était lui. On le crut ou on feignit de le croire, et je ne pus le démentir quand il ajouta que j'avais librement consenti à l'épouser. Son amour pour moi était connu : j'étais perdue de réputation si je ne devenais sa femme. Tu n'étais pas là pour me donner le courage de supporter la honte. Mais j'ignorais alors qu'il avait écrit cette lettre qui te calomniait, j'ignorais qu'il était ton ami : je savais seulement qu'il avait protégé ta fuite et égaré ceux qui te poursuivaient. Ne me reproche pas ma faiblesse, Vernon, et n'envie pas son bonheur! Me crois-tu maintenant? et me reste-t-il encore quelque aveu à te faire?

— Oui, je te crois, Emile! Mais j'aurais dû mourir sans te revoir. Tu m'aimes toujours, et tu appartiens à un autre! Il fallait garder le silence, et me laisser mon erreur. J'ai passé bien des nuits sans sommeil à te maudire; j'ai compté bien des jours tristes et désolés, mais du moins j'avais la haine pour remplir le vide de mon cœur! Tu m'as rendu l'amour, et il faut que je

te perde une seconde fois! Non, non, je ne te céderai pas de nouveau. Emilie, ajouta-t-il, comme autrefois nous nous aimons; ce lieu est désert comme les allées du parc où tu m'avais promis de fuir avec moi, et la trahison ne veille plus autour de nous; cette nuit est semblable à celle où je t'ai tenue mourante dans mes bras; j'ai vu le même signal à ta fenêtre; voilà le rivage, la mer, le vaisseau qui peut nous porter loin d'ici! Viens avec moi, fuyons! Je ne suis plus un proscrit, je suis riche, et je t'aime! Tu m'appartenais avant d'être à lui; je reprends mon trésor, qu'on ne me volera plus. Viens! viens!

— Vernon, ne parlez pas ainsi!

— Viens! le monde entier s'ouvre devant nous et nous trouverons au-delà de cette mer, qui ne gardera pas nos traces, des retraites où cacher notre amour. Réponds-moi, Emilie; pourquoi m'as-tu revu, si tu refuses de me suivre? Que veux-tu donc de moi?

— Je suis venue parce que tu es le même homme qu'autrefois, Charles; parce que tu respecteras l'épouse comme tu as respecté la jeune fille. Je suis venue pour te donner l'exemple du pardon.

— Moi, pardonner? Jamais! Ah! pour le croire, tu ne sais pas ce que j'ai souffert!

— Penses-tu donc que j'aie été heureuse? Tu as pu te plaindre en liberté, confier peut-être tes chagrins... Mais moi! ignorant si tu vivais encore, il m'a fallu dévorer mes pleurs, com-

poser mon visage, sourire pour le rassurer, le consoler quand je le voyais triste et sombre, mentir sans cesse à mes souvenirs! Voilà ma vie depuis huit années. Tu parles de tes nuits sans sommeil! Et moi est-ce que je n'ai pas veillé, cherché la solitude, prié pour toi, et répandu mon âme devant Dieu, quand Dieu seul pouvait m'entendre! Et cependant, je pardonne! Rémond est mon mari, grâce, grâce pour lui!

— Non.

— C'est lui qui est malheureux. Il m'aime et je ne l'aime pas.

— Laisse-moi! laisse-moi!

— Grâce!

— Voudrait-il d'un pardon que tu as demandé? A sa place, moi je le refuserais.

— Il ignorera toujours que nous nous sommes revus. N'est-il pas ton ancien ami? Ne peux-tu pas oublier une offense? Tu vas écrire à cette table, devant moi, l'ordre de lui rendre la liberté, et demain cet ordre sera remis à son fils. Garde pour toi seul le mérite de cette générosité, je n'en veux pas réclamer ma part. Puis, tu quitteras cette ville, tu sais bien que nous ne pouvons pas vivre l'un près de l'autre.

— Emilie!...

— Je suis mariée et je t'aime! Chaque année, à pareille nuit et à pareille heure, j'ouvrirai cette fenêtre, je regarderai sur le rivage, je te chercherai à la place où je t'ai aperçu ce soir, et je dirai : Charles, c'est toi que j'aime! et je

me réunirai à toi dans ce chaste et mystérieux hymen de l'âme.

Il se laissa conduire vers la table.

— Ecris, dit-elle.

— Je ne puis.

— Essaye du pardon, ami. Le pardon est la vertu des cœurs faibles comme le mien. Pardonne, Charles, pardonne!

Il écrivit quelques lignes et les lui remit; elle les prit et après les avoir lues :

— C'est bien; maintenant mon devoir est rempli. Adieu, Vernon, adieu!

— Pour toujours!

— Pour toujours.

— Un moment encore!

— Adieu! adieu! Ne me suis pas, Vernon; nous ne nous sommes pas revus, notre amour est un secret entre nous et le ciel! Adieu! je t'aime! adieu!

Elle quitta précipitamment la chambre sans qu'il pût lui adresser une parole. Lorsque le jour parut, il s'éloigna et se dirigea vers le port.

Dans la matinée, Rémond rentra chez lui accompagné de sa femme et de Bernard qui avait porté l'ordre de le mettre en liberté, car Frédéric était absent. Après être resté seul quelque temps, il appela Emilie. Elle fut frappée d'effroi en voyant sa pâleur. A son approche, il se leva et la conduisit vers la fenêtre.

— Voyez-vous, dit-il, ce vaisseau qui met à la voile? C'est celui qui devait nous emmener, et c'est Vernon qui part, il quitte la France

pour n'y plus revenir : il me l'a écrit ce matin. Il a voulu que rien ne manquât à sa générosité. Il me délivre des tourments de la jalousie. Regardez, Emilie, regardez, le vaisseau s'éloigne... je ne crains plus qu'il vous revoie et je puis mourir...

— Mourir! s'écria-t-elle, Rémond, vous chancelez... votre voix s'éteint... Oh! je tremble de vous interroger.

— Frédéric... dit Rémond, Frédéric... Où est mon fils?... Je voudrais embrasser mon fils...

— Malheureux! qu'avez-vous fait? Quelqu'un! du secours!

— N'appelez pas... Il est trop trad... le poison...

— Grand Dieu!

— Le vaisseau a disparu... Adieu, Vernon, adieu! Je t'ai disputé cette femme jusqu'à la mort, et je la rends libre à présent qu'elle ne peut plus être à toi.

— Remond!

Il rassembla dans un dernier effort ce qui lui restait d'énergie et se dressant devant elle :

— Bernard, chargé de veiller sur vous, vous a suivie cette nuit; caché dans cette chambre, il a tout entendu et m'a tout dit. Je n'ai pas voulu de la vie à ce prix... Frédéric!... mon fils!...

— Vous m'appelez, mon père! s'écria le jeune homme qui entrait à ce moment.

— C'est toi!

— Ce n'est pas ici que je croyais vous retrouver... J'ignorais qu'il avait eu pitié de vous, et je l'ai frappé!...

— Frappé?

— Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il avait pardonné?

— De qui parles-tu donc?

— De Vernon.

— Vernon! mais il est parti!...

— Non; je l'ai cherché... Je l'ai rencontré il y a une heure : je lui ai rappelé sa promesse, et nous nous sommes battus... Il est tombé blessé à la poitrine... mort peut-être.

— Mort! Tu m'as vengé, mon fils, car c'est à cause de lui que je meurs!

La douleur lui arracha un cri horrible. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ses yeux devinrent fixes. Il glissa des bras de Frédéric sur le parquet où il resta sans mouvement.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quelques jours après cet événement, dont toute la ville fut instruite, madame Rémond reçut une lettre qui contenait ces lignes tracées d'une main tremblante :

« La vie m'était odieuse sans vous : j'ai » accepté un duel que je pouvais refuser, et, » loin de me défendre, je me suis offert aux

» coups de mon adversaire. Je devais mourir
» de ma blessure, un miracle m'a sauvé. Emilie,
» tu me reverras dans un an. »

FIN.